This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Revue du Midi

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AS
161
.R4565

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DU MIDI

Digitized by Google

Digitized by Google

17me ANNÉE — JANVIER 1903

Revue du Midi

TOME TRENTE-TROISIÈME

NIMES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

1903

Digitized by Google

Dunning
Sept.
3-20-33
26766

PEUT-ON DEVENIR ARTISTE ?

Un de nos compatriotes avait annoncé un livre sous ce titre : *Comment on devient artiste*. Quand le livre parut, une lettre avait glissé qui modifiait tout : *Comment on devient ariste*. En pareil cas, bien du monde, je crois, aurait agi de même. On peut devenir *ariste*, c'est-à-dire magnanime, généreux, héroïque, mais peut-on devenir *artiste*, créer du beau ou seulement même comprendre le beau ? Quand on voit sur la couverture d'un livre ce titre, que je lis en ce moment : *Le sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, on se demande si ce n'est pas là une gageure. Qu'est-ce que l'auteur fait de la vocation ? Dans tout métier même manuel, il y a quelque chose qui ne s'apprend pas. On devient cuisinier mais on naît rôtisseur, a pu dire Brillat-Savarin. De même on peut devenir professionnellement peintre, sculpteur, architecte ou musicien, mais on naît artiste. Alors ne faut-il pas sourire à l'idée que l'étude des œuvres peut former le sentiment de l'art, comme naguère M. Rémy de Gourmont souriait à cet axiome de M. Albalat, autre titre de livre, que *la formation du style* devait résulter de l'*assimilation des auteurs ?*

Peut-être, il est vrai, un sage sourirait-il de ces sourires. Les artistes et les stylistes sont sincères

Digitized by Google

dans leur conviction qu'ils ont été créés tels « par un décret des Puissances suprêmes » et qu'ils ne pourraient pas plus cesser d'être créateurs de belles formes ou de belles phrases que leurs voisins cesser de ne pas l'être. Mais, quand on a réfléchi un instant sur la contingence du futur, on devient modeste pour soi et pour les autres. Qui affirmera que le plus spontané des artistes aurait été capable de dessiner à douze ans, comme Giotto, ou de composer, à huit, comme Mozart, s'il était né quelques siècles plus tôt, ou seulement à quelques degrés plus près du pôle ou de l'équateur ? Tout ici-bas est relatif. Il n'est pas de vocation plus impérieuse, plus spontanée, plus divine que la vocation religieuse, mais supposez toutes nos vocations se produisant dans le monde antique, qu'en serait-il advenu ? Peut-être donc Buffon n'avait-il pas si tort que cela quand il affirmait : Le génie est une longue patience. Traduisons : Le génie est une affaire de volonté ; on sera tout, même artiste, quand on voudra l'être avec une suffisante intensité et un congruant entraînement. Et je sais bien qu'on nous opposera le : *Spiritus flat ubi vult.* Et probablement tout le monde aura raison.

Mais si l'essence même du tempérament artistique peut être laissée de côté, car les questions de ce genre sont si obscures et si complexes qu'elles n'ont presque pas d'intérêt pratique, il n'en est pas de même de son développement et de son perfectionnement. On ne pourrait plus chicaner M. Alphonse Germain, l'auteur dont je parlais, s'il avait intitulé son livre : *Le sentiment de l'art et son développement par l'étude des œuvres.* Et au fait, n'est-ce pas ce qu'il a voulu dire ? le mot *formation* n'a pas toujours le sens de

Digitized by Google

création. Que de cas, même, où la vue d'un chef-d'œuvre a provoqué, c'est-à-dire humainement créé un tempérament artistique : *Anch'io son pittore!* Le mot est célèbre, et ce qui est mieux, psychologiquement juste.

On peut donc sinon devenir artiste, du moins devenir de plus en plus artiste par la contemplation et la compréhension des belles œuvres. Et ceci, seul, légitime les efforts que de notre temps, l'on fait de tous côtés ; les cours d'art ornemental, les musées d'art décoratif, les publications d'art illustrées, les congrès d'art public, les industries de moulage et de chalcographie. Pour nous autres Français notamment, la question est d'importance ; nous n'avons plus tant de fleurons à notre couronne que nous puissions laisser tomber indifféremment celui-là. Notre devoir — sur qui nationaux et humanitaires peuvent convenir — est de conserver précieusement la moindre étincelle de génie artistique, et de lui fournir les éléments nécessaires. Par ceci j'entends, non pas les bourses, les diplômes et les prix de Rome, mais la connaissance et le respect des lois du beau.

Car il y a des lois du beau, comme il y a des procédés pour l'exprimer. Jamais un artiste digne de ce nom ne réduira l'importance du métier ; un peintre qui nie le dessin n'est qu'un barbouilleur, comme un musicien qui nie l'harmonie n'est qu'un tapeur de poële à frire. Mais trop souvent de vrais artistes ont mis en doute l'existence des lois du beau ; exaspérés par la convention académique qu'ils avaient entendu prôner à l'école sous ce nom, ils ont confondu dans un égal mépris le poncif et le rythmique, le traditionnel et l'harmonieux, la mode et la beauté. De nos jours surtout, la haine des sentiers

Digitized by Google

battus, la frénésie de l'original avant tout, a dévoyé d'ardents chercheurs. Le pompiérisme de l'école a provoqué les excès du réalisme, et ceux-ci à leur tour ont fait naître la réaction mystico-symboliste ; aux formes régulières, pour ne pas dire routinières, des derniers classiques ont répondu les extravagances des déformateurs, comme aux banalités de couleurs obtenues par les mêmes mélanges sur les mêmes palettes se sont opposées les hardiesses des plein-airistes, des luminaristes, des pointillistes. Et sans doute, ici encore, on peut dire : « Qu'importe ! Que tous ces chercheurs réalisent même leurs extravagances ! Dieu reconnaîtra toujours les siens ! » Pourtant il n'est ni illégitime ni inutile de se rendre compte de tous ces efforts, de juger ceux qui ont le mieux réalisé le beau, et de comprendre comment ils l'ont réalisé.

L'art doit-il avoir pour but d'idéaliser les formes en construisant des figures typiques de beauté, ou de les rendre dans leur vie caractéristique ? Faut-il sacrifier le palpitant au plaisant, ou le goût à la vie ? Est-ce Ruskin qui avait raison quand il trouvait arrogant le peintre qui ne peint pas tout ce qu'il voit comme il le voit, ou Alfred de Vigny quand il murmurait de son ton de lassitude : l'art est la vérité choisie ? Le dessin est-il indispensable à celui qui a la maîtrise de la couleur, et tel paysage japonais cesse-t-il d'être un chef-d'œuvre parce que sa perspective est irréelle ? Où s'arrêtent les devoirs de l'artiste, faut-il pousser la proportion jusqu'au canon, la perspective jusqu'à la trigonométrie, le coloris jusqu'au « rapporteur esthétique » de M. Charles Henry ? Où s'arrêtent les droits de l'artiste, peut-il aller du traduit au rendu, du rendu à l'interprété, de

Digitized by Google

l'interprété au déformé, et, d'autre part, du réel à l'idéal, de l'idéal au littéraire, du littéraire au philosophique? L'art existe-t-il par lui-même, ou par rapport à ce qu'il doit décorer, monument, intérieur, jardin, ville? Et en quoi consiste au juste l'essence décorative de l'art, est-ce dans la combinaison de lignes et de taches qui constitue une œuvre, ou dans le lien de ces combinaisons avec celles des lignes et des taches d'alentour? Le sentiment religieux est-il nécessaire à la réalisation de l'art religieux? En quoi notre conception d'art, à nous hellèno chrétiens, est-elle sympathique ou hostile à celle de l'Inde ou de la Chine, et s'il y a antinomie, de quel côté est la vérité ?

On pourrait continuer longtemps, et ces questions ne seraient pas vaines, puisqu'elles posent les problèmes les plus délicats et les plus essentiels de l'art. Par cela même que chaque interrogation comporte au moins deux réponses contradictoires, on peut être sûr que si l'une est juste l'autre ne l'est pas, et qu'il est donc bon de recourir à la science et à la raison pour savoir laquelle des deux est bonne. C'est dire qu'à la question posée, et dans le sens que nous lui avons prêté : Peut-on devenir de plus en plus artiste? Il est permis de donner une réponse affirmative. L'esthétique n'est pas un simple thème à bavardages, c'est un sujet d'études solides et sérieuses, et il faut se réjouir que la tradition des Hegel et des Charles Blanc, des Ruskin et des Taine, soit moins abandonnée que jamais. Il ne se passe presque pas d'année que ne paraisse quelque livre de théories d'art tout à fait admirable. L'an dernier, c'était *la Sphère de beauté* de Maurice Griveau, une tentative singulièrement puissante en vue de syn-

Digitized by Google

thétiser l'art et la vie, dont on n'a pas assez parlé dans la presse, et que, pour ce motif, je me fais un devoir de signaler au lecteur, et cette année c'est le livre d'Alphonse Germain : *le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, qui me fait écrire cette causerie (1). Lui aussi mérite d'être signalé au lecteur, et surtout d'être médité par lui ; il est rare de trouver un ouvrage qui réunisse au même degré la possession des règles philosophiques de l'art, et la connaissance des plus techniques études ou des plus caractéristiques œuvres. L'auteur a suivi de très près, il y a une quinzaine d'années, les premiers essais de Seurat et de Signac sur le chromo-luminarisme ; plus près de nous, il a été mêlé au mouvement idéiste de la Rose-Croix et des Salons analogues ; aujourd'hui encore, il s'intéresse aux plus obscurs, qui ne sont pas toujours les moins méritants, servants de l'art, et il a eu la satisfaction de rendre justice, un des premiers, à bien des noms (Borel, Bossan, Villé, Janmot, Dufraine, Ravier) qu'ignorent encore les fidèles des Expositions annuelles, décennales et même centennales, et qui sont pourtant destinés à rester glorieux quand bien d'autres noms, aujourd'hui éclairés à grands renforts de réflecteurs, se seront éteints.

On peut se moquer des esthètes et de l'esthétique. Il est si facile de dire : Montrez-nous donc les esquisses de Charles Blanc ou les tableaux de Ruskin! Mais si Ruskin et Charles Blanc ont fait naître tels artistes ou fait prospérer tels arts, ils ont bien droit

(1) L'ouvrage d'Alphonse Germain vient de paraître chez Bloud, rue de Rennes (prix : 3 fr. 50). Celui de Maurice Griveau a paru chez Alcan, boulevard Saint-Germain (prix : 10 francs). Celui de M. Albalat, que je citais au début, chez Armand Colin (prix : 3 fr. 50).

Digitized by Google

à l'attention des gâcheurs de terre glaise et des broyeurs de couleurs bituminées. Et Dieu sait parfois ce qu'œuvrent ces broyeurs et ces gâcheurs ! Rendons aux autres cette justice qu'il n'y a pas un esthéticien qui n'ait toujours affirmé la nécessité du travail, le devoir de l'effort technique continu, l'obligation de la sincérité et de la conscience. « Pour bien écrire, disait Joubert, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. » Le moindre barbouilleur de papier ou de toile a tendance à oublier la seconde partie de cette précieuse formule; les théoriciens de l'art et du style n'auraient-ils que le mérite de la rappeler à tous qu'il faudrait leur en savoir gré.

HENRI MAZEL.

Digitized by Google

L'AVEN DE PAULIN

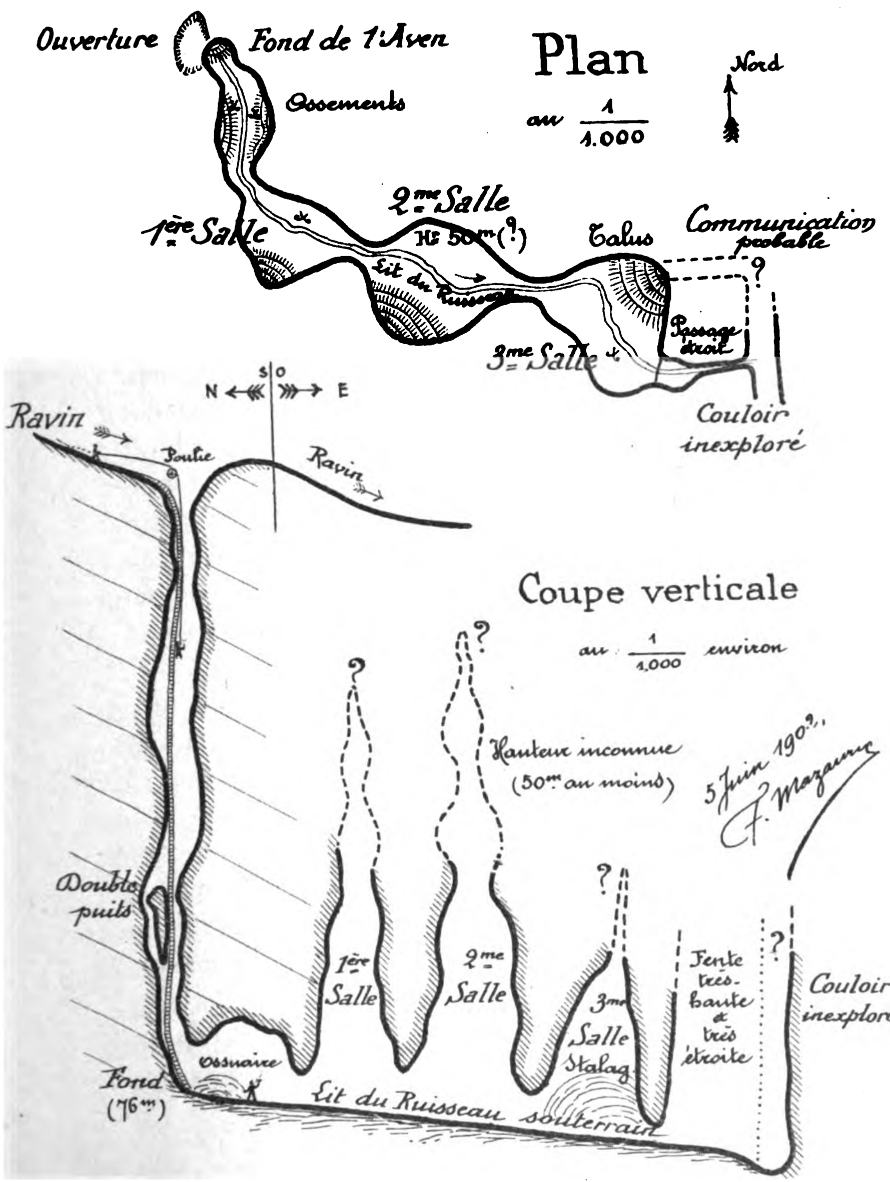
L'aven de Paulin, situé en pleine garrigue, à 9 kilomètres de Nimes, tout près et à gauche de la route d'Uzès, est bien connu de tous les Nimois amis des promenades et du pittoresque.

Bon nombre de chasseurs, en battant les buissons, ont contemplé avec curiosité et non sans effroi, s'ouvrant au ras du sol, ce vaste trou béant de plusieurs mètres de diamètre et d'une profondeur que l'œil ne peut mesurer. Souvent, leurs chiens, lancés à la poursuite du gibier, passant près de l'aven, y ont fait la culbute et y ont disparu. Pour prévenir le retour de semblables accidents, le propriétaire des bois environnants, M. le comte de Valfons, a fait entourer l'orifice d'un grillage en fer : il a ainsi bien mérité des disciples de Nemrod et de Saint Hubert.

Les fermiers du voisinage connaissent l'aven de longue date et ils l'ont utilisé à l'occasion pour se dispenser de faire appel à l'équarrisseur. Possédaient-ils des animaux, moutons, ânes ou mulets, atteints de maladies contagieuses, ils les amenaient sur le bord du précipice et les faisaient rouler au fond. Le procédé est simple, peu coûteux, mais comme nous le verrons plus loin, il offre de graves dangers.

Digitized by Google

AVEN DE PAULIN



Digitized by Google

Digitized by Google

Enfin l'aven est célèbre par sa légende, un certain Paulin, dit-on, brigand de grand chemin, détroussait les passants et, pour faire disparaître ses victimes, les jetait dans cet abîme. Des bergers lui ayant reproché ses crimes, il les menaça de « les y faire passer comme les autres ». Les bergers effrayés, pensant qu'il vaut mieux tuer le diable qu'être tué par lui, guettèrent le brigand et le surprirent dans son sommeil. Ils le lièrent sur son âne et, quelques instants après, le sinistre Paulin, à son tour, connut l'horreur de la dégringolade en compagnie de sa pauvre bourrique.

L'aven connu, a-t-on précédemment essayé de l'explorer ? C'est possible, c'est même probable. Mais toutes les tentatives ont échoué. On raconte, que ne raconte-t-on pas ? que les téméraires qui ont tenté la descente ont dû remonter bientôt,après avoir constaté des émanations d'acide carboniques qui rendent l'air irrespirable à partir d'une petite profondeur. Cette opinion a paru insoutenable aux géologues nimois.

La garrigue, de formation néocomienne, n'a rien de volcanique. Nulle part aux environs on n'a trouvé grotte, cavité, ni fente dégageant de l'acide carbonique. M. Félix Mazauric, instituteur dans notre ville, l'auteur si compétent du *Cagnon du Gardon*, et qui s'est fait une spécialité de la spéléologie, n'a jamais constaté l'existence de gaz irrespirables au cours de ses explorations souterraines les plus prolongées. Il n'y avait donc aucune impossibilité absolue à pénétrer et à séjourner au fond de l'aven.

Mais, si cette descente n'était pas absolument impossible, elle ne paraissait guère aisée. Dans une première visite à l'abîme mystérieux, on avait sondé

Digitized by Google

sa profondeur : 75 mètres à pic. La Société des Sciences naturelles de Nimes ne possède qu'une échelle en cordes de 30 mètres. M. Martel, le célèbre fondateur de la science spéléologique, a bien voulu nous en prêter une de 60 mètres. Les deux réunies suffisaient. Elles ont pu être descendues contre la paroi (je n'insiste pas sur la longueur de l'opération, les incidents d'un barreau qui s'accroche aux saillies de la roche, sur diverses petites difficultés qui ont fini par être heureusement résolues).

Les préparatifs ne sont pas terminés, tant s'en faut : ils ne sont pour ainsi dire pas commencés, car l'échelle ne doit servir à rien, si tout marche à souhait. On ne voit pas en effet un homme, si vigoureux qu'il soit, descendant plus de 300 barreaux contre une muraille tantôt trop lisse tantôt trop irrégulière. La descente se fera autrement. Des poutres sont posées en travers de l'orifice, portant une poulie sur laquelle passe un câble de 100 mètres. L'explorateur s'attachera à une extrêmité, comme on accroche un seau à la corde d'un puits, et plusieurs hommes vigoureux, tenant l'extrémité libre, le laisseront glisser peu à peu.

Toutes ces dispositions et bien d'autres ont été combinées avec beaucoup de soin et d'intelligence, grâce surtout à M. le comte de Valfons qui avait pris l'initiative de l'exploration et en a fait une fête scientifique dont nous conserverons tous le meilleur souvenir.

Le jeudi 5 juin 1902, à trois heures de l'après-midi, au fond de la combe où s'ouvre l'aven, se trouvent réunis en grand nombre les membres de la Société des Sciences naturelles et de l'Académie de Nimes. Nous sommes tous plus ou moins émus.

Digitized by Google

Seul, M. F. Mazauric est absolument tranquille. Il s'est assis sur une barre transversale fixée au bout du câble. Il a bouclé sa ceinture de gymnastique *sur* le câble. Ainsi, il aura les mains libres pour faire tomber à mesure les pierres arrêtées aux saillies et qui, sans cette précaution, pourraient dans leur chute ultérieure l'atteindre et le blesser. Il aura les mains libres surtout pour promener en tous sens sa bougie allumée et pour relever sur un calepin la coupe de l'aven, divers nombres indiquant l'altitude et repérer les particularités intéressantes qu'il rencontrera.

La descente est commencée; elle doit se régler d'après les indications que donnera M. Mazauric lui-même. M. Henri Noël est descendu de 2 ou 3 mètres sur l'échelle de corde; il est près de l'orifice, mais dans l'intérieur de l'aven où s'enfonce M. Mazauric. Les parois du rocher forment tube acoustique; les deux amis s'entendent fort bien et communiqueront aisément sans crier, même à la distance de 75 mètres. Ainsi sont transmis des ordres brefs : « Descendez.... 50 centimètres de plus.... « Remontez un peu... Halte... »

Petit à petit le câble s'enfonce. Tous les 10 mètres il porte une branche de buis et on peut juger ainsi de la profondeur atteinte : 10 mètres, puis 20, puis 50... La descente est lente car il faut laisser à l'explorateur le temps de faire ses observations, de prendre ses croquis et ses notes.

Enfin, on a presque déroulé 80 mètres de câble. Une trompette se fait entendre : c'est le signal convenu. Notre ami a atteint le fond. L'air qu'il nous joue n'est pas très musical; Mazauric n'est pas un virtuose du clairon. N'importe! jamais fanfare

Digitized by Google

harmonieuse ne fut accueillie par des bravos plus sincères. — « Descendez la bouteille ! » — Hein, quoi ? Y aurait-il un buffet dans l'aven ? Renseignements pris, il s'agit d'une bouteille en fer blanc, démontable, qui, attachée à une ficelle, va servir de boîte aux lettres. Elle est descendue puis remontée. Elle revient lestée d'une mâchoire de cheval que nous adresse Mazauric avec un billet au crayon : « Aven de Paulin, 3 h. 50. Dcscente parfaite. Température agréable. Air parfaitement respirable. Je vais à la découverte. F. M. »

M. Mazauric s'est éloigné. A peine s'est-il déplacé de quelques mètres qu'il devient impossible à M. Noël de communiquer avec lui, même en criant très fort. Le tube acoustique naturel que forme le puits ne fonctionne plus. Une demi-heure se passe. Puis le câble se tend de nouveau. Le spéléologue, une fois encore, a enfourché le bâton qui lui servait de monture. On le hisse sans arrêt. C'est maintenant l'affaire de quelques minutes. Le voilà près de l'orifice. Il prend pied sur le sol. Un soupir de satisfaction nous échappe. Tout s'est bien passé. L'expédition a réussi parfaitement.

M. le comte de Valfons complimente chaleureusement le premier explorateur de l'aven. M. Mazauric remercie l'organisateur de l'expédition et résume rapidement ses observations.

« La profondeur exacte du puits est de 76 mètres. Sa forme est celle d'un long tuyau cylindrique d'une largeur variant de 2 à 6 mètres.

« A 15 mètres de l'ouverture, la végétation commence à disparaitre : d'abord les *fougères*, puis les *mousses*. Au-delà, la roche demeure constamment lisse et souvent humide.

Digitized by Google

« A 20 mètres, l'échelle ne porte plus contre la paroi et il faut aller lentement pour éviter son enroulement avec le câble. Quelques fentes très longues, mais fort étroites paraissent de nature à amener un courant d'eau après les fortes pluies. A 35 mètres, l'échelle repose de nouveau contre la paroi et la descente redevient plus aisée.

« A 50 mètres, le puits se dédouble, et dans la lueur singulièrement affaiblie du jour, on voit bâiller côte à côte les deux ouvertures. L'échelle se trouve ramassée dans l'espace intermédiaire. Il faut donc arrêter la manœuvre et lancer tout cet amas de cordages au fond du plus grand trou, ce qui est une opération assez délicate.

« Bientôt les deux puits se rejoignent. Encore 15 mètres dans l'étroite cheminée, et l'échelle repose sur le sol. Du dehors, on ne perçoit plus qu'un bruit très confus. A noter la présence d'un mince rayon lumineux qui, réfléchi par les parois humides, vient se jouer à 3 ou 4 mètres du fond.

« La galerie dans laquelle on débouche est longue de 15 mètres et large de 6 à 8. Le sol est couvert de carcasses d'animaux formant un véritable ossuaire. Cette coutume de jeter les cadavres d'animaux au fond du trou doit remonter aux temps les plus reculés, car on trouve plusieurs couches d'ossements alternant avec des cailloux calcaires. Malheureusement, les fouilles ont été rendues impossibles par la mauvaise odeur dégagée par un cadavre non encore complétement décomposé. Les mouches et moucherons voltigent autour des bougies ; ils ne sont d'ailleurs pas les seuls hôtes de ces profondeurs, car plusieurs chauves-souris troublées par la présence d'un être humain au fond de cette solitude, s'envolent effarées vers des coins plus inaccessibles.

Digitized by Google

« Trois salles arrondies en forme de coupoles font suite à ce premier couloir. En haut, elles sont terminées par d'immenses fissures dont il est bien difficile d'apprécier la hauteur. La lueur du magnesium, elle-même, est impuissante à percer ces ténèbres. La dernière de ces salles est la mieux décorée. Les stalactites y sont nombreuses et, naturellement, d'une pureté parfaite. Du côté *est*, un grand talus d'argile noirâtre obstrue peut-être un ancien couloir.

« Un petit ravinement formé au milieu de la salle par les eaux de pluie conduit dans une fente très haute mais tellement étroite qu'elle ne saurait livrer passage à un homme. Cependant, à une très faible distance, on distingue fort bien une galerie perpendiculaire beaucoup plus vaste : les chauves-souris y pénètrent vivement et la flamme des bougies paraît s'incliner légèrement de ce côté... Qu'y a-t-il au-delà ? — Mystère...

« Il est certain que si jamais on se décide à élargir l'étroit passage, on pourra circuler encore très aisément, mais sera-ce pour longtemps ?...

« En résumé, cette exploration nous a fourni les constatations hydrologiques suivantes :

« L'Aven de Paulin, avec son couloir souterrain de plus de 100 mètres, offre un exemple frappant de perte de ruisseau en terrain calcaire. Il est visible qu'il se lie intimement à la formation du ravin extérieur. Les eaux pluviales, qui creusèrent celui-ci, ont été absorbées peu à peu par les fentes de la roche, et d'*aérien*, le ruisseau a fini par devenir *souterrain*. Remarquons cependant que si ce ruisseau n'a aujourd'hui qu'une existence éphémère — pendant les périodes d'inondation — il n'en était pas de même autrefois ainsi qu'en témoigne la dimension consi-

Digitized by Google

dérable des galeries souterraines. Pendant la période qui a immédiatement précédé la nôtre, il est certain qu'un très fort volume d'eau devait se précipiter à certaines époques par l'ouverture de l'Aven pour ressortir beaucoup plus bas, par quelque fissure inconnue du ravin de Mangeloup. »

Cette exploration est très importante, n'est-il pas superflu de le dire ? Elle l'est par les difficultés qu'il a fallu vaincre pour la mener à bien. Au point de vue pittoresque, ce n'est pas un spectacle banal que cette cheminée souterraine de 75 mètres et ces cavernes qui en dépendent. Au point de vue scientifique, cette exploration s'ajoute aux travaux antérieurs de M. Mazauric pour enrichir la science (encore à ses débuts) de l'hydrologie souterraine. Enfin, même au simple point de vue utilitaire et pratique, elle montre combien pouvait être funeste l'habitude prise autrefois de jeter des cadavres dans l'aven. Les eaux pluviales passaient sur les chairs en décomposition. Or, elles vont sortir au loin sous forme de sources. Des eaux réputées excellentes et qui, en effet, le sont naturellement, risquaient de devenir accidentellement contaminées. Le grillage établi par M. le comte de Valfons, les ordres qu'il a donnés pour faire désormais respecter l'aven, sont une garantie précieuse pour l'hygiène publique.

JULES GAL.

Digitized by Google

LA VOYAGEUSE LANGUEDOCIENNE

Il y a quelques années, alléché par ce titre, j'acquis un petit ouvrage en deux volumes in-12, couverts en papier peint de l'époque, imprimé « à Neuchâtel, chez Samuel Fauche, père et fils, imprimeurs et libraires du Roi, » en 1789. Le titre complet est : « La Voyageuse Languedocienne, ou les aventures de Mademoiselle de Lanoy, comtesse d'Itry, avec la description des royaumes, des provinces, des villes et autres lieux considérables de la nouvelle géographie, la religion, le gouvernement, les mœurs et les coutumes des habitants ; enrichi de remarques et de recherches envieuses (pour *curieuses*) sur les antiquités, par l'auteur de la traduction du *Voyage sentimental* ». C'est un peu long pour ceux qui, avec raison, aiment les titres courts, mais cela ne manque pas de saveur.

L'ouvrage est anonyme, mais l'indication qu'il est de l'auteur de la traduction du *Voyage sentimental*, le chef-d'œuvre de Sterne, pourrait mettre sur la trace de son nom. Les *Œuvres* de Sterne, réunies à Londres, 10 vol. in-8°, ont été traduites en français par Fresnais, 1787, 6 vol. in-12. Les autres traductions sont postérieures à 1789. Je doute pourtant qu'il s'agisse de Fresnais, car pourquoi ne mentionnerait-il que sa traduction du *Voyage sentimental*, alors qu'il avait, à ce moment, traduit tout l'œuvre ?

Digitized by Google

Dans sa préface, l'auteur se défend d'avoir rédigé son livre. Il prétend qu'il vient de recevoir les Mémoires de son héroïne, qu'il aurait connue à Capoue en 1785, et auxquels il n'a rien changé. C'était alors la mode d'en agir ainsi, pour piquer la curiosité du lecteur.

La voyageuse remonte au mariage de son père, M. de Lanoy, retiré à Montpellier, après les guerres d'Italie (1746), avec une modique pension, pour le rétablissement de sa santé et la guérison de ses blessures. Au bout d'un an de séjour, notre homme se portait aussi bien que s'il n'eût jamais été malade. Il avait alors 40 ans, et ne fut point insensible aux attraits d'une jeune et vertueuse veuve, Mme d'Arlanges, qui habitait dans le même corps de logis, et chez qui il allait souvent faire la partie.

Mlle de Lanoy veut bien nous prévenir qu'elle n'entrera point dans le détail des conversations qu'ils eurent avant de se marier. Sachons-lui gré de cette modération, rare chez une femme auteur. Ce mariage, dont elle naquit, fut un modèle de tendre félicité. Après deux ans de ce bonheur, naissance de Mlle de Lanoy, qui coûte la vie à sa mère. Déchirement bien explicable du cœur de M. de Lanoy, qui tourna toute son attention vers sa fille et eut grand soin de son éducation. Elle apprit avec lui l'italien, les mathématiques, la musique et le dessin. Il la préserva « des maximes pernicieuses du siècle et des dangereuses influences de la corruption », probablement en la tenant dans une parfaite ignorance philosophique et littéraire.

La maladie d'un frère décide M. de Lanoy à entreprendre le voyage de Sicile. Il emmène sa fille, sur les supplications de celle-ci. On s'embarque à « Sette »

Digitized by Google

(Cette). Après seize jours de navigation, débarquement à Palerme. Le frère malade en éprouve une telle joie qu'elle lui donne la force de venir de Syracuse à Palerme « avec son fils, jeune homme de mon âge, fort spirituel ».

On s'embarque à Girgenti pour Syracuse. Auparavant « mon père me fit faire des habillements d'homme, que je mis avant de m'embarquer, étant plus commodes que les nôtres pour voyager ».

On peut pressentir, à ce changement de toilette, que les événements vont se corser. Effectivement, à la hauteur de l'île de Pantalaria, un corsaire de Tripoli fond sur nos voyageurs. Mlle de Lanoy a beau saisir un sabre, son père est tué, ce qui la fait tomber sans connaissance entre les bras de son cousin, qui combattait près d'elle. « Sa bouche était collée sur la mienne ; il semblait qu'il voulait par son souffle me redonner la vie que j'étais sur le point de perdre. » Heureux cousin, pirates bénis, qui ne paierait de sa vie de pareils moments ?

On arrache la jeune fille des bras du cousin pour la transporter sur le bâtiment ennemi, où on la met sur un lit, en permettant cependant au jeune homme de venir près d'elle. Il apprend au capitaine Osmar, qui parlait bon italien, « que je n'étais rien moins que ce que désignaient mes habits ; cela fut cause que l'on eut beaucoup d'attention pour moi ».

Dans tout cela, direz-vous, que devient l'oncle ? Il était resté à Syracuse.

Voilà donc nos deux jeunes gens seuls avec les infidèles. Il fallut une saignée au pied pour ranimer Mlle de Lanoy. La présence de son cousin lui donnant trop d'émotion, le chirurgien le fit éloigner.

Arrivés à Tripoli, on les exposa en vente. Mlle de

Digitized by Google

Lanoy fut achetée par Alkim en 1766. C'était le fils d'un des principaux personnages de la régence. Il la mena dans une magnifique maison de campagne. Le cousin fut vendu à un marchand d'esclaves qui le mena en Égypte.

Alkim ne tarda pas à tomber amoureux de sa belle éplorée, dont le cœur ne fut pas insensible à sa respectueuse passion. Forcé d'aller en Égypte, il laissa sa chère Zeïla (nouveau nom de sa captive) avec une jeune Napolitaine, Francisca, tendre et charmante. On ne parlait que de l'absent et on échangeait avec lui, par lettres, des tirades à perte de vue sur l'amour.

La même année, Alkim, de retour à Tripoli, épousa notre voyageuse. Bonheur parfait. Un jour elle parla du Languedoc à son mari. « On rapporte qu'une villageoise ayant rencontré près de Nimes l'empereur Ælius Adrien, qui faisait défiler l'armée romaine, le supplia de vouloir l'écouter : cet empereur lui dit qu'il n'avait pas le tems de l'entendre. Comme Adrien ne refusait jamais personne, cette vieille femme se fâcha et eut la témérité de lui dire : « Si vous n'avez pas le loisir d'écouter vos sujets, cessez donc aussi de régner ». Cette réponse était hardie, mais elle était juste ; Adrien le sentit et donna audience à cette femme. Cette anecdote prouve la grande modération de l'empereur Adrien et la vivacité de la villageoise languedocienne. »

Les heureux époux vont voir un oncle auprès du grand Mogol. Ils visitent le Caire et ses environs et arrivent à Surate. Dans un grand magasin de la ville, Mlle de Lanoy rencontre son cousin sous des habits d'esclave. Elle tombe sans connaissance dans les bras de Francisca. L'empressement du cousin à la

Digitized by Google

secourir déplaît à Alkim, qui s'abandonne aux transports de la jalousie, une fois Zéila ranimée. Les explications de Zéila le calment et il va racheter le cousin, l'amène à Zéila et jouit du bonheur de cette réunion. « Le tailleur entra dans le moment avec un habit superbe à la levantine, qu'Alkim avait fait choisir à mon cousin, avant même d'entrer dans la maison ».

Après que de Lanoy a conté ses aventures, on part de Surate pour Agra. De Lanoy et Francisca ne tardent pas à s'aimer et on les marie. On visite Delhy et on retourne à Surate, où l'on s'embarque pour l'Europe en 1769. Mais le 24 janvier 1770 une tempête brise le navire contre un écueil. Nos quatre voyageurs et deux esclaves échappent seuls au naufrage, qui les jette dans une île voisine de Madagascar. En personne d'une éducation accomplie, selon la formule du XVIIIe siècle, Mlle de Lanoy est heureuse qu'un long évanouissement lui ait sauvé l'horreur d'un si affreux spectacle. Les belles dames d'alors ne s'inquiétaient pas de compliquer la tâche de leurs sauveteurs.

Il était de bon goût de s'évanouir au moment psychologique. C'eût été fort incorrect d'y manquer et elles n'en avaient garde. Les sauveteurs se débrouillaient comme ils pouvaient, mais au moins ils avaient un beau geste, et la femme aussi.

Les naufragés organisent dans leur île une pénible vie de Robinsons. En 1771, Alkim se noie à la pêche, sous les yeux de Mlle de Lanoy, qui s'évanouit, puis fait une maladie de deux mois. En réfléchissant à ses malheurs, elle prend la résolution de laisser aller les choses suivant l'ordre de la Providence.

Un jour, elle demanda aux deux esclaves sauvés

Digitized by Google

du naufrage le récit de leurs aventures. L'un, Adrien, se trouva être le comte d'Itri fils, l'autre, Thomas, le comte d'Itri père. Leurs romans respectifs interrompent assez longuement le roman de Mlle de Lanoy. En 1773, à la faveur du passage d'un navire français, notre voyageuse sort de son île avec ses amis. Au bout de deux mois on relâche au Cap.

On arrive en France en 1774. Les pages 29 à 32 manquant dans mon exemplaire du tome II, j'ignore les détails de l'arrivée. Mlle de Lanoy va à Perpignan en 1775, chez une tante. Elle y fait connaissance du marquis Charles-Alexandre de la Fontenelle, seigneur de la Chabotterie, résidant habituellement à son château de Montaig, en bas Poitou, amoureux de voyages, et qui avait fait, dans un précipice des Pyrénées, une chute de 300 pieds. Tout autre serait mort sur le coup. Lui se contenta de blessures et de contusions, resta trois jours sur la place en mangeant des herbes, des feuilles, des racines, et même partie d'une tige de botte. Il finit par se traîner seul jusqu'à une métairie voisine. Ces hommes du XVIIIe siècle étaient bien trempés.

En 1776, Mlle de Lanoy retourne en Italie et passe par Nimes. Elle consacre à notre ville une note : « ..... Elle (Nimes) a une académie de belles-lettres ouverte en 1681, une belle salle de spectacle, qu'on fera construire de nouveau sur le même plan d'élévation que celle de Montpellier, si le projet d'abattre les remparts a lieu ; un très beau cabinet littéraire par le choix de bons livres anciens et modernes qu'on y trouve, indépendamment d'un grand nombre de feuilles périodiques.... M. Buchet, libraire, à qui la ville doit cet établissement utile..., mérite non seulement des éloges, mais un encouragement qu'elle

Digitized by Google

(la ville) ne devrait pas oublier, si le talent, l'industrie et l'amour du bien public en exige des magistrats respectables qui l'ont vu naître ». Cette dernière phrase, soulignée dans le volume, n'est autre chose qu'une réclame de *Guide*.

Le « Calendrier de la ville de Nismes et de sa sénéchaussée pour l'année 1789, à Nismes, au bureau des journaux d'Histoire naturelle, de Nismes et du Calendrier, rue de la Trésorerie », publié par Boyer, contient, page 117, le paragraphe suivant : « *Cabinet littéraire*, rue de la Couronne. Cet établissement, qui commença en 1777, se soutient avec succès par les soins du sieur *Buchet*, libraire. On y trouve généralement toutes les nouveautés et tous les papiers publics. La salle de ce cabinet, décorée de portraits de grands hommes, est très bien appropriée et ne laisse rien à désirer. On reçoit pour ce cabinet des abonnements pour l'année et le mois, et les personnes qui n'y vont que rarement peuvent payer par séance. Directeur, M. Buchet, libraire, rue de la Couronne. Commis, le sieur Pouchon ».

A cette époque, les libraires de Nimes étaient, par ordre de réception : Gaude le père, doyen, rue de l'Espic ; Fernel, rue des Lombards ; J. Gaude, rue de l'Espic ; Beaume, imprimeur-libraire, Grand'Rue ; Belle, imprimeur-libraire, rue des Fourbisseurs ; Buchet, rue de la Couronne ; A. Gaude, rue de l'Espic (*Op. cit.*, p. 119).

La note de notre voyageuse continue par une description des monuments antiques et l'énumération des promenades, « le Cours vieux, le Cours neuf, l'Esplanade et la Fontaine ». Vient ensuite le commerce, avec une mention de la foire d'Alais, « une des plus célèbres foires pour l'achat des plus belles

Digitized by Google

soies du royaume. Elle (Alais) produit du bled, du vin, des fruits et surtout des excellens marrons, que les frères Benoist, confiseurs de Nimes, ont trouvé le secret de confire sur la plante au moment de leur maturité. Cette nouvelle découverte fut faite par le père de ces messieurs, dans un des châteaux de M. le duc d'Uzès, à quatre lieues de Nimes ». Tout ce passage est souligné. C'est encore une réclame pour les Benoît. Ils auraient bien dû nous dire le comment de l'étonnante invention paternelle, qui dépasse en puffisme tout ce qu'a produit le XIXe siècle.

Rendue prudente par ses malheurs, Mlle de Lanoy ne veut plus s'exposer aux périls de la mer et des pirates. Elle se rend en Sicile par l'Italie. On retrouve l'oncle à Syracuse, où on reste six ans. L'oncle meurt et on va demeurer à Naples. Au bout de deux ans de séjour, Mlle de Lanoy retrouve Adrien au théâtre San-Carlo. Le lendemain, il vient raconter ses nouvelles aventures. Il est aujourd'hui certain que le comte d'Itri (Thomas) était son père. Le lecteur s'en est douté dès l'abord.

Mlle de Lanoy va à Capoue en 1784 et épouse le comte d'Itri fils en 1785.

« Cette histoire, conclut l'auteur, prouve que souvent le ciel, par ses décrets cachés, conduit les mortels au travers des peines et des douleurs, au sein de la félicité, qui devient d'autant plus grande qu'elle a été plus longtemps désirée. »

Le roman géographique de la « Voyageuse Languedocienne » est très peu connu, et il m'a paru bon dele signaler, ne fût-ce que pour en tirer quelque chose sur Nimes.

ED. BONDURAND.

Digitized by Google

ÇA BRULE !

(ROMAN DE MŒURS CHAMPÊTRES)

CHAPITRE Ier

Où la commune de Saint-Agathon, un beau soir d'été, s'aperçoit — en la personne du fermier Plazondon — qu'elle n'a pas de pompiers.

Saint-Agathon est une petite localité située aux confins d'un département, traversé par un fleuve réputé par son majestueux parcours.

Mais, je gage, charmantes lectrices, que vous désireriez avoir de plus amples renseignements sur ledit village.

Ayant la réputation de ne rien refuser au beau sexe dans ses revendications légitimes, votre curiosité immortelle va donc être satisfaite.

Or donc, sachez que Saint-Agathon où boivent, mangent, respirent et reposent aussi *in pace* des êtres de constitution analogue à celle du genre humain, n'est pas dénué de certains charmes.... naturels, malgré son nom peu harmonieux pour vos délicates oreilles.

(1) Reproduction et traduction interdites à tous les journaux et revues n'ayant pas traité avec la Société des gens de lettres.

Digitized by Google

Topographiquement, le village est placé sur un plateau où quelques vignes alternent avec des champs de culture plus substantielle. Nous avons nommé les pommes de terre et les épis de blé. Au bas de la localité s'étend le Rhône et, de l'autre côté de l'eau, les montagnes du Forez profilent, sous l'azur des cieux, leur rotondité grisâtre.

A quelques kilomètres au dessus de Saint-Agathon, on aperçoit les silhouettes noirâtres de cheminées d'usines-consorts de Saint-Gobain. Au couchant, une imposante basilique, édifiée sur une minuscule colline, atteste les sentiments religieux d'une grande ville.

Au moment où commence notre récit — suivant le cliché consacré — nous nous trouvons en plein mois d'août. Aussi, si cela ne déplait pas trop au lecteur, ce dernier pourra se joindre à nous, sans crainte d'être indiscret, à l'auteur qui, interrompant pour un moment le fil du récit, est allé se baigner dans le fleuve dont les eaux miroitent — telles des écailles de dorades — sous les chauds baisers de Phœbus.

Au bord de la berge, je fais connaissance avec le sieur Asticoton qui, en tenue de parfait pêcheur : pantalon et veston en treillis blanc, chapeau panama du dernier bateau, cherche à attirer dans ses filets la gente poissonneuse. Le quidam, étant un admirateur passionné de la nature, ne manque pas de faire le laïus du paysage qui tout doucettement se patine sous les lueurs du couchant ; ces dernières, tout en mettant des tons violets sur les montagnes, zèbrent les cieux de larges rubans dont les teintes s'amalgament depuis les verts d'eau irisés de mauve, aux ponceaux les plus violents.

Tiens, voilà mon ami Plazondon — un des plus gros fermiers de l'endroit — qui se dirige avec ses

Digitized by Google

hommes vers ses terres. Et, ce disant, le pêcheur me désigna le bonhomme dont la taille imposante se silhouette à l'horizon.

Soudain, le parfait pêcheur met un doigt sur sa bouche, *motus*, ne me parlez pas ; je viens d'apercevoir entre deux eaux une tanche.

Je quitte alors le père Asticoton lui souhaitant bonne chance et, au gré de la promenade, je me rapproche des champs de Plazondon. Je puis détailler à mon aise l'homme des champs :

De teint hâlé, à la figure en lame de couteau qu'encadre une barbe poivre et sel, le fermier dont le front large indique la volonté, laisse errer çà et là ses yeux où brille un regard aux lueurs félines, si je puis m'exprimer ainsi.

« Allons, le Claude et le Joseph, qu'attendez-vous pour finir les gerbiers », se mit à crier, d'une voix de basse-taille, Plazondon « au travail et plus vite que ça ». Donnant l'exemple, le fermier commence avec une fourche à enlever les épis couchés à terre.

De temps à autre il jette un coup d'œil vers la ferme aux vastes hangars, dont la cheminée laisse fuir dans l'espace une mince colonne de fumée.

Le champ, situé à 2 kilomètres du village où ces agriculteurs se livraient à leurs travaux, était limité deci, delà, par quelques pans de murs en pierres sèches.

Les deux manœuvres, non sans avoir jeté les yeux sur leur havre-sac en toile bise, renfermant le gros vin bleu, quelques pièces de pain et un fromage blanc, se mettent en devoir de soulever les *raies d'épis*. Les gerbes se dressent alors accotées les unes aux autres et prennent la forme classique d'une poire phénoménale terminée par une queue non moins gigantesque.

Digitized by Google

Dans un pré voisin un pâtre gardait flegmatiquement un troupeau.

— « Ouf! nous pouvons bien, patron, nous *assister* — lire asseoir — un moment, émirent les deux manœuvres, aussi bien l'ouvrage s'avance. Le fermier, dans son âme patronale, aurait désiré que l'on continuât le travail, mais il fallait *diplomatiser* — suivant son expression — songez donc, il avait vu le matin même dans les mains de ses ouvriers « *Le Libertaire* ».

— « De mon temps, les bras étaient plus forts, répliqua le fermier, enfin reposez-vous. »

Les deux interpellés ne se le firent pas dire deux fois et, profitant d'un moment d'inattention du fermier, allumèrent leurs pipes courtaudes. Adossés comme ils l'étaient à un gerbier, il ne faut pas être grand clerc pour préjuger de ce qu'il pouvait arriver.

L'un d'eux, était-ce le Claude ou le Joseph, ils se renvoyaient mutuellement la balle, ayant négligemment secoué les cendres de sa pipe, une étincelle communiqua le feu au palier. En un clin d'œil la flamme monte haute et claire. Au feu! au feu! se mirent à crier les imprudents.

Plazondon qui s'était assoupi, au revers d'un talus, fut vite réveillé. Suffoquant de colère, ayant toisé sévèrement les deux ouvriers, il débita un vocabulaire que, par pudeur, nous passerons sous silence.

Le petit pâtre, poussant en grande hâte son troupeau, s'enfuyait vers le village et là-bas Asticoton, dans son effarement, laissa retomber dans l'onde un poisson qui, s'ébrouant follement, constella de goutelettes le complet du malheureux pêcheur.

— « Mais allez donc chercher de l'eau, du secours, des pompiers au lieu de me regarder, triples idiots »,

Digitized by Google

clamait le fermier aux deux manœuvres. Ceux-ci disparurent à toute vitesse. Heureusement que les gerbiers étaient assez éloignés les uns des autres; l'incendie ne risquait pas de se propager.

Les secours n'arrivaient pas et le gerbier se réduisait maintenant en un petit tas de cendres devant lequel se lamentait son propriétaire. Gageons qu'il n'eut pas gémi plus fort devant les mânes de l'un des siens.

Soudain, un vigoureux coup de poing le rappelle à la réalité. « Que fais-tu là grand dadais à geigner? C'était la Jeannette — épouse légitime de Plazondon — qui entamait ainsi la conversation conjugale.

— « Vois donc femme not' malheur, le gerbier n'est plus rien que rien. » Ce fut au tour de la femme de pousser des cris à fendre l'âme. Venant de la ville, où tous les jours elle installait sur le marché *un banc*, elle n'avait pas connu le désastre.

Sans souci de sa toilette : ample jupe en cretonne, caraco idem et chapeau où un ruban jadis blanc se mouchetait ça et là de taches jaunâtres, la fermière se précipitant sur les cendres, les prit à poignées — sans souci de se brûler — et les jeta aux quatre vents pour chasser les maléfices.

— Qu'est-ce donc qui a mis le feu?— Ce sont les hommes, répondit gutturalement son mari.

— Oh! les fainéants, ils mangeront dorénavant leur soupe sans lard.

— Voyons calme-toi, femme, répliqua Plazondon.

— Ont y ménagé notre bien; oh! malheur de malheur, nous sommes ruinés.

— Allons, viens t'en, il faut nous faire une raison, s'écria soudain la Jeannette. En véritable fille d'Éve elle avait eu une *saute... d'idées.*

Digitized by Google

Plazondon abasourdi par cette volte-face, ayant ramassé les fourches, s'achemina avec méfiance vers le logis.

Au clocher du village, l'Angelus résonnait et les notes — tel un gazouillis d'oiseaux — s'éparpillaient dans les airs.

Les ombres de la nuit commençaient à envahir la voûte céleste se cloutant ça et là d'étoiles d'argent.

La lune apparaissant — au plein — derrière un gros nuage semblait rire — oh ! la sans cœur — aux infortunes du couple Plazondon.

— Tout de même, Jeannette, j'ai envoyé chercher des secours et personne n'est venu. Où donc qu'elle est la fraternité ?

— Pauvre bêta, retorqua la femme en détachant d'un arbre le cheval attelé au char-à-banc, tu sais bien qu'il n'y a pas de pompiers ici.

Une idée et le père Plazondon, étendant sa dextre dans la direction de l'infortuné gerbier, jura *in petto* qu'il y avait quelque chose à faire dans ce sens ; d'autant qu'étant considéré dans le pays, pour lors, il pourrait arriver à ses fins.

— A quoi que tu penses avec tes airs mystérieux, répartit la Jeannette en conduisant par la bride son bucéphale, à travers un chemin caillouteux.

— A quetque chose malheur est bon, répliqua d'une voix de plus en plus sombre l'énigmatique fermier.

CHAPITRE II

Comme quoi le simple marbre d'une table du café Pinton, fut transformée en constitution organique d'un corps de pompiers.

Évidemment, le café d'un village — fût-il le prin-

Digitized by Google

cipal comme celui qui nous occupe — a fort peu de rapports avec ceux des grandes villes. Ici pas de glaces de 4^{m}50 d'envolées où sont incrustées les initiales de l'établissement ; pas de moelleux divans.

Au plafond, ni lustres, ni girandoles et, que l'on me passe ce détail, encore moins *d'endroit discret.*

Aussi bien le café Pinton, avec ses quelques fusains s'anémiant dans des caisses de couleur verte, avec ses tables revêtues de toile cirée — exceptée celle du milieu — en maints endroits écornée et ses banderoles multicolores prenant leur point de départ sur les branches d'une bonne grosse lampe à pétrole, cet établissement d'utilité publique (!) ne déparait pas la place principale du village.

Le soir venu, à l'exception du dimanche et des jours de fêtes, les rares clients se réunissaient par petits groupes et au milieu d'un nuage de fumée, tout en tripotant des cartes graisseuses, nos bons villageois discutaient de leurs petites affaires.

Le cafetier, aidé de sa femme — la Javotte — cuisinière en rupture de tablier et de leur fille unique Zélie, s'activaient autour de leur clientèle.

Pour augmenter leur pécule, Pinton servait aussi à boire et à manger comme d'ailleurs le désignait surabondamment l'enseigne « *Au rendez-vous des Gourmets* ».

Le titre, à première vue, apparaissait gros de promesses..... culinaires et nous devons à la vérité d'ajouter que ces dernières étaient pleinement justifiées.

A tous clients, la Javotte servait une gibelotte de lapin, comme on n'en faisait pas à dix lieues à la ronde. Les méchantes langues prétendaient que pour, ce faire, les époux Pinton étaient au mieux

Digitized by Google

avec les braconniers des environs. Quoi qu'il en soit, le cabaretier faisait honorablement face à ses affaires.

Le brigadier de gendarmerie, le fameux Gardavo, n'avait jamais eu à dresser contravention pour tapage nocturne, ou ivresse. En effet, l'honorable commerçant avait le *gratin* du village et puis il avait à cœur de ne pas violer la loi sur les délits: pauvre affiche couverte d'incalculables taches de mouches, se prélassant dans un coin, entre deux portraits de Présidents de la République.

Je sais bien que parfois on s'attardait à deviser bien après l'heure fixée pour la fermeture, Pinton ne s'en embarrassait pas pour si peu, on mettait les auvents et la loi était ainsi respectée ! Comme de juste il y avait grande animation le soir « *du feu Plazondon* chez le cabaretier. Tous les gros bonnets du village discutaient à perte de vue — autour de la fameuse table du milieu — sur cet événement.

— Pardine, opinait l'épicier Cassonnade, c'est bien ennuyeux pour Plazondon de voir s'en aller son bien, «en feu de paille», répliqua le courtier en vins Pipmot. M'est avis qu'il faudrait prendre des mesures préventives et comme qui dirait consécutives, clama le brigadier Gardavo en dénouant le ceinturon de son sabre. Histoire de laisser la boisson circuler plus librement!

— Vous en parlez à votre aise, Messieurs, répliqua Pinton tout en posant des cannettes de bière, mais pour créer un corps de pompiers, il faut de l'argent et où en trouver ?

Tous maintenant se regardaient en silence, car chacun sait que le paysan garde avec un soin jaloux le bas de laine traditionnel.

— Pour sûr, que ce ne sera pas commode à

Digitized by Google

trouver le généreux bienfaiteur; retorqua Plazondon, qui venait noyer son chagrin dans le vin. On fit place au nouvel arrivant et tous les fronts se ridèrent sous l'effort de laborieuses idées.

— Tout de même, nous pourrions bien nous adresser à la Préfecture et à la Mairie pour avoir de l'argent, argua Pipmot. Ce dernier, avec son habit étriqué, sa mine osseuse, représentait assez bien le déclassé,ayant été obligé de quiiter sa place de pion pour prendre le métier susnommé qui lui permettait de faire le Monsieur.

— Nous pêcherons en eau trouble alors, clama Asticoton, qui faisait partie du conciliabule; car, vous comprenez, en nous adressant pour ainsi dire à Dieu et à diable nous n'obtiendrons rien.

— Écoutez, mes amis, ne mettons pas de la politique là-dedans, moi Cassonnade qui suis plus que personne exposé au feu, rapport à mes bonbonnes de pétrole; je vous propose de faire une affiche faisant appel à la générosité de tout un chacun.

—C'est ça, s'écria en chœur l'assistance.

— Quant à moi, je me retire puisque vous laissez de côté tout patronage officiel et, ce disant, Pipmot, l'ex répétiteur, prenant son chapeau mou, s'en couvrit avec un geste que n'eût pas désavoué un de nos plus élégants présidents de Chambre.

— Que je vous suis aussi cria, à haute voix, Gardavo, ni plus ni moins j'aurai toujours l'honneur subséquent de la motion; d'ailleurs, ma position m'oblige à la neutralité la plus complète.

. . . . On a apporté du papier dont les tons accusent une jaunisse des plus graves; un porte-plume, muni d'une plume aux trois quarts rouillée, est mise entre les mains de l'épicier Cassonnade

Digitized by Google

étant jugé — en l'absence de Pipmot — le plus instruit de l'aimable société.

Un appel chaleureux, à coups de soucoupe, est fait aux dames Pinton. Tout à l'heure vous en saurez la raison.

Craignant d'être fastidieux en vous donnant tous les détails de la discussion, bornons-nous à vous faire connaître in-extenso l'affiche que, le lendemain, tout le village de Saint-Agathon fut appelé à lire et surtout à approfondir.

VILLAGE DE SAINT-AGATHON

CANTON DE LA MURETTE — DÉPARTEMENT DES ASPÉRITÉS

« *Connaissant la compatissance de cœur de nos*
« *concitoyens auxquels se sont jointes les pleurs de*
« *leurs épouses légitimes au sujet de l'incendie du*
« *fermier Plazondon ; nonobstant cet événement, les*
« *soussignés ont décidé, après mûres réflexions,*
« *comme il convient d'ailleurs, pour une aussi grave*
« *question ; de créer un corps franc de pompiers ;*
« *c'est-à-dire n'appartenant apparemment à aucun*
« *groupe. Pour ce faire, à la date de ce jour, car*
« *nous ne doutons pas que l'autorisation en soit*
« *donnée des deux mains par M. le Maire, une liste*
« *de souscriptions pour l'achat d'uniformes est*
« *déposée chez le citoyen-cabaretier : Pinton.*

« *Les dons ne sont pas limités, tout sera reçu avec*
« *gratitude et dès les fonds reconnus suffisants, on*
« *fera un choix parmi les plus braves gens de la*
« *commune. Pour nous allier les faveurs du sexe,*
« *Mme Javotte Pinton et Mlle Zélie, sa fille majeure et*
« *légitime font partie du conseil d'administration,*
« *en ce qui concerne l'habillage. Tout se passera dans*

Digitized by Google

« *l'exercice strict de la pudeur, la plus respectée*
« *comme elle doit l'être d'ailleurs.*

« *Dans une huitaine, les soussignés se réuniront*
« *en congrégation, pardon en réunion privée, pour*
« *juger de l'état des fonds versés et des mesures pré-*
« *ventives à prendre.*

« Vos concitoyens dévoués,

« *Le Président effectif*, *Le Secrétaire*,
« PINTON, CASSONNADE. »

Les coups de minuit résonnaient quand les futurs grands hommes de Saint-Agathon se glissèrent comme des ombres en les ruelles du village endormi, pour rejoindre leurs lits avec la satisfaction d'un grand devoir accompli.

CHAPITRE III.

Ahurissement de M. le maire Ukase, devant l'initiative privée de ses administrés.

Certes, ce ne fut pas la première vachère venue de la localité qui fut ahurie par le style grandiloquent de ses concitoyens, comme l'indique surabondamment l'en-tête de ce chapitre. M. le maire Ukase, 55 ans, figure émerillonnée, calvitie ayant aux trois-quarts achevé sa tâche, bedonnant de tout son être, en fut complètement baba.

Il ne pouvait concevoir le phénomène cérébral qui s'était emparé des dures méninges de ses administrés. S'il n'eut pas été un anticlérical farouche, il aurait mis, sans aucun doute, ce fait sur une nouvelle descente du Saint-Esprit et tout aurait été dit. Ce qui augmentait encore son trouble, c'est qu'on

Digitized by Google

lui avait fait parvenir, sous pli recommandé, un exemplaire de ladite affiche.

Sauter aux signatures fut pour lui l'affaire d'une seconde. Comme toute signature qui se respecte, les paraphes des citoyens sus-indiqués étaient à peu près illisibles; aussi M. Ukase dût-il à deux fois essuyer les verres de ses lunettes.

— Tiens! Aspasie, (prénom de la Mairesse), c'est Cassonnade l'épicier du coin qui est secrétaire du comité. Et Aspasie, tout en défaisant ses bigoudis, promenait ses yeux ronds — comme des boules de loto — sur l'affiche.

— Tu ne me disais pas que Pinton en était le Président?

Ah! c'est que Pinton n'était pas dans les eaux du Maire!

Le cafetier était un affreux réac et, aux bonnes âmes qui s'étonneraient d'avoir vu chez lui Pipmot et le brigadier Gardavo, nous rappellerons l'institution extra culinaire des « casseroles républicaines.

— Ah! Mme Ukase, si je n'avais pas à achever ma barbe des dimanches, (car nous avons oublié d'indiquer que M. le Maire avait reçu le fameux placard, juste au moment où il venait de se passer le blaireau sur ses nobles traits); de ce pas, ajouta-t-il, j'irai en conférer avec la Préfecture.

Mme Ukase, craignant que son mari ne se coupât, le calma par ces quelques mots: « Voyons ne t'emballe pas, si tu es gentil, je te permettrai de prendre de ma poudre de riz pour effacer les feux..... du rasoir.

— « Sacrédié; les feux, les feux, tu vois donc comme ces satanés paysans le feu partout. »

Digitized by Google

— Mais réfléchis un peu à la situation, mon ami, se peut-il qu'une commune de 800 âmes n'ait aucun moyen pour combre l'incendie.

— Ne me parle pas d'âmes, je ne connais que des corps ici.

— Regarde Cassonnade qui, comme tout bon épicier, est tout sucre, tout miel, il n'a pas hésité à faire taire ses convictions personnelles pour se mettre à la tête d'un mouvement philanthropique. Pourquoi donc vouloir se mettre à la traverse ?

— Sais-tu que tu aurais peut-être raison, s'écria M. Ukase.

Au fait, l'année prochaine, il y aura le renouvellement du conseil municipal, insinua la Mairesse, cela devrait te décider à laisser aller la chose de l'avant.

— A laisser la chose aller son train, c'est entendu, et brandissant son rasoir — telle une épée de Damoclès — le Maire en menaçait tous ceux qui s'opposeraient à ce progrès !

— Encore un mot, reprit Mme Ukase, à mon avis, tu ne devrais pas attendre que l'on vienne te relancer pour formuler ton avis favorable.

— Là, par exemple, je t'arrête, ma dignité de Maire s'y oppose.

J'appellerai le garde-champêtre Chamclot qui, discrètement, se mettra à la disposition du comité pour tambouriner la nouvelle. Ce sera ainsi plus diplomatique. Chamclot qui aura reçu mes ordres, agira comme en son propre nom. Je ne me mettrai pas à dos l'administration, car voyez-vous, Mme Ukase, la politique ne doit jamais perdre ses droits.

En ce moment les cloches de l'église sonnant les premiers coups de la grand'messe, Mme Ukase, qui

Digitized by Google

s'était mise à la fenêtre pour regarder les dos moutonnants de ses administrés lisant l'affiche, referma brusquement ses vitres pour « ne pas avoir le tympan brisé par ces bruits cléricaux ».

CHAPITRE IV.

Où Chamclot, le garde-champêtre du village, tout en faisant jurer sur sa plaque qu'aucune idée politique ne se glissera dans le futur corps de pompiers, avance de beaucoup les petites affaires.

Vous comprenez, ô astucieux lecteurs, quelle commotion dut éprouver Chamclot, quand son chef M. Ukase lui donna l'ordre, après enquête discrètement menée (!), de faire savoir aux soussignés du fameux placard qu'il donnerait son autorisation.

Déjà très infatué de sa personne : ma foi, il ne marquait pas mal du tout sous son képi et sa vareuse où se prélassait la plaque intangible de la loi, Chamclot se poussa encore du col.

Dame! il ne s'agissait plus d'aller surprendre les braconniers ou les amoureux, mais bel et bien d'accomplir un acte qui, sans aucun doute, passerait à la postérité. Puis cela le poserait devant Mlle Zélie, dont il était très amoureux. Ainsi cela faciliterait ses travaux d'attaque.

Pinton, certainement, serait flatté d'avoir comme gendre un si beau parlementaire, argua le garde, tout en relevant ses moustaches en croc.

Épousant Zélie il lâcherait le métier pour sûr, car il aimait mieux vider des bocks avec des consommateurs que d'aller prendre sa consommation souvent au clair de lune.

Digitized by Google

Pinton se faisait déjà vieux et, au plus tôt, il aurait besoin d'un bras connaissant à fond le coup de cachemire et la danse des soucoupes. En vertu du proverbe « Battez le fer quand il est chaud ». Chamclot, après s'être remémoré les ordres du Maire, qui en somme se résolvait au seul dilemme « beaucoup de prudence », le garde-champêtre, dis-je, s'en fut parler à la personne de Pinton.

Il était à peu près une heure de relevée, à cette heure les consommateurs brillant par leur absence, l'entrevue des deux hommes n'en fut-elle que plus mystérieuse.

A part la Zélie qui, à tout propos, allait et venait dans la salle, personne n'aurait rien su sur l'entretien des deux compères. Ils devaient s'entendre comme larrons en foire.

Dès le début, en effet, Chamclot avait commandé son quinquina Dubonnet, consommation de haut luxe et par là même peu demandée chez le cabaretier.

— Qui me vaut l'honneur de votre visite ? demande Pinton, en venant s'installer à la table de son unique client.

— Pas si fort, père Pinton, je viens à vous à titre officieux et, ce disant, il glissait un malicieux sourire vers Zélie qui venait de déboucher le fameux quinquina. C'est tout bonnement M. le Maire qui m'envoie vers vous, murmura-t-il à l'oreille du cabaretier.

A ces mots, la physionomie de Pinton s'embrunit. Sans être hostile à M. le Maire, il n'avait guère son oreille par rapport à un de ses frères qui était curé et M. le Maire ne les aimait.

Et puis, pour tout dire, le cafetier avait un moment brigué l'écharpe municipale ; mais ses amis l'en

Digitized by Google

avaient dissuadé, sous prétexte que sa profession de cafetier était plus utile au pays que celle de maire. Il y avait donc un peu de zizanie. Enfin, on vivait en bonne intelligence, mais c'était tout.

Chamclot, dans son astuce, jugea à propos de porter un coup droit. — Y parait que vous voulez fonder un corps de pompiers ? — Mon Dieu, ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée; mais mes amis : Cassonnade, Plazondon.... — Oh! ne vous défendez pas d'une belle action ; d'ailleurs, n'en êtes-vous pas coutumier, à preuve, la meilleure de toutes que vous avez faite, en ayant permis à Mlle Zélie de venir en ce bas monde.

Une copieuse rasade servit de transition au galant garde-champêtre. — Vous êtes bien aimable pour ma fille, répliqua Pinton, mais je ne vois pas trop ce qu'elle vient faire ici.

— Que si, elle a parfaitement sa place, elle sera la cantinière du corps de pompiers et, si vous le voulez bien, je serai — ici, le drôle baissa la voix — son servant.

— Alors que le Maire ne nous empêche pas de fonder cette institution républicaine au premier chef. Pinton, on le voit, répondait du tac au tac.

— Eh! sûr que non, puisque je viens, de sa part, vous en donner l'assurance.

Zélie, Jeanneton, arrivez ; et, tout en criant à tue-tête ces noms bien aimés, Pinton donna une si vigoureuse accolade à Chamclot que celui-ci dut rassembler toutes ses forces pour ne pas choir de dessus sa chaise.

Les deux femmes accoururent, mais pas assez vite, car Pinton leur octroya encore un vigoureux « *Avancez à l'ordre* ».

Digitized by Google

— Mes chères amies, savez-vous ce que ce brave Chamclot vient de m'annoncer ? Tout simplement que M. Ukase ne voyait aucun empêchement à la formation d'un corps de pompiers....

— Muni de sa pompe, retorqua timidement Zélie.

— Parfaitement, Mademoiselle, une pompe aspirante et refoulante, et si monsieur votre père veut m'en croire, je lui donnerai l'adresse d'un mien oncle, fabricant de pompes. Seulement, avant d'aller reporter à M. le Maire notre conversation, il faut me jurer que la noire politique ne se glissera pas dans le futur corps.

— « Nous le jurons », et le ménage Pinton debout, et la main droite tendue vers la plaque du garde-champêtre, en fit le solennel serment.

Gravement Chamclot, comme un prêtre officiant, reçut le serment.

— C'est très bien; mais, comme à tout serment, il faut un gage, permettez-moi de vous demander la main de Mlle Zélie Pinton.

— « Dans mes bras, mon futur gendre », et Pinton fit disparaître Chamclot en sa vaste corpulence ; tandis que la future belle-mère constata amèrement qu'elle n'avait pour épancher sa tendresse maternelle que le dos du représentant de la force publique.

CHBPITRE V.

Chez Cassonnade on discute sur l'habillement des pompiers et le moyen de recruter des hommes de bonnc volonté!

Il faudrait absolument enlever le métacarpe — vulgo le cœur — aux habitants de Saint-Agathon ,

Digitized by Google

pour concevoir un instant qu'ils hésitassent à verser leur cotisation pour le fameux rêve caressé par les fortes têtes de l'endroit.

Ainsi, la tirelire aux couleurs nationales placée bien en évidence dans le café, ne désemplissait pas de gros sous.

Tous les soirs le comité faisait la caisse et pensait, heureux signe. à la future tenue des pompiers.

En cette matière, les avis de Mme et Mlle Pinton furent les seuls qui firent loi. On décréta donc qu'un pantalon de coutil gris, un képi, une vareuse bleue à parements rouges, seraient la tenue de service des braves pompiers. Bien entendu le ceinturon de gymnastique, la corde à nœuds feraient partie des accessoires. Quant à la hachette elle serait l'apanage exclusif des sapeurs.

Comme le faisait d'ailleurs observer avec raison Cassonnade,les sapeurs ouvraient la marche du bataillon; il était de toute évidence qu'eux seuls eussent la hachette pour enfoncer souvent les portes ouvertes ; quant à l'uniforme de gala, cela n'alla pas sans de grandes difficultés.

Les uns opinaient pour un équipement similaire à celui de la ville voisine; d'autres, au contraire, pour un costume tout à fait neuf. On ne s'accordait que pour les casques et les bonnets à poils des sapeurs. Enfin on mit aux voix la proposition de Mlle Zélie Pinton.

Uniformes de gala pour la Compagnie des Pompiers de Saint-Agathon : veston (pour leur donner un air dégagé) rouge vif avec flammes jaunes comme parements, pantalon noir à raies jaunes également; épaulettes en fil de fer galvanisé; casque en métal blanc avec pompon vert.

Digitized by Google

Pour les sapeurs au nombre de trois : pantalon noir, simple gilet rouge, tablier jaune et bonnet d'oursin à pompon rouge.

Telle était la tenue du gros de la troupe ; quant au capitaine et au lieutenant commandant ce corps d'élite, on leur attribuerait le même habillement, à cette seule exception que les parements seraient en coton soie. Bien entendu, une martiale épée leur ceindrait les flancs.

Là ne s'arrêtèrent pas les labeurs intellectuels de nos intelligences, comme le proclamait sentencieusement l'épicier Cassonnade, essuyant son front où perlaient les chaudes gouttes de l'enfantement !

Il faut trouver des hommes de bonne volonté, et cela ne va pas être facile, tous les gas vont vouloir en faire partie; mais il était écrit quelque part que Pinton aurait pour cela une idée géniale et d'application incontestée.

— Mes pauvres amis, ne vous donnez pas tant de mal, voici que la chose va aller de soi toute seulette.

D'abord, je me nomme Capitaine du corps — en ma qualité d'ex-sergent d'infanterie de marine.

Cassonnade sera le lieutenant ; quant à Plazondon nous le nommerons tambour en pied de la Compagnie ; ses deux valets de ferme le Claude et le Joseph rempliront l'office de clairons.

Nous fixerons — vu l'état de la caisse — notre Compagnie à 10 hommes et, pour ce faire, je vous propose de les prendre parmi les hommes de la classe de 1872; ils sont juste ce nombre, et de cette façon il n'y aura pas de jaloux.

Ces pauvres jeunes gens n'ayant pas pu prendre les armes nationales—n'étant point assez forts à l'âge du tirage au sort — seront bien aises de pouvoir se dire : pompiers de Saint-Agathon.

Digitized by Google

Tout le monde — le cercle veux-je dire — applaudit à la proposition de Pinton qui, décidément, parlait d'or, et séance tenante, on se mit à libeller des lettres de convocation aux dix jeunes gens qui, dans la pensée de tout un chacun, seraient appelés à devenir aussi célèbres que les Lacédémoniens des Thermopyles.

Au moment de se séparer, Plazondon qui, depuis un moment, semblait n'écouter que d'une oreille des plus distraites les délibéralions, poussa un vrai cri de panthère.

Ses acolytes, pâles de terreur, sursautèrent sur leurs chaises.

— Eh bien! C'est comme ça que vous pâlissez? Qu'est-ce que ce sera quand j'aurai mon tambour ?— Et il se mit avec ses gros doigts à tambouriner sur une table.

Enfin, quoi, qu'y a-t il ? reprit Cassonnade.

— Nous avons oublié d'être galants avec le sexe ! Pinton lança un regard furibond à Plazondon, car il avait peur que le fermier ne lançât une gaudriole comme d'ailleurs il était réputé du fait. N'avait-il pas une jeunessse à sauvegarder ?

— Nous n'avons pas parlé du costume de la cantinière. — Pinton respira à son aise. — C'est vrai; rapportez-vous en à ma fille, d'autant plus que je ne compterai pas pour ça, n'est-ce pas, fillette ?

— Oui, papa, murmura d'une voix timide la jouvencelle, tout en rougissant comme il convenait.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Pourquoi la journée de la Saint Hubert de l'an XVIII, sera à jamais mémorable dans le souvenir des habitants de Saint-Agathon. Abstraction faite — qui l'eût cru — de Pinton et surtout de Chamclot le garde-champêtre.

Pourquoi, me demanderont les esprits subtils, choisir cette date de la Saint-Hubert, patron reconnu des chasseurs, pour l'inauguration d'un corps de pompiers ? Mon Dieu, informez-vous en plutôt à Cassonnade qui ne dormait plus depuis son élévation au secrétariat du comité.

Assis sur un baril d'anchois et tenant d'une main une cuillère destinée à aller quérir des olives dans un bocal voisin, l'épicier avait déclaré que, puisque des pompiers étaient créés pour faire la *chasse au feu*, il était naturel que Saint Hubert fut leur patron. Cette lumineuse idée devait-elle simplement être suspectée, je vous le demande en vérité.

Le jour de la Saint Hubert s'étant levé sur un temps grisaille, alors que la nature commence à revêtir sa parure d'hiver : arbres veufs de leur feuillage, terres de labours se crevassant deci, delà, vent sanglotant pour ainsi dire sur tout ce décor de navrance, la population de Saint-Agathon, au grand complet, s'était donné rendez-voux sur la place publique. Dans les groupes on se bousculait et les interpellations partaient comme fusées volantes.

— Regarde donc la Gervaise, la servante du curé, avec sa capeline bleue, on dirait la vierge, clamait la femme Cassonnade :

Digitized by Google

— Dites donc, M. Asticoton, vous pourriez pas rester en place, qu'est-ce que vous avez à frétiller comme un poisson. Et Asticoton, toute sa personne enfoncée dans un gros complet de bure, de répondre à Pipmot.

— Est-ce que la place n'appartient pas à tout le monde, et vos principes républicains donc..., et le pêcheur de rire sardoniquement.

Pipmot blémit, ce satané Asticoton venait de le toucher dans ses parties vives. Songez donc, ses principes républicains lui coûtaient assez chers; sans eux il aurait pu être capitaine des pompiers à la place de ce faquin de Pinton.

Mais voilà, comme le gros du corps de pompiers était constitué par des jeunes gens appartenant à des opinions plus ou moins stables, son devoir à lui, Pipmot, était de rester neutre, en apparence du moins.

Les femmes se faisaient remarquer par une animation extraordinaire. Ici, on ne s'occupait que du côté plastique des pompiers. Il paraît que la Zélie est belle à ravir avec son costume de cantinière, disait d'un air rageur la femme *Campeur*, furieuse que l'on n'eût pas pris sa fille.

— Vous me direz tout ce que vous voudrez, mais les Pinton sont bien imprudents de laisser leur fille — en jupon court — au milieu de cette jeunesse répliquait la Gratusse — femme du fossoyeur — qu'y aura du malheur pour sûr !

— Allons, allons, circulez; c'était le brigadier Gardavo qui, à la tête de ses hommes, cherchait à faire le vide au milieu de la place. Rageusement, il exécutait sa consigne.

Pensez donc, il serait bien mieux dans la salle du

Digitized by Google

rapport de la caserne, à côté d'un poêle chauffé à blanc, en train de mouler en belle ronde un état des effets militaires !

Soudain, une sonnerie de trompettes se fit entendre suivie d'un roulement de tambour : les voilà.

De fait les jeunes pompiers, dans leurs costumes et casques battant neufs, débouchaient d'une rue, ayant à leur tête leur capitaine Pinton, latte — pardon — épée en mains. Peu habitué à avoir une telle arme, le brave capitaine s'en servait comme d'une vulgaire canne de tambour-major et faisait de terribles moulinets.

— Il se prend pour le tambour-major, pas beaucoup de tenue pour un capitaine,déclara à haute voix l'irascible Pipmot. Mais le défilé s'opérait lentement faisant le tour de la place.

— « Il n'y a pas à dire, ils ont l'allure martiale dans leurs beaux costumes » ne put s'empêcher de s'écrier la servante du curé tout en baissant chastement les yeux. Les mères des pompiers ne se sentaient pas d'aise. Décidément la commission avait bien fait les choses ; les costumes étaient superbes et dessinaient les formes *sculpéturales* — selon le dire d'Asticoton — des hommes.

On s'étonnera peut-être que nous ne parlions pas des autorités du pays dans tout cela. M. le Maire et madame son épouse pris tous deux — ô touchante union conjugale — d'un subit mal de dents, étaient partis so faire extraire leurs mollaires respectives.

— Vous comprenez, M. Ukase, que vous avez déjà assez fait en autorisant une société qui sera plus tard contre vous, vous le verrez...

— Mais,mon amie ;— Si,si, répliquait Mme Aspasie, (qui, sans savoir pourquoi, avait changé d'opinion;

Digitized by Google

Oh! l'inconstance féminine), pourquoi donner, par votre présence, un caractère officiel à leur inauguration ?

Hier, vous avez reçu officieusement la délégation qui vous apportait ses statuts, donc nous n'avons pas à rester. — Et M. Ukase avait fléchi devant l'astuce féminine.

...... Fixe, alignement, tonna la voix de Pinton, et les pompiers obtempérant aux ordres s'arrêtèrent, cependant que Plazondon — surpris dans son roulement de tambour — restait baguettes en l'air. Quant aux trois sapeurs, ayant quitté leur oursin, ils s'épongeaint sans façon.

Placé en avant de la compagnie, Pinton ayant pris une pose à la Titus, s'exprima en ces termes :

« *Chers Concitoyens*,

« *Vous avez devant vous le corps au grand complet* « *des pompiers de Saint-Agathon. En ce beau jour* « *de fête où nous avons respecté la neutralité de* « *conscience privée et publique n'ayant pas requis le* « *baptême..... (se reprenant) l'inauguration officielle;* « *nous n'en serons pas moins dévoués à vos intérêts* « *flamboyants.*

« *Habitants, quel que soit l'heure, le lieu, le temps,* « *nous courrons à vos demeures, à vos champs, à* « *vos labours, que sais-je? qui auront besoin de* « *notre concours.... j'ai dit....* »

— Et la pompe ? s'écria, du sein de la foule, une voix que nos lecteurs ont déjà reconnue : celle de Pipmot.

C'est vrai, la pompe! et, sur l'air des lampions, les paysans réclamèrent cet instrument pour lequel ils avaient aussi souscrit.

Digitized by Google

Déjà les gros mots de prévaricateur, concussionnaire couraient deci, delà.

Pinton blêmit, les pompiers flageolèrent sur eux-mêmes, et qui l'eût cru, les sapeurs ayant remis en hâte leurs bonnets, le descendirent jusque sur leurs yeux. On avait bel et bien oublié la pompe, par la bonne raison que son prix d'achat avait été aux trois quarts mangé par le costume de la cantinière Zélie.

Ah ! c'est qu'elle était vraiment ravissante avec son jupon court liseré de jaune, son toquet vert et son tonnelet en buis verni.

Que faire, — que dire ? Un éclair de génie traversa le cerveau de Cassonnade, qui se mettant sur le même rang que son chef, s'écria : « En ma qualité de secrétaire, je réponds ceci, et ayant ôté son hausse-col, — pour parler plus à l'aise, — il continua : « La pompe a été oubliée grâce à Chamclot, le garde-champêtre. Ce dernier nous avait envoyé chez son oncle Pompette, marchand de ces instruments. Quand nous arrivâmes, ce dernier allait enterrer sa femme, un sentiment de convenance nous a donc empêchés de faire cet achat, n'est-ce pas Pinton ? Celui-ci répondit par un oui sonore.

« — Non, non, répliqua Chamclot, qui arrivait tout essouflé ».

Ici, ouvrons une parenthèse, Chamclot ayant vu, d'après les dépenses pour l'habillement, que l'on ne pourrait pas acheter de pompe ; furieux de voir que son oncle ne pourrait en écouler une, avait résolu de faire taire ses sentiments envers Mlle Zélie et se posait donc en ennemi de Pinton.

— « C'est une infâmie..., ma tante n'est pas morte, à preuve qu'elle va être ici dans quelques minutes ».

Des clameurs s'élevèrent. A tout prix il fallait sau-

Digitized by Google

ver la situation que cet animal de Cassonnade avait embrouillée. Pinton fit un grand geste. On se tut derechef.

— « Mes chers amis, Cassonnade s'est mal exprimé. Voici la vérité. Nous avons trop dépensé pour les costumes, aussi nous n'avons pu acheter que des sacs, « Pompiers, sortez vos sacs », et des poches des dix pompiers se firent voir des sacs.

Nous nous arrangerons au plus tôt pour avoir la pompe. Décemment, je vous le demande, pouvait-on vous présenter des pompiers avec des oripeaux ; car moi j'affirme que l'habit fait le moine...

Quand je vous disais qu'il y a du cléricalisme là-dessous, dit à un voisin l'inévitable Pipmot !

« Demi-tour à droite, par flanc gauche en avant arche », et les pompiers reprirent leur marche à travers le village, ce pendant qu'en un angle de la place, Pipmot, Chamclot et le brigadier Gardavo devisaient avec des airs mystérieux.

Quant à Mlle Zélie, fixée sur l'amour de Chamclot, elle fermait crânement la marche, tout en rêvant..., mais chut, conservons au récit *son palpitant intérêt.*

CHAPITRE VII

Où la prédiction de Mme Aspasie Ukase commence à prendre corps.

Le lendemain de cette mémorable journée, une note insidieuse se glissait dans le journal « *Les deux Choux* », titre éminemment suggestif. — « *Village de Saint-Agathon. — Le nouveau corps franc des pompiers défilait hier, au milieu de notre population, accourue des quatre points cardinaux de*

notre localité. Nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître la parfaite utilité de ce genre de fonctionnaire (!) aussi, le village peut-il se glorifier à juste titre de cet événement, qui aurait atteint certainement son apogée, si la pompe n'avait pas été absente de cette manifestation d'utilité publique.

Signé : QUILADI.

Il ne faut pas être doué d'un flair bien étrange pour deviner l'auteur apocryphe de ce communiqué. Fidèle à la conduite du journal, le correspondant l'ex-pion n'en avait pas moins glissé l'aiguillon de la perfidie.

Quand Mme Ukase, ayant fait sauter la bande dudit journal, eut lu ce document, elle se retourna vers son seigneur et maître, — qui était en train de faire des calculs pour l'établissement de bornes-fontaines,

— « Tiens, lis donc ce que disent « *Les deux Choux* sur l'inauguration d'hier ».

Ukase ayant lu, reconnut que l'auteur de l'article eût dû être moins mordant : « je pourrais bien le lui dire ; mais songez, ma bonne amie, que l'an prochain les élections municipales vont avoir lieu, et qu'il ne faut pas que je me crée d'ennemis. »

Mme Aspasie, tout en opinant du bonnet, jura ses grands dieux qu'il fallait s'attendre à tout et que de ce pas elle serait en coquetterie réglée avec MMmes Cassonnade, Pinton et Plazondon.

-- Comme bien vous le pensez, après la première sortie des pompiers, leurs chefs se réunirent dans l'arrière-boutique de Cassonnade, où,vis à-vis d'eux, des petits verres, contenant des cerises à l'eau-de-vie, – un des succès de Mme Cassonnade, — étaient destinés à les soutenir dans leurs entretiens,

Digitized by Google

Évidemment la non venue de la pompe avait produit mauvais effet. Que diable ! des pompiers sans leur instrument de travail ; cela ressemblait à un cavalier sans monture.

Pour comble de malheur, *la Presse* les avait persiflés, — suivant l'avis de Cassonnade.

Plazondon, de son côté, déclarait qu'il en avait attrapé un détour du poignet, à force de taper sur sa peau d'âne pour rétablir le silence.

Quant à moi, vous croyez que je suis bien avancé, v'là Chamclot qui me lâche juste au moment où j'avais besoin d'un gendre pour perpétuer la race Pinton, retorqua le cafetier. De tout cela, j'accuse Cassonnade, on ne va pas accoller le décès d'une tante au non achat d'une pompe. Chamclot a été furieux à juste titre, dame ! on se moquait d'une tante à héritage.

Enfin, ce n'est pas tout, çà, il faut faire face à la situation, répliqua Plazondon, et voici ce que je vous propose :

— « Nous irons tout *dret*, - droit, — le dimanche. »

(A suivre) RENÉ DES POMEYS.

Digitized by Google

UN ÉVÊQUE D'AVIGNON ET DE NIMES

SOUS LE PREMIER EMPIRE

Un Prélat Constitutionnel, J.-F. Périer, évêque assermenté du Puy-de-Dôme, évêque concordataire d'Avignon, par M. l'abbé Albert Durand. Paris ; éd. Bloud, 1902.

Les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur de cet important ouvrage et n'ont pas oublié l'intéressant chapitre qu'à leur intention avait bien voulu en extraire notre collaborateur. Le livre tient les promesses du début. L'auteur s'est livré à de consciencieuses et longues recherches ; il a exploré les archives du Puy-de-Dôme, du Gard et de Vaucluse, sollicité et obtenu de précieuses communications particulières, reconstitué la série des mandements de J.-F. Périer. Un exact appareil critique soutient et porte tout le livre : une bibliographie complète le précède. Ainsi préparée et élargie, cette biographie se présente comme un document définitif pour le sujet qu'il traite, un des plus importants pour l'histoire générale des rapports de l'Église et de l'État pendant la période révolutionnaire et impériale, le plus considérable à coup sûr pour le diocèse de Nimes et d'Avignon à cette époque troublée, si près de nous et si lointaine à la fois.

D'aucuns s'étonneront du sujet élu par M. l'abbé Durand et se demanderont s'il était bien nécessaire de faire revivre avec autant de sollicitude la figure d'un homme dans lequel ils ne peuvent voir qu'un prêtre infidèle et un prélat équivoque. A cette critique la réponse est aisée. Ce serait dépouiller la science historique de sa dignité et de son intérêt

Digitized by Google

que de prétendre la borner aux sujets et aux hommes qui nous font plaisir, et ce serait aussi la réduire à un long et perpétuel panégyrique, qui provoquerait infailliblement le pamphlet adverse. Déjà l'utilité de l'histoire est fort problématique. Les dures leçons de l'expérience de nos ancêtres ne servent pas à grand chose quand nos passions s'en mêlent. Les foules n'ont pas encore désappris la foi antropocentrique ; ne sachant plus où la mettre dans l'espace, elles l'ont seulement transportée dans le temps. L'immense majorité des Français croit encore avec une touchante naïveté que l'avenir de l'évolution mondiale dépend de son pays, et par conséquent de sa cité, et encore de lui-même, de son action et surtout de son vote. Ce qu'on appelle dans le jargon des réunions électorales le rayonnement humanitaire de la France est une chanson qui pourrait nous coûter bien cher, et de même le solennel refrain des vieilles traditions nationales. Tous les enseignements sont bons qui nous inspirent la modestie ; c'est le commencement de la sagesse et par conséquent celui de la force.

Et certes, cette histoire est de nature à nous inspirer cette précieuse qualité. Voici un fort brave homme d'une intelligence au dessus de la moyenne, d'une rare culture intellectuelle et à qui l'on ne saurait refuser une grande douceur de caractère et une réelle élévation de sentiments. Dans un temps normal il aurait dignement accompli sa carrière et fait figure d'évêque respecté et aimé de tous. Le voici jeté, par le fait des circonstances, tout à fait en dehors de sa voie, mêlé à des événements auxquels il ne comprend pas grand chose ; il y perd complétement pied, se laisse submerger par le flot des événements extérieurs, des sentiments intimes les plus contradictoires ; il entre dans la voie des plus lamentables palinodies et, faisant du bien, beaucoup de bien, trouve moyen de se mettre, aux yeux de l'église et de ses fidèles, dans la plus fâcheuse posture qu'on puisse imaginer. Autour de lui, c'est la même confusion, des contradictions de conduite qui déroutent et des évolutions de destinées qui font rêver. Il y a sans doute des dévouements sublimes poussés jusqu'à l'abandon de soi-même le plus complet, dans certains cas jusqu'au

Digitized by Google

martyre. Des prêtres se font emprisonner et meurent obscurément pour leur foi avec une admirable simplicité ; d'autres se condamnent à mener la vie la plus errante et la plus misérable pour donner aux fidèles les secours de la religion. Et voici que, tout à coup, à la suite d'un concordat solennel, par le consentement du Souverain Pontife, constitutionnels et insermentés se trouvent réunis dans la même communion. Bien plus, les positions acquises sont conservées. Les membres de ce clergé insermenté, qui se sont efforcés de se garder purs de toute compromission, qui ont souffert eux-mêmes, qui pleurent des amis, des confrères guillotinés ou fusillés pour leur foi, sont placés sous la direction et l'autorité d'un de ces évêques « jureurs » dont ils ne prononçaient le nom qu'avec horreur, et cela, de par le consentement et l'institution du chef suprême de l'Église. Et, par contre, combien d'anciens membres de ce clergé constitutionnel sont précipités du haut de leur rêve ambitieux ou de leurs illusions naïves, et sont errants désormais entre une Église qui les repousse et une société qui les ignore ; fort heureux encore si, comme l'ancien évêque coustitutionnel d'Avignon, l'abbé Étienne, ils ont observé fidèlement leurs vœux sacerdotaux et peuvent être recueillis dans une cure importante, telle que celle d'Orange.

J.-F. Périer fut, parmi les évêques constitutionnels, un de ceux qui furent conservés par le Concordat et obtinrent un des sièges les plus considérables dans la nouvelle organisation. Il le dut en partie à son mérite très réel, beaucoup à la protection de cet affreux Fouché, un de ses anciens confrères de l'Oratoire, enfin et surtout, à sa prudence, qui peut-être mériterait un autre nom. Les actes d'indépendance qu'on lui connaît ne sont pas bien nombreux ; on en est réduit à compter à son actif de courage une démarche de la plus élémentaire convenance, commandée par les nécessités locales aussi bien que par son devoir d'évêque, telle la réception de Pie VII emmené prisonnier par la gendarmerie impériale à son passage à Avignon en 1809. On s'attend bien, dès lors, que sa biographie ne sera pas écrite pour l'édification des

Digitized by Google

fidèles. Ni héros, ni saint ; pas même un caractère ; un exemplaire quelque peu effacé d'humanité moyenne et bien intentionnée.

La période de son existence la plus tranquille et la plus heureuse à coup sûr fut son séjour dans l'ordre de l'Oratoire ; il en fut un des professeurs les plus distingués et en dirigea plusieurs maisons. Cette vie si agitée s'ouvre ainsi dans la paix et le recueillement ; c'est un très attachant tableau de l'ancienne discipline scolaire dessiné par M. l'abbé Durand avec beaucoup de charme, de science et une visible préférence. Nommé supérieur de la maison d'Effiat en 1788, il recueillit assez de sympathies et témoigna un penchant assez prononcé vers les idées nouvelles pour attirer sur lui l'attention du parti constitutionnel. Il prêta serment, fut élu en 1791 au siège épiscopal du Puy-de-Dôme et mit beaucoup de ténacité à remplir ses devoirs d'évêque ou se croyant tel. Le schisme le plus complet régna bientôt à Clermont comme partout. Les ouailles demeurées fidèles à M. de Boual, l'ancien évêque, répondirent aux avances de Périer en lui disant des injures, ce qui était un tort, et en le traitant d'intrus, ce qui était vrai. Les partisans de la Révolution se demandèrent ce que voulait cet empêcheur de danser en rond et lui firent bien voir qu'ils ne s'étaient pas émancipés à demi. Il semble bien cependant qu'il y avait dans le Puy-de-Dôme, comme partout, un parti libéral disposé à reconnaître, sinon la légitimité, tout au moins les mérites de l'évêque constitutionnel et à lui tenir compte de ses efforts pacifiques. Seulement ils attendirent que la tourmente fut passée pour lui témoigner leur sympathie. Son nom est encore aujourd'hui prononcé avec respect dans le Puy-de-Dôme. C'est un hommage posthume très flatteur ; mais sur le moment on le laissa se débrouiller seul et comme il put. Avant la Terreur, il essaya d'atténuer, dans la mesure du possible, la rigueur des mesures édictées contre les prêtres insermentés ; pendant, il agit comme Siéyès et se borna à vivre terré dans sa ville natale ; après la réaction thermidorienne, il fit des mandements pour essayer de ramener ses ouailles, aussi dispersées que possible,

Digitized by Google

Dans l'Église, comme partout en France, dans la période directoriale, régnait la plus complète anarchie. Les forces individuelles avaient beau jeu pour se déchaîner librement et leur succès était en rapport avec leur brutalité. Tous ceux qui ont alors émergé dans une voie quelconque étaient des hors classe ; ils font figure de condottieris, à commencer par Bonaparte et à finir par cet abbé Bernier qui devait être le négociateur du Concordat et occuper le siège épiscopal d'Orléans.

J.-F. Périer était le contraire d'un audacieux : même ses plus grands éclats de voix avaient une sourdine. Mais il avait une dignité d'âme et une austérité de mœurs qui rendaient son concours précieux. Il est bon de pouvoir mettre en avant dans des négociations épineuses de belles figures de façade, derrière lesquelles on dissimule les lézardes de la construction. Il serait d'ailleurs injuste de méconnaître la contribution très réelle que les évêques constitutionnels, ceux du moins demeurés fidèles à leurs vœux sacerdotaux, ont apportée au rétablissement du culte. « Les *évêques réunis* », ainsi s'intitulèrent-ils, tinrent deux conciles nationaux ; dans le second qui s'ouvrit à Paris le 29 juin 1801, ils délibérèrent s'ils devaient donner leur démission pour faciliter l'heureuse conclusion des négociations engagées entre le pape et le gouvernement du Consulat. Périer fut parmi les plus inclinés vers la conciliation. Il avait l'âme naturellement pacifique et trop de bon sens d'ailleurs pour ne pas se rendre compte du discrédit de l'Église constitutionnelle. Il se démit un des premiers de ses fonctions et l'annonça à ses fidèles dans une lettre pastorale du 8 janvier 1802. « On chercherait en vain « dans cette lettre, dit son biographe, le désaveu des doc- « trines schismatiques, une rétractation, une marque de « repentir. Pas un mot n'indique que le prélat répudie son « passé, reconnaît ses torts et ses égarements ». Cette critique est sans doute à sa place sous la plume de l'auteur ; mais je ne la crois pas bien fondée.

Il me semble au contraire que, si Périer et ses collègues avaient tenu un autre langage, celui que pourraient inspirer

Digitized by Google

nos idées contemporaines, ils auraient très sérieusement compromis le succès du Concordat. J'accorde que la très grande majorité du peuple français désirait le rétablissement du culte catholique et romain. Mais les hommes au pouvoir, de qui dépendait le résultat final n'en ressentaient nul besoin et n'éprouvaient pour l'œuvre à laquelle ils collaboraient qu'un enthousiasme des plus modérés. Les conseillers d'État et la majorité des membres du corps législatif étaient des juristes, philosophes spiritualistes plutôt que croyants convaincus. Ils tenaient la religion catholique comme la meilleure manifestation du culte à rendre à l'Etre suprême, la mieux adaptée aux besoins de la foule naïve ; tous ou presque tous d'ailleurs imbus par un long atavisme des doctrines Gallicanes et sourdement hostiles au pape. Les militaires étaient de parfaits sceptiques et l'on ne voit pas bien les Augereau, les Masséna et les Moreau se préoccuper de rouvrir les églises. Les diplomates suivaient Talleyrand ; cela suffit. La volonté seule du premier consul maintenait ces négociations, faisait taire les opposants et remontait les rouages de la machine, détraqués à dessein par ceux qui avaient mission de la faire aboutir. Mais si « Napoléon perçait déjà sous Bonaparte », il n'était pas encore le grand *Lui* qui brisait tous les obstacles.

Lui-même était-il le croyant sincère qui se découvrit ou qu'on découvrit depuis à Sainte-Hélène. Superstitieux, d'accord ; mais religieux, point du tout. L'aboutissement du Concordat était pour lui un instrument de règne, s'il avait cru ne pas trouver dans l'avenir un clergé docile, sa volonté, qui portait tout, aurait faibli et la majorité l'aurait suivi dans la voie du schisme définitif, tout aussi bien que dans celle qu'il adopta.

C'est ce que comprenait très bien le légat Caprara, chargé de suivre les négociations et investi par le pape des pouvoirs les plus étendus. Aussi accepta-t-il le plus facilement du monde la désignation d'un certain nombre d'anciens évêques constitutionnels pour occuper les nouveaux sièges concordataires. Ses résistances dont les mémoires et les correspondances portent la trace furent surtout calculées et cédèrent toujours

Digitized by Google

au moment psychologique. Il exigea cependant, et c'était le moins qu'il put demander, un acte de soumission aux conditions exigées par le Souverain Pontife et une lettre signée individuellement par chacun de ces prélats dans laquelle il abjurait ses erreurs passées. Les anciens constitutionnels refusèrent tout net. Ici se place un incident mal éclairci et qui donna lieu plus tard à d'aigres polémiques. Après de longues et difficiles négociations, Caprara finit par se contenter d'une simple abjuration verbale attestée par deux évêques. Ce fut Bernier, déjà ordonné évêque d'Orléans, qui fut désigné avec Mgr Pancemont, évêque de Vannes, pour recevoir cette déclaration. Il y avait chez tous les intéressés en présence un vif désir d'aboutir ; Bernier voulait faire signer son concordat coûte que coûte ; le légat se sentait entouré d'hostilités sourdes ; les anciens constitutionnels avaient hâte de sortir de la situation fausse où ils étaient engagés. L'esprit de conciliation souffla, peut-être aux dépens de celui de prévision. Le 30 avril 1802, J.-F Périer reçut du légat l'institution canonique comme évêque d'Avignon.

Son diocèse comprenait à la fois les départements de Vaucluse et du Gard. On sait en effet que le nombre des diocèses concordataires n'était pas tout à fait égal à celui des départements. Nimes avait d'abord été désigné pour être le siège d'un évêché, auquel on aurait rattaché l'Ardèche. Mais le gouvernement renonça à son idée première à cause du grand nombre des protestants dans le Gard et reporta son choix à Avignon. La substitution fut acceptée immédiatement par le légat ; heureux s'il n'avait eu à résoudre que des difficultés de cette nature.

La réunion de ces deux départements sous la même direction épiscopale n'était pas une très heureuse idée. Le cours du Rhône avait tracé entre eux une ligne de démarcation bien tranchée, que leur régime politique avait encore plus profondément creusée. Avignon et presque tout le territoire de Vaucluse avaient fait partie jusqu'en 1789 du territoire du Saint-Siège et avaient été gouvernés comme une possession lointaine, avec mollesse et un certain abandon. Les idées

Digitized by Google

révolutionnaires y avaient des adhérents passionnés; mais l'immense majorité de la population était demeurée papaline; une noblesse nombreuse, qui vivait surtout des charges pontificales, un clergé presque tout entier ultramontain jusqu'à la moelle y entretenaient très ardent le culte d'un passé qui était d'hier. Les mœurs y étaient courtoises; les habitudes sociales, discrètes; l'opposition au nouvel évêque pouvait et devait être aigre, souvent injuste, mais dissimulée sous des dehors moelleux et courtois. A ce siège, il fallait un prélat de grande allure, d'éducation raffinée, point compromis dans l'église constitutionnelle et pouvant entrer en conversation avec l'opinion ultramontaine, sans trop se compromettre.

Dans le Gard, au contraire, la situation religieuse était d'une extrême simplicité et se résumait dans la lutte que l'on connaît bien entre catholiques et protestants. Les divisions intimes de l'ancienne église s'effaçaient dès que cette question entrait en jeu, et Gallicans, Jansénistes, Ultramontains se donnaient alors fraternellement la main. Parmi les douze prêtres exécutés à Génolhac en 1793 pour refus de serment, certains avaient été disgraciés par le dernier évêque d'Uzès pour leurs opinions gallicanes; ils se retrouvèrent unis dans le même sacrifice de leur vie avec ceux qui les avaient remplacés. Un groupe de royalistes très compact, très ardent (il devait en donner la triste preuve plus tard) confondait assez malheureusement sa foi religieuse avec la fidélité monarchique. Un prélat comme Périer avait siège gagné pour prêcher la paix, la concorde et la tolérance mutuelle; l'opposition qu'il devait rencontrer était plus politique que doctrinale et lui laissait le beau rôle. Aussi, est-ce dans le Gard que, n'en déplaise au préfet Dubois, il a fait le plus de bien et rencontré le moins de difficultés.

Mais, en attendant, il habitait Avignon, y exerçait son action immédiate et directe, y tenait son conseil et en datait ses mandements et ordonnances. Il évoluait ainsi dans un milieu très peu favorable à la formation de son expérience épiscopale. Son passé et ses opinions le portaient à s'entourer des membres de l'ancien clergé constitutionnel; la prudence et les

Digitized by Google

nécessités de sa situation lui dictaient une grande réserve vis-à-vis des insermentés. Mais, où les prendre dans ce département si peu français encore ? Il fit la part beaucoup plus large dans son conseil intime aux premiers qu'aux seconds. Dans le Gard, au contraire, il trouva tout de suite pour être son vicaire-général et son alter ego un prêtre de talent et de caractère, l'abbé de Rochemore, universellement apprécié et estimé.

Il est difficile, pour ceux qui n'étudient pas l'histoire ecclésiastique au point de vue professionnel, d'apprécier par le menu une administration diocésaine. Je renvoie donc au livre même de M. l'abbé Durand pour tout ce qui touche les questions de personnel et de théologie. Aussi bien est-il généralement assez sévère dans ses appréciations, à ce double point de vue, pour que je lui en laisse toute la responsabilité. Il paraît reprocher à Périer de ne pas avoir choisi son personnel, ou du moins le personnel des postes les plus élevés, dans les rangs des prêtres réfractaires. Le pouvait-il ? C'est là toute la question. Il ne faut pas oublier, quand on traite de cette période, que le Concordat avait fonctionnarisé le clergé. Il fallait donc compter avec la très haute et puissante administration impériale.

Dès le début de son épiscopat, Périer se heurta contre la mauvaise volonté du préfet du Gard, M. Dubois, qui écrivait en ces termes au directeur des Cultes : « Je dois ajouter, quoique à « regret, que si le citoyen de Rochemore était privé du titre « ostensible de vicaire-général, on en accuserait M. l'évêque « d'Avignon, ce qui achèverait de lui ôter la confiance publi- « que. Nous avions réussi à la lui concilier dans les com- « mencements de son installation, il n'a pas su la conserver. « On lui obéit par attachement pour le Gouvernement, et « parce que le citoyen de Rochemore donne l'exemple de « cette obéissance et la prêche continuellement. Mais tout se « borne là et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de prélats « français aussi peu recherchés que lui. Je suis bien éloigné « de vouloir accuser M. l'évêque d'Avignon, je me ferai « toujours un devoir de le seconder. Mais je dois la vérité « au Gouvernement et je la lui dis, quoiqu'il m'en coûte. Un « autre siège lui aurait peut-être assuré plus de succès. »

Digitized by Google

Nous ignorons quels sujets de reproche avait cet excellent M. Dubois contre son évêque. Il semble faire allusion à une certaine mésintelligence qui aurait existé entre le prélat et son vicaire-général à Nimes. Mais rien n'autorise une pareille conclusion. La correspondance de l'abbé de Rochemore avec M. Périer témoigne de la plus entière sympathie. Celui-ci va même jusqu'à écrire à son vicaire-général à l'occasion d'une demande du Conseil général du Gard pour l'érection d'un évêché à Nimes. « Je voulais absolument que vous fussiez évêque du Gard. Si je le suis, c'est bien malgré moi. Aussi, je me réunirai bien volontiers à votre Conseil général ; on peut compter sur mon consentement. Vous aurez un beau chapitre cathédral ; comme le choix ne peut tomber que sur vous, les ecclésiastiques auront enfin un évêque selon leur cœur. »

Or, veut-on savoir quel était le principal reproche que faisait le Conseil général du Gard à son évêque ? La suite de la lettre nous l'apprend : « On semble vouloir dire encore « dans cette pétition que je suis ultramontain parce que je « réside au milieu de catholiques jadis sous la domination « papale. Ces messieurs me connaissent bien peu ; les ecclé- « siastiques me fairaient volontiers un reproche tout contraire. « Voilà à quoi l'on est exposé lorsqu'on veut tenir le juste « milieu de la vérité et de la vertu. »

Il est difficile d'avouer avec plus de simplicité et moins d'amertume la situation fausse où l'on est placé. Mais, si elle était un peu la conséquence du caractère personnel et du passé de Périer, la responsabilité en était encore plus au Gouvernement et à la mauvaise organisation du siège. A Nimes, l'évêque avait laissé une grande liberté à M. de Rochemore pour l'attribution des cures, et tout aussitôt les laïques de l'accuser d'ultramontanisme. A Avignon, son centre d'action, il avait fait la part plus large aux assermentés, et on l'attaque pour son gallicanisme.

A M. Dubois, disgracié comme trop tiède, succéda dans le Gard M. d'Alphonse. Celui-ci était un véritable préfet suivant le cœur de l'Empire. Jeune encore, fort intelligent, il avait la

Digitized by Google

décision prompte et la main parfois lourde. Il avait pour mission de conduire militairement la réconciliation entre catholiques et protestants, et il exécuta sa consigne avec conscience et roideur. Le préfet Dubois avait trouvé son évêque maladroit, M. d'Alphonse le trouva trop clérical. Des conflits éclatèrent. Le 21 juillet 1809, Périer écrit au Ministre des cultes pour se plaindre d'un arrêté d'expulsion pris par le préfet contre un de ses vicaires : « Les prêtres de Nimes, s'écrie-t-il, sont « effrayés de cet acte de despotisme et prétendent que ce « vicaire n'avait pas tort. Que deviendront les prêtres s'ils « sont à la merci des maires et des préfets ? Pour le bien de « la paix et pour maintenir le bon accord entre le préfet du « Gard et moi, j'ai gardé le silence et j'ai placé ce vicaire « dans Vaucluse. Cette affaire est finie, il serait très fâcheux « de la voir renouvelée. »

Ce n'est qu'un épisode des difficultés soulevées dans le Gard ; les incidents se multiplient avec une fréquence décourageante ; les municipalités font la vie dure aux curés et desservants ; le préfet est très nettement anti-clérical, comme nous dirions aujourd'hui ; il fait la sourde oreille aux réclamations du prélat sur la détresse pécuniaire d'un grand nombre de prêtres, sur l'absence de presbytères dans beaucoup de communes, sur le rétablissement des églises. Périer prend le parti de s'adresser directement au Ministre des Cultes ; il le fatigue de ses réclamations sans cesse répétées. Celui-ci répond d'ailleurs avec bienveillance ; on sent qu'il parle à un prélat bien en cour. Périer multiplie les témoignages d'admiration à la politique impériale. Il va même dans certaines de ses lettres épiscopales jusqu'à exalter le grand amour de Napoléon pour la paix. « Le fléau de la « guerre, s'écrie-t-il en 1804, subsiste encore malgré les « vœux les plus ardents de notre auguste empereur pour la « paix ». C'était une singulière naïveté ou une adulation bien mal comprise, les deux à la fois sans doute.

Les diocésains de Périer étaient des Bonapartistes fort douteux, il faut bien le dire, Il y en avait encore un certain nombre dans le Gard ; mais point ou presque point dans

Digitized by Google

Vaucluse. On comprend dès lors que les germes de méfiance à l'encontre de leur évêque se soient développés de plus en plus, soigneusement entretenus dans l'ancien Comtat. Ce fut bien pis au moment des démêlés de Pie VII avec Napoléon. Quand on apprit en France que le 6 juillet 1809 une troupe de gendarmes et de soldats avait envahi le Vatican et s'était brutalement emparé de la personne du Souverain Pontife, ce fut une explosion de douleur et d'indignation chez tous les catholiques, plus ardente encore dans l'ancienne ville papale. Il aurait fallu que l'évêque d'Avignon fut un héros ou un homme de beaucoup d'esprit pour se tirer honorablement d'affaires. Périer n'était ni l'un ni l'autre : il fut maladroit avec de très bonnes intentions. Tandis qu'au travers de l'escorte il se frayait un passage auprès du pape à son passage à Avignon, presque en même temps il écrivait une lettre sur l'indépendance des pouvoirs temporels, qui était un acte de basse flatterie.

Voilà bien, s'écrie le biographe de Périer, le vieux constitutionnel et le gallican impénitent qui dirigeait alors le diocèse d'Avignon. Oui sans doute, notre prélat choisissait singulièrement son moment pour affirmer que le chef de l'Église n'avait aucun privilège particulier en tant que souverain temporel et que son autorité était exclusivement bornée aux choses spirituelles. Mais il ne faut pas oublier que cette doctrine avait été celle de toute l'église de France et plus particulièrement celle de l'Oratoire. C'est même pour cela que de tout temps les préférences du gouvernement royal avaient été pour cette maison et lui avaient confié la direction de la jeunesse militaire. L'ancien directeur du collège d'Effiat avait été chargé pendant longues années de préparer de bons loyalistes officiers. Rien d'étonnant à ce qu'il lui en fut resté une marque indélébile.

En tout cas Périer avait l'éloge lourd et l'intervention maladroite. Ses défauts étaient très apparents ; ses qualités de méthode, d'ordre, d'esprit de suite n'étaient pas de celles qui prennent les foules. Aussi le désaccord s'accentua-t-il de plus en plus entre ses diocésains et lui. Vainement arriva-t-il,

Digitized by Google

malgré vents et marées, à créer un séminaire dans sa ville épiscopale, vainement fit-il dans son personnel les concessions les plus larges à l'esprit ultramontain, l'opposition se fit contre lui de plus en plus ardente.

Elle devint explosive, irrésistible après la chute de Napoléon. Les palinodies politiques de notre évêque pendant la première Restauration, les Cent Jours et la rentrée définitive des Bourbons sont chose fort triste. Elles le diminuent fort et l'expliquent en même temps. N'oublions pas cependant que le prélat avait à cette époque 75 ans et qu'il était physiquement et moralement usé.

Il était naturel que la réaction s'acharna après lui. Il n'était pas bien difficile de lui faire donner sa démission; Périer était un peu coutumier du fait et il se retira très vite et très volontiers, autant qu'on peut en juger. Mais par un piquant hasard, lui qui était un des prélats les plus compromis, demeura évêque d'Avignon jusqu'en 1821. Fut-ce bien un hasard ? Faut-il croire que la chancellerie pontificale, en adressant ses brefs aux vicaires capitulaires tenant le siège, ignorait réellement son existence ? Ou bien plutôt, étant donné qu'Avignon était considéré comme légitimement soumis à l'autorité papale et usurpé par le roi de France, n'avait-elle pas trouvé ce biais pour retarder le plus possible la solution de cette question ? Quoi qu'il en soit, l'administration du diocèse fut bien et légalement exercée par Périer. Son autorité était diminuée; ses grands-vicaires, et surtout l'homme et le représentant de la droite, M. l'abbé Coulet, avaient pris de plus en plus de l'influence; mais il demeura le chef incontesté. Il semble bien d'ailleurs que son âge et sa résignation avaient désarmé son entourage immédiat.

Il n'en fut pas de même des autres. Lorsque M. de Mons prit possession en 1823 du siège devenu archiépiscopal d'Avigon, il témoigna vis-à-vis de son prédécesseur d'une extrême réserve. Périer s'éteignit doucement à 84 ans à Avignon qu'il n'avait pas voulu quitter malgré sa nomination au chapitre de Saint-Denis. Les passions ne désarmèrent pas devant la fin dernière; M. de Mons ne parut pas aux obsèques

Digitized by Google

et de violents pamphlets circulèrent. Cela est triste et M. l'abbé Durand a raison de glisser rapidement sur ces déplorables incidents. Les vieux partis ont l'illusion bien jeune quand ils sont dans l'opposition et les rancunes tenaces quand ils ont repris le pouvoir.

Il ne m'appartient pas de juger la doctrine du premier évêque français d'Avignon. Mais l'homme et l'administrateur sont du ressort de tous ; et de ce livre, fait pour la vérité, Périer sort à ce double point de vue, mieux connu et plus équitablement apprécié.

GEORGES MAURIN.

Digitized by Google

LA MÉTAMORPHOSE DU GLAIVE

Ibrafar, le héros célèbre en Ismaël,
Ibrafar le farouche, Ibrafar le cruel,
Qu'amena la conquête aux rives Rhodaniennes
— A l'époque où l'Islam, comme un troupeau de hyènes,
Jetait tous ses guerriers sur le royaume franc,
Ibrafar, lorsqu'enfin le roi Charles-le-Grand
Mettant au clair soleil l'acier pur des framées
Aux plaines de Signargue attira les armées,
Ibrafar, dans le choc, eut le corps pourfendu ;
Et, le soir, au charnier, entre tous confondu
Fut jeté, emportant avec lui dans la tombe
Son rude compagnon des jours de l'hécatombe,
Un sabre de Damas dont le courbe tranchant
Avait souvent la pourpre intense du couchant,
Tant le Maure sauvage adorait la bataille,
Vers la garde du glaive ajoutant une entaille
Toutes fois qu'un Chrétien succombant à ses coups
Sur la route augmentait la pâture des loups.
....
....
Onze siècles après ces luttes fanatiques
Nul ne croyait qu'encor des armures antiques,
Quelque vestige aît pu demeurer oublié,
Dans le sol tant de fois par les hommes fouillé,
Lorsque Jean le Semeur, en labourant sa terre,
Fit au jour du sillon jaillir le cimeterre
Que sa gaine cuivrée, éloignant tout contact,

Digitized by Google

Avait pu jusqu'alors conserver presqu'intact.
Le paysan, toujours, eut l'esprit économe ;
Celui-ci recueillit l'arme ancienne et, bonhomme,
La mit sur son épaule en entrant au logis.
Le lendemain venu, ses deux côtés rougis
A la forge rustique et, le fil de sa lame
Changé de place au gré souverain de la flamme,
Le sabre d'Ibrafar, jadis tant réputé,
Quand un guerrier fameux le portait au côté,
Le sabre d'Ibrafar devint une faucille,
Simple et modeste outil d'une obscure famille
Qu'un matin, chaque année on décroche du mur
Alors qu'au soleil d'Août s'est doré le blé mûr.

Et le fer redoutable, en tombant la javelle,
Devenu bienfaisant et de beauté nouvelle
Doit aux yeux du penseur éclairé qui le voit,
Paraître comme un gage, un symbolique envoi
Du « mieux », l'astre idéal dont la clarté sereine,
Vers les siècles de Paix conduit la race humaine.

HENRY BAUQUIER

Digitized by Google

A TRAVERS LES REVUES

Notre bonne ville de Nimes tient, dans le monde des Revues, une place plus importante que beaucoup ne pensent. Sans parler de la *Revue du Midi*, dont il nous serait immodeste de faire l'éloge (mais enfin ni Avignon, ni Montpellier, ni Marseille n'ont de périodique qui lui soit comparable), sans parler des publications régulières de nos sociétés savantes, les *Mémoires de l'Académie de Nimes*, fille aînée, s'il vous plaît, de l'Académie française, le *Bulletin de la Société d'Études des Sciences naturelles* de Nimes, — pourquoi ne faut-il pas ajouter ici un *Bulletin de notre Syndicat médical?* — sans parler, enfin, de nos hebdomadaires littéraires et mondains qui ont bien leur mérite, la *Chronique Mondaine*, l'*Écho du Midi*, le *Nimes-Journal*, etc. nos compatriotes ont fondé dans divers genres des périodiques dont la réputation a dépassé de beaucoup les limites de la région.

***

L'un de ces périodiques est l'*Émancipation*, que dirige avec tant de talent et tant de dévoûment M. de Boyve, un de ces hommes dont une ville a le droit d'être fière. L'*Émancipation* est le principal organe de l'École coopérative, que les économistes appel-

Digitized by Google

lent parfois École de Nimes, et ce n'est pas un honneur négligeable, n'est-ce pas, pour notre ville, que d'avoir donné son nom à une école qui concilie les bons côtés du socialisme avec ceux du libéralisme, et qui s'efforce de résoudre le douloureux problème social en ne faisant appel qu'au travail et à la concorde. Je ne ferai qu'une légère chicane à cette revue, c'est d'être un peu trop anglomane, comme tant de coopératistes. Ce qu'on nous a rasé avec les Equitables Pionniers de Rochdale ! D'autant qu'il y aurait fort à dire sur le génie coopératif de nos bons amis les Anglais. Je lis justement, dans un article de l'*Économiste Français* du 6 décembre : « Le succès très récent de la coopération agricole (en Irlande) est d'autant plus remarquable qu'on sait qu'en Angleterre même elle n'a jamais pu réussir, non plus que, pour prendre un terme plus général, la coopération de production ; les Anglais, peuple de boutiquiers, selon le terme consacré, n'ont pu encore s'élever au-delà de la pratique de la coopération de distribution, et aujourd'hui, qui le croirait, ils commencent à envoyer des missions en Irlande pour étudier sur place le fonctionnement du système de la coopération agricole » !

C'est peut-être aussi par anglomanie que quelques collaborateurs de l'*Émancipation*, notamment M. Charles Gide, le chef de l'École coopérative, se sont si fort engoués de ce qu'on a appelé le socialisme municipal, c'est-à-dire l'exploitation par les municipalités de certains grands services d'industrie publique, gaz, eaux, tramways, etc. Ce goût de la régie fut longtemps très à la mode en Outre-Manche et Glasgow était regardée comme la Mecque du socialisme municipal. Il paraît qu'on en revient, et

Digitized by Google

non sans raison. Ces exploitations, celles par les villes comme celles par l'État, sont presque toujours des trompe-l'œil ; comme on recourt à l'emprunt pour les organiser et qu'on ne compte pas les intérêts de la dette dans les frais d'exploitation, on affirme des bénéfices quand il y a en réalité des déficits. C'est le cas pour nos chemins de fer de l'État en France. D'après le budget, ils produisent un excédant de 15 millions, mais comme la constitution du réseau a coûté 1.274 millions, représentant aujourd'hui encore, en dépit de bienvenues conversions, un service d'intérêts d'au moins 38 millions, cela fait un déficit de 23 millions. De même en Angleterre. Glasgow et bien d'autres villes exploitent, en effet, leurs tramways, leurs usines électriques, etc., le résultat, c'est que la dette municipale s'est accrue de 4 milliards et demi de 1874 à 1899, augmentation compensant et au-delà la diminution de la dette nationale, qui s'était sagement (c'était avant la guerre du Transvaal) réduite de 3 milliards et demi. De sorte que quand M. Charles Gide, examinant dans un des derniers numéros de l'*Émancipation* la situation financière du pays, résolvait avec désinvolture le problème : Eh bien ! l'État et les villes feront des bénéfices en exploitant leur domaine industriel ! on l'aurait assurément embarrassé en lui demandant : Comment cela ? Les exemples qu'il citait d'exploitations favorables : Sèvres, Gobelins et chemins de fer de l'État, étaient du moins, on vient de le voir, fort drôlement choisis.

L'*Émancipation* est arrivée à sa seizième année. C'est une course plus qu'honorable pour une revue de combat. Aussi se dit-elle lasse, et manifeste-t-elle l'intention de prendre du repos, à moins qu'un flux

Digitized by Google

nouveau d'abonnés ne lui montre un désir contraire dans le public. Nous ne pouvons qu'engager vivement les lecteurs de la *Revue du Midi* à grossir ce flux et à inonder le plan de l'Aspic, où sont, au n° 4, les bureaux de M. Tholozan, l'administrateur. Le prix de l'abonnement est à la portée de tous, 2 fr. 50 c. par an, et la revue est intéressante même pour les profanes. Faut-il rappeler que notre directeur est au nombre de ses collaborateurs de fondation ?

***

Une autre revue nimoise fort répandue est la *Paix par le Droit*, dont le siège est 10, rue Monjardin. Il sied d'en louer d'abord le titre. Proclamer la paix par le droit, c'est dire que la paix n'est pas le bien absolu, et que le droit pourra être avec ceux qui font la guerre, les Boërs par exemple, ce que n'admettraient pas les fakirs genre Tolstoï. Mais après ceci, les dissentiments commencent, même entre pacifiques. Certains, sans taquiner le paradoxe, peuvent dire que le meilleur moyen de réaliser la paix est, aujourd'hui comme du temps d'Antonin, de préparer la guerre, et qu'au contraire le plus sûr procédé pour s'attirer des « querelles d'Allemands » est de crier bien haut qu'on ne se battra désormais à aucun prix, qu'il faut désarmer, qu'il faut licencier tous les officiers, etc. Si les puissances européennes restent en paix depuis trente ans, c'est qu'elles savent combien, de par les préparatifs de tous, une guerre serait onéreuse, et ceci vous rend indulgent pour les budgets de la guerre ; ils sont lourds et improductifs, mais toutes les primes d'assurance sont telles.

Voilà ce qu'on peut dire d'abord sur la chanson

Digitized by Google

de désarmement. Quant à l'air sur lequel nos compatriotes la chantent, j'oserai leur avouer qu'il est parfois surprenant, pour des oreilles qui ne sont pourtant ni chauvines, ni ramollotesques. La balance est sans doute délicate à tenir entre la paix et l'armée, la patrie et l'humanité, l'idéal et la réalité, mais il me semble que le fléau de la *Paix par le Droit* tombe trop volontiers du même côté. Pourtant notre pauvre France a été mise à une rude leçon, il y a trente-trois ans, et en se rappelant le résultat des divagations pacifiques des Jules Simon, Eugène Pelletan. Crémieux et tant d'autres néfastes jobards, on peut être inquiet sur le possible contre-coup des efforts. même bien intentionnés aussi, de MM. Ruyssen, Gaston Moch, Le Foyer, etc. C'est en ces matières qu'il faut beaucoup de sincérité. Les bons Français accepteront bien quelques articles du programme anti-militariste, et ce sont justement des officiers et des patriotes, M. de Montebello et M. Charles Malo en tête, qui ont pris dernièrement l'initiative du mouvement en faveur de la réduction du service militaire à un an et même dix mois. Mais ils n'accepteront jamais la haine ou le dédain de la patrie cachée sous un vague humanitarisme. Je regrette, en vérité, de trouver dans le dernier numéro de la *Paix par le Droit* un article de M. Lucien Le Foyer, vice-président du comité, qui, sous l'entortillé de la forme, laisse voir un fond étrange. Faisant sienne une opinion de M. Alfred Naquet, qui avait proclamé ses compatriotes les révolutionnaires d'Espagne ou d'Allemagne,et avait refusé ce titre à ses adversaires politiques de nationalité française, M. Lucien Le Foyer ajoute : « Mais s'il fallait décider qui nous est plus étranger de celui qui n'a de commun avec

Digitized by Google

nous que la terre des morts ou de celui qui partage avec nous la vie de l'esprit, comment être d'un matérialisme assez servile pour pouvoir hésiter » !

En vérité, je serais heureux de savoir si les patrons du prochain Almanach de la *Paix Sociale*, MM. Berthelot, Frédéric Passy, Charles Richet, etc., partagent cette façon de voir. Et j'aime à croire que nos voisins, MM. Jules Prudhommaux et Auguste Laune n'approuvent pas le patriotisme spécial de leur vice-président.

SCRUTATOR.

Digitized by Google

LES LIVRES

La Cité des Eaux, par H. de Regnier (*Mercure de France*, 1902).

La Cité des Eaux, c'est Versailles avec ses vastes bassins que l'heure fait d'or sombre ou d'argent clair, et où se mirent les nobles ordonnances des terrasses et des statues de marbre. Henri de Regnier a toujours eu l'amour des beaux jardins à demi-abandonnés, et c'est dans un tel décor qu'il sita jadis cette adorable Hertulie, dont la mélancolique histoire vivra autant que notre langue. Le nouveau volume de vers qu'il nous donne n'est d'ailleurs pas uniquement consacré à la gloire du pompeux séjour du Roi-Soleil. D'autres poèmes y disent les rêves de l'heure présente et les imaginations des âges lointains ; des centaures s'y ébrouent en hennissant à travers les halliers, pendant que des cyclopes font jaillir dans leurs souterrains des fleurs de flamme et des roses de feu. Le souvenir d'*Aréthuse* et des *Médailles d'Argile* revit dans ce beau livre d'un faste assourdi et comme crépusculaire, mais ce qui pourrait sembler l'écho des anciens chefs-d'œuvre est, n'en doutons pas, le prélude des chefs-d'œuvre futurs, et Henri de Regnier reste ce qu'il était, le plus grand des poètes contemporains.

* * *

Frank Harris, *Montès le Matador*, etc., traduit par Davray (*Mercure de France*, 1902).

Nous ignorions en France M. Frank Harris, un des plus estimés romanciers de langue anglaise. Il faut donc savoir un grand gré à M. Davray de nous avoir traduit, avec son élégance habituelle, trois nouvelles de lui, une espagnole, une américaine et une russe, réunies en un volume. Et, à ne rien céler, ces trois nouvelles n'ont rien de bouleversant par l'inattendu ; l'espagnole est une histoire de toréadors, l'américaine est un fait-divers de *struggle for life* et la russe est une anecdote de jeune fille nihiliste. Tout cela est archi vu, archi connu, et c'est dommage, car malgré

Digitized by Google

tout, Montès le Matador, notamment, est un petit chef-d'œuvre digne de Mérimée.

*
* *

Mrs W. K. Clifford, *Lettres d'amour d'une femme du monde,* traduit par Davray (*Mercure de France,* 1902).

Davray, ne cessez pas de traduire, car vous choisissez bien vos traductions ! Ces nouvelles lettres d'amour ne valent pas celles d'une anglaise, dont il a déjà été rendu compte ici, mais elles sont savoureuses et peuvent être mises en toutes les mains. Que nos lectrices se le répètent l'une à l'autre.

*
* *

Le Chemin de Velours, par Rémy de Gourmont (*Mercure de France,* 1902).

Le Chemin de Velours s'oppose à la Voie étroite, et l'on sait que pour arriver au but suprême, les jansénistes bruyamment avaient adopté celle-ci et accusé leurs adversaires de préférer celle-là. Toutes les *Provinciales,* ou du moins tout ce qui reste vivant des *Provinciales,* se rapporte à ce choix d'itinéraire. C'est l'éternel débat entre la morale sévère et la morale indulgente. Et il semble qu'il y aurait toujours un moyen bien simple de résoudre l'antinomie ; ce serait d'être sévère pour soi et indulgent pour les autres. Mais dans ses terribles invectives, Pascal oubliait, — les gens de génie ont de ces distractions, — que les livres des casuistes qu'il attaquait étaient des manuels de confession, et que toutes leurs indulgences devenaient excellentes, puisqu'elles s'appliquaient à autrui. Hélas ! quelle rage ont certains austères de damner les autres à tout prix, et que ne se rappellent-ils mieux le *Nolite judicari ut non judicemini ?* Pascal triomphe quand il peut dire : « Ah ! Ah ! mes Révérends ! Vous absolvez ceci, et cela, et cela encore ! Il est fort heureux que les juges ne pensent pas comme vous » ! Mais oui, il est fort heureux que les hommes de conscience ne pensent pas comme les gens de police, et rien ne dit qu'aux yeux du Souverain Juge les crimes de tel condamné soient plus attristants que les peccadilles de tel honnête homme, ce qui n'est pas dire que les tribunaux humains doivent punir ces peccadilles et glorifier ces crimes. M. Rémy de Gourmont a donc raison

Digitized by Google

de défendre ces bénins jésuites étendeurs sous les pieds des pauvres humains de ce chemin de velours si répulsif aux orteils jansénistes. Il est vrai qu'il le fait de façon à ébouriffer les mieux intentionnés de ses clients, car au fond ce qu'il prône, ce n'est pas l'indulgence, c'est l'indifférence absolue au bien et au mal, le dévergondage rayonnant et infini. Mais, on le sait, il ne faut pas trop s'effrayer de ces truculences amorales. Le titre du livre de Nietzsche : *Par delà le bien et le mal*, est étonnamment vrai. Ceux qui croient détruire ce mal et ce bien ne font que le déplacer, en mettre un autre *par delà* celui que leurs voisins, quelquefois à tort, en effet, admettent. Et ainsi les plus acharnés démolisseurs de la morale servent souvent à la purifier et à la consolider. Nietzsche et Gourmont sont de ceux-ci. Il est malheureux que quelques braves sacristains ne s'en soient pas aperçus.

*
* *

Science et Religion, librairie Bloud et Cie, Paris.

Sous ce titre paraît une collection de petits traités substantiels à 0 fr. 60 c., de nature à intéresser ceux qui se refusent à croire qu'il y ait opposition irréductible entre ces deux forces. Comme il y a déjà plusieurs vingtaines de volumes parus, on m'excusera de ne citer que ceux qui m'ont semblé plus particulièrement dignes d'être signatés : *Les Rivalités scientifiques* en trois livres, *La Manie du Dénigrement*, *Les Fausses Réputations*, *Les Oubliés*, par le P. Ortolan, *La Pratique de la Liberté de Conscience*, par l'abbé Canet, *Les Premiers Principes de Sociologie*, de l'abbé Naudet, *Ce que le Christianisme a fait pour la femme*, par Gabriel d'Azambuja, à quoi on peut ajouter le petit traité du P. Tournebize sur *Les Peines d'outre-tombe*. Mais la collection ne comprend pas que des questions d'actualité sociale ou de discussion religieuse : toutes les sciences, surtout la cosmologie et l'anthropologie, y sont représentées. J'aurai l'occasion de revenir sur certains d'entre eux.

ANTONIN LEPIEUX.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

Digitized by Google

LES DERNIÈRES MISSIONS SAHARIENNES

La Mission saharienne d'Alger au Congo, par le Tchad (F. Foureau), sa jonction avec la mission de l'Afrique centrale et avec celle du Chari, la chute de l'empire de Rabah (E. Gentil (1).

La convention franco-anglaise du 21 mars 1899 a déterminé, dans l'Afrique centrale, les zônes d'influence de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Pendant que les négociations se poursuivaient à ce sujet, le Gouvernement français, sentant la nécessité d'occuper certains points qui serviraient de gage entre ses mains, avait organisé plusieurs missions chargées de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique : celle de Marchand, du Congo au Nil ; de Gentil, du Congo au Tchad ; celle de l'Afrique centrale, du Niger au Tchad. Une autre mission, partant de l'Algérie, devait traverser le Sahara et donner la main à celles de l'Afrique centrale et du Tchad.

La mission saharienne fut confiée à Foureau, explorateur déjà connu par ses fréquents voyages dans l'intérieur de l'Afrique, par les précieuses relations qu'il s'était créées avec les Chaamba, avec

(1) *Mission saharienne d'Alger au Congo, par le Tchad*, 1 vol. illustré, Masson et Cie, Paris, 1902.
La Chute de l'Empire de Rabah, 1 vol. illustré, librairie Hachette, 1902.

Digitized by Google

divers personnages religieux et par sa connaissance parfaite de la langue et des mœurs arabes.

La Société de Géographie lui accorda une large subvention, qui lui permit d'organiser sa mission sur des bases sérieuses. Le commandant Lamy, du 1er tirailleurs, avec qui il fut mit en rapport, fut chargé de l'escorte, ayant comme second le capitaine Reibell, du même régiment. Lamy revenait de Madagascar, il habitait l'Algérie depuis longtemps, connaissait parfaitement l'arabe et était tout désigné pour ce commandement.

Le 5 mai 1898, Foureau recevait du Ministre de l'Instruction publique, la mission d'opérer la traversée du Sahara, de donner la main, dans la région du Damergou, aux missions françaises venues du Soudan, et si possible, de faire jonction, sur les bords du Tchad, avec les troupes d'occupation du Chari.

Plusieurs tentatives avaient été faites déjà pour traverser le Sahara, et nombreuses avaient été les victimes de ces entreprises. La plus connue est celle du colonel Flatters, qui y périt avec son escorte, en 1881. Il fallait éviter les causes qui avaient fait échouer Flatters et qui, outre son excès de confiance dans les Touaregs, étaient dues surtout à l'insuffisance de son escorte et à son défaut d'organisation militaire.

Celle de Foureau, sous les ordres de Lamy, comprit : 213 tirailleurs algériens, 51 tirailleurs sahariens, 13 spahis algériens, une section d'artillerie avec 2 pièces de 42^{mm}, en tout 278 hommes, dont 28 européens, 250 indigènes, 13 chevaux de spahis, 12 d'officiers ou de civils, total 25. Les troupes étaient armées du mousqueton modèle 1892-1894 et

Digitized by Google

avaient 200.000 cartouches. L'artillerie était approvisionnée à 200 coups par pièce, avec des artifices, des pétards, etc. Mille chameaux suivaient la colonne, portant les approvisionnements, les vivres, les munitions, les marchandises de cadeaux ou d'échange, les tonnelets d'eau ou les peaux de bouc. Des médecins militaires accompagnaient la mission, ainsi que quatre civils, parmi lesquels M. Dorian, député.

Les troupes se réunirent près de Ouargla, à Sedrata, et Lamy rédigea des instructions précises pour la marche, le campement, les abreuvoirs, le service de sûreté et la garde des animaux au pâturage.

Les ravitaillements, jusqu'au-delà de Timassinin, devaient se faire par convois auxiliaires, sous la direction du capitaine Pein, des afiaires indigènes, qui s'acquitta de ce soin avec un zèle éclairé.

Le 23 octobre 1898, la mission partit de Sedrata. Les premières marches furent assez difficiles parce que tous les rouages n'étaient pas encore assouplis et que, vu le petit nombre de chameliers, les tirailleurs, qui devaient aider au chargement et au déchargement, n'étaient pas encore familiarisés avec les soins à donner aux chameaux, d'où résultèrent de nombreuses hlessures. En outre, quelques animaux atteints de gale, qu'on ne put soigner faute de goudron, répandirent le mal dans le troupeau, ce qui amena une grande mortalité.

Néanmoins, on s'avança assez rapidement dans le sud et bientôt les ravitaillements par le nord devenant trop dificiles, il fallut rompre toute relation avec l'Algérie, renvoyer ceux des Chaamba qui ne devaient pas suivre la mission et faire partir le dernier courrier. « Ce fut avec une certaine tristesse,

Digitized by Google

dit Foureau, qu'on le vit s'éloigner à l'horizon et bientôt disparaître. On allait se trouver de longs mois sans nouvelles, sans relations avec les familles inquiètes, avec les amis, et sans qu'un bruit de France vienne frapper nos oreilles ».

Le chef des Chaamba, El Hadj Abd-ul-Hakem, dévoué à Foureau et qui rendit tout le temps de précieux services, servait de guide dans ces régions presque désertes et dans lesquelles on apercevait à peine à l'horizon quelque silhouette qui disparaissait aussitôt.

Foureau s'était muni de lettres du chef des Tedjinia, confrérie religieuse qui a de nombreux adeptes dans le Sahara, mais le vide fait autour de la mission était à peu près complet et on ne trouvait à se procurer aucune denrée ; il fallait vivre absolument sur ses propres ressources.

La mission parcourt successivement des plateaux rocheux, couverts d'une maigre végétation, des plaines sablonneuses, des défilés pierreux, et elle s'élève ainsi peu à peu sur la ligne de faite entre le bassin de la Méditerranée et le versant de l'Atlantique, à des altitudes variant entre 1.100 et 1.200^{m}. laissant à droite et à gauche des montagnes dominant le sentier de quelques centaines de mètres.

On campe à Bir-er-Gherama, non loin de Tadjenout, lieu témoin du massacre de Flatters, qu'on va visiter avec une forte escorte.

On traverse souvent des défilés rocheux, qui allongent beaucoup la colonne et offrent de grandes difficultés à la marche des chameaux.

Le 11 février 1899, on atteint In Azaoua, au sud d'Assiou, à l'attitude de 508^{m}, à 21° nord de latitude et à 2.000 kilomètres d'Alger. On est là sur le ver-

Digitized by Google

sant de l'Atlantique, aux premiers afflnents du Niger, et « devant nous, dit Foureau, s'étend le désert sans fin, sans limites ».

Les moyens de transport commençaient à faire défaut, car la mortalité sévissait sur les chameaux, qui, chaque jour, s'égrenaient le long de la route. Pour y remédier, il fallut se résoudre à brûler uue partie des approvisionnements pour alléger les charges, car il devenait impossible de remplacer les animaux morts ou tombés d'épuisement pendant ces longues marches. Les puits trouvés sur la route devenaient insuffisants pour abreuver un aussi grand nombre d'animaux, et ce n'était souvent qu'au prix des plus grandes difficultés qu'on parvenait à étancher leur soif. Il fallait souvent veiller une partie de la nuit pour assurer cet important service.

A Iferonan, le 24 février, on fut obligé de séjourner pendant 97 jours. C'était un des premiers villages de l'Aïr. Les vivres et les chameaux commençaient à manquer; Foureau et Lamy écrivirent au sultan d'Agadès, capitale de l'Aïr, pour lui expliquer les intentions pacifiques de la mission, venue dans le pays pour y avoir des relations commerciales, et lui demander, moyennant paiement ou échange, des vivres et des transports. Le sultan, dans sa réponse un peu tardive, promit beaucoup, mais ne donna rien. C'étaient chaque jour de nouvelles promesses : les chameaux avaient été envoyés à des pâturages éloignés, on allait les réunir et les remettre ; des caravanes étaient attendues et seraient dirigées sur le camp; le mil manquait dans cette saison, on allait pourtant s'en procurer et on en expédierait,

Digitized by Google

La situation de la mission devenait difficile. On obtenait bien des petites quantités de mil, que les femmes du village venaient piler au camp dans des mortiers en bois ; on se procurait aussi quelques chameaux, mais cela ne pouvait permettre à la mission de continuer sa route, et les pâturages des environs du camp étant épuisés, il fallait conduire les chameaux et les chevaux au loin pour y trouver un peu d'herbe.

D'un autre côté, des rumeurs annonçaient une attaque des Touaregs, et il fallut organiser des moyens de défense dans le camp : les deux canons furent installés au centre, sur une plate-forme, et l'enceinte fut défendue au moyen d'une forte haie d'épines, prélevée sur les gommiers des environs, et précédée d'un fossé.

Le 12 mars, au matin, un grand nombre de Touaregs, montés sur de superbes mehara, fondirent tout à coup sur le camp, brandissant leurs lances et poussant de grands cris. Les deux canons ouvrirent aussitôt le feu et les tirailleurs, répartis sur l'enceinte, exécutèrent des feux de salve bien dirigés, qui jetèrent bientôt le désordre chez les assaillants. Les abords se couvrirent de cadavres d'hommes et d'animaux, de lances, de boucliers, de sabres, et ceux qui n'étaient pas atteints prirent la fuite en emportant les blessés.

Cette affaire eut pour résultat un changement complet dans l'attitude des gens du village : les vivres y arrivèrent plus fréquemment, des chameaux furent aussitôt livrés, bien qu'en quantité insuffisante.

Plusieurs négresses esclaves trouvèrent là un moyen de s'affranchir, en se réfugiant dans le camp et il se contracta, avec les tirailleurs, des mariages

Digitized by Google

qui donnaient lieu, le soir, à des réjouissances, à des danses se prolongeant fort avant dans la nuit, au son de la *nouba* (musique arabe).

On put enfin quitter ce camp le 25 mai, mais, comme il n'était plus possible de tout emporter avec le peu de chameaux qu'on s'était procurés, il fallut encore se résoudre à sacrifier une partie des bagages, à brûler les tentes, les lits, quelques munitions, des marchandises, des tonnelets et à laisser sur place une partie de l'escorte, qu'on reviendrait chercher bientôt, dès qu'on aurait réuni d'autres chameaux.

On continua ainsi à se diriger péniblement vers le Sud, et on atteignit un village qu'on trouva désert, les habitants ayant fui dans la montagne ; un seul marchand de Tripoli, qui y était resté, procura quelque mil à la colonne. Il devenait évident que les Touaregs avaient pour tactique de faire le vide devant la mission, de l'affaiblir par la faim et la soif, afin d'en avoir plus facilement raison.

En présence de cette mauvaise volonté évidente et de cette duplicité, Foureau autorisa Lamy à user de moyens de rigueur, et une incursion dans les environs procura 80 chameaux ou chamillons, 500 ou 600 kilos de mil, des animaux et des prisonniers dont plusieurs femmes et enfants. On fit sauter dans le village une maison appartenant à un personnage nettement hostile.

Ces moyens ayant procuré quelques chameaux, Lamy put, avec une escorte, aller chercher à Iferonan l'échelon qu'on y avait laissé. On ne put, néanmoins, tout remporter de ce point et on dut se résigner de nouveau à détruire ce qui ne pouvait être enlevé.

Digitized by Google

De retour au camp, Lamy, sur l'avis d'une attaque prochaine des Touaregs, partit avec 150 tirailleurs et 100 chameaux, 6 jours de vivres et un convoi d'eau pour marcher à la rencontre d'une troupe ennemie. On ne tarda pas à être sur ses traces, et un matin, au passage d'une rivière, l'arrière-garde fut assaillie tout à coup. Un homme fut tué à coups de lance, mais l'officier, rassemblant aussitôt ses hommes, répondit par des feux de salve à l'attaque, qui ne tarda pas à être dispersée, laissant entre nos mains des blessés et des chameaux.

On put enfin quitter Aguellat, après un mois de séjour, et se rendre à Aoudéras, où on fit une nouvelle station, attendant toujours les vivres et les moyens de transport annoncés, et qui ne furent fournis qu'en quantité insuffisante.

On quitta alors ce point, mais en piteux équipage : n'ayant presque plus de bagages, plus de tonnelets d'eau, et Foureau atteint de fièvre.

L'aspect du pays change ici, quoiqu'on soit toujours dans le Sahara. On parcourt parfois de magnifiques vallées, couvertes d'une flore luxuriante, au milieu de laquelle courent des troupes de pintades, d'antilopes, de girafes, bondissent beaucoup de singes et volent des multitudes d'oiseaux divers.

On parvient enfin, le 28 juillet, à Agadès la sainte, formant une imposante ligne de maisons, dominées par un haut minaret. La colonne campe à 1.500 ou 1.800 mètres de la ville, qui occupe une surface considérable Les maisons, construites en briques séchées au soleil, ont un aspect triste ; elles sont précédées d'une muraille peu élevée et, dans la cour, courent plusieurs autruches privées. Foureau et Lamy reçoivent la visite du Sultan, qui lui est

Digitized by Google

rendue le lendemain, mais on apprit bientôt que le véritable Sultan était resté chez lui et avait délégué seulement son lieutenant. On exigea la visite du Sultan lui-même, qui vint au camp accompagné d'une nombreuse escorte. Foureau lui explique de nouveau le but pacifique de la mission, ses besoins, et ce furent encore les mêmes promesses et les mêmes moyens dilatoires.

La colonne, mal outillée, quitta Agadès le 10 août, et le lendemain, par une chaleur accablante, sous un ciel de feu, on souffrit cruellement de la soif. La colonne exténuée de fatigue s'allongea jusqu'à une profondeur de 5 kilomètres ; les hommes n'avaient plus de ressort et, si on avait été attaqué dans ces conditions, on aurait subi un cruel dèsastre. Ce fut la journée la plus dure de la mission, celle qui est restée le plus profondément gravée dans la mémoire de tous.

Le 15 août, on s'aperçut que le guide fourni par le sultan d'Agadès. ne cessait de changer de direction, faisant parcourir à la colonne un pays désert et sans eau, et qu'il avait fini par marcher droit au Nord. Sa trahison était manifeste, Lamy le fit fusiller. Il était évident qu'ou comptait sur la faim et la soif pour anéantir la colonne. Heureusement que le chef des Chaamba, El hadj Abd-el-Hakem, se portant en avant avec quelques cavaliers, fut assez heureux pour découvrir une mare et en rapporter assez d'eau pour la soupe et le café.

Mais la colonne était égarée en plein désert, on ne reconnaissait plus de sentier et il fut décidé de retourner à Agadès, où on revint le 18 août. On fit les plus vifs reproches au sultan, qui s'excusa et promit encore beaucoup.

Digitized by Google

La conduite à tenir à l'égard de ce roi nègre offrait deux alternatives : ou bien agir violemment et détruire le village, mais alors on était au milieu du désert sans ressources, sans guides et sans espoir d'en sortir ; ou bien essayer d'intimider le sultan par la parole, user d'atermoiements, afin de ramener la confiance des habitants et en obtenir des vivres et des transports. C'est à ce dernier parti que Foureau s'arrêta et alors recommencèrent les longues négociations, les interminables palabres, les énervantes attentes, aprés lesquelles peu à peu on obtint quelques chameaux, quelques vivres, puis enfin de quoi pouvoir continuer la route, mais il fallut, pour arriver à ce résultat, occuper militairement les trois puits qui alimentaient la ville et n'y laisser puiser l'eau que pour les besoins les plus urgents et par petites quantités.

Pendant le long séjour fait à Agadès, on eût le temps d'étudier les races et les mœurs du pays. Les races nègres y sont nombreuses, mais il y en a une surtout qui domine et qui forme le fond de la population ayant subi de nombreux croisements. Elle se distingue par la tresse lybieune tracée sur la tête des enfants. C'est le type libien, qui paraît avoir émigré de l'Est au Sud-Ouest, sous l'invasion arabe. Des ustensiles, diverses poteries rappellent aussi l'origine égyptienne. Le costume est des plus primitifs pour les enfants et la plupart des femmes. Les hommes et quelques femmes portent le pagne attaché par derrière à la ceinture et ramené entre les jambes.

Dans la région d'Agadès, il n'y a pas de véritable saison de pluies. Il y a des orages plus ou moins fréquents, plus ou moins violents, mais il n'y a pas de pluies régulières et continues. C'est donc le Sahara,

Digitized by Google

mais avec une végétation plus développée, des pâturages plus abondants, une faune plus nombreuse et plus variée, surtout en oiseaux. Des bruits de marche des français de l'Ouest vers l'Est ne tardèrent pas à arriver à la mission et on reçut bientôt une lettre du lieutenant Pallier, commandant la mission de l'Afrique centrale, annonçant son retour à Say, après la morl du Lieutenant-Colonel Klobb et celle des capitaines Voulet et Chanoine, ainsi que l'occupation de Zinder par Joalland.

Enfin le 17 Octobre, après 80 jours de station, on put quitter Agadès emmenant 111 chameaux, 109 ânes, 200 moutons ou chèvres et 230 outres. Des mille chameaux partis de Ouargla, il n'en restait plus que deux, qui ne tardèrent pas, du reste, à périr en route.

La mission parcourut le Tagama, « immense « forêt ou plutôt hallier ininterrompu, composé de « petits arbres en général clairsemés et donnant « l'impression d'un taillis sans limites. » On y trouve en quantité du gibier, poil et plume.

Puis, on arrive dans le Damergou, aux horizons plus étendus, aux cultures plus nombreuses de mil, de coton, de sorgho et bientôt on entre dans la brousse, qui sépare le Damergou du Bornou. Ici, c'est le climat Soudanien, au ciel gris plombé, à la chaleur lourde, à l'état électrique considérable. L'air est accablant, le sol est partout soulevé par des quantités de termitières. Les halliers sont coupés de grandes clairières dans lesquelles courent des pintades et des perdrix. Des espaces considérables sont incendiés par les indigènes pour y faire pousser de l'herbe et les convertir en cultures. Des jujubiers énormes surgissent çà et là, pouvant abriter des quantités de cavaliers.

Digitized by Google

A peu de distance de Zinder, on aperçut snr la route le sergent Bouthel, qui avait aligné les tirailleurs Sénégalais et rendait les honneurs à la mission. Le Sultan y avait joint sa musique aux longues trompettes et aux clochettes doubles. Ce fut un spectacle émouvant, bien fait pour faire battre le cœur. La jonction des missions Sahariennes et Afrique Centrale était faite, la moitié du programme était remplie.

Zinder est une ville de 10.000 âmes, ayant un marché très fréquenté et bien approvisionné. Les habitants n'ont d'autres armes que l'arc. Les flèches sont empoisonnées ave des sucs végétaux ou en les laissant tremper dans les cadavres des animaux.

La ville de Tessaoua donnant quelques signes d'insoumission, Lamy s'y porta avec une escorte pour la pacifier et revint après 33 jours, avec des chevaux qui permirent à la mission de continuer sa marche vers le Tchad, où on devait rejoindre Joalland devenu le chef de la mission de l'Afrique Centrale.

On quitta Zinder, après 56 jours de halte, tout le monde étant à cheval ou à chameau, et on forma deux échelons pour faciliter la marche.

Les environs de Zinder ont peu d'arbres, mais à mesure qu'on s'en éloigne vers l'Est, on traverse une plaine boisée, avec des intervalles qui ont été incendiés pour la transformer en pâturages. Dans les dépressions se trouvent des mares d'eau. Le sol contient de nombreuses excavations desquelles on extrait du Natron (carbonate de soude), qu'on transforme en sel impur par la décantation et le chauffage, et qui fait l'objet d'un commerce assez important.

La marche fut assez difficile dans le fourré et on perdit un grand nombre de chevaux par suite d'une insuffisance de nourriture.

Digitized by Google

On atteignit ainsi les bords de la Komandougou, affluent septentrional du Tchad, aux bords couverts d'unebelle végétation, et aux environs cultivés en mil, blé, coton, etc. avec des champs sillonnés de rigoles d'irrigation.

On y fut rejoint par Omar Scinda, l'héritier légitime du Bornou, qui avait été chassé de ses états par Rabah, qu'on proclama sultan du pays et qui se mit sous la protection de la colonne avec de nombreuses populations.

Le 20 janvier 1900, on arriva sur les bords du Tchad, couverts d'une puissante végétation de roseaux, de 4 à 5 mètres de hauteur, au-delà de laquelle s'étend la nappe d'eau à perte de vue.

Le lac renferme des îles nombreuses habitées par les Boudoumas, race pillarde, naviguant sur des petits canots avec lesquels ils se précipitent sur les voyageurs qui passent à leur portée et disparaissent aussitôt dans leurs repaires.

La colonne contourne le lac par le Nord et partout s'offrent aux regards des traces de dévastation laissées par Rabah. Kouka, ville de 100,000 habitants, de 4 kilomètres de diamètre, autrefois capitale de Bornou, n'est qu'une immense ruine. Partout se rencontrent des squelettes d'hommes et d'animaux, le pays est désert, ravagé.

Rabah, d'origine royale selon les uns, esclave selon les autres, a commencé sa fortune avec un nommé Zobéir, trafiquant du Soudan égyptien, qui s'y était taillé un royaume et avait été ensuite mis à mort au Caire. Rabah, craignant le même sort, avait émigré vers le Ouadaï qu'il avait essayé de soumettre. Il avait fait assassiner de Béhagle et, renforcé alors des 300 fusils qu'il lui avait enlevés, il avait attaqué

Digitized by Google

Gaourang, le sultan du Baghirmi, qu'il avait chassé de ses états, puis il était venu s'installer dans le Bornou, qu'il avait mis à feu et à sang, et avait transporté sa capitale à Dikoa.

Il y régnait par la terreur, et dominant sur des populations dont il ne parlait pas la langue, il avait répandu partout des habitudes de défiance et de délation dont était victime sa propre famille. Ainsi, un jour qu'il revenait vainqueur d'une expédition contre ses ennemis, son approche étant annoncée tout à coup à une de ses femmes bien aimées, celle-ci se hâta vers la porte du Palais pour le recevoir et, dans sa précipitation, ayant oublié ses chaussures, elle emprunta, eu passant près du poste, celles d'un soldat de garde. Le fait ayant été rapporté à Rabah, celui-ci fit décapiter sa femme et le soldat.

On cite de lui une foule d'autres fails qui témoignent de sa cruauté et de son caractère soupçonneux, mais, en même temps, on doit reconnaître en lui de la bravoure, de l'intelligence et un esprit d'organisation, grâce auquel ses populations étaient bien administrées, son armée bien disciplinée, son trésor prospère et sa capitale bien tenue. Son palais avait un caractère imposant et les constructions qui l'entouraient contrastaient avec celles des autres villes nègres. Les cultures consistant en mil, blé, sorgho, coton, tabac, étaient très développées et arrosées par de nombreux canaux d'irrigation; il y avait aussi beaucoup de jardins artificiels et le commerce était florissant. Pendant les sept années qu'il a régné sur le pays, Dikoa avait atteint une grande prospérité.

Le 18 février, on se trouvait sur la rive orientale du Tchad, lorsque Joalland arriva au camp venant de Goulféi. Bientôt après, par des marches rapides, on

Digitized by Google

arriva sur les bords du Chari, où se trouvait la mission de l'Afrique centrale. Les deux missions campent l'une à côté de l'autre, à 200 mètres du Chari, large en cet endroit de 300 à 400 mètres aux basses eaux et à 700 ou 800 mètres de Goulféi, occupé par 300 ou 400 Sofas, sous les ordres de Fad-el-Allah, un des fils de Rabah.

Lamy prend le commandement des troupes des deux missions. Pour se donner un point d'appui solide sur le fleuve, il fait prendre les armes la nuit en silence et précédé par les piroguiers, qu'il envoie en avant, il tombe sur la ville de Mara, qu'on trouve évacuée, et dans laquelle on s'installe, après avoir passé le Chari en pirogues, les chevaux la franchissaient à la nage.

Les maisons de Mara sont assez bien construites. Cette ville faisait autrefois un grand commerce d'hippopotames et de poissons pêchés dans le fleuve. L'art de la poterie y est assez développé, l'argile a une couleur terne, presque noire, chaque maison renferme un petit fourneau en terre cuite, qui sert à faire la cuisine dans les pirogues. Cet usage est répandu sur tout le Chari et l'Oubangui.

Laissant le camp gardé par quelques hommes, Lamy part, peu de jours après, avec toutes les troupes des deux missions, pour Kousseri, qu'il attaque le matin et emporte d'assaut après une canonnade et une fusillade bien dirigées. Les Sofas de Rabah prennent la fuite et Kousseri est occupé.

C'est dans cette situation qu'on attend la jonction des troupes du Chari, placées sous la direction du Commissaire du Gouvernement, E. Gentil, qui donne de ses nouvelles, le 2 avril.

Gentil, ancien enseigne de vaisseau, qui avait

Digitized by Google

navigué sur les côtes du Dahomey, avait senti s'éveiller en lui les goûts de l'explorateur, en suivant attentivement les belles opérations de de Brazza. Chargé de plusieurs missions sur l'Oubangui et les hauts affluents du Chari, il avait été le premier à faire flotter le vaisseau à vapeur le *Léon Blot*, sur l'Oubangui, à faire signer un traité à Gaourang, le sultan du Baghirmi et à naviguer sur le Tchad. En route, il avait créé plusieurs postes pour assurer ses communications et, rentré en France, il s'était fait accompagner à Paris par des ambassadeurs de Gaourang et de Senoussi du N'Délé.

De retour au Congo, il avait reçu du Gouvernement la mission de réunir toutes les troupes de l'Oubangui et du Chari et de les conduire vers le Tchad, où il devait faire jonction avec la mission de l'Afrique centrale et, éventuellement, avec celle de Foureau.

L'année précédente, Gentil avait essayé de s'opposer aux dévastations de Rabah et de secourir le capitaine Bretonnet qui, s'étant avancé vers Kouno n'ayant avec lui que 44 miliciens, 3 canons et un certain nombre de Baghirmiens, s'était vu arrêté dans sa marche par le féroce sultan. Bretonnet avait pris position à Togbao sur la rive droite du Chari, s'établissant sur deux pitons et confiant aux Baghirmiens la garde d'un défilé.. Rabah, repoussé d'abord par Bretonnet, avait ensuite envoyé un détachement vers le défilé qui avait été lâchement abandonné par les Barghimiens, ce qui avait permis aux Sofas d'arriver sur les hauteurs et d'écraser par leur nombre la poignée des défenseurs. Le sergent Samba-Sall et deux autres sénégalais, tous trois blessés, étaient les seuls survivants de ce désastre.

Gentil sentant la situation dangereuse de Bretonnet

Digitized by Google

se hâtait de lui porter secours, mais le *Léon Blot*, arrêté par les basses eaux du fleuve, n'avança que péniblement et lorsqu'il parvint à hauteur de Kouno, on aperçut sur le rivage Samba-Sall, qui raconta le désastre de la mission. Ce sergent sénégalais blessé et prisonnier, avait pu s'évader et il errait depuis un mois dans la brousse, vivant de fruits sauvages et de quelques poissons ramassés sur les bords du fleuve.

Gentil avait été obligé de revenir en arrière et de préparer de nouvelles forces pour s'opposer aux progrès de Rabah. Il avait à cœur de venger le massacre de la mission Bretonnet. Aussi, quelques mois après, ayant réuni plusieurs compagnies, il redescend de nouveau le Chari avec le *Léon Blot*, tandis qu'une partie de ses forces s'avance par terre, et il se porte hardiment contre Rabah, qui a pris position à Kouno sur une haute falaise dominant les abords.

La colonne et la flotille ouvrent à la fois le feu sur la position, puis les tirailleurs, mettant baïonnette au canon, s'élancent sur le camp, chassent les défenseurs de la première enceinte, incendient les cases des Sofas, mais se trouvent bientôt arrêtés par un Tata, entouré de palanques qu'on ne peut forcer. On se replie en bon ordre à portée du vapeur. Le combat avait duré huit heures et la colonne avait perdu 45 pour cent de son effectif. Les morts de Togbao étaient bien vengés, car Rabah ayant subi des pertes considérables, se voyait forcé d'évacuer Kouno et de se retirer sur Kousseri.

Dans le courant du mois de février 1900, Gentil ayant réorganisé ses forces, avait descendu de nouveau le Chari, dont les bords étaient couverts de

Digitized by Google

pélicans, de grues, de courlis, de canards, d'oies et d'aigrettes, avec un bruit incessant d'ailes et un fourmillement ininterrompu. De nombreux hippopotames s'ébattaient dans le fleuve et on en tuait plusieurs dont on partageait la chair aux troupes.

Dans le courant de Mars, on fut rejoint à fort Archambault par le sultan Gaourang et ses Barghimiens, exténués par les privations qu'ils avaient subies. Les soldats à pied et les cavaliers baghirmiens pourront être utilisés pour garder le convoi ; quant aux hommes sans armes, c'est à peine si on pourra les employer comme porteurs, tellement ils sont affaiblis.

On se met ainsi en route par terre et par eau, mais on n'avance qu'avec beaucoup de lenteur par de mauvais chemins, manquant d'eau, traversant des buissons épineux qui blessent et déchirent, parcourant une contrée ravagée par Rabah, déserte, et dans laquelle le ravitaillement en vivres est des plus difficiles. La viande abonde, car on mange la chair des hippopotames, mais le mil fait défaut et on ne peut en donner que 200 grammes par homme. Heureusement que Gaourang découvre un de ses anciens silos, ce qui permet d'approvisionner la colonne à 20 jours de mil.

En avançant ainsi péniblement, la flotille rencontre Foureau remontant le Chari et qui, considérant sa mission comme terminée, rentrait en France par le Congo. Les deux explorateurs passent ensemble une partie de la nuit, se racontant leurs découvertes, se mettant au courant de la situation, devisant sur les choses de l'Afrique et exposant leurs vues sur leur avenir. Ils se séparent le matin, Foureau laissant son escorte à Gentil et celui-ci mettant à la disposition

Digitized by Google

de son émule des pirogues, des vivres, des miliciens pour se rendre au Congo.

Bientôt les trois missions vont pouvoir se joindre et porter le dernier coup à Rabah. Reibell et de Chambrun viennent en effet au devant de Gentil pour le renseigner sur la situation. Les missions Saharienne et Afrique Centrale sont bloquées dans Kousseri par Rabah qui s'est établi à 6 kilomètres Nord-Ouest de la ville et s'est fortifié dans son camp. Gentil hâte alors la marche et opère définitivement sa jonction, le 21 avril 1900, avec Lamy, qui l'attend sur les bords du fleuve avec tous ses officiers.

C'est avec la plus vive émotion que les officiers s'abordent mutuellement. On parle peu, mais les étreintes et les poignées de main sont tellement chaleureuses, qu'elles en disent plus que de longs discours.

Cette jonction des trois missions parties de points si éloignés et ayant eu à surmonter tant d'obstacles et tant de difficultés, est un fait à signaler dans les fastes de l'armée coloniale.

Il ne faut pas donner à Rabah le temps d'être informé de cette réunion et, malgré la fatigue des troupes, on décide que l'attaque aura lieu le lendemain. Depuis plusieurs jours, des reconnaissances très bien faites, ont complètement renseigné sur la position de Rabah. Son camp occupe un carré de 800 mètres de côté, il est bordé de palanques et précédé d'une levée de terre de $0^{m}70$. Les abords ont été déblayés jusqu'à 300 mètres, mais on peut approcher jusqu'à cette distance, un peu masqué par la brousse et par quelques plis de terrains : les sentiers d'approche ont été reconnus.

Une seule difficulté se présente, c'est que Rabah

Digitized by Google

est sur le territoire allemand, mais le sultan du Bornou, Omar-Scinda, la seule autorité présente, autorise les troupes à pénétrer en territoire bornouan.

Le 22 avril à 6 heures du matin, les troupes prennent les armes. Lamy réunit ses officiers et donne ses ordres avec la plus grande netteté. Les troupes forment trois colonnes : à droite, Joalland avec la mission Afrique Centrale attaquera le camp ; à gauche, Reibell, avec les troupes Sahariennes, opèrera un mouvement tournant ; au centre, la mission du Chari sous les ordres de Robillot, se tiendra à la disposition de Lamy, prête à appuyer l'attaque de Joalland ; la flotille descendra le fleuve et concourra, par le feu de ses canons, aux autres attaques.

Les dispositions étaient si bien prises, qu'il n'y eût aucune hésitation dans la marche et que les troupes de Rabah furent un peu surprises ; mais elles bordèrent bientôt l'enceinte du camp et répondirent par une fusillade nourrie aux feux de notre infanterie et de nos canonniers, secondés par ceux de la flotille. Le feu ouvert à 10 heures du matin, continue ainsi jusque vers midi. A ce moment, les troupes entraînées mirent baïonnette au canon et s'élancèrent à l'assaut. Le camp fut envahi par les troupes de Joalland et de Robillot, on pénétra dans le Tata couvert de morts et de blessés, tandis que Rabah s'enfuyait avec quelques Sofas. Lamy se trouvait à cheval au milieu du camp, lorsque, tout à coup, une vive fusillade partant de l'enceinte vient le frapper à mort. tuer de Cointet et blesser de Chambrun. Ce retour offensif était opéré par Rabah qui, ne voulant pas s'avouer vaincu, avait ramené quelques guerriers et fait exécuter un feu nourri à travers les interstices des palanques. Cette attaque fut bientôt repoussée par

Digitized by Google

Raibelll qui pénétrait dans le camp et mettait en fuite les débris de l'armée de Rabah.

Le triomphe était définitif, mais il était chèrement acheté par la blessure mortelle de Lamy, de ce héros qui avait tant contribué au succès des opérations et qui tombait en pleine gloire, loin de son pays, au milieu de ses soldats dont il était adoré.

Rabah, blessé dans la fuite, fut tué par un soldat Sénégalais qui rapporta sa tête au camp.

Reibell, le plus ancien des capitaines présents, prit le commandement et, sur l'ordre de Gentil, se mit à la poursuite des débris de Rabah.

Fad-el-Allah, le fils de Rabah, apprenant la mort de son père, avait évacué Logone et s'était retiré à Dikoa.

Après qu'on eût rendu les derniers devoirs aux morts et ramené les blessés au camp au moyen des pirogues, Reibell prit la poursuite avec une colonne volante de 150 hommes, en partie montés, avec des vivres, un approvisionnement de peaux de bouc et deux canons portés par des chameaux.

Par une marche rapide à travers un pays sans eau, on atteint Dikoa qu'on trouve évacué et dans laquelle on s'installait, lorsqu'une épouvantable explosion se produisit : c'était la poudrière de Rabah qui venait de sauter, heureusement sans tuer personne, mais en blessant des officiers et quelques hommes.

La poursuite reprit le soir même et on atteignit les fuyards à Deguemba, où on leur tua beaucoup de monde, puis on les atteint de nouveau à la frontière de Mandara. Reibell, Joalland et Rondenay capturèrent 500 fusils, 7,000 ou 8,000 prisonniers parmi lesquels 3 femmes de Fad-el-Allah et la pahouine Niarinzé, la compagne de Crampel, devenue pri-

Digitized by Google

sonnière après le massacre du docteur et de son escorte.

Reibell ramena sa colonne à Kousseri et se prépara à rentrer en France par le Congo, tandis que Gentil organisait le pays et le mettait en mesure d'administrer les territoires conquis. Un fort fut créé sur la rive droite du Chari, en face de Kousseri et reçut le nom de Lamy. Le 7me parallèle servit de limite entre le territoire civil au Sud et le territoire militaire, au Nord, sous les ordres de Robillot. Entre le 7me et le dixième parallèle se trouvent des tribus païennes, au Nord du dixième sont des tribus arabes, qui avaient déjà reçu un commencement d'organisation sous Rabah et qu'il a été facile de soumettre à l'impôt.

Dans la région civile habitent les Bandas, d'origine nicotique qui, chassés par les musulmans, ont refoulé les Mandjias. Les Bandas sont la race guerrière qui nous fournit des soldats.

La mort de Rabah nous avait soumis la région, mais son fils Fad-el-Allah, réfugié sur le territoire Anglais, était toujours prêt à faire des incursions vers le Chari et à soulever les populations. Ce n'est que l'an dernier que le Lieutenant-Colonel Destenave, qui avait remplacé Gentil, lança contre lui le capitaine Dangeville, qui finit par l'atteindre et le tuer, délivrant le pays d'un ennemi dangereux pour la domination européenne, ce qui pourtant ne nous a pas attiré la reconnaissance des Anglais.

La chute de l'empire de Rabah est due à l'heureuse jonction des trois missions. « Trois troupes parties, l'une de l'Algérie, l'autre du Sénégal, la troisième du Congo, se sont rejointes en plein centre africain malgré des difficultés de toutes sortes, malgré les pires souffrances, malgré les combats, malgré tout.

Digitized by Google

C'est la première fois que, dans les annales coloniales, on ait à citer un fait semblable.

Le territoire soumis à la France est considérable et, bien qu'il n'ait pas la fertilité du Bornou et du Sokoto, il renferme d'immenses ressources qu'il n'y a qu'à mettre en valeur. Dans la région du Tchad, poussent le coton, le blé, le mil, le sorgho, le caoutchouc ; les champs y sont arrosés par de nombreuses petites rigoles ; le bétail y est assez abondant ; le lac et les fleuves fourmillent de poissons et d'hippopotames ; les taillis et la brousse sont remplis d'animaux de toutes sortes ; enfin, les populations sont faciles à gouverner. Les environs du Tchad peuvent produire du coton en abondance et nous affranchir ainsi du tribut que nous payons aux États-Unis.

Le Baghirmi est soumis à notre protectorat et le sultan Gaourang nous sera fidèle, car nous l'avons sauvé de la ruine. Le Kanen ne nous oppose aucune résistance, il a été occupé par nos troupes. Mais le Ouadaï nous est hostile, parce qu'il subit l'influence du Mahdi Mohamed Es-Senoussi, qui cherche à établir son pouvoir temporel sur ces régions.

Lorsque notre action s'étendra vers l'Est, elle se henrtera nécessairement au Ouadaï d'abord et au Senoussisme ensuite et ce sera l'Islam qu'il faudra combattre ; l'Islam, qui est facilement embrassé par les populations fétichistes de l'Afrique, car il flatte les passions de tous par la polygamie et la cupidité des grands par l'esclavage, ces deux tristes fléaux qui dissolvent et pervertissent la société musulmane.

Notre rôle deviendra alors plus difficile, car en Algérie et au Sénégal nous devons ménager les musulmans. Il conviendra donc de s'entendre avec l'Allemagne et l'Angleterre, qui auront à lutter con-

Digitized by Google

tre le même ennemi, et il faudra se garder de donner au monde musulman, qui en profiterait avec la plus grande habileté, le spectacle de nos rivalités et de nos divisions. Qu'arriverait-il d'ailleurs, lorque l'Angleterre sera aux prises avec le Sokoto, si nous soutenions ses ennemis ou leur donnions asile sur notre territoire? Nous retarderions sans doute son succès, mais nous ne l'empêcherions pas, et notre rivale agirait de même à notre égard, lorsque nous aurions affaire avec le Ouadaï. Les mêmes difficultés se reproduiraient entre l'Allemagne et nous au sujet de la portion du Bornou qui lui est attribuée. Il conviendra donc, lorsque cette échéance fatale se produira, d'agir de concert contre l'ennemi commun et de faire taire en Afrique nos justes susceptibilités et nos légitimes préventions.

Mais ce moment paraît encore assez éloigné et, en attendant, il convient de porter nos regards vers ces riches contrées, de les mettre en valeur, de les exploiter, d'y diriger notre jeunesse oisive pour y fonder des comptoirs, y créer des entreprises commerciales ou agricoles et répandre au loin le nom et la gloire de la France.

Général Bertrand.

Digitized by Google

LE MODERNISME DE BOSSUET

Le mot est de M. Brunetière ; mais, plus heureux que le Simonide de la fable, nous n'avons pas à nous plaindre de la pauvreté du sujet. Qu'il nous soit donc permis d'emboîter le pas de l'illustre académicien, bien persuadés que, même après un tel maître, il reste encore beaucoup à glaner dans un champ aussi fécond.

Disons tout unanimement qu'il ne s'agit de rien moins ici que de la physique moderne, de ces théories dont notre siècle est si fier. On sait qu'elles ne sont, au demeurant, que le développement toujours de plus en plus approfondi d'une science nouvelle, la dynamique, inventée de toutes pièces par Leibnitz et mise au point mathématique par Boscowich. Un jésuite pouvait bien mettre la main à ce travail, dont notre grand évêque avait reçu les prémisses, et qui, quoiqu'émané d'un protestant, demeure ainsi doublement marqué de l'estampille catholique.

Il ne nous reste qu'une seule lettre y relative de Bossuet, mais les originaux de longues réponses trouvés dans ses papiers et insérés par ses éditeurs témoignent qu'il y en eut plusieurs et qu'une consultation en règle s'était établie d'Allemagne en France à ce sujet. *Fervet opus*, et, de ces deux illustres correspondants, le plus attendri est certainement Lei-

Digitized by Google

bnitz qui, dépouillant toute rudesse tudesque, ne dédaigne pas de se mettre en frais de compliments, dont on ne saurait pourtant récuser la sincérité. Oh! dans la caresse de ce style, comme on sent bien percer l'émotion de se trouver, sur un point essentiel, en parfaite communion d'idées avec un esprit supérieur.

Il faut le dire hautement, puisque beaucoup trop l'ignorent ou affectent de ne pas le remarquer : La dynamique procède en droite ligne du tabernacle et de la considération du mystère de l'autel ; son auteur l'avoue ingénuement. Comme membre de la confession d'Augsbourg, le rival de Newton en mathématiques, croyait à la présence réelle de Notre-Seigneur sous les saintes espèces. Sous le rapport de l'Eucharistie sa foi était celle de l'évêque de Meaux, y compris tout le formulaire scolastique sur la transsubstantiation et la permanence des accidents. Il faut l'entendre rabrouer d'importance, dans son *Système théologique*, les détracteurs de l'ancienne philosophie, toujours en vue du dogme en question. Selon ses propres expressions, ceux qu'ennuient et dégoûtent les idées reçues, deviennent fatalement le jouet des préjugés de leur imagination. De là cette espèce de folie qui les porte à insulter, comme si c'étaient des enfants, Platon, Aristote, saint Thomas et tant d'autres hommes éminents.

Mais c'était peu, pour Leibnitz, d'avoir rencontré une définition théologiquement exacte d'un mystère cher à son cœur. Sa prétention était encore, selon le mot de l'apôtre, de rendre raison de sa foi à une sublime réalité, dans laquelle il voyait, comme il l'écrivit à Pliésson, un beau mélange de métaphysi-

Digitized by Google

que, de géométrie et de physique. L'illustre Biterrois méditait alors un traité sur l'Eucharistie, où il voulait aussi prouver la possibilité du changement de substance et de l'ubiquisme sacramentel du corps de Jésus. Bossuet, qui était en tiers de ses confidences au philosophe allemand, nous apprend qu'il s'en occupait encore trois ans avant sa mort. M. Pélisson, ajoutait-il, compte pousser son ouvrage jusqu'à la démonstration. L'expression paraîtra peut-être un peu enflée, au regard de la précision théologique ; elle témoigne cependant que, de concert avec son correspondant de Leipsick, l'aigle de Meaux entendait regarder bien en face le dogme, sans se perdre dans les voies obliques de ce fidéisme outré, auquel avait trop souvent recours Descartes pour se sauver des excès de son propre libéralisme. Tant de souplesse ne dupera personne. Il n'est pas de pire situation pour une philosophie que de flotter ainsi d'un extrême à l'autre, le fanatisme étant aussi outrageant pour la raison que l'incrédulité radicale. Rien de bon ne pouvait sortir d'une telle ambiguïté de système. Aussi bien l'évêque catholique et le docteur luthérien, malgré leur estime avouée pour la personne du maître, s'enflammèrent-ils d'une sainte émulation contre le cartésianisme, dans lequel leur apparaissait l'ennemi commun et comme la citadelle même de l'erreur. C'est en ces termes que Bossuet en dévisage l'hypocrisie et le flétrit tout d'abord dans sa fameuse lettre à un disciple du Père Malebranche : « Ceci est de la dernière consé-
« quence ; car, pour ne vous rien dissimuler, je
« vois, non seulement en ce point de la nature et de
« la grâce, mais encore en beaucoup d'autres arti-
« cles très importants de la religion, un grand

Digitized by Google

« combat se préparer contre l'Église, sous le nom
« de la philosophie cartésienne. Je vois naître de
« son sein et de ses principes, à mon avis mal enten-
« dus, plus d'une hérésie ; et je prévois que les
« conséquences qu'on en tire contre les dogmes
« que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse
« et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en
« pouvait espérer, pour établir, dans l'esprit des
« philosophes, la divinité et l'immortalité de l'âme ».

Telle perspective est déjà bien triste, mais plus sombre encore à l'arrière-plan.

« De ces mêmes principes mal entendus, continue
« le grand controversiste, un autre inconvénient ter-
« rible gagne sensiblement les esprits ; car, sous pré-
« texte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend
« clairement (ce qui, réduit à certaines bornes, est
« très véritable), chacun se donne la liberté de dire :
« j'entends ceci, et je n'entends pas cela ; et, sur ce
« seul fondement, on approuve et on rejette tout ce
« qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires
« et distinctes, *il y en a de confuses et de générales*
« *qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essen-*
« *tielles* (par exemple, expliquerons-nous, les idées
« de temps, d'espace, d'infini, de substance et de
« cause, toutes celles, en un mot, qui ne relèvent
« pas de la seule identité) *des vérités si essentielles*
« *qu'on renverserait tout en les niant* ».

Qui voudrait s'inscrire en faux contre un pareil jugement ? Cela se tient, et telle est bien la suite logique de l'erreur. Mais cette négation suprême, ce radicalisme antiscientifique dont nous menace Bossuet, fait-il vraiment le fond du cartésianisme ? Oui, certes ; et nous n'aurons pas à presser beaucoup la pensée du maître pour en exprimer ce venin.

Digitized by Google

Ab jove principium ! Prenons-la, si vous le voulez, par le haut du bonnet, par cette idée géniale constitutive de tout corps de doctrine et qui en donne aussi la clé. On vient nons dire, par exemple, que les êtres relèvent de la volonté libre de Dieu, de son bon plaisir, tranchons le mot : de sa fantaisie, à l'exclusion de l'exemplarisme requis dans toute œuvre de sagesse. Comment ne pas s'apercevoir qu'une telle maxime, outre ses autres inconvénients, a le grave défaut de ruiner *a priori* la certitude scientifique ? C'est le sentiment de Cudworth, système intellectuel, C. V. ; de Clarke, existence de Dieu, C. I.; de Bayle lui-même (Dict. art. Spinoza), qui lui trouve une saveur macabre en ce sens qu'elle lui paraît sonner le glas de la métaphysique. En vain Hegel, Wolff et tutti quanti, tout l'idéalisme allemand, viendront-ils à la rescousse. Ils n'empêcheront pas que la logique transcendantale n'exténue les droits de Dieu en les exagérant. Panthéisme ou nihilisme se prennent bien l'un pour l'autre, *æquivocè dicuntur*, non peut-être sans quelque malice, traduirait un disciple d'Aristote et de saint Thomas.

Et maintenant, quittant ces hauteurs, pour en revenir à des considérations plus modestes, jugerait-on qu'il est bien scientifique (jargon du jour) d'affirmer, après Descartes, que l'étendue constitue l'essence de la matière ? Ce n'est pas au pied levé que nous voudrions réfuter nous-même cette assertion, quoiqu'émise peut-être d'un cœur trop léger. Mais puisque l'affaire est depuis longtemps au tribunal de l'histoire, allons aux écoutes et demandons-en des nouvelles, si vons le voulez bien, à Spinoza d'abord ; ce dialecticien retors me paraissant plus propre que tout autre à épuiser la question pour lui

Digitized by Google

faire rendre tout son suc. Kabale et fatalité ! Par quel malencontreux retour d'atavisme, le juif d'Amsterdam ne va-t-il nous donner en réponse qu'une profession de foi panthéiste du dernier noir ? N'essayez pas de vous récrier ; il vous prouverait que sa conclusion est géométriquement déduite des prémisses. Aussi bien pourquoi le maître, sous prétexte de métaphysique, lui posait-il le lapin d'un théorême sur les trois dimensions (1) d'ordre mathématique?

En appeleriez-vous de votre déception au verdict des psychologues ! Lokes et Berkeley son copain se dresseront bien en face pour vous dire qu'en leur âme et conscience ils ne découvrent rien que des états successifs, sans liaison essentielle, des impressions purement subjectives qui, bien loin de leur faire appréhender la substance, ne leur donnent pas même la certitude de l'existence du monde extérieur. Ainsi donc voilà le pauvre Frankenstein convaincu, par ses disciples, de s'être payé de mensonge et d'illusion. L'aventure peut paraître raide pour un partisan si chaud de l'idée claire. Le fait est que la proposition sus-visée ne méritait guère ce titre, non

(1) Les mots de substance et de cause reviennent souvent sous la plume de Spinoza, mais au sens géométrique et abstrait, comme, par exemple, quand le rayon est dit la cause du cercle.

Je vois, dit Leibnitz dans une longue lettre trouvée par les premiers éditeurs de Bossuet, je vois que la plupart de ceux qui se plaisent aux sciences mathématiques, n'ont point de goût pour les méditations métaphysiques..... Les notions générales qu'on croit les plus connues sont devenues ambiguës et obscures par la négligence des hommes et par leur manière inconstante de s'expliquer : et il s'en faut que les définitions vulgaires expliquent la nature des choses, qu'elles ne sont pas même nominales. Le mal s'est communiqué aux autres disciplines, qui sont sous-ordonnées, en quelque sorte, à cette science première et architectonique. Ainsi, au lieu de définitions claires on nous a donné de petites distinctions, et au lieu des axiomes universels nous avons des règles topiques qui ne souffrent guère moins d'instances qu'elles ont d'exemples. (La suite est à lire dans les Œuvres complètes de Bossuet, édit. Chalandre, L. 17, pages 265 et suivantes).

Digitized by Google

seulement parce qu'elle prêtait à l'équivoque, mais encore parce qu'elle heurtait de front bien des préjugés légitimes. Depuis l'Incarnation surtout, d'après saint Paul, on s'était fait à croire, avec saint Thomas et toute l'école, que l'esprit et la matière ne se trouvaient pas simplement juxtaposés dans la création, mais qu'ils pouvaient aussi se compénétrer mutuellement au point de constituer, selon le mot de l'Écriture, un corps spirituel. Il s'en suivait naturellement ce corollaire que des espèces combinées dans une si parfaite unité, doivent avoir au fond quelque élément en commun ; on le désigna sous le nom générique de substance. A cette analogie de la foi s'ajoutait, comme argument péremptoire, la répugnance invincible du sens commun à supposer, avec quelques anciens (car Descartes n'a rien inventé), que tous les phénomènes mobiles de ce monde magnifique, tous ses brillants attributs, ne tiennent en rien à la substance, étant le simple résultat du mouvement mécanique des masses étendues sur les organes de nos sens. Eh bien, cette toute puissance du mécanisme, Descartes l'exaltait au point d'attribuer à un être abstrait, méconnu par Spinoza luimême, une action qu'il refusait à l'âme substancielle sur le corps humain. C'est bien un peu l'histoire du Gandin qui prenait le Pirée pour un homme. Mais, n'anticipons pas.

Toujours est-il que de tels paradoxes ne pouvaient manquer de susciter des protestations. La plus concluante fut celle de l'illustre correspondant en dynamique de Bossuet. Avec tous les égards que le génie doit au génie, ce grand homme comprenait que, même à ne pas répudier tout entière la pensée cartésienne, l'idée géométrique nous laisse pourtant

Digitized by Google

au seuil du temple. Et il voulait entrer dans le tabernacle ; j'allais dire dans le saint des saints, tant l'analogie de sa foi au mystère de l'Eucharistie lui paraissait féconde pour le développement de la métaphysique, celle qu'avec Aristote, dans l'intimité de son épanchement épistolaire, il appelle la désirée, *Zétouménée*. Si le dogme de la résurrection glorieuse des corps donne déjà des ailes à la pensée humaine, celui de l'Eucharistie en assure le mouvement et en règle le vol. Ici la parole du maître prend toute la précision d'un théorème (1) dont la démonstration devient dès lors plus facile. Leibnitz n'eut garde de méconnaître cet avantage, et, sans le citer *in-extenso*, voici quel fut en substance son raisonnement : — « C'est bien de la présence réelle de son corps sous les saintes Espèces que Notre-Seigneur entendit parler dans l'institution de l'Eucharistie, et non d'une action à distance, d'une simple présence de vertu ou d'efficacité ».

Or, il est non moins certain que l'ubiquisme dimensionnel implique contradiction. (Si, comme nous venons de l'établir, le monde n'est pas une œuvre de pure fantaisie, la toute-puissance divine elle-même ne peut point ne pas se trouver liée par le décret de sa sagesse).

D'où il suit que, pour résider au tabernacle, le corps sacré de Jésus a dû dépouiller les trois dimensions et que, par voie de conséquence, on est pressé d'affirmer, au cours des choses, l'existence d'une réalité autre que l'étendue.

Soit, dira quelqu'un ; mais, comment vous accommoder de cette autre proposition que les accidents

(1) *Hoc est corpus meum... Hoec verba me jugulant*, ces mots me prennent à la gorge pour exclure toute contradiction, écrivait Luther.

Digitized by Google

du pain demeurent intégralement après la transsubstantiation? Je m'entends parfaitement, (Système Théologique, ch. XIV) ; la raison serait de votre côté si tous les accidents n'étaient que des modes de la substance, tels que les relations qui naissent de la seule connexion des choses entre elles. Ceux-là ne peuvent subsister sans un sujet, ni se séparer absolument de la substance, pas plus que la circonférence du cercle. Au sens mathématique, il est bien véritable que la géométrie dérive de la seule notion de l'étendue. Mais cette étendue est-elle à elle-même sa propre cause ? Sommes-nous au bout du rouleau quand nous sommes au tuff de la matière ? Tenons-nous enfin le fondement, *to ikanon*, *to anupothéton*, comme parle Aristote, la raison suffisante, l'être premier des choses ? Hélas ! Celui-là seul a bien défini la matière, quand il l'a appelé *coëfficient d'inertie*. Elle se distingue en tout cas essentiellement du principe actif, le seul qui mérite bien le nom de substance. « Or, régulièrement, tout ce qui est « réellement distinct peut être séparé par la puissance « absolue de Dieu, et cela de telle manière que l'une « des deux choses subsiste après la destruction de « l'autre, ou que toutes les deux demeurent, mais séparées. Et la nature elle-même enlève les dimensions « et les qualités, en conservant l'essence ; mais alors « elle en substitue d'autres à leur place. Or, rien « n'empêche que Dieu puisse changer cette substitution naturelle, ou l'intercepter et l'empêcher « complètement, de telle sorte que l'essence demeure entièrement privée de dimensions et de « qualités. Dieu peut faire également que la même chose ait en même temps des dimensions et des qualités « différentes, ou que le même accident réel appar-

Digitized by Google

« tienne à diverses substances ; enfin, la chose ou
« l'essence étant enlevée, il pourra soutenir et
« conserver les dimensions et les qualités. Et dans
« tout cela on ne saurait voir de contradiction ; car,
« une fois la différence réelle admise, les raisons
« sont égales de part et d'autre, et l'existence comme
« l'union de la substance et des accidents réels
« dépendent entièrement de la volonté de Dieu ».

Rien de plus topique, à notre avis, que cette citation. Si on y invoque la toute puissance divine, celà vient le plus naturellement du monde, et non pas à contre sens comme chez les Cartésiens. Là, en effet, le premier tort, le vice radical de la doctrine est de creuser un abîme entre l'esprit et la matière, réduits à se regarder comme deux chiens de faïence dans un antagonisme absolu. L'âme est moins substance que pensée et pensée pure ; l'essence de la matière c'est l'étendue. Point d'intermédiaire entre les deux. Point de gradation dans le monde de l'esprit. Que peut-il sortir de pareille prémisse sinon l'occasionalisme d'un disciple indiscret, aussi injurieux pour le créateur que pour la créature, puisqu'il réduit celle-ci à l'état de pure machine, sans relever la condition de l'autre devenu simple mécanicien. Ce système nous paraît compromettant pour le dogme de la création et fausser aussi la notion du miracle mis au rang des prestiges, comme par exemple, dans la permanence jugée illusoire des espèces Eucharistiques. De plus, à refuser ainsi toute opération propre aux causes secondes, non seulement le philosophe insulte à l'évidence, mais il se met encore en contradiction avec lui-même, car la pente où il s'engage n'a point d'autre issue que le panthéisme, c'est-à-dire l'absorption de la matière dans le giron de l'esprit.

Digitized by Google

Suprême ironie! Pense-t-on se tirer d'embarras en introduisant aux débats le mouvement comme factotum universel, comme principe constitutif des choses? Les mathématiques s'en mêlent; ce n'est pas un fantôme de l'imagination; *palpate et videte :* sa consistance va vous être démontrée par a × b.....

Impossible! Impossible! reprend Leibnitz dans un de ses longs mémoires à Bossuet, aussi tout criblé d'équations, « M. Descartes soutient que la même « quantité du mouvement se conserve; mais je « relève dans cette proposition une double contra- « diction théorique et pratique. En soi le mouvement « tient de l'être de raison, puisque il n'existe jamais « à la rigueur, ses parties n'existant jamais en- « semble. Mais c'est plutôt la force dont la quantité « est exactement conservée ; car la force existe réel- « lement; elle seule est véritablement cause. Mon « principe est que cette conservation consiste dans « une équivalence parfaite de l'effet entier et de la « cause; que réduire au mouvement perpétuel est « réduire *ad absurdum.* Qu'ainsi estimant la force « par l'effet, on doit estimer la force non par le pro- « duit du poids et de la vitesse multipliés ensemble, « mais par le produit du poids et de la hauteur à « laquelle le poids doit monter en vertu de la vitesse « qu'il a; cette hauteur n'étant pas en raison des « vitesses. Dans la mécanique vulgaire du levier, de « la poulie etc., la considération de la hauteur et de « la vitesse sont coïncidentes, ce qui a aidé à trom- « per les gens. Mais il n'en est pas de même quand « il s'agit de ce que j'appelle *la force vive.* Le vul- « gaire établit une compensation entre la vitesse et « la grandeur, comme si le produit de la vitesse et « de la grandeur, qui s'appelle la quantité du mou-

« vement, faisait la force. C'est pourquoi M. Descartes
« suivant en cela le préjugé commun, a cru que le
« même mouvement se conserve. Or, j'ai démontré
« ailleurs que, si cela était, nous aurions le mouve-
« ment perpétuel tout trouvé, et l'effet plus puis-
« sant que sa cause (1) et *hoc absurdum* ».

Voilà qui est net et génial comme de l'eau de roche, et nous sommes contraints d'abréger. Tout serait à citer d'une correspondance dans laquelle on ne sait ce qui reluit le plus de la science maîtresse ou de la docilité du génie se pliant au rôle d'élève par amour de la vérité. Nous n'avons pas les lettres de Bossuet qui ont provoqué les réponses originales trouvées dans ses papiers ; mais celle qui nous reste témoigne assez d'intérêt à Leibnitz pour le mettre en part de sa gloire. Elle porte le numéro 177 dans la collection Outhenin-Chalandre. En voici la teneur :

— « Toutes les fois que M. de Leibnitz entre-
« prendra de prouver que l'essence du corps n'est pas
« dans l'étendue actuelle, non plus que celle de
« l'âme dans la pensée actuelle, *je me déclare haute-*
« *ment pour lui.* J'ai même travaillé sur ce sujet; et
« je prétends avoir démontré, par M. Descartes,
« qu'il n'a point sur celà un autre sentiment que celui
« de l'école. En celà donc, comme en beaucoup
« d'autres choses, ses disciples ont fort embrouillé
« ses idées : les siennes même n'ont pas été fort
« nettes, lorsqu'il a conclu l'infinité de l'étendue par
« l'infinité de ce vide qu'on imagine hors du monde ;
« en quoi il s'est fort trompé. Je crois que de son

(1) Il est clair qu'on ne peut prendre connaissance de la force que dans le sens de l'idée correspondante, dans le sens de l'Effort. — Le mouvement local n'est que secondaire et résulte, à proprement parler, non de la substance mais de la limitation des corps entre eux —

Digitized by Google

« erreur on pourrait induire, par conséquences
« légitimes, l'impossibilité de la création et de la
« destruction des substances, quoique rien au monde
« ne soit plus contraire à l'idée de l'être parfait, que
« ce philosophe prend pour principal moyen de
« l'existence de Dieu (1).

« Quant au surplus de la dynamique, je m'en
« instruirai avec plaisir. Car, autant que je suis
« ennemi des nouveautés qui ont rapport avec la foi,
« autant suis-je favorable, s'il est permis de l'avouer,
« à celles qui sont de pure philosophie, parce que
« en cela on peut et on doit profiter tous les jours,
« tant par le raisonnement que par l'expérience ». —

On voit que ce qui agréait le plus à Bossuet dans la conception du maître allemand est qu'elle renouait, pour le plus grand profit de la foi, l'antique alliance de la métaphysique et des sciences naturelles, si imprudemment compromise par Descartes. Fondée sur la nature même des choses, une telle union ne pouvait qu'être féconde, comme elle l'a été et le sera plus encore, au fur et à mesure de la vérification qui s'opère journellement. Pas plus que l'Église, nous n'entendons pourtant nous porter garant de cet avenir. C'est le point de vue historique du sujet qui nous a séduit. Le spectacle certes, n'a rien de vulgaire de contempler la science et le génie agenouillés au pied du même autel. S'il nous a plu d'en préciser le trait, qui donc pourrait nous blâmer d'avoir voulu nous donner et à d'autres, sans doute, une grande joie.

M. Couder.

(1) Au sujet de la réprobation par Bossuet des doctrines de Descartes sur l'Eucharistie voir : Tome XVII. Lettres diverses 253 et 254 ; et Tome XIX, lettre diverse 39,

Digitized by Google

LA MORT DE L'OLIVIER (1)

Avril 1901.

Je vous conterai aujourd'hui une histoire navrante: la mort... d'un olivier.

L'autre jour, je portais mes pas du côté du bois de Vacqueyrolles, situé à cinq kilomètres de Nimes, sur la route de Sauve. Il y avait là, encore ces jours-ci, au milieu d'un maigre champ, un vieil olivier.

Arbre aimé de Minerve et loué par Ovide,

qui devait bien dater de l'époque la plus reculée à en juger par la grosseur de son tronc. J'aimais cet arbre séculaire, ce colosse, comme j'aime du reste tous les oliviers. Leur feuillage argenté réjouit nos yeux pendant l'hiver et égaye la nature ; leur verdure pâle poétise les côteaux arides de nos garrigues, leur présence annonce le ciel pur et l'air tiède du Midi.

Le vieil arbre, témoin vénérable des heures de grandeur de la grande et de la petite patrie, me disait tant de choses, quand, immobile à ses pieds, je l'interrogeais sur tout ce qu'il avait vu ! Je l'aimais et je n'étais pas seul à l'aimer de la sorte, car il était très connu et très populaire dans le pays.

(1) Extrait des *Lettres de ma Garrigue*, inédites, en cours de publication,

Digitized by Google

L'hiver, les oiseaux de passage, descendant des Cévennes, s'y donnaient rendez-vous, et comme à ses côtés s'élevait une capitelle (1), j'allais souvent me cacher dans ce petit refuge pour me mettre à l'abri du mistral ou y guetter le passage des tourdres. Que de victimes sont venues tomber à ses pieds ! Mais, en ce mois d'avril, je ne m'asseois plus sur le banc de pierre de la capitelle, que pour y venir rêver ou entendre le concert toujours varié des oiseaux qui aimaient comme moi le vieil arbre : chœurs de bruants, de mésanges, de chardonnerets, solo de tourterelle ou de merle. Ce jour-là, la tourterelle s'en donnait à cœur joie. Que j'en ai vues s'époumonner au bout d'un rameau, tout en exécutant de superbes courbettes ! Combien j'en ai mises en joue, mais combien ont arrêté mon doigt sur la gachette de mon arme, me désarmant par leur gentillesse, leur grâce et leurs chants amoureux ! Mais, souvent aussi que de regrets de m'être laissé apitoyer, à la pensée qu'un autre, au cœur plus dur, les aura sacrifiées à son insatiable passion cynégétique.

Les chants de tous ces gentils hôtes duraient jusqu'aux grosses chaleurs, sans doute aussi jusqu'aux couvées. Et puis, après ce trop court séjour dans la garrigue, tout ce petit monde emplumé, friand de cerises et d'airelles, allait faire une saison dans la montagne. Mais à l'automne, les visites reprenaient plus actives ; visites de pinsons, de grassets, de verdiers, se reposant un instant sur les branches avant de reprendre leur vol vers le pays où descend le

(1) Petite maisonnette en pierres sèches, voûtée au moyen de *lauses* (dalles grossières) en forme de coupole, comme celle du *Capitole* de Rome, d'où elle a tiré son nom. Les capitelles sont très communes dans la garrigue nimoise. Elles servent d'abri aux travailleurs des champs.

Digitized by Google

soleil. J'aimais donc le vieil arbre et je l'aimais en bonne compagnie. Or, la semaine dernière, en pleine Semaine sainte! j'ai vu agoniser mon infortuné compagnon, j'ai assisté à sa Passion.

On avait, à ses pieds, creusé un grand trou et, dans cette fosse, trois hommes armés de haches frappaient à coups redoublés. Chaque coup qu'ils portaient avait sa répercussion dans mon cœur. Déjà, le colosse avait une entaille profonde à la naissance de ses racines. Il commençait à trembler en penchant sur le sol.

J'eus cependant le courage d'avancer.

— Pauvre arbre! Mais ce que vous faites là est un crime, dis-je aux exécuteurs avec indignation..... Ignorez-vous quel âge il a ?

— Deux cents, trois cents, peut-être quatre cents ans, me répondit un des hommes, en appliquant un formidable coup de hache sur l'olivier branlant.

— C'est-à dire que plus de dix générations de vos aïeux sont venues s'asseoir à l'ombre de ses branches... Vous ne respectez rien. Et vous n'avez même pas pitié de ses pleurs, sous forme de sève mouillant son bois....

Les trois hommes se mirent à rire.

— Bah! il a bien assez vécu, reprit l'un des ouvriers, il faut bien que tout le monde meure.

Et un nouveau coup de cognée fit résonner le gigantesque tronc. Je poursuivis ce pénible entretien.

— Quelle quantité de bois pensez-vous donc en retirer?

— Environ soixante quintaux.

— Que vous vendez à 25 sous le quintal, soit 75 francs. Et pour 75 francs, vous abattez cet arbre?

— Que voulez-vous, Monsieur, l'argent passe

Digitized by Google

avant tout le reste. S'il le fallait nous l'abattrions pour moins !

Très ému, je m'éloignai, déplorant de voir chaque jour, par la destruction des oliviers, disparaître de plus en plus le caractère biblique de notre région méditerranéenne. Et je me souvenais aussi que Sophocle avait dit dans Yphigénie en Aulide que Jupiter punissait toujours de mort celui qui arrachait un olivier.

Pendant quelques minutes encore, dans le chemin creux qui vient de la colline, j'entendis les coups des rudes bûcherons. Comme ils m'allaient au cœur, je hâtai le pas ; mais, au moment où j'atteignais la route, un craquement parvint à mes oreilles.

C'était bien le géant qui roulait sur le sol !

Et en marchant, je me disais :

— Pourquoi aimes-tu tant cet arbre ?

Une fois, dix fois, vingt fois, je me posais la même question.

— C'est que cet arbre est un symbole.

Et, en effet, il est un symbole, le symbole de la foi chrétienne, de la doctrine spiritualiste, sapée par la hache impitoyable du matérialisme. C'est un rameau d'olivier que porta la colombe à Noé, très anxieux d'apprendre si les eaux se retiraient de la terre. C'est de la pulpe du fruit de l'olivier que Samuel tira l'huile dont il oignit le front de Saül et dans la suite, l'huile d'olive servit au sacre de tous les rois, choisis par l'Éternel pour gouverner son peuple.

Le Christ, l'oint du Seigneur par excellence, voulut que les principales scènes de sa vie publique et privée se déroulassent dans un décor d'oliviers. Lorsqu'il séjournait à Jérusalem, c'est sur le mont des

Digitized by Google

Oliviers qu'il passait habituellement les nuits. Le jour de son entrée solennelle dans la cité de David, c'est au pied de cette même colline qu'il envoya deux de ses disciples requérir dans un village voisin, l'ânesse et l'ânon sur lequel il devait monter et c'est avec des rameaux d'olivier, triomphalement agités dans leurs mains, que les juifs le reçurent au cri de hosanna ! C'est sur le mont des Oliviers, en face du Temple, que Jésus-Christ prédit à ses apôtres, la ruine de Jérusalem et de son Temple. C'est à Gethsémani, dans le jardin des oliviers, qu'il subit son agonie de sang et l'infâme baiser de Judas. C'est enfin de la montagne des Oliviers qu'il s'éleva vers le ciel et reparut aux yeux de ses disciples, à la fois ravis et désolés. Et depuis bientôt vingt siècles, l'olive est toujours le fruit qui, porté sur le pressoir, donne l'huile sacrée.

Telles étaient à la tombée de la nuit et sur la route blanche sillonnée par quelques rares *rachalans* (1), accroupis sur leurs ânes portant des fagots d'oliviers, les pensées que m'inspiraient l'histoire.

En revenant à mon arbre, sapé par de brutales mains, symbolisant en lui toute la poésie du passé, le cœur brisé par le spectacle de toutes les décadences morales dont souffre l'humanité, je m'écriai du fond de mon âme :

« Ces hommes se sont trompés tout à l'heure. Non, l'olivier qu'ils ont tranché de leur hache n'a pas quatre cents ans, il en a 1900. A l'ombre de ses branches tous les oiseaux venaient chanter. Nos pères s'y reposaient de leurs fatigues et s'y abritaient contre les rayons implacables du soleil. Aujourd'hui, il n'est

(1) On désigne sous le nom de *rachalan*, les ouvriers ordinaires des mazets et de la garrigue nimoise.

Digitized by Google

plus; des bras sacrilèges ont frappé son pied de leur cognée ; Ils l'ont pour quelques deniers, jeté à bas, en attendant qu'ils le livrent aux flammes. Les laisserons-nous en abattre d'autres ? Allons-nous permettre de livrer à notre tour nos âmes aux doctrines décadentes, à la littérature dissolvante, à la soif des jouissances et des plaisirs malsains ? »

Non, l'amour de l'idéal et du beau triomphera des instincts grossiers, les sentiments délicats de notre race héritière d'Athènes et de Rome, l'emporteront sur l'esprit béotien et matérialiste, et la régénération de la terre de France s'accomplira alors comme par enchantement, pendant que des rejetons du vieil olivier s'élèveront radieux vers l'azur.

ADOLPHE PIEYRE.

Digitized by Google

UNE FÉLIBRÉE (1)

Mai 1902.

Chaque année les félibres du Midi ou simplement ceux de la région la plus voisine, ont la coutume, à l'entrée du printemps, de se réunir dans une des campagnes des environs pour y faire un repas champêtre et surtout pour y chanter et y lire des vers. Les félibres méridionaux résidant à Paris n'ont pas perdu, en s'éloignant de leurs nids, cette charmante tradition, puisqu'ils vont, une fois l'an à Sceaux, banqueter et chanter sous les châtaigniers de Robinson, en l'honneur de Florian.

Ils ont choisi cette fois le mas des Gardes. Je les ai reçus comme un ami reçoit des amis, car ici sur cette belle terre d'Occitanie, tous les poètes, tous les artistes, tous les amants des choses de l'intelligence sont frères.

> Sian tout d'ami, sian tout de fraïre,
> Sian li contaïre dou païs !...

Il y a là des gens de toute opinion, mais la littérature est un terrain neutre où l'on ne se bat qu'à coups de sonnets, d'alexandrins et de madrigaux. La liste serait peut-être un peu longue, si je vous

(1) Extrait inédit des *Lettres de ma Garrigue*, en cours de publication.

Digitized by Google

faisais connaître les noms de ces employés de commerce ou de chemin de fer, tourneurs, fonctionnaires, cafetiers, ouvriers mêmes, qui sont venus s'abattre sous mes micocouliers, comme un joli vol de pinsons. Que de talents modestes et inconnus — je ne dirai pas incompris — ne pouvant percer parce que, les malheureux! ne sont pas fortunés ou n'ont pas vu le jour dans les limites de l'octroi de Paris. Ils ne verront certes pas les lueurs de la gloire, mais ils auront chanté pour le plaisir de chanter. Et, je vous assure, qu'à côté de quelques rares, très rares prétentieux ou maniaques, la grande majorité d'entre eux, produit souvent de bien jolies choses. Là, c'est toujours le cœur qui parle, jamais l'intérêt. On fait des vers pour le plaisir de faire des vers; et c'est là précisément qu'est leur prix.

Ils ne ressemblent pas du tout à ces amis intéressés des muses, qui doivent coûte que coûte faire des vers, comme le sous-préfet d'Alphonse Daudet qui était obligé de faire quand même un discours à ses administrés, dans un moment où il n'était rien moins qu'inspiré. Ceux là ont toujours dans leur poche Philippon de la Madelaine ou de Lanneau, pour s'aider à rattraper des rimes fugitives. Les dictionnaires des rimes sont des livres inconnus chez nos poètes du crû. Ils laissent ce vil objet au poète de métier qui fait des vers pour vivre, ordinairement avocat sans causes, médecin sans malades, employé de préfecture ou clerc d'avoué, lorgnant une palme violette; au physique : être mal peigné et affectant de jouer au bohême; par état : toujours gémissant, toujours souffrant, toujours malheureux. A vingt ans, il a tout vu, tout connu, tout épuisé et il lui faut d'autres choses à voir, connaître et épuiser

Digitized by Google

encore. Sa vue s'éteint sous l'action des soucis qu'il cherche à tuer avec l'absinthe, alors qu'il se tue lui-même ; chaque jour attache une ride à son front; il tombe dans la mélancolie, devient phtysique et refait les feuilles d'automne. Pauvre génie incompris! Il gravit, les vêtements en désordre, la barbe hirsute, en attendant la mort, le Parnasse de Montmartre, allant débiter ses vers au Moulin de la Galette où on lui jette en guise de galette, pour le payer de son talent ou de sa peine, les restes d'un dîner fin. C'est là qu'il faut l'entendre. Il s'en prend dans ses vers aux flots bleus du lac (ils sont verts ou sales), aux fraîches vallées (on y étouffe de chaleur), aux montagnes touffues (elles sont dénudées). Quelquefois l'amertume de son cœur déborde, il lance des sarcasmes byroniens contre le monde qui le méconnaît et le plus souvent il fait appel à la brise, qui joue un grand rôle dans ses compositions. Quand il n'est pas chauve, il livre sa chevelure aux caprices de la brise du matin. O combien, je préfère mes bons et naturels poètes du mas des Gardes, ouvriers de la terre ou du fer, venant chanter gaiement avec cette modestie qu'on ne trouve pas ailleurs, comme des oiseaux sous mes fenêtres.

Et là, ils s'adressent aux champs, aux dames de leurs rêves, aux grands arbres, aux spectacles tauromachiques des Arènes, au soleil, aux poètes en renom du Midi, à l'amour. Qui donc aimerait, si ce n'est le poète? L'objet de ces amours est toujours une vierge. Cette vierge ici a ordinairement les yeux et les cheveux noirs comme la Joconde. Il dépose à ses pieds à l'exemple de Don Quichotte à l'égard de Dulcinée, ses hommages, ses couronnes et son

Digitized by Google

immortalité dans des vers de ce goût, dont j'ai demandé copie à l'un de mes hôtes :

O vierge, aux regards bleus, sous cette verte allée
Viens égarer tes pas, furtifs et chancelants ;
Ne crains pas la rosée aux diamants tremblants
Sur la feuille des bois. Je viens de la vallée,
Les bosquets sont fleuris, les cieux étincelants ;
Le chêne opposera sa tête échevelée
Aux feux que le soleil darderait trop brûlants,
Cher ange protecteur de mon toit solitaire,
Les fleurs de la prairie exhalent leur encens ;
Viens, le front couronné d'ombrage et de mystère
Chanter l'hymne d'amour, etc., etc.

Et quand l'ouvrier ou l'employé poète ne chante pas en langue nationale, dans l'idiome de la grande patrie, il se met à roucouler en langue d'oc, c'est-à-dire dans l'idiome de la petite patrie. Là, il est meilleur ; et, quand il a fait quelque chose d'original, sortant un peu de l'ordinaire, du rebattu, il n'a plus qu'une ambition, le poète *dou Miéjour*, c'est la conquête d'une fleur aux jeux poétiques institués à Toulouse par Clémence Isaure, ou l'honneur de recevoir une lettre de la main même de Frédéric Mistral, mais il a généralement la modestie de ne pas joindre le nom de la fleur au sien, comme le fit autrefois Fabre d'Églantine.

Pauvres enfants de la glèbe ou de l'atelier, ils tiennent à l'idiome traditionnel comme la fauvette aux premiers piolements qui ont égayé son nid de mousse, comme le rossignol aux douces et mélodieuses chansons qu'il a apprises de son père.

Li bouscarleto, de son paîre
Oublidou pas lou pieùtamen ;

Digitized by Google

Lou roussignoù l'oublido gaìre
Lou cant que soun paìre i'apren,
Et lou parla de nosti maìre
Voulès qué naoutre l'oubliden ?

Peuvent-ils oublier la langue de leurs mères ? Et voilà pourquoi nos modernes trouvères, unis comme les fleurs d'une même guirlande, comme les perles d'un même collier, pour mieux dire, comme les enfants d'une même mère, sont venus en ce jour en félibrée au mas des Gardes.

Mais, tous les poètes du crù ne bornent pas leur horizon à une simple partie de campagne, annuelle, dans les châteaux des environs. Il y a, dans le Midi, le poète qui ne rêve que Paris, celui qui suffoque, qui étouffe dans sa petite ville. Il se met à crier : Paris ! Paris ! comme un phtysique crie dans une crise : de l'air ! de l'air ! Un beau matin, il dit adieu à son pays natal, à ses bois d'yeuses et d'oliviers, à ses côteaux embaumés, à ses fontaines jaillissantes, et s'achemine avec une fierté mêlée de suffisance, une sorte de mépris pour ses concitoyens, vers le vaste théâtre qu'il espère bientôt remplir du bruit de sa voix et de son nom. Chargé de quelques diplômes facilement décrochés, d'un bon stock de poésies inédites qui sont le fondement de sa gloire et de sa fortune, il arrive à Paris et va aussitôt frapper à la porte des sommités littéraires pour lesquelles il s'est muni de lettres de recommandation. Il est reçu poliment, quand il est reçu. Il se pose avec une orgueilleuse modestie, en disant qu'il est membre actif de l'accadémie de Carpentras, des jeux floraux de Cavaillon et membre honoraire des Arcades de Pézenas. Et la sommité ne manque pas de le

Digitized by Google

complimenter par un signe expressif de la tête, mêlé d'un sourire railleur. Il ajoute qu'il est venu à Paris pour prendre dans la littérature contemporaine le rang qui lui appartient. Et la sommité lui souhaite naturellement toujours beaucoup de succès et lui distribue des flots d'eau bénite de cour. C'est alors qu'il considère le moment psychologique comme arrivé, de se risquer sans autres protecteurs que son habit noir, ses gants jaunes, son bagoul et ses parchemins académiques, à affronter la présence d'un libraire et à comparaître devant sa face. A peine a-t-il dit : « Monsieur, ce sont de petits vers » que le marchand de papier noirci prenant un air moqueur répond : « Merci, Monsieur, je n'en use pas. » Il en voit un second qui lui tient le même langage, un troisième qui lui fait la même réponse, un quatrième qui lui parle comme les trois autres ; enfin son bon ange le conduit chez un cinquième qui consent le plus gracieusement du monde à se charger de la vente de ses œuvres, à condition qu'il se chargera, lui, du paiement, de l'impression et des annonces dans les journaux. Oh ! Paris, comme on le dit en province, est une ville de ressources !

Cependant, notre cigalier qui a compté tirer beaucoup de gloire et d'argent de ses vers et ne s'était pas attendu à l'obligation d'en donner pour les publier, salue très poliment et bat en retraite. Après ces diverses épreuves, s'il est sage, il retournera sans tambour ni trompette, au pays du soleil, et y reviendra paysan ou employé. Cela ne l'empêchera pas de faire des vers pour s'amuser comme le Chat botté qui continua à prendre des souris, quand il fut devenu grand seigneur. Mais, s'il n'est pas sage, si une mauvaise honte le retient à Paris, il y use son

Digitized by Google

esprit et ses bottes, sa jeunesse et son habit à des travaux et à des démarches pénibles, jamais payés de retour. Il se dégrade, se déprave, vieillit dans le désœuvrement, se fait marchand de contremarques, écrivain public ou culotteur de pipes et meurt comme Gilbert et Hégésippe Moreau, sur un lit d'hôpital, loin du grand soleil de sa jeunesse. Ah! mes bons amis de l'art et de la littérature pourquoi rêvez-vous donc toujours de Paris? Est-ce que la garrigue n'est pas assez embaumée? Est-ce que notre ciel n'est pas suffisamment pur, nos paysages suffisamment inspirateurs? Est-ce que Mistral, Roumanille, Aubanel, Félix Gras, Jasmin, Brizeux, Saboly et tant d'autres ont eu besoin d'aller chanter au milieu des hautes maisons parisiennes, pour arriver à la gloire? Vous n'arriverez probablement pas à la fortune dans le petit coin natal, mais enfin un peu de votre renommée arrivera bien jusqu'à Paris!

La fortune! Quels sont ceux qui l'ont rencontrée en chantant, sous notre beau ciel? Tout au plus peuvent-ils se vanter d'y avoir trouvé le bonheur et l'aisance. A ce propos, il revient à mon esprit une bonne histoire que je tiens d'un libraire de Nimes aujourd'hui disparu. Deux jeunes poètes s'associèrent un jour pour faire imprimer leurs œuvres. Pour éviter de trop grands frais de remise, ils confièrent la vente de leurs brochures à un bouquiniste fort connu de la ville, qui les a écoulées tant bien que mal en trois ou quatre mois. Quand les auteurs sont allés chez leur homme pour toucher le produit de la vente : « Ah! Messieurs, leur a-t-il dit, il m'est impossible de vous donner de l'argent; des achats nombreux m'ont remis à sec, mais si vous le voulez, je vous livrerai quelque chose en échange. »

Digitized by Google

Savez-vous en quoi consistait ce quelque chose? Quand les deux amis eurent en vain essayé de faire entendre au bouquiniste que l'imprimeur ne se contenterait pas de recevoir en paiement ce qu'il lui offrait, ils furent obligés d'accepter, s'ils voulaient avoir ce quelque chose; c'était une collection d'oiseaux empaillés ! J'ai bien ri en voyant par la pensée, les deux frères en poésie, portant sous le bras le produit de leurs œuvres, l'un une corneille, l'autre un canard sauvage....

La félibrée du mas des Gardes s'est terminée comme toutes les fêtes du même genre, par un départ à pied jusqu'à la ville, distante d'environ trois kilomètres. J'entendais encore au loin les derniers chants populaires : *Lou mazet de mèstre Mathioù. A la font dè Nimes y a ün amandié, qué faï dé flou blanco coumo dé papié. La bello Margotoun à la font s'ès anado*, etc. Ou encore :

Adiou charmante herbeto
Adoucias agnelous,
M'en vaou touto souleto
Lien ploura ma doulous..,

lorsque les clochettes de mes brebis revenant du bois, vinrent m'avertir que l'heure de la soupe était arrivée.

ADOLPHE PIEYRE.

Digitized by Google

ÇA BRULE
(ROMAN DE MŒURS CHAMPÊTRES)
(Suite)

— Chez mes maîtres les châtelains du château « des Trois-Croix » et nous leur ferons entendre, du moins au patron, que s'il donne de quoi acheter la pompe, nous le ferons colonel de notre régiment. (!)

— Tu parles d'or, déclara Pinton, mais tu oublies une chose que tes maîtres sont d'affreux *réac*, et que si notre corps s'amalgame à eux, on dira que nous versons dans la politique.

— Écoute cette parabole, répliqua Plazondon : tu as un fût de bière qui, vu l'hiver, n'est pas bien attaqué. Ta bière ne te rapporte rien, et bien, au lieu de la laisser moisir, tu aimes mieux la débiter à petits verres?

— Parfaitement, répondit Pinton, qui ne saisissait pas la comparaison — comme l'auteur et le lecteur naturellement. — Pour nous, continua placidement le fermier, c'est la même chose; nos uniformes remplacent ici la bière, il ne faudrait pas les laisser moisir, sous prétexte qu'il n'y a pas de pompe. Devant le monde nous devons les revêtir.

Reproduction et traduction interdites à tous les journaux et revues n'ayant pas traité avec la Société des gens de lettres.

Digitized by Google

— « C'est bin vrai, rétorqua Cassonnade, pour lors, reprit l'impertubable Plazondon, il faut avaler la pilule — comme les petits verres — et pour cela mes maîtres seulement peuvent nous y aider. »

La meilleure politique commence par soi-même, d'ailleurs nous avons tout à y gagner. On fait des gorges-chaudes sur notre compte ; voudriez-vous faire rougir davantage nos plumets ? conclua, en manière décisive, Cassonnade, tout en levant la séance.

Le brave homme n'était pas plus désireux que ça de refaire une nouvelle tournée de ses cerises !... Sans s'en douter l'épicier avait touché, plus que les arguments de Plazondon, à l'endroit sensible.

Pensez donc, les fameux plumets étant jaunes, ils n'auraient pu que rire dans la même nuance ; mais les voir *rougir* de honte serait une injure irréparable pour l'honneur des braves pompiers.

Aussi, le dimanche suivant, verrons-nous sur la route qui conduit au château des Trois-Croix, nos trois hommes invisiblement escortés par l'œil vigilant du courtier en vins dont on sait le dévouement pour les institutions républicaines !

CHAPITRE VIII.

Dans la grande salle d'honneur du château, M. le baron des Trois-Croix fait l'accueil le plus flatteur à la délégation.

Absolument comme le Pandore de la légende, cheminant par un beau dimanche, Plazondon escorté de ses deux acolytes : Pinton et Cassonnade, déambulaient dans la direction du château des Trois-

Digitized by Google

Croix. Avant de partir, au préalable, ils avaient discuté très chaleureusement s'ils devaient endosser leurs costumes officiels.

— Nous produirions, certainement, un effet irrésistible sur les châtelains, s'était écrié Cassonnade ?

— Je ne dis pas non ; mais crois-tu qu'avec nos habits civils et nos chapeaux en poils de lapin, nous ne ferions pas aussi belle figure ? D'autant plus que c'est *officieusement* que nous allons faire cette démarche, avait repris Pinton.

On s'était donc rallié à ce dernier avis. Nos compères — pardon — les trois délégués marchaient en silence et, seul, le bruit de leur pas résonnaient sur la terre à demi crevassée par les premières morsures du froid. En les ramures décharnées des arbres, ça et là, un vol de corbeaux se posaient et leurs croassements annonçaient un hiver rigoureux.

Les couleurs vert-sombre du houx moucheté de rouge mettaient seules une note de vie dans ce paysage hivernal. Aux cieux couraient de sombres nuages, à peine quelques rayons d'un pâle soleil parvenaient-ils à les illuminer d'une lueur opaque.

— Cristi, il fera frisquet cet hiver, s'écria Plazondon, tout en ramenant sur sa figure son cache-nez.

— M'est avis qu'on boira de l'alcool ferme, père Pinton, appuya Cassonnade en raffermissant sous son menton les brides d'un chapeau 1830.

— D'autant plus, repartit Pinton, que tout le monde pourra en boire à gosier que veux-tu ; j'en ai acheté beaucoup plus que les années précédentes, car j'ai envisagé notre future période électorale de l'an qui vient, voire même que j'ai fait aussi un réassortiment complet de jeux de cartes. Cela ne m'a pas coûté bien cher, car je l'ai eu par le minis-

Digitized by Google

tère du domestique de M. Bondépart, qui est croupier aux eaux d'Aix.

— C'est bien ce bonhomme aux yeux chafouins, aux gestes patelins et à la démarche sautillante — comme un moineau — qui est venu s'installer, l'an passé, chez Zingons — le ferblantier ?

— Oui, répondit le cafetier à Cassonnade, au surplus je me demande un peu ce qu'il est venu faire dans le pays. Pas moyen de tirer un mot de son domestique sur ce sujet. M'est avis qu'il y a anguille sous roche.

A ce moment un bruit insolite fit tressaillir les voyageurs. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Quelques lapins de garenne que nous dérangeons, pour le moins, se mit à dire Plazondon.

Les hommes reprirent leur chemin sans se détourner. S'ils avaient sacrifié à la curiosité, ils auraient entrevu la silhouette de Pipmot qui, furtivement, les suivait par un vrai sentier de chèvres où les ronces et les épines croissaient en pleine liberté.

— Ah ! mes bonshommes, murmura le courtier, vous ne savez pas ce qu'est venu faire M. Bondépart dans le pays ? Vous le verrez bientôt ; mais en attendant bercez-vous dans vos rêves de grandeurs. La désillusion, de son aile noire, aura tôt fait d'obscurcir votre ciel mythologique....

Tout de même j'ai bien failli être découvert ; je vais couper à droite et rentrerai par les communs du château ; c'est l'heure de la messe, il n'y aura personne et je pourrai me glisser, sans être vu, derrière le pavillon de chasse où se tient chaque matin M. le Baron et, de là, je serai aux premières loges pour entendre ce qui se dira.

— .... Bougre, que c'est encore long pour aller

Digitized by Google

chez tes patrons, répartit Cassonnade, dont les plus grandes courses se réduisaient autour de sa banque.

— Tiens, voilà la grille du château qui se profile à 200 mètres ; allons du courage pour l'honneur des pompiers de Saint-Agathon, rétorqua Plazondon qui maintenant sifflait — comme un merle — tant il était fier de pouvoir jouer le rôle de chef de mission, comme l'avait si bien déclaré Cassonnade — lecteur assidu du *Petit Journal.*

Le château des Trois-Croix affectait une forme quadrilatère circonscrite par des pavillons. La cour d'honneur donnait accès à un perron dont la terrasse était ornée à profusion de plantes exotiques, rapportées des pays chauds par le châtelain, à l'époque de son service dans les spahis.

On remarquait notamment deux superbes youkas, cerbères impassibles à l'aigrette blanche.

A droite et à gauche les écuries et remises dont l'une renfermait un omnibus de famille, appelé à jouer, dans la suite de ce récit, un rôle prépondérant.

— Mazette, pour être une jolie habitation, il n'y a pas à dire de non, répartit Cassonnade.

— Tout de même, on a beau dire, il y a des heureux en ce monde, soupira Pinton.

— Bin, ils ne l'emporteront pas *en terre* avec leur carcasse leur château, les patrons, quand ils décéderont, répliqua philosophiquement Plazondon. Mais tout cela est bel et bon, occupons-nous de nos petites affaires ; nous allons passer sous la voûte que vous voyez là à droite et nous traverserons les communs pour nous rendre au pavillon d'été que M. des Trois-Croix a fait édifier.

Tous les jours il s'y trouve.

Digitized by Google

La grille étant ouverte, le trio entra ainsi sans déranger personne. Planté au milieu de la cour, Cassonnade ne pouvait démarrer malgré les appels réitérés de ses collègues.

— Voyons, veux-tu prendre racine ici, clama Pinton ?

— Je peux donc pas regarder ces volets ?

— Tu y vois grand chose, ils sont fermés,

— J'admire leur hauteur.

— Ce sont des portes-fenêtres reprit Plazondon, heureux de faire parade de sa science de cicérone. Derrière, il y a un grand salon tout orné de portraits, de plantes, de lustres qu'on dirait un vrai reposoir; puis y a un tapis rouge comme celui que met M. le curé, quand l'évêque vient chez nous.

— Soyez tranquille, mes amis, nous verrons tout cela un jour ou l'autre, car si M. des Trois-Croix veut bien faire honneur à notre proposition, il donnera sans doute une grande fête.

Décidé par cet argument péremptoire, Cassonnade s'enfonça, avec ses compagnons, sous la voûte et ils débouchèrent dans un jardin où l'on remarquait un superbe magnolia.

— Pour lors qu'on se croirait être dans un palais de fées, s'écria Pinton, après la traversée du tunnel. En effet, devant la cour se voyait un splendide parterre gazonné, dont les massifs étaient encore parés de chrysanthèmes — les derniers de la saison — inclinant vers la terre leurs panaches multicolores.

— V'là qui aurait fait de jolis pompons pour nos casques, se mit à dire Cassonnade, en désignant un lot de ces fleurs se faisant remarquer par leur couleur safran.

— Allons, marchons... et le fermier prenant le bras

Digitized by Google

de Cassonnade, après avoir traversé un petit bois, ils passèrent devant une grotte où un amour semblait avec ses flèches — vouloir détruire les toiles d'araignées tissées à hauteur de son nez.

Enfin, la silhouette du pavillon se dessina à leurs yeux, les murs étaient en bois tressé qu'encadraient d'épaisses voliges en chêne, des croisillons de verres de couleurs épandaient une lumière chaude — donnant l'illusion de la vie — sur des vues exotiques : chasses à l'éléphant, au tigre, etc.

Une haute futaie encadrait le pavillon.

Après avoir fait l'ascension (!) du monticule où se trouvait le fameux pavillon, Plazondon ayant heurté à la porte, celle-ci s'ouvrit laissant profiler dans sa baie la silhouette du baron.

De taille moyenne, la figure encadrée d'une soyeuse barbe noire, M. des Trois-Croix en costume de chasseur : pantalon et veston de velours cotelé, avait, ma foi, fort grand air. Sa physionomie, qu'illuminait le regard d'yeux aux noires prunelles, s'éclaira d'un franc sourire, quand il eut aperçu son fermier. Pinton et Cassonnade s'étaient prudemment mis derrière leur chef de file.

— Vous voilà, mon brave Plazondon, il ne vous est au moins rien arrivé de malheureux depuis cet incendie, dit en lui tendant la main M. des Trois-Croix.

— Que non, notre maître ; mais, comme dit le proverbe un malheur n'arrive jamais seul. D'ailleurs, ces messieurs, et s'étant retourné, il désigna ses compagnons qui restaient chapeau bas, dis-je, sont venus vous entretenir avec moi d'un fait collectivement regrettable qui nous est arrivé.

— Ah bah ! vous jouez donc de la guigne, reprit

Digitized by Google

le châtelain, en serrant la main aux nouveaux présentés. Vous êtes bien, si je ne m'abuse, MM. Pinton et Cassonnade, nos honorables commerçants de Saint-Agathon ?

— A votre service, M. le baron, reprirent en chœur les susdésignés.

— Rentrez donc, mes amis, nous allons deviser de ce qui vous intéresse, tout en vous faisant goûter d'un rhum qui vient directement de la Jamaïque.

A peine la porte du pavillon s'était elle refermée, qu'un craquement se fit entendre dans la haie qui, d'un côté, se trouvait en bordure du chemin.

On a deviné que c'était Pipmot qui venait d'arriver et de prendre ses positions d'écoute.

— Je n'aurai pas perdu ma journée, se dit à lui-même le marchand, tout en s'installant au dessous d'un des côtés du pavillon.

Au dedans, un bruit de voix mêlé à des heurts de verres attestait que la discussion maintenant battait son plein.

— Ma foi oui, M. le Baron, sans l'astuce de Plazondon, nous étions perdus et notre corps de pompiers aurait été brûlé sous les feux de salves ironiques de nos concitoyens, s'écriait Cassonnade devenu de plus en plus lyrique, grâce à ce satané petit verre de rhum, qui semblait devoir être brisé à chaque instant sous les rudes doigts de l'honorable commerçant.

— Évidemment des pompiers sans pompe, cela ne se voit pas tous les jours, répliqua M. des Trois-Croix ; mais la population, il me semble, sans qu'il fut besoin d'insister, aurait dû comprendre que vous vous étiez trouvé en cas de force majeure.

— Pensez donc que ce satané instrument m'a

Digitized by Google

aussi fait perdre un gendre en la personne de Chamclot, le garde-champêtre, reprit en voix de crécelle, Pinton.

— Pour le coup, fit le châtelain, je ne saisis pas bien. En deux mots, Pinton fit la genèse de cette idylle manquée.

— Pour un mari de perdu, deux de retrouvés, votre fille Zélie est gentille et les soupirants ne lui manqueront pas ; tenez, j'ai en vue pour elle un brave garçon, le brigadier Gardavo, mon ancien ordonnance de spahis ; laissez-moi m'en occuper et foi de baron des Trois-Croix, dans trois ou quatre mois, la chose sera faite.

Pinton, dans son trouble, ne sut que balbutier des paroles inintelligibles, que le baron prit dans leur bon sens.

— Mais revenons à la pompe, il faudra y remédier, continua le châtelain, car maintenant aucun des trois délégués n'osait aborder la terrible demande, bien que depuis quelques instants ils s'efforçassent de se donner du courage en se poussant mutuellement les coudes.

— Allons, je vois que si je ne parle pas le premier, vous vous en irez sans avoir vidé votre sac, mes braves, auparavant je vais ouvrir une croisée pour chasser la fumée de nos pipes. Le châtelain avait généreusement mis son tabac à la disposition des trois compères.

Ce disant, M. des Trois-Croix ouvrit la fenêtre située au dessus de l'endroit où se trouvait Pipmot. S'étant adossé contre l'appui de la fenêtre et faisant face à ses interlocuteurs, le châtelain émit la phrase suivante qui retomba — telle une bombe — sur la cervelle des trois électeurs de Saint-Agathon.

Digitized by Google

— Je comprends l'affaire, vous venez me demander non seulement un conseil, mais aussi un secours.

— Pour dire de non, ça ne serait pas, répliqua finement (!) le fermier.

— Eh bien! mes amis, je vous achèterai une pompe, Mme la Baronne en sera là marraine et le baptême se fera solennellement dans la cour d'honneur.

Les trois hommes se levèrent comme mus par un ressort secret, et aux paroles de remerciement qu'ils avaient préparées, il se fit un éloquent silence.

— C'est dit, mais je crois qu'il y a quelque chose qui déplaît à Pinton, reprit le baron.

De fait, depuis un moment Pinton semblait marmotter entre ses dents.

— C'est, je parie, le baptême de la pompe qui l'offusque. Mais, mes amis, un instrument qui recevra le baptême du feu doit bien, au préalable, recevoir celui de l'eau. Dame, il faut bien voir comme l'instrument se comportera sous cette douche.

Cet argument péremptoire emporta les derniers doutes de Pinton, d'autant plus qu'à son oreille le baron avait eu la précaution de lui glisser une phrase que nous ne dévoilerons pas pour l'instant.

On se sépara, après avoir pris jour pour l'achat de la pompe, tout en jurant de garder le plus profond secret sur tout ce qui venait de se passer.

Seul Pipmot, qui n'avait rien perdu de toute la conversation, se promit d'aller dare dare verser dans l'âme du Maire, les ferments des futures discordes. Une ombre seule altérait sa joie, il n'avait pu saisir exactement la date de la réception de la pompe.

René des Pomeys.

(A suivre.)

Digitized by Google

Coins de Nimes

Le Mazet

A M. Georges Maurin.

Là-bas, à l'extrémité du faubourg s'ouvrant sur la plaine, la petite maison de Tonin Parade se dresse au bord de la grand'route. La grille qui surmonte le mur laisse entrevoir la terrasse étroite qu'abrite une tonnelle de vignes. La façade du logis s'ombrage de deux platanes. Tonin Parade se montre sur le seuil, « en bras de chemise, » la pipe aux lèvres... Il contemple l'horizon clair, qui, au loin, borne les champs de blé, d'orge et d'avoine. L'après-midi ensoleillée est une jolie fête de lumière dans le paysage sec et plat. Un vent léger frissonne aux cimes des arbres. Tonin Parade se plait à la douceur quiète de l'heure, et, béatement, il fume.

De la ville proche, s'élèvent des bruits de foule, jaillissent des sifflements de locomotive. Un roulement de voiture s'accentue. Des villageois se rendent aux Arènes pour « voir » la course de taureaux.

Digitized by Google

Un, deux, trois bicyclistes se suivent gagnant la campagne. Leurs vêtements clairs font une tâche lumineuse qui s'enfonce sous le dôme fouillu des platanes. — Tonin Parade rentre sur sa terrasse, et bientôt, reparaît une chaise à la main. Il la porte au pied d'un arbre, s'assied, adossé au tronc, étend les jambes, croise les bras, et, la pipe aux lèvres, contemple l'horizon clair....

*
* *

L'Esplanade

Dans l'ombre solennelle de l'espace, une rumeur va, vient, glisse au ras des marronniers, suit l'allée circulaire emplie de pas, de gestes invisibles. La paix du soir embrume les silhouettes, ouate l'éclat des voix et tisse un voile de mystère autour de la foule. Parmi les groupes aux chaises rapprochées, des coins s'improvisent et chuchotent. Ça et là, les réverbères plaquent des pans de clarté... Du kiosque surélevé, ou des formes s'immobilisent, voici que des sons s'élèvent. Sur la cohue qui se tasse et se tait, des ondulations de rythme s'épandent... Pourtant de menus murmures papillotent narquoisement. Une voix féminime claironne, flûtée. Les paroles légères trottent, pirouettent, les inflexions apprêtées minaudent, les rires brefs zèbrent l'immense mélancolie de la nuit qui s'endort dédaigneuse... Et d'autres soirs s'évoquent, des soirs de

Digitized by Google

silence sacré, où fleurissent des pensées douces et graves,

> Au calme clair de lune triste et beau
> Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
> Et sangloter d'extase les jets d'eau
> Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

*
* *

L'Avenue

Un matin lumineux s'est levé sur l'avenue charmante. Au seuil de la gare, une vie neuve s'étire. Les devantures des cafés s'entrebaillent en bougonnant. Des pas surgissent, hâtifs. Un vol de bicyclettes s'aventure, en quête de routes larges. Le long des murs, des ombres discrètes glissent vers la paroisse du quartier. Et tout cet éveil timide a la grâce des minutes qui vivent peu. Les arroseurs donnent à ce paysage urbain la joliesse polie et luisante d'un chromo... Des « jardinières » de laitiers sèment des sonneries bêlantes. Puis, sous le jour qui s'épand dans un vacarme de lumière, des voix matérialisent le décor, dissipent sa suavité matutinale. Bientôt l'agitation quotidienne profanera ce coin de faubourg sélect. Les hautes façades bourgeoises sommeillent encore. Peu à peu, des omnibus surviennent et, devant la gare, côte à côte, s'assemblent en une rangée régulière d'où jaillissent des piaffements sonores...

Digitized by Google

*
* *

La Fontaine

La foule enfantine et ravie s'ébat. Les tintamarres crépitants, les mélodies martelées, les sonneries stridentes, secouent d'une ivresse miséricordieuse la cohue béate et professionnelle. La vulgarité du spectacle apparaît tou chante : tant de frustes sensibilités s'y éjouissent ! — Le soir, dans l'immense obscurité du ciel, des torches clignotent avec bonté. De la joie s'épand dans l'envol des flammes fumeuses. Les pitreries éraillées exaltent les rires. Seul, un silence morne cerne les « cabines » honteuses, cerclées d'ombres...

Proche de cette rumeur de foule en liesse, une paix hautaine et séculaire emplit le parc divin. Un pont très court sur le canal paisible s'offre au seuil de l'avenue vaste. Et là — fermoir ajouré d'une ceinture de pierre, — la porte élégante dresse délicatement sa ciselure d'or... En ce merveilleux jardin, le soir tiède s'alanguit. Voici à quelques pas, la lourde silhouette du bon Jean Reboul. L'attitude méditative de son visage semble s'animer d'intelligence parmi le recueillement des choses. Les yeux du rêve donnent la vie à ce blanc vieillard immobile, et le promeneur solitaire devine comme une exhortation sur ces lèvres sans souffle. L'image rivée au sol natal, conseille la tendresse que sollicitent ces coins de nature. Ils furent les témoins de nos premiers jeux

Digitized by Google

et de nos tremblantes ivresses. Vers leur horizon familier se réfugièrent les frêles élans de nos imaginations adolescentes. Et la paix nocturne qui revêt de grandeur l'éternelle songerie du poète, donne à ses paroles invisibles une caresse chuchotante qui nous trouble profondément — comme d'outre-tombe...

PHŒBUS JOUVE.

Digitized by Google

A TRAVERS LES REVUES

MINERVA est la meilleure incontestablement des revues fondées depuis peu. Impression soignée, rédaction choisie, composition variée et de bon aloi, c'est une revue qui fait honneur à ses auteurs et à ses lecteurs. Dans un de ses derniers numéros je signale un fort bon article de notre directeur honoraire, M. Rocafort, sur *l'Enseignement de l'histoire nationale au lycée*. L'article donne à penser, et d'une façon peu gaie, sur ce que M. Faguet a appelé le fléchissement de l'idée patriotique. Il est indéniable qu'une partie de notre haut personnel enseignant n'a aucune préoccupation de l'amour de la patrie, et ne cherche qu'à éteindre ou à déformer cet amour chez ses élèves. Il y a longtemps que Fustel de Coulanges avait déploré ce triste travers, et constaté la tournure d'esprit toute contraire en Allemagne. Quand nos voisins veulent citer un roi blâmable ou un évènement fâcheux, ils se gardent bien de l'emprunter à leur histoire, ils s'adressent à la nôtre. Nous, au contraire, nous ne nous en prenons qu'à la française, et chaque parti travaillant de son côté il se trouve que tout notre passé est une chaîne de fautes ou de crimes. L'étroitesse d'esprit dont font marque aujourd'hui les Seignobos, les Bouglé, les Chauvelon, les Rosenthal, les Berr, les Havet, et tant d'autres

Digitized by Google

qu'on pourrait dire, est incroyable et navrante. « Les devoirs envers la patrie, dit M. Havet que M. Monod approuve, se confondent avec les devoirs envers l'humanité. » Quand deux membres de l'Institut pensent ainsi, comment penseront les simples professeurs et les petits élèves ? Heureusement, le prestige des intellectuels a fait son temps, et si nous avons bousculé la hobereaucratie ce n'est pas pour la remplacer par la pédantocratie. Les petits miasmes que se permettent nos professeurs de facultés autour de la statue de Douce France, comme disaient nos pères, de Douce Ennemie France, comme disait plus admirablement encore un vieux poète anglais, n'ont d'inconvénients, en somme, que pour eux et leurs voisins. Mais M. Rocafort n'en a pas moins raison de signaler leurs incongruités. On a jadis tourné en dérision l'histoire-batailles. Ah ! la plaisante histoire par quoi on l'a remplacée ! Qu'on nous laisse en paix avec les institutions et les évolutions, vues surtout à travers les lunettes qu'on sait, et qu'on nous rende les bonnes vieilles anecdotes d'autrefois. Il y a plus de vérité et de beauté dans le « Tout est perdu fors l'honneur ! » Et dans le : « A moi Auvergne, ce sont les ennemis ! » que dans les gros livres indigestes de nos cuistres. Qui n'a pas lu l'*Introduction aux sciences historiques* de MM. Langlois et Seignobos ne sait pas jusqu'où peut aller la niaiserie arrogante et bouffonne de certaines gens.

***

Sur le même sujet à peu près, je signale un intéressant article de M. Frank-Funk Brentano (*l'Enseignement de l'Histoire* — le servage au Moyen-âge,

Digitized by Google

la liberté) dans la RÉFORME SOCIALE. L'auteur n'y prend pas à partie les ennemis de la patrie (que M. Georges Goyau, naguère, a si bien drapés dans son livre *l'Humanitarisme et l'Idée de patrie*), mais il montre combien nous nous faisons d'idées fausses sur le temps jadis, et telle anecdote qu'il nous conte en passant nous plonge en effet dans l'étonnement. Voici ce qui se passait sous Louis XV, au temps du bon plaisir et de l'autocratie absolue, n'est-ce pas ? On cherchait l'auteur d'une satire parue contre le Roi et Mme de Pompadour, et déjà M. de Maurepas soupçonné avait été exilé. Un jeune homme, M. Leroy de Fontigny, habilement entortillé par M. d'Argenson, le ministre, finit par dénoncer l'auteur. C'était un grand service, dans les idées du temps, rendu à la Monarchie. Que pensez-vous qu'il arriva ? Sa mère, honteuse de l'acte du jeune homme, va trouver le ministre et exige que son fils soit exilé à la Martinique. Tout ce que put faire M. d'Argenson fut d'accorder à son ami une grosse gratification et une pension pendant le temps que sa mère fixerait à son éloignement. Essayez de transporter l'histoire de nos jours, avec n'importe quel parti au pouvoir, d'ailleurs !

Je profite de l'occasion pour dire combien est estimable et intéressante la revue d'où je tire cette historiette. La *Réforme sociale* est l'organe des *Écoles de la paix sociale* fondées par Le Play ; elle défend à la fois les idées libérales et les idées de progrès social par la concorde. Notre compatriote M. Cheysson est un de ses directeurs, et notre compatriote M. Cazajeux est son secrétaire de rédaction. La Revue n'a pas dans nos pays l'extension qu'elle devrait avoir. Le dernier numéro qui justement contient la liste

Digitized by Google

de ses abonnés, énumère pour Nimes : MM. Benoit-Germain, de Boyve, de Castelnau, Costier, de Péle rin, Riboulet, d'Éverlange et Vernhette ; hors Nimes, l'abbé Ponsonnaille. C'est trop peu. La Revue, qui paraît deux fois par mois, et qui tient le lecteur au courant de tout le mouvement social, ne coûte que 15 francs. Beaucoup d'usiniers, de chefs d'exploitation, aussi de lettrés à professions libérales devraient s'y abonner. Il est surprenant que les Sociétés d'études, les Cabinets de lectures, les Cercles littéraires, les Chambres de commerce, les Syndicats, si nombreux dans notre région, ne la reçoivent pas ; et j'aime à croire que cet appel bien désintéressé portera ses fruits, d'autant que la Revue n'est inféodée, on le sait, à aucun parti politique ou religieux. C'est M. Anatole Leroy-Beaulieu qui est président du conseil d'administration de la Société et M. Alexis Delaire, secrétaire-général. De pareils noms sont rassurants pour tout le monde, et ne sont gênants que pour les sots et les énergumènes.

*
* *

Je parlais dans le dernier numéro de la Revue nimoise la *Paix par le Droit*, et de son collaborateur heureusement pas nimois M. Lucien Le Foyer, qui exprimait des idées si étranges sur le patriotisme. Sa diatribe était dirigée contre M. Deherme, et ce m'est une occasion de signaler au lecteur la vaillante et intéressante revue de ce dernier LA COOPÉRATION DES IDÉES. M. Deherme, fils de ses œuvres dans la force du terme, simple ouvrier du faubourg Saint-Antoine, a fondé la première Université populaire, et la seule, je crois, qui marche sérieusement. Il y a

Digitized by Google

toujours défendu les principes de liberté et, dans une affaire bruyante, on l'a vu protéger son conférencier contre la stupide intolérance déchaînée hélas par des savants, des poètes et des sorbonicoles. (Je dois ajouter que dans la circonstance M. Lucien Le Foyer défendit la cause de la tolérance, mais avec des raisons dont ni les tolérés, ni la tolérance elle-même n'avaient à lui savoir grand gré.) Je citerai donc quelques fragments d'un article de M. Deherme, celui probablement qui lui a valu les attaques de M. Lucien Le Foyer :

« La patrie est un sentiment et un fait. Elle est aussi indispensable à l'ordre social qu'au progrès de l'humanité. — Une nation a un tempérament physiologique, psychologique et moral. Ce tempérament se manifeste dans la variété indéfinie des caractères individuels. Une France qui serait seulement radicale socialiste, serait sans doute fort profitable au parti radical socialiste (1); elle ne le serait point pour elle-même ni pour l'humanité. Ce qui est sa force, sa vitalité, son génie, c'est la diversité des éléments dont elle est composée. Un royaliste, un catholique, un socialiste, un protestant français sont également nécessaires à la nation française aussi bien qu'à la liberté.— Le mal profond de ces temps est la lâcheté, cultivée soigneusement par la surenchère de la démagogie électorale. Ce n'est pas la paix que nous voulons, au fond, ce sont les sacrifices de la guerre

(1) Non, puisqu'il n'y aurait plus de parti exploitant la masse. C'est pour cela que les partis tiennent à rester partis. Il en est ainsi des religions. On a opposé à la manie convertisseuse des églises chrétiennes la tolérance de l'Islamisme. C'est tout simplement que dans les pays musulmans les infidèles paient de lourdes charges dont sont dispensés les croyants, et que les conversions à l'Islam diminuent les ressources du Trésor et accroissent les charges du parti dominateur.

Digitized by Google

que nous redoutons. Si nous nions nos devoir envers la patrie, c'est pour nous délier de tout devoir social. — On ne suppose point que je veuille faire l'apologie de la guerre, elle fut un grand instinct, elle n'est plus qu'une survivance. Toutefois, si elle nous paraît être le scandale de la raison, elle est préférable à la bassesse. Elle coûte cher, mais a-t-on fait le compte de la politique et de la finance? Elle tue, mais la bataille économique aussi fait des victimes, et nous ne lui devons rien de grand. Nous savons déjà que la gloire fait mieux les hommes que le lucre. La guerre fut éducatrice. Et la paix n'a pu être encore que l'inertie, l'inertie la corruption, et la corruption la fin des races. Toute civilisation est d'origine militaire. »

Ce sont là de nobles et fortes paroles qui rendront, je crois, M. Deherme sympathique à tous les lecteurs de la *Revue du Midi*. Je crois bien faire en ajoutant que sa Revue, très intéressante et très bien rédigée, paraissant chaque mois par fascicule de 48 pages environ, ne coûte que 3 francs par an. A ce prix modeste, vous seriez inexcusable, mon cher lecteur, de ne pas envoyer votre abonnement 157, rue du Faubourg-Saint-Antoine, Paris.

*
* *

Puisque cette chronique se trouve, par la rencontre des choses, consacrée surtout aux études sociales, j'ajoute quelques noms de Revues de ce genre que j'ai suivies en 1902 et qui m'ont plus particulièrement intéressé. *L'Union pour l'Action morale* (152, rue de Vaugirard, Paris; prix, 10 francs) paraissant sous l'inspiration de MM. Charles Gide, Samuel Cornut,

Digitized by Google

Paul Desjardins, Wagner et autres. *La Revue populaire d'économie sociale* (16, rue du Faubourg-du-Temple, Paris ; 5 francs) avec MM. Mabilleau, L. de Seilhac, G. Blondel, Martin Saint-Léon, tout l'état-major du Musée social. *Le Sillon* (4 *bis*, boulevard Raspail, Paris; 8 francs) dirigée par M. Marc Sangnier, qui a organisé au quartier latin un Institut populaire dont le succès semble égal à celui de l'Université populaire de M. Deherme. *La Revue catholique des Institutions et du Droit*, très sérieuse, qui paraît à Lyon et fait ainsi de la bonne décentralisation d'esprit. Enfin le *Mouvement socialiste*, dans un tout autre esprit, je n'ai pas besoin de le dire, qui publie en ce moment une très curieuse enquête sur l'anticléricalisme et le socialisme.

SCRUTATOR.

Digitized by Google

LES LIVRES

Frédéric Nietzsche. **Le Voyageur et son ombre,** traduction d'Henri Albert (*Mercure de France*, 1904).

Nietzsche est entré définitivement dans la gloire. Les Allemands reconnaissent en lui leur plus grand prosateur depuis Gœthe, et les hommes de tout pays le regardent comme un des plus grands remueurs d'idées, et peut-être le plus grand excitateur d'esprits de notre temps. Comme il y a déjà tout une littérature qui lui est consacrée, je n'insiste pas sur sa philosophie, où les bons sauront sans trop de peine distinguer le paradoxal et ne prendre que le sain. On a fait un *Auguste Comte conservateur*, et un *Montaigne chrétien ;* il serait facile aussi de faire un *Nietzsche moral, moraliste et moralisateur.* Lui-même, semble-t-il, se doutait bien que ses premiers adhérents ne seraient pas ses vrais fils spirituels, et il avait dit quelque part à peu près ceci : Ceux qui me continueront vraiment seront ceux qui s'éloigneront de moi. Il est curieux à ce propos de voir ce que, dans ce dernier volume, Nietzsche qui s'appelait volontiers l'Antéchrist, et qui d'un bout à l'autre de son œuvre semble ne respirer que la haine des choses évangéliques, finit par penser du Christianisme : « Que l'on songe à la Rome de Juvénal, à ce crapaud venimeux aux yeux de Vénus, et l'on comprendra ce que cela veut dire que de dresser une croix devant le monde, l'on vénérera la tranquille communauté chrétienne et on lui sera reconnaissant d'avoir envahi le sol gréco-romain. La plupart des hommes naissaient en ce temps là avec l'âme assouvie, avec les sens d'un vieil-

Digitized by Google

lard ; quel bienfait c'était de rencontrer ces êtres qui étaient plus âmes que corps et qui semblaient réaliser cette idée grecque des ombres du Hadès : des formes craintives et falotes, glissantes, stridulentes et bénignes, avec l'expectative d'une « vie meilleure » ce qui les avait rendus modestes, leur avait donné une patiente fierté et un mépris silencieux. Ce christianisme considéré comme glas de la bonne antiquité, sonné d'une cloche félée et lasse, mais d'un son pourtant mélodieux, ce christianisme, même pour celui qui maintenant ne parcourt ces siècles qu'au point de vue historique, est un baume pour l'oreille, que dût-il donc être pour les hommes de l'époque ! »

Le morceau, on en conviendra, est savoureux ; que serait-ce si on entendait rugir le monstre dans sa langue ! Que dites-vous encore de ceci : « Tout comme Beethoven fit de la musique par dessus la tête des Allemands, tout comme Schopenhauer philosopha au dessus des Allemands, Gœthe écrivit ses drames au dessus des Allemands. » Et de ceci : « Les hommes parfaits sont ceux qui agissent toujours à cause du bien et aboutissent toujours au beau, sans y songer. » Êtes-vous encore curieux de savoir les huit grands hommes que Nietzsche regardait comme ses maîtres, un peu comme ses pairs ? Les voici : « Épicure et Montaigne, Gœthe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Scopenhauer. » Ma foi, la langue française est bien représentée dans l'octave !

*
* *

L'Abdication, roman social, par Gabriel d'Azambuja (Briguet, éditeur, rue de Rennes, Paris).

Roman social, et par conséquent roman politique, car, n'en déplaise à l'école dont M. Gabriel d'Azambuja est un des meilleurs maîtres et M. Edmond Desmolins le recteur, il n'y a rien de si social que la politique. A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ? Eh saprelotte oui, faites-moi de bonne politique, je vous ferai même de bonnes paires de bottes ! Le roman

Digitized by Google

dont je parle pourrait s'intituler, de l'aveu même de l'auteur : Comment un perd une circonscription... C'est dire qu'il intéressera non seulement ceux qui en ont une à perdre ou a gagner, mais aussi ceux qui contemplent suavement sur la grande mer se débattre les esquifs électoraux. Il n'y a rien de si psychologique, donc de si intéressant en somme, qu'une élection, et c'est pourquoi les gens les plus graves, graves, graves, comme disait ce fumiste de Cros, s'intéresseront à l'histoire des incartades de la comtesse de Blincourt, qui coûtent à son mari un siège à la Chambre à la joie du nommé Gribergier lequel, pourtant, ne vaut pas cher...

*
* *

Les Gens de Tiest, par Georges Virrès (Froment et Cie, Paris et Bruxelles).

C'est une histoire touchante, celle d'un vieux garçon timide et naïf qui aime une vieille fille d'un amour silencieux et qui finit, les circonstances l'aidant un peu, par se déclarer ; et les fiançailles se nouent sous le regard souriant d'autres fiancés, mais ceux-ci jeunes, et faisant avec leurs vieux parents le plus frais et le plus charmant contraste. Le tout dans un cadre de petite ville flamande, d'une exactitude minutieuse et d'une vie intense, comme ces vieux tableaux de Van Ostade ou de Jean Steen. Tout le monde lira avec plaisir cette histoire, les âmes sentimentales pour la notation délicate de fugitives nuances, les esprits artistes pour la reconstitution de cette petite ville de Tiest, qu'on croit vraiment habiter, si vite devient-on familier avec sa « Société », son « Béguinage », ses associations de dames charitables et cancannières, ses vieux retraités, ses jeunes copurchics, ses politiciens entre deux âges tout le personnel inévitable d'une petite ville belge...et en France nous sommes tous plus ou moins belges. M. Virrès, qui est déjà très connu par ses romans de la *Bruyère ardente* et d'*En pleine terre*, vient de prouver que ses études de petites villes ne le cèdent en rien à ses observations de vie rurale,

Digitized by Google

*
* *

L'Influence de Saint François d'Assise sur la civilisation et les arts, par Alphonse Germain (Bloud, 4, rue Madame, Paris).

Voici un petit volume de 64 pages qui contient plus de faits et d'idées que certains gros in-folio. C'est qu'il y a eu peu d'hommes ayant plus d'action sur le monde que le « Petit Pauvre » de Jésus, et qu'on n'a jamais tout dit quand on parle de lui. « Civilisateur, éducateur social, initiateur au beau suprême, conquérant d'âmes, il mérite certes, dit son nouvel historien, le nom d'Orphée chrétien dont on l'a salué. » On sait que sa gloire, non pas obscurcie, mais un peu négligée au siècle dernier, a eu de nos jours un renouveau admirable et que la figure de cet Apôtre de la Joie a trouvé dans toutes les églises chrétiennes de dévots admirateurs. Un élève de la Faculté protestante de Montauban, M. Paul Sabatier, lui a consacré des pages profondément et sincèrement émues, et l'on sait que Renan, de son côté, avait salué en lui l'homme qui s'était le plus rapproché de Jésus. L'Institut vient tout récemment de signaler aux érudits et aux penseurs l'intérêt qu'il y aurait à consacrer un ouvrage d'ensemble à ce grand saint latin, qui est à demi français puisque son nom François lui fut donné en notre honneur. Et, à ce propos, comme les liens entre l'Italie et la France, à ce moment du Moyen-Age, étaient nombreux! Dante habite Paris, et commence, dit-on, en provençal sa *Divine comédie* (que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour qu'il ait persévéré, et pourquoi l'idée ne vient-elle pas à quelque félibre érudit de traduire au moins quelques chants en provençal du temps, comme Littré par un étonnant tour de force et tour de constance a traduit tout *l'Enfer* en français du XIV[e] siècle ?) ; Pétrarque vit à Avignon, immortalise Vaucluse et chante Laure de Noves dont devait sortir (ô ironie) le marquis de Sade ; Boccace est français et

Digitized by Google

même parisien par sa mère. Le succès de saint François sur la terre de France n'est donc pas surprenant. Ceux qui s'intéressent au plus aimable des saints, liront avec joie le petit livre si substantiel de M. Alphonse Germain. Il ne comprend que quatre chapitres : L'influence du saint sur la civilisation. L'œuvre du saint continuée par sa famille. L'influence du saint sur la poésie et la littérature. L'influence du saint sur les arts plastiques. Mais chacun de ces chapitres fournirait matière à un livre entier. Peut-être saint François est-il, avec saint Bernard, l'exemplaire le plus parfait de l'humanité, et est-ce avec raison que le poète par excellence, Dante, les a pris pour guides tous deux dans son ascension paradisiaque, comme il avait suivi Béatrix, la femme idéale, dans les premières parties de son périple...

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

Plus de mévente de vins dans l'avenir, par Léon GUÉRIN, avocat à la Cour de Nimes.

Cet opuscule intéressera certainement nos viticulteurs. L'auteur y fait la leçon aux propriétaires et fait ressortir leur imprévoyance. « Si les propriétaires étaient prévoyants, aux époques où le vin se vend très cher, dit M. Léon Guérin, ils consacreraient une partie de leurs bénéfices, l'excédent de leur rémunération normale à augmenter sans cesse leur matériel vinaire ; de cette façon, ils auraient toujours de quoi loger les récoltes de l'avenir, comme si elles devaient constamment devenir plus abondantes. »

C'est là une vérité. Mais à notre avis, il y en a une autre. Le salut de la viticulture réside aussi, surtout après la loi sur les sucres, dans la variété des cultures et dans la qualité des

Digitized by Google

cépages. Il faudra désormais renoncer à rechercher la quantité et au contraire concentrer tous ses efforts vers la qualité, la culture des raisins de table tardifs et de bonne conservation, de consommation hivernale. Il y aurait là, pour M. Léon Guérin, une jolie étude à faire qu'il pourrait intituler : *La Transformation des cultures dans le Midi de la France.*

Digitized by Google

UN ÉVÉNEMENT THÉATRAL

Tout le public parisien a accueilli avec enthousiasme l'immense succès de **Résurrection** qui s'est confirmé et accentué encore après la 50e représentation et qui n'a pas seulement ému Paris, mais a suscité dans toute l'Europe un grand mouvement d'enthousiasme. La pièce de M Henry BATAILLE semble avoir déterminé l'heure de l'apothéose universelle du grand **Tolstoï**.

Nous sommes persuadés que tout notre public se donnera rendez-vous au Théâtre, à la représentation de **Résurrection**, qui aura lieu à Nimes, le vendredi 13 février.

A propos de cette représentation, nous offrons à nos lecteurs la primeur d'une conversation du célèbre comte **Tolstoï** dont nous garantissons l'authenticité.

Un correspondant russe, résidant à Paris, et qui est retourné pour quelque temps en Russie, a eu l'occasion de voir, ces temps derniers, **Tolstoï** à Iasnaïa-Poliana.

La conversation tomba sur **Résurrection**, dont son interlocuteur lui disait le grand succès à l'Odéon.

L'illustre patriarche des Lettres russes écouta attentivement les détails, qui lui étaient donnés sur la pièce tirée de son roman, sourit plusieurs fois, mais ne dit rien. Le soir, cependant, durant la partie de *vinte*, sorte de whist, qu'il fait régulièrement, il rappela à lui l'écrivain qu'il avait retenu à dîner et lui demanda d'autres impressions sur la représentation à Paris de **Résurrection**, puis il dit :

— On n'est vraiment sûr d'être compris, que lorsqu'on est compris en France.

Oui, il a été compris en France le chef-d'œuvre de **Tolstoï**, dont la tournée Albert CHARTIER représentera le 13 février une adaptation appelée au plus grand retentissement artistique. Le génie de l'auteur de *La Guerre et la Paix*, et d'*Anne Karénine* rayonne aujourd'hui d'hui d'une lumière si intense qu'il est parvenu au plus haut degré d'influence universelle ; ses chefs-d'œuvre appartiennent, par droit de conquête, au patrimoine collectif de l'humanité et sont devenus classiques dans le monde entier, s'imposant à l'admiration unanime de l'élite et de la foule avec une toute puissance de vérité et d'éloquence sublimes.

L'Administrateur-Gérant : Gervais-Bedot.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

Digitized by Google

Digitized by Google



JEAN-JUSTIN BRUGUIÈRE

Chirurgien en chef de l'Armée d'Italie.

1744 — 1804

UNIV. OF MICH.

Digitized by Google

LE CHIRURGIEN-MAJOR BRUGUIÈRE

(1744-1804).

Combien de personnages illustres de notre midi de la France passent inaperçus et restent tout à fait dans le silence de l'oubli malgré l'importance du rôle par eux joué dans le monde littéraire, scientifique ou militaire. Mention en est à peine faite dans les histoires locales. Faire connaître ces personnages qui ont rendu des services éminents, raconter leur existence, énumérer leurs œuvres et leurs exploits, n'est-ce pas un devoir à remplir, presque une injustice à réparer ? C'est ce que nous nous proposons de faire à l'égard du chirurgien-major Bruguière, une des célébrités sommiéroises.

Une circonstance inattendue nous a fait trouver, dans le tome II du catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Nimes, rédigé par M. Joseph Simon, conservateur de cette bibliothèque, à la page 65, n° 471, G. IX, l'indication suivante : « *Bruguière,* « *chirurgien en chef des armées de la République,* « *Discours pour l'Institut de Santé* ».

Nous voulions tout d'abord publier simplement ce discours, sans faire connaître la vie de son auteur ; mais notre cousin, le sous-intendant Bruyère, com-

Digitized by Google

missaire du Gouvernement du 1er Conseil de Guerre de Paris, consulté, nous a fourni des documents si nombreux relatifs à notre bisaïeul que, sur les instances de plusieurs personnes compétentes et grâce au bienveillant concours de MM. les Directeurs de la *Revue du Midi*, nous nous sommes décidé à écrire la biographie du chirurgien-major Bruguière ; ce personnage nous paraît digne, dans notre histoire locale, d'une mention particulière, tout aussi bien que son fils, le général Bruyère, (1) dont le nom, inscrit sur le monument patriotique élevé à Nimes, place d'Assas, en l'honneur des combattants de 1870, a été donné à un des quartiers de nos casernes d'artillerie et à une des rues de la ville de Sommières.

Voici la source des renseignements fournis par notre cousin, le sous-intendant Bruyère, et où nous avons puisé les éléments de cette biographie :

1° — Les états de services provenant des archives du Ministère de la Guerre ;

2° — Une lettre de Jean-Justin Bruguière à son fils ;

3° — Une lettre de M. Lombard-Dumas, gendre

(1) Le nom patronymique de la famille, tel qu'on le retrouve dans les archives de Sommières, était Bruguière. Cependant, sauf dans les premiers temps de sa vie militaire, la totalité des pièces et papiers officiels concernant le général portent le nom de Bruyère. De plus, à l'occasion de son mariage avec la nièce du maréchal Berthier, à la bénédiction duquel assista le pape Pie VII, alors interné à Savone, le général montra bien l'importance qu'il attachait à ce que son nom fût écrit dans la forme qu'il avait adoptée. Il écrivait, en effet, à son beau-frère et aide de camp, le capitaine Gautier, alors en congé à Sommières : « Je désirerais que toutes ces pièces (acte de « naissance, etc.) portassent le nom que j'ai adopté et sous lequel « m'ont été délivrées mes lettres de baron ; tachez d'arranger cela « avec M. le Maire ou avec le secrétaire de la municipalité ; car « Bruyère est notre véritable nom, et non Bruguière, et je me « rappelle d'avoir souvent entendu cette discussion entre mon père « et mon grand-père ;... et dans tous les cas, ni moi, ni mes « enfants, si j'en ai, n'en porteront pas d'autres. » (Biographie du Général Bruyère par son petit-fils le Sous-Intendant Paul Bruyère).

Digitized by Google

de M. Émilien Dumas au sous-intendant militaire Bruyère, en date du 16 octobre 1890 ;

4° — Les mémoires de Desgenettes, le célèbre médecin militaire, ouvrage peu connu, intitulé : « *Souvenirs de la fin du XVIII*e *siècle et du commen-* « *cement du XIX*e, ou Mémoires de R. D. G. (Des- « genettes) ».

A ces documents nous devons ajouter ceux que nous avons recueillis nous - même soit dans les archives municipales de Sommières, soit dans les souvenirs personnels de famille religieusement transmis par la femme et la fille du chirurgien-major : l'une, notre bisaïeule, Marguerite Niel, morte à Sommières, le 5 novembre 1844, dans la maison Combe, Grand'-Rue ; l'autre, notre grand'-tante, Françoise Bruguière, mariée à César Gautier, morte dans la maison Croye, le 13 décembre 1859. Notre grand'mère, Philippine Bruguière, mariée, le 4 février 1802, à Jean-François Nicolas, greffier de la justice de paix, est morte le 11 novembre 1815. C'est le culte pieux des ancêtres conservé dans le cœur de tous les membres de la famille Bruguière qui a inspiré cette monographie.

Bruguière (Jean-Justin), naquit à Sommières, le 12 avril 1744 (ses états de services portent le 15). Il était fils de Thomas Bruguière et de Jeanne Gaussen, habitants tous deux de la ville de Sommières. Son père avait été chirurgien du château national de sa ville natale. Le nom de cette famille, une des plus nombreuses et des plus notables du pays, se trouve à cette époque le plus fréquemment dans les registres de la ville. Un Jean - Joseph - Thomas Bruguière, cousin de Jean-Justin, connu sous le nom de Bruguière du Gard, a été sous l'Empire directeur-géné-

Digitized by Google

ral de l'Académie de législation de Paris, et a composé un poème en douze chants sur « *Napoléon en Prusse* » et quelques ouvrages politiques ; il a laissé divers manuscrits que la bibliothèque de Nimes conserve sous les n°s 496 et 497 du tome II. Ce littérateur publiciste naquit à Sommières en 1765 et mourut à Paris en 1834.

Le jeune Justin Bruguière ne fréquenta que l'école primaire de sa ville natale. A peine âgé de 15 ans, il entra comme chirurgien-élève à l'hôpital militaire de Montpellier, en 1759. Bruguière racontait plus tard très naïvement « qu'au sortir de la petite école de « Sommières, sa patrie, son père, chirurgien mili- « taire et qui le destinait à la même carrière, satis- « fait de son instruction, parce qu'il n'en avait « jamais appris davantage, le conduisit à l'armée « d'Allemagne, qui fit la guerre de sept ans (1) ».

Il partit donc comme employé à cette armée d'Allemagne commandée successivement par le maréchal de Contades, le maréchal de Broglie, le prince de Soubise, etc..... Le duc de Choiseul, appelé au pouvoir par Louis XV, venait de réorganiser les armées françaises qui éprouvèrent néanmoins de nouveaux échecs en Westphalie. Le jeune Bru- « guière fut placé par M. du Fouart, chirurgien- « major de l'armée, près du marquis de Castries, « blessé à la bataille de Rosbach. Cet officier géné- « ral ayant eu le bonheur de conserver son bras, « que la majorité des chirurgiens consultés, et « et Louis (2) était de ce nombre, voulait qu'on « amputât, témoigna à celui qu'il nommait plaisam-

(1) *Mémoires de Desgenettes*, t. II, p. 465.

(2) Louis (Antoine) le plus célèbre des chirurgiens militaires de l'époque (1725-1792).

Digitized by Google

« ment le sauveur de son aile droite, la plus géné-
« reuse reconnaissance. Les présents qu'il fit à son
« chirurgien pendant plus de vingt-cinq ans mon-
« tèrent au-delà de 100.000 francs. Bruguière reçut
« 100 louis (somme énorme pour les usages du
« temps) et de plus une culotte de velours noir avec
« la jarretière en galon d'or terminé en olive » (1).

Le jeune chirurgien Bruguière resta en Allemagne jusqu'aux traités de Paris et de Hubertsbourg, qui mirent fin à cette guerre désastreuse de sept ans, à la suite de laquelle la France perdit son empire colonial du Canada. Les années 1761 et 1762 marquèrent les deux premières campagnes inscrites à l'actif du jeune Justin Bruguière dans les registres déposés au bureau des Archives de la Guerre. En 1763 il rentre à l'hôpital de Montpellier, qu'il quitte en 1766, époque à laquelle il est appelé à l'Hôtel des Invalides. Dès que la Corse, dont Gènes avait hâte de se délivrer comme d'une vassale toujours révoltée, fut réunie à la France en 1768, Bruguière, qui venait d'être nommé chirurgien aide-major, fut envoyé en cette qualité dans les hôpitaux de cette île. C'est pendant son séjour en Corse que, le 10 septembre 1770, il épousa Mlle Marguerite Niel, fille de Pierre Niel, notaire royal et avocat à Sommières, et de feue Jeanne Puech, comme le constate le registre de la paroisse Saint-Pons, à Sommières (2). Dans cet acte de mariage, le

(1) *Mémoires de Desgenettes*, t. II, p. 466.

(2) MARIAGE DE JEAN-JUSTIN BRUGUIÈRE.

L'an 1770 et le 10 septembre, les publications préalablement faites sans opposition, ni empêchement déconvert, les parties ayant obtenu dispense du 4me degré de consanguinité et du 2me au 3me d'affinité, M. Jean-Justin Bruguière, fils légitime et naturel de M. Thomas Bruguière, chirurgien-major du fort de cette ville,

Digitized by Google

père de Jean-Justin, Thomas Bruguière, est qualifié de chirurgien - major du fort de Sommières. Le 15 avril 1775, Jean - Justin fut promu chirurgien - major du régiment de Conti, devenu plus tard du Barrois (1) (Infanterie) ; il y resta jusqu'au 18 août 1781, époque à laquelle il fut envoyé à l'hôpital de Toulon en qualité de « chirurgien en second démonstrateur ». Il passa premier chirurgien-major démonstrateur, le 10 septembre 1783 ; et y resta jusqu'en 1786. C'est sans doute pendant son séjour à Toulon, en 1784, qu'il alla suivre à Paris les leçons du célèbre Desessartz, doyen de la Faculté de Médecine (2). « L'éducation médicale de Bru- « guière, nous dit Desgenettes, quoiqu'il ait pu « trouver en Allemagne de nombreux modèles, fut « tout à fait manquée. Ce ne fut vainement que vers « l'âge de quarante ans, et après avoir servi quinze « à vingt ans dans le régiment du Barrois et dans de « grands hôpitaux comme chirurgien-major, qu'il eut « le courage de se rendre à Paris, pour suivre les « leçons de Desessartz. Malgré son zèle et son assi- « duité, il n'apprit guère à l'école de ce grand « maître que le manuel des opérations, et il y a « bien loin de là à posséder la chirurgie. Cepen- « dant Bruguière, plus apte à juger les meilleurs « procédés, devint un des meilleurs chefs de la chi-

et de demoiselle Jeanne Gaussen, a épousé Mlle Marguerite Niel, fille légitime et naturelle à M. Pierre Niel, notaire royal et avocat, et à feue dame Jeanne Puech.

Signé : De Bap, *Curé.*

(Archives municipales de Sommières, registre de la paroisse Saint-Pons).

(1) Ancien pays de France correspondant à peu près au département de la Meuse.

(2) Jean - Charles Desessartz, né à Bragelogne (Aube), le 26 octobre 1729, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, où il meurt le 13 avril 1811, à l'âge de 81 ans.

Digitized by Google

« rurgie militaire et en particulier de celle qui se
« pratique sur les champs de bataille. La nature,
« prodigue envers Bruguière, avait suppléé aux
« connaissances qui lui manquaient, en lui donnant
« de la sagacité, un bon jugement et une volonté
« inébranlable. Ces qualités, jointes au tact qui fait
« apprécier les hommes et à une grande activité, lui
« permirent de guider avec succès de jeunes chirur-
« giens instruits et habiles que l'école de Paris four-
« nissait alors à l'armée d'Italie, qui jusqu'alors les
« avait presqu'exclusivement tirés de l'amphithéâtre
« ou école incomplète de Toulon » (1).

En 1786, Bruguière est envoyé à l'hôpital de Bastia comme chirurgien-major en second, passe chirurgien-major en chef, le 28 septembre 1789, et devient, le 13 octobre de la même année, chirurgien-major en chef surveillant des hôpitaux militaires de Corse, il reste dans cette situation pendant trois ans. Son séjour en Corse le détermina à placer ses deux filles, Françoise et Philippine Bruguière, dans un couvent à Bastia, tandis que son fils, devenu plus tard général, fut placé dans une école militaire d'Allemagne.

Le 8 septembre 1792, il est nommé chirurgien en chef des hôpitaux et ambulances du camp sous Paris ; il y resta peu de temps, car dès le 1er décembre il est licencié et rendu à ses fonctions en Corse.

Le 21 février 1793, Jean-Justin est appelé à l'armée d'Italie en qualité de chirurgien consultant en chef. Il fait à cette armée, dont il devient chirurgien en chef, nous dirions aujourd'hui Directeur du service de santé, le 18 janvier 1795 les campagnes de 1793,

(1) *Mémoires de Desgenettes*, t. II, p. 467.

Digitized by Google

1794, 1895, 1796, 1797, 1798 et 1799, glorieusement inscrites sur ses états de services authentiques.

Son fils, Jean-Pierre Joseph Bruguière, qui se fit appeler plus tard Bruyère, sortit de l'École Militaire d'Allemagne, pour s'engager comme chasseur au 3e bataillon .de la 15e demi-brigade d'infanterie légère, et rejoignit bientôt, le 20 pluviôse an II, (8 février 1794), sa demi-brigade à l'armée d'Italie, où son père se trouvait déjà depuis un an. Desgenettes, dans ses mémoires, nous dépeint les cruelles angoisses de celui-ci à l'égadr de son fils, si intrépide, si courageux sur le champ de bataille et nous montre l'habileté pratique du chirurgien Bruguière. Nous extrayons de ses mémoires le passage suivant où il raconte la bataille de Loano, si glorieuse et si féconde en résultats :

« Le 2 frimaire an IV (23 novembre 1795). une « heure et demie avant qu'il fut jour, l'état-major « général partit silencieusement d'Albenga en lon- « geant le rivage, et alla s'établir sur un mamelon « fortement retranché en avant de Borghetto, et que « Masséna avait fait emporter d'assaut dans la nuit « du 2 au 3 octobre, par le général Victor.

« Nous étions encore dans l'obscurité, et le chi- « rurgien en chef rendait compte au général Schérer(1) des dispositions qu'il avait habilement prises « pour son service, d'après l'inspection des lieux, « quand nne fusée s'élève dans l'air. A ce signal des « nôtres, un brick, placé en face de Loano, commença « avec une pièce du plus gros calibre, un feu continu « et qui fit taire une batterie établie sur le rivage et « qu'on lui avait opposée. La redoute dans laquelle

(1) Général français qui commanda l'armée d'Italie avant Bonaparte (1747-1804).

Digitized by Google

« se trouvaient le général en chef et les commissaires
« du gouvernement, garnie d'une pièce de 36 et de deux
« obusiers fit également feu, et voilà l'affaire engagée.
« Le général Schérer voyant ses sommations repous-
« sées sur plusieurs points qu'il avait fait cerner,
« annonça qu'il fallait s'attendre à une grande résis-
« tance, et c'est ce qui eût effectivement lieu. Nous
« fîmes alors observer au chirurgien en chef que
« son vrai poste était à l'ambulance établie dans la
« chapelle ou l'oratoire de Borghetto, où les blessés
« ne tardèrent pas à arriver en assez grand nombre.
« Nous ne traversâmes pas Borghetto sans danger
« parce que l'ennemi canonnait les maisons et incen-
« diait leurs toitures avec ses obusiers. Tout-à-
« coup je vis les yeux de Bruguière se remplir de
« larmes. — « Qu'avez-vous, mon camarade? — Un
« fils au milieu du feu....... ou peut-être je n'en ai
« plus....... » Les craintes paternelles ne furent dis-
« sipées qu'à la fin du jour, où l'on sut que le jeune
« sous-lieutenant, adjoint aux adjudants généraux
« était sorti sain et sauf de plusieurs combats, dans
« lesquels il avait montré autant de sang froid que
« de courage. Presque aussi beau que son père,
« Bruguière, avec autant d'esprit et plus de culture,
« était destiné à parcourir une brillante carrière, qui
« n'a pas été aussi sans gloire, puisque parvenu de
« grade en grade à celui de lieutenant-général, il est
« mort en 1813, des blessures qu'il avait reçues à la
« bataille de Bautzen, où il commandait une division
« de cavalerie »... (1).

Mais voici un nouveau sujet d'alarmes pour le père de notre jeune sous-lieutenant et une nouvelle preuve de l'habileté du chirurgien à l'occasion du

(1) Mémoires de Desgenettes t. II, p. 470.

Digitized by Google

général Charlet, que l'on transporta mourant à l'ambulance de l'oratoire Borghetto (1).

« Une balle de fusil de calibre, continue Desge-
« nettes, avait percé la portion écailleuse du tempo-
« ral et s'était logée dans le cerveau du général
« Charlet. Celui-ci plongé dans un assoupissement
« complet, ne donnait aucun signe de sensibilité.
« Cet état nous parut dû aux oscillations ou mouve-
« ments du transport, car dès que le chirurgien en
« chef se livra à des investigations, et chercha avec
« l'indicateur à reconnaître la profondeur de la
« blessure, le général se réveilla et se mit à parler.
« — « M. Bruguière, dit-il, avez-vous eu des nou-
« de votre fils, qui était bien près de moi quand j'ai
« été frappé? Il a quitté votre profession pour la
« mienne, qui est bien chanceuse. — J'ai cherché,
« Général, à connaître le sort de mon fils, mais
« M. D. G. (Desgenettes), que vous voyez, m'a
« entraîné ici, où j'ai en effet des devoirs sacrés à
« remplir... etc. » (2).

Le général Charlet mourut vingt-quatre heures ou trente-six heures après.

Ce que Desgenettes vient de nous dire au sujet du chirurgien Bruguière, nous montre combien celui-ci était tendre, sensible et délicat non seulement pour les siens, mais encore pour les étrangers et pour les ennemis.

« Nous nous occupâmes de suite, continue Des-
« genettes dans ses mémoires, (par nous, j'entends
« ici le citoyen Bruguière et l'auteur de ces mémoi-

(1) Charlet Etienne, né à Dijon le 8 avril 1756. Dragon au régiment du roi, il quitta le service comme fourrier. Il y rentra à la Révolution et fut blessé à la tête à la bataille de Loano; il mourut des suites de cette blessure le 27 novembre.

(2) Mémoires de Desgenettes t. II, p. 472.

Digitized by Google

« res) nous nous occupâmes des blessés et fiévreux
« Autrichiens abandonnés, avec le même zèle que
« s'ils eussent été nos compatriotes, et j'eus lieu
« d'admirer la sensibilité vive et soutenue qu'inspi-
« raient à mon collègue, car il m'appelait ainsi, les
« malheurs de la guerre » (1).

Quelle délicatesse, quel scrupule, quel dévouement le chirurgien Bruguière apportait dans le soin de ses pauvres blessés ! C'est là son unique occupation. Aussi le général en chef le laisse-t-il aux seuls devoirs de sa charge, confiant à Desgenettes le soin de lui faire un rapport sur l'état sanitaire des troupes.

« Nous quittions le général en chef quand il rap-
« pela l'auteur de ces mémoires : « Faites-moi, D.G.,
« un rapport concis, clair, net des besoins de l'armée.
« Bruguière est fort occupé de ses blessés, chargez-
« vous de cette besogne » (2).

Cependant le chirurgien Bruguière est requis pour l'inspection des établissements militaires. « Nos
« derniers travaux consistèrent..... 2° à inspecter, en
« commun avec MM. l'intendant Sucy (3), l'ordon-
« nateur Aubernon, l'agent-général Chevalier et le
« chirurgien en chef Bruguière, nos propres éta-
« blissements. » (4).

Quand la campagne d'Italie eut fait perdre à la France les provinces conquises de la Péninsule, sauf la ville de Gènes, à la suite de la bataille de Novi, où Joubert fut vaincu et tué, (août 1799) le chirurgien Bruguière rentra à l'hôpital militaire de Montpellier

(1) Mémoires de Desgenettes t. II, p. 473.

(2) Mémoires de Desgenettes t. II, page 474.

(3) Sucy de Clisson né à Valence (Drôme) le 19 juin 1764 ; assassiné à Augusta (Sicile) en rentrant d'Egypte où il avait accompagné Bonaparte.

(4) Mémoires de Desgenettes, t. II, p. 505.

Digitized by Google

en qualité d'officier de santé supérieur, à la date du 7 novembre. Quelques jours avant sa rentrée, étant à Lyon, il exprime à son fils alors capitaine, l'espoir de faire encore partie de l'armée d'Italie dans la lettre suivante conservée dans nos papiers de famille.

« Lyon le 22 Vaire l'an 8 de la Répque.

« Je m'empresse, mon cher ami, de t'annoncer que « j'ai vu hier le général Berthier ; il m'a dit en me « parlant de toi que, puisque les circonstances « t'avaient empêché de partir avec lui, et de le rejoin- « dre en Egypte, il ne t'en regardait pas moins « comme son aide-de-camp et qu'il ne dépendait que « de toi de le rejoindre en cette qualité ; je t'engage « par conséquent, mon cher ami, de lui écrire et de « le rejoindre le plus tôt que tu pourras, j'en aurai « d'autant plus de plaisir que cela nous procurera « la satisfaction de nous réunir et de servir tous « les deux dans la même armée.

« Adieu, je t'embrasse et suis ton ami de cœur.

« Signé : BRUGUIÈRE.

« P. S. — Ecris-moi poste restante à Lyon.

« Bonaparte et Berthier ainsi que ceux qui l'accom- « pagnent jouissent d'une bonne santé.

« Bertholet, Monge, Andreossi, Marmont, Lasne « sont arrivés avec lui, ces deux derniers passeront « ici demain ou après.

« Au citoyen Bruguière, capitne au 6e régt « d'hussard, aide-de-camp du Gal de Dion Alex. « Berthier.

« Au quartier général de l'armée d'Italie a

« (Au-dessous) Bruguière au 6e régiment de « hussards, attaché au général Suchet au qr Gal.

Digitized by Google

Une 3[e] mention arrachée avec le cachet et devenue incompréhensible (1).

Cette lettre porte la date : « Lyon, 22 vendémiaire an 8 (14 octobre 1799) », par conséquent l'espoir que Jean-Justin exprime de faire encore partie de l'armée d'Italie ne s'est pas réalisé ; car nous venons de voir qu'il fut envoyé à Montpellier en novembre 1799, et il y resta jusqu'au 24 janvier 1801, époque de sa mise en non activité par licenciement.

Le chirurgien Bruguière se retira dès lors à Sommières, consacrant ses loisirs à faire profiter de ses connaissances pratiques et de sa réelle expérience ses jeunes confrères dans la chirurgie, comme le prouve le discours suivant qu'il lut ou envoya à la société deMédecine créée à Nimes par arrêté du Préfet du département, M. Dubois, le 22 vendémiaire an IX (14 octobre 1800), sous le titre d'*Institut de santé et de salubrité du Gard.*

« Discours pour l'institut de santé de Nismes par « le C[n] Bruguière, chirurgien en chef des armées « de la République.

« La chirurgie dans ces climats, quoique voisine « d'une école célèbre, languit encore en divers lieux « dans une ignorance avilissante pour les traite- « ments des playes,qui ne demandent que de moyens « simples, et la plus grande partie que des procédés « mécaniques à la place de l'usage des corps gras, « dont l'habitude paraît meurtrière, [et] a consacré « le vice dominant des méthodes que je cherche à « décrier; je ne prétends pas cependant dans ce « discours insinuer que les moyens nouveaux que

(1) Dossier du Général, archives de la famille Bruyère chez le Sous-Intendant militaire, commissaire du 1[er] Conseil de Guerre à Paris.

Digitized by Google

« je voudrais mettre à la place de ce vice sont mon
« ouvrage, car ils appartiennent à des hommes célè-
« bres qui les ont publiés avant moy, mais je puis
« me donner pour un des chirurgiens qui se sont
« fait un mérite et une loy de les employer en les
« familiarisant dans de nombreux hôpitaux pendant
« mes longs services dans les armées et dans l'hô-
« pital que l'ancien régime m'avait confié à Toulon
« et en Corse, ce qui me permet de citer mon expé-
« rience, et de parler avec connaissance et sans
« préjugé, des époques admises dans les plaies que
« nous avons à traiter, telle que le commencement,
« la supuration, la détertion, l'incarnation ou régé-
« nération et la cicatrisation.

« Les vieilles méthodes avaient imaginé autant
« de moyens graisseux pour ces différentes époques
« et le temps n'a pu déraciner entièrement ces
« vitieuses méthodes, ni secouer des haillons mépri-
« sables dans différents pays ; c'est dans les camps
« et au milieu des gens de guerre que j'ai développé
« ces premières notions acquises ; aussi les points
« de pratique que je pourrais discuter appartiennent-
« ils presque tous à la chirurgie militaire, mais ils
« peuvent être appliqués dans tous les pays, après
« avoir observé qu'il n'est point d'école qui pré-
« sente au jeune praticien plus d'occasion d'exercer,
« une plus grande variété de cas à observer et plus
« de facilité pour acquérir. Mais néanmoins dans la
« pratique des villes et des campagnes, l'habitude
« de voir et de comparer familiarise promptement
« avec les objets, elle peut donner ce tact exquis
« qui les juge et les apprécie, cet art des détails que
« les livres n'enseignent pas, ce coup d'œil rapide
« de la science et de l'imagination, cet ensemble qui

Digitized by Google

« forme le génie de l'art et fait les grands succès ;
« quand l'esprit a été préparé par une culture suffi-
« sante, il est rare qu'un chirurgien n'en devienne
« capable, en supposant tant soit peu des moyens
« que j'ai à proposer : premièrement le bannisse-
« ment complet de tous les corps gras qui seront
« remplacés par des lotions résolutives et dessica-
« tives, la situation des parties, la compression que
« procure l'application d'un bandage et la propreté.

« J'exhorte les chirurgiens qui se piqueront d'être
« utiles à leurs concitoyens de se servir des moyens
« que je leur présente en se procurant les ouvrages
« sur cette matière, tels que *Les progrès de la Chi-*
« *rurgie*, ouvrage de Théden (1), chirurgien général
« du Roy de Prusse, traduit par le citoyen Chayron (2),
« professeur en médecine à l'hôpital militaire d'ins-
« truction au Val-de-Grâce, à Paris.

« A Sommières, le 13 germinal de l'an 9 répu-
« blicain (3 avril 1801).

« Signé : Bruguière. » (3)

Ce discours n'a pas été écrit de la main du chirurgien Bruguière ; il n'a fait qu'y apposer sa signature de sa main tremblante ou paralysée ; tandis que la signature de la lettre qu'il adressa de Lyon à son fils, est d'une main plus sûre. Toutefois, après un examen très attentif des deux manuscrits originaux,

(1) Théden (Jean-Chrétien-Antoine), célèbre médecin allemand, né le 13 septembre 1714, mort le 21 octobre 1797. Cette gloire de la chirurgie militaire de la Prusse a fait plusieurs ouvrages de médecine militaire, entr'autres « *Progrès ultérieurs de la chirurgie ou remarques et observations nouvelles* », traduit de l'allemand par Chairon. (Bouillon, 1777, in-8°).

(2) Chairon, médecin français, qui a traduit l'ouvrage de Théden.

(3) Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Nimes, rédigé par M. Simon, conservateur de cette bibliothèque, T. II, page 65. N° 471, G. IX.

Digitized by Google

ces deux signatures nous ont présenté tous les caractères de la plus grande ressemblance et nous ont porté à conclure qu'elles sont bien l'une et l'autre du chirurgien Bruguière.

Nous n'avons pas à apprécier ce discours au point de vue littéraire ; si quelques défauts de style le déparent, on ne doit pas oublier que son auteur, un des plus habiles praticiens de son temps, n'avait fréquenté que la petite école de Sommières, sa patrie ; en sorte que l'absence d'éducation littéraire et d'instruction méthodique dans l'art de guérir que semble lui reprocher, peu méchamment d'ailleurs, Desgenettes dans ses mémoires, tourne tout à fait à l'éloge du chirurgien Bruguière.

Quoiqu'il en soit, ce discours indique une méthode nouvelle dans la chirurgie et la thérapeutique et semble préparer et pressentir le système Pasteur coutre les microbes par la préconisation des moyens antiseptiques. A ce seul titre ne mérite-t-il pas d'être publié ?

Jean-Justin Bruguière, retraité par décret du 20 juin 1801, vivait tranquille dans la petite ville de Sommières, souffrant d'une paralysie que lui avaient laissée ses longues et dures campagnes d'Allemagne et d'Italie. Atteint par cette paralysie, un de ses pieds était mis en mouvement à l'aide d'un cordon que soulevait à chacun de ses pas sa fille Philippine Bruguière.

Il mourut à Sommières, le 13 ventôse an XII (4 mars 1804) — ses états de service portent 5 mars — à 10 heures du matin. Il avait 60 ans.

L'histoire de la ville de Sommières (Gard), depuis son origine jusqu'à la Révolution de 1789, recherches et renseignements historiques par Émile

Digitized by Google

Boisson, publiée à Lunel en 1850, donne au dernier chapitre, page 512, une liste des personnages remarquables que Sommières a compris au nombre de ses enfants. Cette liste porte au n° 10 : « Bruguière, « Jean-Justin, chirurgien-major en chef de la célèbre « armée d'Italie, auteur de mémoires inédits, mort « à Sommières, le 11 ventôse an XII. » (2 mars 1804).

Il est regrettable, observe très judicieusement M. le sous-intendant Bruyère, que les mémoires dont parle cette courte notice aient disparus. Comme notre aïeul, Jean-Justin, a vécu pendant l'époque si intéressante de la grande Révolution, qu'il avait fait les campagnes d'Italie, il est à présumer que ces mémoires devaient contenir des révélations inédites sur cette époque glorieuse et tourmentée.

Sur l'acte de naissance de son fils Jean-Pierre-Joseph, ainsi que de sa fille Françoise, Jean-Justin est qualifié de chirurgien aide-major des armées du roy ; sur l'acte de naissance de sa fille Philippine, il est qualifié de chirurgien major de Conty infanterie ; dans son acte de décès il porte le titre d'officier de santé (1). D'après ses états de services authentiques provenant du Ministère de la guerre, il a exercé les fonctions de chirurgien en chef de l'armée d'Italie, avec le grade afférent à ces fonctions, de 1793 à 1799 (2).

Nous ne pouvions mieux terminer cette monographie que par le portrait de Jean-Justin, rédigé de main de maître par Desgenettes dans ses mémoires.

(1) Renseignements fournis par la lettre de M. Lombard-Dumas, de Sommières, écrite le 16 octobre 1890 au sous-intendant Bruyère.

(2) Notes manuscrites et documents officiels du Ministère de la guerre fournis par mon cousin, Paul Bruyère, sous-intendant militaire.

Digitized by Google

Ce portrait, en dehors de quelques critiques peu méchantes, est un superbe éloge de notre bisaïeul.

« Je contractai alors des liaisons intimes et de « tous les instants avec le citoyen Bruguière. Nous « nous abordâmes avec des préventions qui ne pou- « vaient manquer d'être réciproques, d'après ce que « l'on a pu lire à la page 285 et suivantes (1). Cepen- « dant une amitié restée sans nuage s'établit de « suite entre nous. Le chirurgien en chef de l'armée « (car le grade de consultant avait été supprimé) « valait mille fois mieux que sa réputation. Il fallait « d'abord convenir que Bruguière, l'un des plus « beaux hommes de l'Europe, et rempli d'esprit et « de grâces, excellant d'ailleurs dans presque tous « les exercices du corps, chantant en perfection et « prenant, quand bon lui semblait, le ton de la meil- « leure compagnie, se présentait dans le monde avec « les avantages les plus séduisants. Les esprits « éclairés reconnaissaient ensuite, de prime abord, « une éducation littéraire plus que négligée, et les « hommes de notre profession (l'art de guérir) l'ab- « sence d'une instruction méthodique..... Devenu le « plus élégant des officiers de santé de l'armée et « d'ailleurs insolemment beau (c'étaient ses expres- « sions) les femmes achevèrent de lui tourner la « tête.....

« Demandons-nous maintenant quels étaient les « motifs de cette réprobation attachée au nom et à « la personne de Bruguière? C'est qu'il avait semé « l'épouvante autour de lui en reprochant à la

(1) Jean-Justin n'y est pas nommé, mais simplement désigné par sa fonction. Il s'agit d'une discussion de métier, survenue dans un conseil réuni pour déterminer si une maladie qui régnait à l'armée d'Italie, était ou non le scorbut.

Digitized by Google

« Terreur sa modération. Ne poussons pas plus loin
« cette esquisse : des faits ultérieurs viendront jus-
« tifier un homme qui, dominé à la vérité par un
« caractère indépendant, et tout à la fois dominateur,
« ne poursuivit jamais personne, pas même ses
« ennemis, et qui enfin vécut et mourut pauvre. »(1)

Là s'arrêtent malheureusement les mémoires de Desgenettes, du moins l'exemplaire que M. le sous-intendant Bruyère a pu consulter. C'est, nous répète-t-il, bien regrettable, car nous y aurions retrouvé sûrement le nom de notre bisaïeul.

Mais, par ces extraits, nous savons d'une façon certaine que Jean-Justin Bruguière était un bel homme, un brave homme et un chirurgien de guerre remarquable, toutes choses en son honneur.

C. Nicolas.

(1) Mémoires de Desgenettes, t. II. p. 466.

Digitized by Google

UN DRAME SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

Les romans et les drames historiques sont fort à la mode. M. Paul Hervieu, après tant d'autres, fut tenté par la Révolution Française et vient de faire une œuvre sérieuse et originale en prenant pour héroïne une femme qui ne le fut guère, et dont l'influence au demeurant ne fut pas prépondérante. Théroigne de Méricourt était de vertu plus que douteuse,d'imagination très exaltée,douée d'une certaine culture littéraire et d'une relative aptitude à recevoir età répercuter les idées générales.Elle était née à Marcourt dans les environs de Liège, et de là vinrent son nom d'aventures et la qualification de « belle Liégeoise, » que lui donnent les auteurs du temps.Ayant acquis une certaine fortune, il n'est pas difficile de deviner par quels honteux moyens, elle se lança dès le début de la Révolution dans le courant des idées nouvelles ; elle fut à la tête des femmes qui allèrent à Versailles, le 5 Octobre 1789, chercher le roi et la reine ; plus tard, elle reçut chez elle les chefs du mouvement et fut assez populaire à un moment donné dans le Club des Cordeliers, pour y prendre la parole plusieurs fois et recueillir des applaudissements frénétiques et des hommages qui ne

Digitized by Google

s'adressaient plus seulement à sa personne, mais aux idées qu'elle exprimait avec plus de fougue que de véritable éloquence. Les pamphlets et les journaux royalistes la prirent souvent à partie. Il y avait dans l'Assemblée législative un obscur député qui portait le nom retentissant de *Populus* : il aurait aisément disparu de l'histoire sans laisser la moindre trace. Mais les journaux s'emparèrent de son nom pour en faire un affreux calembourg. Ils racontèrent que Théroigne et lui étaient du dernier bien, ce qui revenait à dire, en traduisant du latin en français, que Téroigne était au mieux avec tout le monde. Les mœurs de la dame prêtaient assez à ce jeu de mots. De là des plaisanteries qui dégénérèrent bientot en attaques furieuses, en calomnies de toute nature. Théroigne avait eu des amants ; on en fit une femme de ruisseau ; elle était fort exaltée et se montrait dans toutes les réunions : on la représenta comme une furie excitant les mâles au pillage, au crime, à l'assassinat. Un de ses plus ardents adversaires fut le journaliste François Suleau. il poursuivait Théroigne d'une haine personnelle, aigue et venimeuse. Ce fut entre lui et la belle Liégeoise un duel à mort ; Suleau fut massacré par le peuple sur la terrasse des Feuillants, le 16 Août 1792, et il le fut à l'instigation de Théroigne, qui, sabre et pistolets à la ceinture, écharpe tricolore au vent, figurait parmi les bataillons Marseillais, qui forcèrent le château. A ce moment l'élan révolutionnaire de la belle Liégeoise se cassa net. Elle eut horreur du sang qu'elle avait aidée à répandre ; elle devint modérée et elle le fut avec ses nerfs. L'hystérie la guettait, proie facile et déjà marquée par son passé et par l'extraordinaire tension cérébrale supportée pendant trois ans. Un incident dramatique vint

Digitized by Google

précipiter la crise. Voici comment le raconte un des historiens de Théroigne, M Marcelin Pellet. « Les femmes de la Halle avaient placé un détachement d'entre elles aux portes des premières tribunes de la Convention, dès neuf heures du matin, pour interdire l'entrée aux femmes munies de billets donnés par les députés. Le rapport établit qu'elles mettaient à remplir leur mission la plus intolérable insolence et il constate qu'il est vraisemblable qu'elles sont payées par quelqu'un pour occasionner du désordre, car elles paraissent peu fortunées et nullement en état de passer la journée entière sans rien gagner. Théroigne se présentant à dix heures pour entrer à la séance fut invectivée par ces mégères. Mais la belle Liégeoise n'était pas de celles qu'on intimide aisément. Elle essaya d'abord de reprendre son ascendant sur ses femmes, qui, sans doute avaient fait avec elles, trois ans et demi auparavant, l'expédition de Versailles. Mais, entourée d'un cercle de furieuses, elles les menaçait de leur faire mordre la poussière tot ou tard. Les tricoteuses, l'appelant *Brissotine*, la saisirent à bras le corps, et, tandis que l'une d'elles lui relevait ses vêtements, les autres la fouettaient à nu. »

Si cette scène abominable ne fut pas la cause immédiate de la folie de Téroigne , elle fut l'incident qui la fit apparaître au jour. Son internement n'était plus dès lors qu'une question de temps. Successivement transportée à l'Hôtel-Dieu et aux Petites-Maisons, elle finit ses jours à la Salpétrière, en 1817, à l'âge de 55 ans. Esquirol, qui la garda longtemps dans son service, définit sa folie une lypémanie ou mélancolie furieuse, et l'étudia très curieusement.

Et maintenant pourquoi M. Hervieu, portant dans

Digitized by Google

son imagination le dessein de faire un drame sur la Révolution, a-t-il été choisir une héroïne de deuxième ou troisième ordre, qui eut quelques heures de popularité, mais ne fut jamais en première vedette. Ce sera peut-être un des problèmes de la critique littéraire de l'avenir qui de discuter si le drame fut fait pour l'actrice ou si l'actrice a seulement adopté le rôle et l'a pétri à sa taille. Nous ne pourrons leur fournir grand renseignement, car nous l'ignorons nous-même, les contemporains. En écrivant le rôle de duc de Reichstadt, dans l'Aiglon, il est bien évident que M. Edmond Rostand se préoccupa souvent de l'interprête choisie et qu'il féminisa, inconsciemment peut-être, certains côtés du peraonnage. Ici la solution est plus difficile. Il apparaît bien à certains indices que M. Hervieu subit le charme du triomphal automne de Sarah-Bernhardt et que le rythme de certaines tirades appelle la résonnance de la célèbre voix d'or, demeurée cristalline et pure malgré le poids des ans. Mais d'autre part l'auteur a depuis longtemps affirmé sa puissance et son originalité ; il a un talent vigoureux, fait d'observations pénétrantes, d'une étude aigue des originalités psychologiques et morales. En tête du livre, il fait bien flamboyer cette éclatante dédicace « au génie somptueux et tragique de Madame Sarah Bernhardt, « hommage de très reconnaissante admiration, » et ceci semble bien le quasi aveu d'une certaine collaboration intime. Mais d'autre part, M. Hervieu montra toujours une propension à étudier les caracractères d'exception ; le choix de l'héroïne répond trop bien à sa vision des personnages à faire mouvoir sur la scène ; sa méthode de travail s'accuse si fortement dans la pièce, qu'il est bien diffi-

Digitized by Google

cile de croire que, même sans Sarah-Bernardt, il n'aurait pas conçu sa Thèroigne. M. Hervieu aime les portraits à la Léonard de Vinci, il se plaît à scruter les sentiments intimes qui se cachent sous le mystérieux sourire de la Joconde. Théroigne apparaît telle dans l'histoire ; il faut un effort d'étude pour la comprendre et la replacer à son vrai rang.

Il n'y a dans ce drame aucune intrigue, pas le moindre mot d'amour, pas le moindre conflit de passion. Il est tout entier dans l'âme d'une femme nerveuse, qui reçoit beaucoup plus qu'elle n'inspire et qui s'infléchit au gré des passions de son entourage, et il est encore et surtout dans la succession des personnages historiques patiemment évoqués et dans la minutieuse reconstitution de quelques scènes de l'épopée révolutionnaire. Chacun des six actes qui le composent se déroule autour d'une scène centrale. D'abord l'entretien de Théroigne et de l'empereur Léopold-Joseph II ; au second acte les Tuileries, le soir du 9 août 1792 ; le suprême effort des derniers soldats de la royauté, les impatiences de la reine, la passive attitude de Louis XVI chez lequel le conducteur d'hommes a complètement disparu, s'il a jamais existé ; puis dans le salon de Théroigne, rue de Tournon, salon qui par parenthèse existe encore et fut longtemps le cabinet de travail d'Octave Feuillet, la délibération des chefs du mouvement, le maire Pétion, Barbaroux, Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, tous dessinés, d'un trait large et sûr, divers de caractère : celui-ci volontiers procédurier, obstinément formaliste ; celui-là puissant d'audace et d'initiative, mais décidés à mourir pour leurs convictions et en signant le pacte avec une unanime solidarité, où percent déjà cependant des ger-

Digitized by Google

mes de division. Au quatrième acte, c'est la terrasse des Feuillants, le matin du 10 août. Le château est pris, la famille royale défile au milieu du peuple en armes pour aller se mettre sous la sauvegarde de l'assemblée. Un homme revêtu d'un uniforme de garde-national essaye de se dérober ; c'est le journaliste François Suleau ; Théroigne le reconnaît ; comme une furie déchaînée elle s'attache à ses pas, le dénonce au peuple et, sous ses yeux, retenu par sa main crispée, il est massacré et tombe au pied d'un arbre. Mais le sang qu'elle a versé fait reculer Théroigne : bien femme en cela, et femme dominée par ses nerfs, elle est affolée de compassion et d'horreur ; elle voudrait arrêter la foule déchaînée et ne le peut. Elle se jette frémissante vers un capitaine d'artillerie qui, sous ses yeux, vient de sauver un malheureux Suisse poursuivi par la populace, et lui demande son nom. Buonaparte, répond simplement l'officier, et la toile tombe sur ce nom. Le cinquième acte se passe encore sur la terrasse des Feuillants, devant la Convention. La lutte est engagée entre les Girondins et la Montagne. Théroigne est girondine ; elle jette au vent ses clameurs désespérées et le vent les emporte ; la foule ne la connaît plus ; elle lui ferait un mauvais parti sans l'intervention ironique de Marat ; mais elle ne peut échapper aux mégères tricoteuses qui l'entourent et l'entraînent derrière la toile ; je n'insiste pas plus que ne l'a fait M. Brieu. Le sixième acte est d'une grande et sombre beauté ; il se passe à la Salpêtrière. Théroigne est folle ; dans une hallucination superbe elle revoit tous les hommes de la Révolution, tous ceux qu'elle a connus, qu'elle a admirés, parfois conseillés, et ceux de la Constituante, et ceux de l'Assemblée Nationale, et

Digitized by Google

ceux de la Convention. Les voici tous ; ils défilent, spectres redoutables, ayant au cou le rouge liseré du fer de la guillotine. Et Théroigne les voit, les appelle, les nomme, les caractérise au passage du trait concentré de ses souvenirs; elle s'exalte du son de sa propre voix,c'est une sibylle délirante, mais qui seulement lit dans le passé et non dans l'avenir, et trouve des accents magnifiques. Mais un homme manque. Celui en qui elle avait eu confiance, avant tous et au-dessus de tous, qu'elle vénérait comme un demi-dieu, qu'elle écoutait comme un sage, qu'elle aima d'un étrange amour de disciple fidèle et de femme sensuelle, Sieyès enfin. Mais non ! il est là, Sieyès, bien vivant celui-ci, devenu comte de l'Empire, un grand personnage qui promène son importance à travers les hospices et croit avoir assez fait pour l'acquit du passé en faisant donner des places aux anciens acteurs de la Révolution, telle la tricoteuse veuve Maillard , qu'il nomma concierge à la Salpétrière. Ah ! elle le reconnaît bien, Théroigne ; elle est saisie d'une sorte d'horreur indignée ; elle cherche des mots pour le flétrir, lui le transfuge, le vendu à Napoléon et n'en trouve qu'un ; celui qui, étant de la grande Convention, n'a pas su mourir.

Il y a une vieille querelle entre les historiens professionnels et les romanciers ; ceux - là prétendant qu'il n'est pas permis de toucher à l'histoire sans se conformer à ses règles, dont la première est l'exactitude ; ceux-ci disant qu'ils font œuvre de créateurs et qu'il leur suffit d'adapter leurs héros à peu près au milieu où ils ont vécu. Ce n'est pas ici le moment de discuter la question ; elle ne saurait se poser d'ailleurs. M. Hervieu a pris soin de se documenter de redoutable façon. Les épisodes, les personnages, la

Digitized by Google

mise en scène sont d'une scrupuleuse exactitude ; l'entretien de Théroigne et de Joseph II a eu bien réellement lieu et la conclusion historique en fut celle du drame ; la soirée du 9 août aux Tuileries nous est racontée par les mémoires des personnes de la Cour telle qu'elle est mise en scène ; bien réellement il y eut dans le salon de Théroigne, en cette même soirée, un conciliabule des protagonistes du mouvement révolutionnaire où l'on arrêta la chute de la Royauté et la proclamation de la République ; et bien réellement aussi le jeune Buonaparte, nouvellement promu capitaine d'artillerie, sauva un Suisse lors des massacres du 10 août ; du moins il le raconte. Il n'est pas jusqu'à la visite d'un grand personnage dans l'asile de la Salpétrière qui ne soit exacte ; on n'est pas d'accord sur le nom du personnage en question. M. Marcelin Pellet penche pour François de Neufchâteau ; mais dans une note savante M. Hervieu établit qu'il y a tout autant de vraisemblance que ce fut Sieyès.

Donc le drame est charpenté avec des matériaux bien réellement empruntés à l'histoire, et c'est une preuve qu'on peut faire de très belles œuvres d'imagination avec des documents empruntés à la réalité. Le tout est de savoir les mettre en œuvre, les rapprocher les uns des autres, en montrer l'enchaînement logique, leur donner la vie et l'intérêt. De ce travail sortira une impression générale, une vue d'ensemble, et ce sera alors besogne de critique de rechercher si elle est exacte ou non.

Mais la Révolution n'est pas encore entrée dans la sérénité de l'histoire érudite ; elle est encore le présent pour beaucoup, et pour tous l'occasion de manifester ses préférences politiques. Or, M. Her-

Digitized by Google

vieu entreprit son drame avec la volonté bien arrêtée de se tenir en dehors; il pense et je pense avec lui que l'art est au-dessus des passions politiques. Évoquer des personnages connus, les replacer dans leur cadre et dans le milieu des sentiments et des idées qui les animèrent ; leur faire parler leur langage à eux et non celui de l'auteur, et par ainsi nous faire revivre quelques tranches de la vie de l'époque, tel fut le but de son effort.

Le résultat ne pouvait être douteux ; sa sérénité voulue fut prise par les uns pour de l'hostilité, par les autres pour de la complaisance. Toute œuvre à succès est d'ailleurs occasion excellente pour reprendre les polémiques quotidiennes et répéter chacun son petit boniment historique. M. Hervieu s'y attendait sans doute, et n'en a pas été, j'imagine, autrement étonné. Il a fait un Louis XVI terne et mou à force d'indolence, une Marie-Antoinette vibrante d'indignation, un Robespierre glissant, un Danton d'une audace sans scrupule, un Pétion étroitement formaliste, un Sieyès solennel et trop prudent; et cela, non parce qu'il a voulu les faire ainsi, mais parce qu'il les a trouvés tels dans l'histoire. Il faut bien entendre et s'entendre sur ce mot « tels ». Ce n'est pas l'histoire détaillée de ces personnages, l'analyse complète de leurs défauts et qualités, mais la perspective cavalière qu'ils ont laissé dessinée dans la mémoire des hommes dont il s'agit ici. Et il semble bien que M. Hervieu a réalisé son but. Il y est arrivé, peut-on dire, par des moyens un peu simplistes ; il se servit trop de documents connus et répétés jusqu'à satiété. Qu'importe ? C'était une évocation historique qu'il voulait faire et pas autre chose. La simplicité des moyens était la première condition qui lui était imposée

Digitized by Google

Tous ces personnages,d'ailleurs,si grand qu'ait été leur rôle, ont dans cette œuvre une importance relative. Ils ont été mis en valeur par M. Hervieux,comme représentants d'idées, tantôt initiateurs et tantôt entraînés par les passions qu'ils avaient mises en jeu, serfs aujourd'hui, demain esclaves de leurs propres troupes. Le véritable acteur du drame, c'est la foule avec ses passions, ses tendances impulsives, ses élans de cruauté et ses caprices brusques de générosité. Théroigne elle-même n'est de valeur historique que parce que membre et synthèse de cette foule.

Aussi cette pièce conduit-elle à une conclusion qui, pour étrange qu'elle paraisse, n'en est pas moins très compréhensible. Je l'ai déjà dit, elle est d'une logique rigoureuse, et cependant diverse et contradictoire. Théroigne, l'héroïne, est franche et sympathique au début ; d'un idéalisme nuageux dans la scène du pacte; d'une cruauté répugnante lorsqu'elle fait tuer Suleau ; épique et inconsciente à la fin ; une et constante à elle-même mais seulement parce que son caractère est finement observé et les soudures de son évolution mentale soigneusement préparées ; il est donc facile de la suivre ; l'expliquer c'est autre chose. Elle intéresse et repousse à la fois ; elle a malgré sa condition des sentiments de réserve et de dignité ; sa franchise connaît des subtilités ; sa générosité native est traversée de soubresauts de haine qui vont jusqu'au crime ; ses théories humanitaires s'évaporent dans un rêve fluide et chimérique. C'est de l'histoire, dira-t-on, et c'est parce qu'elle fut telle que vous ne la comprenez pas. Évidemment, et c'est précisément à quoi je veux arriver, c'est que toute l'histoire de la Révolution est faite avec les

Digitized by Google

nerfs des hommes plus encore qu'avec leurs idées. Il n'y a qu'un point hors de toute querelle ; un terrain sur lequel tout le monde est d'accord : la lutte contre l'étranger. Dès qu'il s'agit de sauvegarder l'intégrité de la patrie, plus d'hésitations ; plus de discussions de mots ; la foule consent alors à suivre : partout ailleurs elle commande. Et si M. Hervieu a voulu, sans le dire, que cette conclusion historique sortit de son drame, il a complètement réussi.

Mais tenter une pareille évocation historique, faire mouvoir en leur conservant leur empreinte propre, une quantité si considérable de personnages, ressusciter la foule révolutionnaire, et de tout cela faire sortir un drame qui vous saisit et vous entraîne en dehors du talent des acteurs et de l'éclat de la mise en scène ; ce n'est pas une œuvre banale et facile aux courages même les plus expérimentés. Il y faut une rare puissance de condensation et cette faculté créatrice qui, grossissant les choses et les hommes, permet d'en négliger le détail pour ne voir que le trait principal par lequel notre intérêt est toujours excité, sans que les minuties courantes lassent notre attention. Il est toujours difficile pour les contemporains de mettre à leur vraie place les œuvres d'art. Mais M. Hervieu parle une langue très belle et forgée d'un pur métal classique ; mais il attira les spectateurs et, ce qui vaut mieux encore, il fait réfléchir ses lecteurs, et l'on relit le livre, même après avoir vu la pièce ; mais enfin il est fortement discuté et on lui reprocha d'avoir brisé l'ancien moule et de n'avoir pas fait œuvre de théâtre. Ce sont bien là des indices que quelque chose de plus durable que le drame à succès vient d'être écrit. Théroigne de Méricourt n'est pas sans ancêtres littéraires d'ailleurs,

Digitized by Google

elle en compte même de fort illustres, et qui pour n'être pas scandinaves, n'en font pas moins quelque figure dans le monde de la pensée. Les tragiques grecs ne seraient nullement étonnés de la coupe donnée par M. Hervieu à la mise en scène des événements qu'il raconte. Les hallucinations de Théroigne, dans son cabanon de la Salpétrière, ne doivent rien à la fameuse scène de Wagram, dans l'Aiglon ; beaucoup plus elles rappellent Oreste poursuivi par les furies et les imprécations des Euménides. Retournerions-nous donc sans trop le préméditer à la conception grecque du drame ? En tout cas nous en sommes bien près, et musiciens d'un côté, dramaturges de l'autre, semblent se faire des avances mutuelles pour se réunir sur un terrain à nouveau fécondé. Dussè-je me faire conspuer par les ibsénistes, le clair soleil de l'Hellade me sourit bien davantage que la brume scandinave. Il éclaire nettement les contours et met les choses et les hommes à leur vrai point de vue. Constituants et Conventionnels ne furent point des géants, mais des hommes ; la Réévolution n'est pas un bloc, mais au contraire un épisode social de la vie d'une race, très divers et très compliqué. M. Hervieu ne nous le dit pas ; il le suggère. L'invasion Dorienne et les luttes des Atrides firent couler beaucoup de sang et coûtèrent bien des larmes. Le vieil Eschyle et Sophocle nous font deviner que quelque chose de décisif pour la culture intellectuelle de l'humanité fut agi autour de Mycènes et des crimes de la maison d'Atrée....

GEORGES MAURIN.

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ

ET LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT (1)

Il est une dernière question que je n'ai la possibilité ni l'intention d'éviter, puisqu'elle est déjà posée dans les faits, la question du monopole universitaire et de la liberté d'enseignement.

Il semble que de demander à l'Université d'adopter un fonds d'idées communes et, pour tout dire, un minimum, si restreint soit-il, de dogmatisme, implique de ma part la conclusion qu'elle sera seule appelée à faire bénificier de cet enseignement, jugé par moi le meilleur, le pays tout entier. Il semble, pour parler clair, que je doive être partisan du monopole. Quoique j'aie eu plus haut l'occasion d'indiquer sur ce sujet mon sentiment, je ne craindrai pas d'y revenir ici avec plus de détail.

Il est bien évident que le monopole serait une institution moins extravagante et qu'on s'y résignerait moins malaisément si l'Université avait un idéal public commun que dans la situation présente, où règne la liberté individuelle la plus absolue. De fait, et inévitablement, toutes les opinions politiques et morales sont représentées chez nous : savoir dans

(1) Extrait d'un ouvrage que publie l'éditeur Plon Nourrit, intitulé *l'Unité morale dans l'Université.*

Digitized by Google

qu'elle mesure on a la faculté de les manifester est laissé au tact et à la sagesse de chacun (1). Puis donc que nous ne sommes pas en mesure de garantir au père de famille qu'il trouvera chez nous pour son fils, auprès du maître qui sera le sien, les opinions qu'il préfère, quelle absurde tyrannie ce serait de l'empêcher d'aller les chercher où il espérera les rencontrer ! C'est parce qu'il s'en sont rendu compte que la presque unanimité des universitaires qui ont déposé devant la commission parlementaire, malgré l'extrême diversité de leurs opinions et de leurs croyances, MM. Levasseur, Brunetière, Gabriel Monod, Louis Havet, Marcel Dubois, Bréal, Aulard, d'autres encore, se sont prononcés formellement contre la suppression de la liberté de l'enseignement.

Je vais plus loin, et je dis qu'il n'y aurait dans l'adoption par l'Université de cet idéal commun dont je parle, aucune raison, à mon sens, pour qu'elle se déjugeât, et qu'elle se prit de convoitise pour ce monopole qu'elle a mis jusqu'ici une si généreuse ardeur à repousser.

*
* *

D'abord parce que la liberté d'enseignement est un droit.

C'est bien mal connaître l'Université, c'est lui faire

(1) « En philosophie, la liberté du professeur dans l'exposé de ses idées, doit être plus grande, en vue d'assurer la sincérité de l'enseignement ; sous la condition du tact nécessaire chez le maître, qui doit exposer ses idées avec mesure et en évitant le ton de la polémique. » Résumé de la discussion par le président, M. Alfred Croiset, l'*Éducation morale dans l'Université*, p. 60

Digitized by Google

une injure certainement imméritée que de se la figurer, dans son ensemble, sectaire et jacobine. Les universitaires, je le répète, sont des citoyens, qui professent les sentiments de la masse libérale et tolérante du pays. Ils aiment la liberté, comme ils l'ont prouvé maintes fois, et ils l'aiment de la bonne manière, je veux dire non moins pour les autres que pour eux-mêmes. Ils souhaitent, certes, et ils font en sorte que leurs concitoyens confient de préférence leurs enfants à l'Université, mais sans pouvoir ni vouloir se dissimuler, d'autre part, que toute liberté qui ne porte atteinte ni à l'ordre public ni à la morale est une liberté sacrée, et que, s'il en est une qui le soit plus que les autres, qui tienne à un droit plus élémentaire et plus essentiel, qu'il soit par conséquent plus injuste, plus monstrueux de violer, c'est sans contredit la liberté pour le père de famille de donner à ses enfants l'éducation qu'il lui plaît. Si cette maison, si ce cheval m'appartient, à plus forte raison mon enfant est à moi, et quand on ne voit aucun inconvénient à ce que j'organise cette maison, je dresse ce cheval suivant mes goûts, on me refuserait le même droit vis-à-vis de mon enfant !

Encore si ce droit se réduisait à enseigner la grammaire ou les mathématiques ! Peut-être trouverait-on quelque universitaire assez immodeste pour se flatter d'une compétence spéciale ! Mais de ce droit-là nos jacobins dédaigneraient sans doute le monopole. Ce qu'ils veulent, c'est mettre la main sur les âmes des enfants, sur leurs consciences, c'est façonner à leur image la manière de penser et de sentir de la jeunesse sur les grandes questions morales et politiques, c'est leur inoculer leurs théories de la vie et du monde, leur conception des destinées de l'hom-

Digitized by Google

me et de la fin des sociétés. Ce n'est pas le lettré ou le savant, l'agriculteur, le commerçant ou l'industriel qu'il visent en lui, c'est déjà, hélas ! l'électeur. Or la conscience de l'enfant, voilà précisément le trésor qui appartient à son père, de droit absolu et inaliénable, à moins d'indignité reconnue. J'ai le droit, si je ne puis faire moi-même son éducation, de rechercher quels sont les maîtres, de ceux de l'État ou des autres, qui me paraissent les plus aptes à me suppléer. J'ai le droit, puisqu'aussi bien je n'ai pas eu d'autre dessein en me créant une famille, de me voir moralement me continuer et me prolonger dans mon enfant. J'ai le droit de vouloir que mon foyer soit uni et fort, et par conséquent de m'opposer à ce qu'on y jette la division en enseignant au fils à contredire son père, — sinon à le mépriser (1).

Ce droit-là est reconnu des universitaires comme des autres ; ils comprendraient mal comment de s'accorder eux aussi sur un programme d'idées commun, d'affirmer eux aussi un idéal, n'importe lequel, leur donnerait un droit contre ce droit.

*
* *

Mais la conquête du monopole, s'écrie-t-on alors, est l'intérêt le plus urgent de l'Université. C'est pour elle une question de vie ou de mort. L'enseignement libre a une clientèle qui augmente sans cesse, elle est déjà supérieure en nombre à celle de l'Université, et l'écart menace de s'aggraver indéfiniment.

(1) Pour écarter toute discussion politique, je ne parle pas du droit de contrôle et de surveillance que l'État, de toutes façons, doit conserver sur l'enseignement libre.

Digitized by Google

Voulue ou non, cette affirmation est une erreur, malheureusement partagée par des amis de l'Université. J'ignore si les députés qui s'en sont fait une arme contre la liberté d'enseignement en ont été réellement dupes, mais je suis certain que, dans l'Université, il y a beau temps qu'elle a été percée à jour. Eux-mêmes, d'ailleurs, doivent être à cette heure tranquilisés. Car ils ont pu lire l'admirable rapport présenté pendant la précédente législature par leur collègue M. Aynard. M. Aynard offre la triple garantie d'un républicain irréprochable, d'un fidèle pratiquant de l'Université et d'un enquêteur minutieux qui a travaillé sur les statistiques officielles fournies par le ministère de l'Instruction publique, et contrôlées ensuite sur les témoignages des chefs des principaux établissements libres. Son rapport me paraît de nature à produire l'évidence dans tous les esprits.

De la statistique dressée par la commission parlementaire de l'enseignement à l'aide des chiffres fournis par le gouvernement, si l'on prend pour point de comparaison les années 1876 et 1898, il résulte que les lycées avaient gagné 12.000 élèves, et les établissements écclésiastiques 20.827. Mais ce dernier accroissement n'était, pour plus de la moitié, qu'un « virement » d'élèves dû, d'après les propres déclarations des intéressés, à la transformation d'écoles primaires des Frères en établissements d'enseignement secondaire réunissant plus de 11.000 élèves. On reconnaît donc que l'augmentation des établissements ecclésiastiques se trouvait réduite à 9.827, en y comprenant les 1.481 élèves du collége Stanislas, qu'il eût été juste pourtant de compter par moitié à l'actif de l'Université.

Digitized by Google

Il est vrai que les collèges communaux perdaient environ 5.000 élèves, mais comme il a été reconnu que cette diminution était due au succès de l'enseignement primaire supérieur, qui en gagnait autant, les termes de la comparaison restent les mêmes, et le gain final de l'enseignement secondaire public serait environ de 2.000 élèves sur son concurrent. Admettons tout au moins que pendant ces vingt-deux années les deux camps avaient conservé leurs positions.

M. Aynard était donc absolument fondé à soutenir qu'il était « tout à fait outré de parler de crise à ce point de vue purement matériel ».

Maintenant, de la récapitulation des chiffres, il suivait que les élèves de l'enseignement secondaire étaient ainsi répartis : 94.470 dans l'enseignement public laïque ou libre laïque ; 67. 643 dans les établissements ecclésiastiques, (non compris les petits séminaires). Si l'on ajoute les petits séminaires (23.000 élèves) il n'en restait pas moins pour l'enseignement secondaire de l'État ou libre laïque, en 1898, une majorité de près de 4.000 élèves. C'est à peu près les mêmes proportions que celles données par M. Thiers en 1844. L'esprit laïque n'était donc pas en péril, puisqu'il avait été assez fort dès ce temps-là pour faire éclater en 1848 et en 1870 deux grandes révolutions et pour recouvrer la République.

Depuis 1898, le ministère de l'Instruction publique n'a pas cessé d'enregistrer chaque année dans les lycées une augmentation assez sensible de la population scolaire. A ce point de vue la dernière session du conseil académique de Paris (juin 1902) mérite d'être retenue : le rapport de l'inspecteur sur les lycées de Paris constatait que l'effectif avait dépassé

Digitized by Google

les plus gros chiffres atteints à l'époque la plus prospère ; et celui d'un autre inspecteur, sur les lycées et collèges de province, a été également optimiste ; l'inspecteur a déclaré que la population scolaire était en augmentation constante (1).

L'esprit laïque ne justifie pas davantage les cris d'alarme poussés à son sujet. Les résultats des dernières élections législatives ont dû rassurer, il me semble, sur sa vigueur les plus pessimistes.

Quant à ce qu'on vient nous raconter de l'envahissement croissant des fonctions publiques par les élèves de l'enseignement libre, c'est encore une légende. Les chiffres fournis par le ministère de l'Instruction publique prouvent que les établissements de l'État, à égalité d'élèves, ont obtenu en moyenne dans les vingt-cinq dernières années, *toutes* les places à l'École normale, près des *sept huitièmes* à l'École polytechnique, les *trois quarts* à l'École Saint-Cyr, un peu moins des *deux tiers* à l'École navale, à l'École centrale et à l'Institut agronomique. Et encore, dans ces chiffres, nous n'attribuons pas à l'État le bénéfice des admissions obtenues par l'enseignement libre laïque ni même de celles gagnées par des établissents mixtes, tels que Sainte-Barbe et Stanislas,

Je conclurai donc avec M. Aynard qu'il résulte de cette enquête un avantage énorme pour l'enseignement universitaire. « Si l'enseignement libre rivalise avec lui au point de vue du nombre, on voit qu'il

(1) Le ministère de l'Instruction publique a accusé au mois de novembre 1902, pour toute la France, une augmentation de rentrée de trois mille élèves environ. Si je n'en fais pas état, c'est parce qu'il se trouverait peut-être des lecteurs pour contester que cette rentrée se soit effectuée dans des conditions d'absolue liberté.

Digitized by Google

reconquiert la prédominance incontestée lorsqu'il s'agit de la valeur et des résultats ; on voit que ces succès s'affirment surtout dans le recrutement des grandes carrières publiques ; c'est l'Université qui fournit à l'État la grande majorité de nos officiers de terre et de mer ; ce qu'on écrit tous les jours sur l'envahissement croissant des fonctions publiques par les élèves de l'enseignement libre ou religieux est manifestement faux ; c'est une légende de plus à écarter d'une discussion raisonnable et éclairée. Si, du même coup, pareilles constatations pouvaient guérir de la superstition du nombre, ce serait tout profit pour l'enseignement, et ceux qui le dirigent se préoccuperaient plus du fond des choses, c'est-à-dire de la valeur de l'enseignement donné, que des progrès numériques des concurrents. C'est aux chiffres scolaires qu'on peut appliquer le « *non numerantur sed ponderantur.* »

*
* *

Une mauvaise action coûte toujours à accomplir. Quand elle est inutile, comme c'est le cas de la suppression de la liberté d'enseignement, elle se double d'une sottise. Comment l'appellera-t-on, quand j'aurai montré qu'elle serait préjudiciable à l'Université elle-même ?

Je ne parle pas seulement de la mésestime qui lui vaudrait cette façon sommaire d'être débarassé de concurrents qui ont eu le tort de réussir. C'est une forme de la lutte pour la vie digne de l'âge de la pierre taillée ; on ne la pardonnerait pas à une élite intellectuelle et morale qui se fait gloire d'enseigner le

Digitized by Google

beau et le bien. Un corps qui vit de l'opinion doit compter avec elle.

Que na-t-on pas dit, d'autre part, sur l'utilité de la concurrence? Elle est, par l'émulation, la mère de tous les progrès ; dans l'enseignement comme ailleurs. Un de nos plus grand génies politiques, le cardinal de Richelieu, ne pensait pas autrement. Appelé à décider entre l'Université et les Jésuites qui se disputaient (déjà!) le monopole de l'enseignement, il a formulé une sentence consignée dans son *Testament*, et que M. Hanotaux a eu la bonne idée de lire devant la commission d'enquête. En voici la conclusion : «Puisque aussi la faiblesse de condition humaine requiert un contrepoids en toutes choses, et que c'est le fondement de la justice, il est plus raisonnable que les Universités et les jésuites enseignent à l'envi, afin que l'émulation aiguise leur vertu, que les sciences soient d'autant plus assurées dans l'État, qu'étant reposées entre les mains de leurs gardiens, si les uns viennent à perdre un si sacré dépôt, il se trouve chez les autres. » Il a fallu Napoléon pour établir le monopole, parce que l'Empereur voulait se faire de l'Université, comme de l'Église, un instrument de règne. Et voilà comment nos sectaires, qui se disent républicains, subissent le double affront de plagier César et de recevoir une leçon de libéralisme d'un prince de l'Église !

Mais ce n'est pas seulement l'ensemble du pays, ce qui est une considération déjà sufisante, qui gagne aux efforts de l'initiative privée en matière d'enseignement, c'est l'Université elle-même, par l'imitation intelligente qu'elle en fait, et très légitimement. Elle prête trop, d'autre part, à l'enseignement libre pour avoir à rougir de ce qu'elle lui a emprunté. Qui ose-

Digitized by Google

rait soutenir, par exemple, que l'établissement du P. Didon à Arcueil a été étranger à l'innovation de bâtir des lycées en pleine campagne ? et le confort tant vanté des collèges des Pères jésuites au développement du bien-être matériel dans ceux de l'État ?

Et toutes ces réformes dont on parle tant à cette heure, étudiées par une grande commission parlementaire, et dont l'application a commencé cette année même, qu'est-ce, s'il vous plaît, sinon la conséquence de certaines supériorités constatées dans les établissements libres, principalement ecclésiastiques, et la louable tentative de les adapter aux établissements publics ? La préoccupation, qui avait paru dans tous les témoignages des déposants et dans les vœux de la commission, de donner à l'élève plus d'indépendance de caractère et plus d'initiative dans sa méthode de travail, d'alléger les programmes au profit des exercices physiques, de créer à côté de l'enseignement classique un enseignement plus pratique et plus immédiatement utilisable, d'où venait-elle, sinon de la campagne retentissante menée il y a huit ans par M. Demolins, et qu'il avait fait aboutir pour son compte à l'ouverture de l'École des Roches ?

De même on trouvait consigné partout, à chaque page de cette enquête et des rapports des différentes commissions, que si l'Université était incomparable dans l'instruction, elle avait un peu trop négligé jusqu'ici l'éducation, qu'il fallait désormais que les élèves fussent moins nombreux par lycée et par classe, et que les professeurs les suivissent en dehors de leurs cours, en étude, par exemple, et en récréation. Fort bien ; mais où avait-on pris ce souci nouveau, sinon dans la fameuse antienne tant ressassée à nos oreilles que dans les établissements religieux

Digitized by Google

l'éducation était l'objet de soins particuliers, et que cela expliquait la préférence des familles. La preuve c'est M. Gabriel Monod, qui n'a pas craint de proposer qu'on introduisit dans les lycées, à côté des professeurs laïques, des ecclésiastiques comme maîtres d'études, Ou bien c'était le projet de création des *directeurs d'études* et des professeurs stagiaires, qui était une des nouveautés les plus hardies du rapport de M. Ribot. Seulement, il faudra bien reconnaître pour être juste, que cette réforme, si elle réussit à l'épreuve, ne sera qu'une heureuse adaptation aux lycées du système ecclésiastique dans lequel le professeur est en même temps surveillant en étude, en récréation, au réfectoire et au dortoir, s'appelât-il le P. du Lac.

Ce n'est pas au moment précis où l'Université profite tant que cela de la concurrence, qu'on lui persuadera qu'elle ferait sagement de s'en priver.

*
* *

Non, quand même elle aurait adhéré à un dogmatisme moral et patriotique commun, l'Université n'aurait aucune raison de se déjuger sur la question du monopole. Les principes qui constituent notre idéal appartiennent, il est vrai, à toutes les églises et à presque toutes les philosophies ; de sorte que leur enseignement serait essentiellement une œuvre d'apaisement, de tolérance et d'union, et l'on sait combien une œuvre semblable est utile, nécessaire, dans un pays déchiré comme le nôtre. Mais cette influence généreuse ne sera féconde qu'à une condition, c'est qu'elle s'exerce librement, sur des enfants

Digitized by Google

assis volontairement autour de nos chaires. La contrainte nous fermerait d'avance les esprits et les cœurs. Laissons donc à l'Université ses portes largement ouvertes, et ne prenons personne par les épaules pour l'y faire entrer.

JACQUES ROCAFORT.

Digitized by Google

JOURNAL DE GRAND'MAMAN

(EXTRAIT)

Manoir de Quervern, 15 Décembre 18..

....

....

....

Aujourd'hui, le petit livre rouge est compact. J'ai moi-même franchi les étapes successives de l'existence. Et maintenant, j'attends la fin, avec quelque chose de cette lassitude douce, de cette mélancolie vague qui nous vient aux approches des soirs, après que le labeur du jour a été accompli.

J'avais clos le livre rouge. Je croyais avoir tout dit! Eh bien ! non, l'heure ne veut pas sonner encore. Je ne m'en plains pas, puisque la vie m'intéresse et que j'arrive au terme dans la plénitude et l'intensité de mes facultés... De ceci, mon Dieu, je vous rends graces, — pour moi d'abord, pour les autres ensuite! Et lorsque j'entends murmurer flatteusement autour de ma bergère : « Quelle aimable vieille, tout de même ! » — pardonnez moi doux Jésus, de ressentir dans ma vanité le même tressaillement douillet qu'autrefois, quand j'étais jeune, à ouïr sur mon passage comme un discret hommage : « Ah ! la charmante femme ! »

Digitized by Google

— Vous êtes étonnante, grand'mère ! me conte ce bon Philippe, — on ne dirait pas même une jeune femme, on dirait une jeune fille !

Et si je suis vaine des flatteries de mon grand garçon ! — Un grand garçon qui touche à la quarantaine, s'il vous plaît ! Quel bouleversement dans notre existence close... il se marie, le grand garçon ! C'est à l'occasion de cet événement que je rouvre le cahier rouge plein jusqu'aux marges, que je me décide à lui donner une suite qui sera le cahier vert.

20 Décembre.

Le mariage de Philippe... quelle inquiétude soudaine cela éveille en mon cœur ! J'avais fini par m'habituer à l'idée que nous achèverions ainsi, tous deux seuls, l'existence, — moi, du moins, et que je ne connaitrais par l'étrangère qui me remplacera ici demain... Y a-t-il de l'humeur dans ces mots ? Pardon, mon Dieu ! Peut-être un peu de l'humeur égoïste et chagrine de la vieille femme, surtout beaucoup de la tendresse inquiète et jalouse des mères...

C'est moi qui ai élevé mon petit-fils. Comment ai-je accompli ma tâche ? En ai-je bien fait un homme ? Je tremble à cette heure devant ma responsabilité. Cependant, j'ai fait ce que j'ai pu. Je me suis souvenu des exemples et des leçons donnés. J'ai eu recours à cette foi robuste, à ce bon sens solide, à cette expérience positive et pratique des choses qui avaient guidé mes pas, et je me suis efforcée de rendre à Philippe ce que moi-même avais reçu.

Je l'ai campé en face de la vie non pas comme devant une ennemie, mais plutôt comme devant une

Digitized by Google

une alliée en somme assez loyale, qui trahit bien quelquefois par sa faute, le plus souvent par la nôtre. Je me suis attachée à lui prouver surtout qu'elle est notre créancière bien plus que notre débitrice et que nous sommes faits pour elle beaucoup plus qu'elle n'est faite pour nous. Au résumé, je crois en avoir montré l'action plus sincère que brutale. Puis, dès que je l'ai senti assez fort, je l'ai lancé hardiment pour éviter qu'il ne m'échappe, en lui disant : « Maintenant, garçon, prends la mer tout seul, navigue à ton propre compte. Du sang-froid, du coup d'œil, la main au gouvernail et ne perds pas le nord. Nous verrons si tu es bon pilote ! »

Et bien, sans doute, comme nous tous, il a dû errer à ses heures entre ciel et terre, orienter sa marche aux étoiles et frôler des écueils... de cela, je n'ai rien su, mais il n'a pas perdu le nord !

21 Décembre.

Au fond, Philippe, c'est un équilibré, un pondéré. Il est né homme de tradition. Mais sous l'écorce du gentilhomme, comme palpite et vibre tout de même quelque chose de la fibre bourgeoise de grand'maman !

Comment, en effet, concilier autrement sa vie et son mariage ? Il est romanesque, il est sentimental, ce garçon, autant que je l'ai été, autant que je le suis encore ! C'est de la jeunesse qui ne passe pas chez nous. Je m'en irai avec mon mal, si c'en est un ! Mais lui, mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit pas resté trop jeune... Amoureux, à son âge ! Aurait-il perdu le nord ?

Digitized by Google

Ah ! certes, je l'avais ébauché bien des fois, ce rêve d'une jeune fille qui, tout doucement, prendrait ma place dans le cœur de Philippe et marcherait auprès de lui dans la vie comme j'ai marché auprès du baron. Déjà mon regard d'aïeule avait cherché autour de nous celle qui serait digne... Philippe ne disait pas non. Il n'avait pas dit oui, non plus. Et le temps passait. Je m'en allais...

— Philippe, mon garçon, je crois que c'est Dieu qui l'a dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul !

— Dieu a pu le dire, grand'mère, c'est possible, — mais vous le dites, ça suffit ! Je ne suis pas seul, puisque vous êtes là.

— Je n'y serai pas toujours, flatteur !

— Qui sait ? en tout cas, j'ai mon idée...

— Si elle était bonne ?

— Elle est belle, grand'mère... vous la verrez !

22 Décembre.

Et je l'ai vue, l'idée ! — C'est une jeune Diane chasseresse, une enragée petite Américaine des pampas... Comment Philippe a-t-il pu se prendre aux crâneries de cette jolie sorcière ? voilà qui me laisse perplexe !

Ils s'étaient rencontrés, il y a trois ans, en Finlande, à des chasses quasi royales où elle fut étonnante, merveilleuse, — au dire de Philippe bien entendu, moi, je n'y étais pas ! Il en revint ébloui, fasciné... Puis, ça se tassa. Je pus croire que c'était fini. Et voilà qu'ils se sont retrouvés cette année en Écosse, chez lord Danglars, à la saison des grouses — au diable les grouses !

Digitized by Google

Bref, il n'y a plus tenu... ou plutôt c'est elle ! Car voici comment se sont passées les choses. Un jour que Philippe ému, plus ému que de coutume, — ce n'est pas lui qui me l'a dit, c'est moi qui le devine — l'aidait à descendre de cheval, en retenant peut-être plus longtemps que de raison le bout des doigts de l'amazone entre les siens, — ceci, il ne le dit pas non plus, c'est encore moi qui le devine, — elle l'a regardé avec curiosité, dans le blanc des yeux, bien en face, et tout simplement, elle a demandé : —Vous n'osez pas ? Alors, attendez, c'est moi qui vais aller dire à Master Meresvill mon père que nous sommes fiancés !

Brave petite fille, tout de même ! Est-ce assez crâne hein ? je ne sais ce qu'a fait Philippe.... moi, à sa place, je l'eusse embrassée de tout mon cœur, cette petite-là !

Seulement, voila : des petites filles qui roulent en Finlande. en Ecosse, qui promènent leurs vertus aux quatre coins du monde, — c'est, ça qui déroute mes instincts bourgeois ! je n'ai pas confiance. Des femmes de grand chemin, on a beau dire, ça ne fera jamais des femmes de foyer. ... Ça a trop pris l'air, ce doit être éventé !

23 Décembre.

C'est ce qu'on appelle en style du jour un mariage moderne. Or, le *mariage moderne*, il faut bien que je me l'avoue, cela dépasse un peu mes horizons : j'ai la vue trop courte, je n'ai pas pu encore aller jusque là ! — Et l'on a beau me féliciter de toutes parts, entonner les louanges et chanter les antiennes

Digitized by Google

de miss Edith Mereswil... au fond, j'eusse préféré autre chose ! Par exemple une bonne petite enfant qui n'aurait pas vu beaucoup plus loin que le bout de son nez, au lieu de cette petite peau-rouge qui a fait le tour du monde !

Mon petit-fils se complique les choses... C'est dans les mœurs, je le veux bien ! M'est avis, cependant, qu'en ménage, la sagesse est toujours de s'en tenir au plus simple. De mon temps, décidément, les hommes avaient plus de flair... Je sais bien qu'elle est riche à millions, sa petite yankee ! Et des garçons sans le sou qui épousent des filles cousues d'or, cela n'est pas seulement moderne, cela est de tous les temps ! Moi ça ne me plaît pas : le contraire, à la bonne heure ! Et jusqu'ici, mon petit-fils avait pensé de même...

— On dit qu'elle est fort riche, ta petite amazone ? Tu sais, je n'aime ça qu'à demi !

— Edith vous prouvera que c'est un tort, grand'-mère !

— Oui ! et si l'on dit que c'est pour sa dot que tu as vendu ton nom ?

Il me considère avec une pitié tendre, un peu mélancolique :

— Ces choses-là se font, elles ne se disent plus aujourd'hui, grand'mére !

Je le fixe à mon tour, attristée et sevère. Mais de toute sa dignité vive, le cher garçon proteste.

— Eh ! que m'importe ce que l'on peut dire, si vous n'y croyez pas ? J'aime Edith. Je suis heureux que sa fortune lui permette de continuer à s'entourer, après notre mariage, de tout le luxe auquel elle est accoutumée... Quant à moi, vous le savez, je me suffis, — pauvre, je l'eusse aimée non pas mieux, mais autant !

Digitized by Google

— Et elle ?

Il sourit.

— Ah ! ce n'est pas ma fortune qui l'a tentée, j'espère ?

— C'est peut-être ton nom...

— Vous êtes féroce, grand'mère ! Elle y tient, je ne vous le cacherai pas, mais n'aurait-elle pu trouver mieux ?

Et plus bas, d'un ton de confidence discrète, il ajoute : — Allez, grand'maman, soyez sans crainte, je saurai bien me faire aimer pour moi-même, si ce n'est déjà fait !

Son assurance me désarme. Il aime. Ilest aimé... Faut-il que je sois grand'maman — *bougon* pour n'être pas contente.

24 Décembre

Notez que je ne la connais pas, moi, sa petite sauvage ! Ce que j'en dis... c'est par crainte ! A mon âge, on voit beaucoup plus loin que le moment présent, on escompte l'avenir, on voudrait que les enfants soient sages.... comme si nous l'avions été ? Et l'on se croit devin ! Or, les jeunes n'y croient plus, aux devins.... Y avons-nous cru nous-même ? Alors pourquoi vouloir que nos petits-enfants....

Philippe fera ce que j'ai fait. Lorsque mon père a entrepris de me démontrer les risques que je pouvais courir à épouser le baron — l'ai-je entendu seulement ? Allons donc ! Crânement j'ai joué mon bonheur : je l'avais mis pour enjeu ! Et, en somme, ai-je fait plus mauvaise contenance que d'autres ?

D'ailleurs, n'est-ce pas moi la plus folle à cette heure ? comment raisonner de ce que je ne connais

Digitized by Google

pas.... Voila plus d'un demi-siècle que j'écoule ma vie au fond de cette bergère, entre les murs de mon manoir de Quervern ou derrière les fenêtres à croisillons de mon petit hôtel de la rue de Bermude au fin fond de notre province, au milieu d'amis qui ont vieilli comme moi, — des débris d'autrefois...... Quelle rumeur pourrait bien nous atteindre ? que savons-nous des idées et des mœurs d'à présent ? Et encore le peu que nous en connaissons ne suffit-il pas à nous prouver que nous ne sommes plus dans le mouvement ?

— Grand'maman, fait doucement ce bon Philippe, vous n'êtes plus de ce temps-ci ; c'est moi qui suis du vôtre !

Cher enfant.., c'est pourtant vrai que je ne vois plus qu'à travers mes lunettes les choses qui viennent, et même celles qui s'en vont, c'est-à-dire à travers les reflets du passé les visions du présent ou les lueurs de l'avenir... Ah ! les lunettes de grand'-maman, mon vieux garçon, il va falloir changer les verres ! Ma vue baisse, et la jeunesse d'aujourd'hui, je le sens bien, va, ne peut avoir pour ma vieillesse ni ton respect ni ton indulgence, fils ! Il me faudra modifier tout cela pour ma petite-fille...

25 Décembre.

Me voilà bien ! Une femme de mon âge qui se met en frais pour la conquête d'un joli cœur de dix-huit ans ! N'est-ce pas le monde renversé ? De mon temps du moins, c'est le contraire qui avait lieu. On pactisait avec les vieilles gens ; on les ménageait ; on comptait avec elles comme avec une puissance.

Digitized by Google

Aujourd'hui, il paraît que c'est à nous à faire les avances. La jeunesse ne se dérange plus : elle attend que nous allions à elle. — Grand'maman, allons, sois de l'école nouvelle. ma vieille, et puisque tu es encore de ce monde, marche avec lui ! — Mon Dieu! je veux bien, c'est que j'ai les jambes cassées, et s'il faut refaire la course... non, j'aime mieux mon repos ! — Marche, grand'maman, marche ! — Eh bien, mon Dieu, je marcherai ! Ne suis-je pas restée jeune comme à vingt ans, lorsque le cœur me bat à la pensée de ma petite-fille aussi fort que jadis au premier regard d'un amoureux ? Je suis incorrigible ! A quatre-vingts ans... je mourrai dans l'impénitence finale !

31 Décembre.

Elle va venir... on me la présente... aujourd'hui, tout à l'heure, je l'attends ! Vu mon grand âge, et à cause de ma moelle qui me fait toujours souffrir, je n'ai pu aller à elle, — alors, c'est elle qui a demandé à venir vers moi. Du moins, Philippe me l'a dit ainsi... Serait-ce pour me flatter ?

Comme un soir, il lui parlait de moi avec toute sa tendresse, le cher garçon, elle a répondu soudain :

— Mais, je suis trop impatiente, je ne veux pas attendre : tout de suite, tout de suite, allons voir grand'maman !

On était en Ecosse. Et sur l'heure, elle a décidé son père à franchir les centaines de lieues qui nous séparent... Ces facultés de déplacement, moi, c'est ce qui me confond ! Par où concilier l'instinct de ces races errantes avec nos habitudes sédentaires ? Non, cette petite vagabonde me désole !

Digitized by Google

Holà ! ma mie, est-ce bien grand'maman le but du voyage ? Ce beau bénet de Philippe qui s'y est laissé prendre ! Allons, grand'maman a encore de bons yeux à travers ses lunettes : ce sera pour son futur domaine de Quervern, la jolie masque, qu'elle aura témoigné cette hâte d'accourir ! Ah ! l'obsession du manoir dont elle rêve la nuit, paraît-il, et où elle brûle déjà de la fièvre d'incruster ses dollars !

La fièvre des parvenues... j'ai connu ça, moi aussi, autrefois ! Chère, chère petite enfant, qu'il fait bon revivre, pour nous autres vieillards, ces impressions d'antan, et si tu viens doucement les remuer en mon vieux cœur, que de bonheurs attendris nous goûterons ensemble...

....

....

12 Janvier 1896.

Elle est venue ! Je l'ai vue ! — Une gentille apparition qui s'est avancée dans un frou-frou de chiffons, et, d'un joli mouvement de petit oiseau gracile, m'a tendu le col et le bec...

J'étais émue. J'aurais voulu la serrer sur mon cœur à ce premier baiser. Mais je me suis aperçue à temps que le battement tranquille de son jeune sein n'en avait ni une pulsation de plus ni une pulsation de moins, et je me suis rengainée discrètement.... Ah ! la sensiblerie des vieilles femmes, n'est-ce pas ma petite-fille ?

Elle souriait très calme , absolument maîtresse d'elle-même, en pleine possession de ses petits talents. Elle a dit avec une grâce charmante un tas

de jolies choses. Et tout cela était si à propos, tombait si à point que c'en était merveille. Philippe paraissait ébloui. Moi aussi. Ma petite-fille est une femme exquise.

Et encore, tout son esprit n'était pas là ! Je surveillais son regard aigu de petit commissaire — priseur qui fouillait le hall, en faisait le tour, visitait les recoins fort prestement, d'un clin rapide, attardé avec connaissance de cause aux panneaux des vieilles tapisseries murales, aux décorations des trumeaux, aux ornements des rinceaux... Et son petit pied impatient qui battait en cadence le parquet, sous sa robe. A ce même moment, Philippe accaparé dans une embrasure de fenêtre par M. Mereswill, s'est lentement retourné. J'ai senti son regard se reposer sur nous et nous confondre avec tendresse... A-t-elle, comme moi, croisè au passage le feu très doux de ce regard ? Je crains que non, et je la plains : à son âge, j'eusse surtout noté celà ! Mais elle était bien trop absorbée à se délecter amoureusement la rétine devant le miroitement de l'écusson où s'enlevaient en pleine lumière les armoiries du blason des Quervern : *de sinople à trois pals flambants de gueules, surmonté d'un chef de sable fleuronné d'or*,—n'est-ce pas, ma petite ?

Philippe, à la fin, a dû saisir l'éloquence du petit pied, puisqu'il est venu proposer à sa fiancée la visite du manoir. Je ne les ai pas suivis, ma moelle me fait souffrir, aujourd'hui, Mais, j'ai tout lieu de supposer que le gentil commissaire-priseur qui double ma petite-fille a dû trouver matière à exercer l'indiscutable perfection de son flair et de sa haute compétence, car elle est rentrée radieuse. — Et de mon coin, en causant avec M. Mereswill qui me faisait

Digitized by Google

sa cour, j'ai ouï beaucoup de beaux projets s'ébaucher déjà entre Philippe et elle pour la restauration prochaine de notre vieux et seigneurial Quervern... Puis, pour prendre congé, elle est venue s'asseoir tout contre ma dormeuse, en se penchant pour arranger mes coussins. Alors, elle a cessé son babil d'oiseau, comme si elle se rappelait soudain une chose importante et sérieuse qu'elle avait à dire, et presque recueillie, même grave :

— Phil,- si vous tenez à combler le plus cher de mes vœux, nous fixerons tout de suite au jour anniversaire des noces de grand'maman la date de notre propre mariage. Il me semble que celà nous portera bonheur !

Ceci fut articulé du joli ton tranchant de commandement qui lui est particulier et n'admet ni réplique ni résistance, mais il fallait noter le contraste avec la suavité de la voix et savourer la nuance du regard attaché sur Philippe... Il en était tout remué, le digne garçon. Moi aussi. J'en ai versé de vieilles larmes. Elle, non ! Pas un muscle de son charmant visage n'a bougé. Elle attendait avec bienveillance que la crise d'émotion à laquelle elle restait si visiblement étrangère fût passée. Il m'a semblé que c'était beaucoup de complaisance de la part d'une aussi jeune personne... Allons, bon ! encore mes sensibleries de vieille femme qui reviennent.— Non, mais ces petites modernes, moi, ça me déconcerte ! »

STÉPHANE

Digitized by Google

NIDS D'OISEAUX

Près de la fenêtre à peine éclairée
Des faibles rayons du soleil levant,
Pourquoi, jeune femme à tête dorée,
Coudre sans souci du froid et du vent ?
Les cheveux sont blonds et les fils sont blancs !
C'est qu'elle n'est pas mère encore ;
Mais, à des signes bien troublants,
Elle a compris, et, dès l'aurore,
Elle fait le nid de l'oiseau !
Qu'il sera doux ! qu'il sera beau !
Mon aiguille, sois diligente,
Douce, ma main : tu brodes l'avenir !
Mon âme, sois intelligente :
C'est pour l'enfant — l'oiseau ! — qui va venir !

Près de la fenêtre à peine éclairée
Aux volets bien clos par ce jour d'été,
Pourquoi, belle dame à robe moirée,
Coudre en souriant au rythme chanté ?
Les cheveux sont gris et les fils sont bleus !
C'est qu'au retour de leur voyage,
Sur des tapis beaux et moëlleux,
De la mère ils verront l'ouvrage !
Elle fait le nid de l'oiseau !
Qu'il sera doux ! Qu'il sera beau !
Il va rentrer avec sa femme
En ce logis au joyeux avenir !
Mon aiguille, cours avec flamme :
C'est pour l'enfant — l'oiseau ! — qui va venir !

Digitized by Google

Près de la fenêtre à peine éclairée
Des mornes rayons du soleil couchant,
Pourquoi, vieille femme à mine éplorée,
Coudre sans un mot, coudre sans un chant ?
Les cheveux sont blancs et les fils sont noirs !
C'est qu'elle est encore une mère
Et que sont partis ses espoirs :
Le fils est mort, douleur amère !
Elle fait le nid de l'oiseau !
Qu'il sera doux ! qu'il sera beau !
Dans ce linceul, au cimetière,
Jamais le froid ne le pourra saisir !
Encore un nid, le dernier, mère :
C'est pour l'enfant — l'oiseau ! — qui va dormir !

André Jalaguier

Digitized by Google

« LA VOLONTÉ », DE M. PAULHAN

(PARIS, OCTAVE DOIN, 1903)

La « mythologie psychologique », servante de la théologie, a fait son temps. Elle n'est plus bonne que pour les lycées et les séminaires. Dans les hautes régions de la science, on n'a plus pour elle que le sourire qui accompagne les vieilles choses qui s'en vont. Ce monument vermoulu de l'orgueil humain n'excite même plus de colère. Il aurait droit à l'oubli profond dont l'honorent successivement nos générations d'écoliers, dès le dégorgement du baccalauréat, s'il n'appartenait à l'histoire des divagations de l'esprit humain, plus connue sous le nom d'histoire de la philosophie.

J'ai encore sur l'estomac les solennelles tartines que le vénérable Franck étalait, dans le *Journal des Savants*, en l'honneur de la métaphysique et de la psychologie des gens bien pensants. Cet apôtre des classiques routines est mort plein de jours et très décoré, il y a peu d'années. Que la terre lui soit plus légère que ses élucubrations. Avec plus de talent, Janet ne fut pas moins chimérique. Ils étaient comme cela un bataillon sacré, à l'Académie des sciences morales et politiques, ne riant jamais, élevés à la grande école du respect et de l'ennui, emplissant à eux seuls les portiques de l'Institut, devenu la forteresse d'un étroit conservatisme d'idées, et défendant la place, avec la dernière énergie, contre toute invasion de la vie et du mouvement.

Qu'est devenue cette héroïque résistance ? O malheur des temps ! Le grand air a fini par pénétrer dans le sépulcre

Digitized by Google

officiel avec M. Ribot, fauteur de psychologie cyniquement positive, et cet été, notre compatriote Frédéric Paulhan, disciple de M. Ribot, a été proposé à l'unanimité par la section de philosophie à l'Académie, comme correspondant, et élu. Si les intellectuels se mettent à entrer à l'Institut, où allons-nous ?

Venons au livre de M. Paulhan.[La volonté est une forme de notre activité. L'activité, la volonté, se montrent aussi bien dans la direction des idées et l'évolution des sentiments que dans l'exécution des actes.

Toute activité n'est pas volontaire. Souvent nous pensons, nous sentons, nous agissons d'une manière réflexe, automatique, instinctive, c'est-à-dire sans délibération et même sans nous en rendre bien compte.

La volonté implique généralement à quelque degré la conscience et la réflexion. L'acte volontaire comprend trois phases : la délibération, la décision et l'exécution. C'est la décision qui est le fait le plus essentiel.

La volition n'est pas, dans ses éléments, un phénomène psychique distinct des autres. Elle a toujours pour éléments, comme tout phénomène psychique, des états intellectuels et des états affectifs, idées, images, émotions, tendances. Elle ne se différencie que comme synthèse nouvelle et active d'éléments très variés pouvant circuler dans toute autre catégorie de phénomènes psychiques. Il n'y a d'original dans la volonté que la synthèse volitive. La décision n'est pas un élément nouveau, mais une fixation nouvelle d'éléments existant déjà, une orientation nouvelle de l'esprit.

La volonté, qui se rattache à certains égards à l'automatisme et à l'imitation, se rattache aussi à l'invention. Elle est, comme l'invention, une synthèse nouvelle, et en outre une sorte d'invention appliquée, l'invention active. La synthèse volitive est dans l'ordre de l'activité ce que la synthèse créatrice ou invention est dans l'ordre de l'intelligence. La volonté s'oppose à l'automatisme et le rompt exactement comme l'invention s'oppose à la routine et la brise. Toutes deux sont une rupture de l'habitude, toutes deux préparent des habitudes nouvelles, un automatisme plus compliqué, une routine plus savante, que de nouvelles

Digitized by Google

volontés et de nouvelles inventions viendront contrarier encore.

Après avoir ainsi caractérisé la volonté, et indiqué en outre d'autres objets d'étude (variation de la synthèse volontaire suivant les individus, délimitation du domaine de la volonté, rapports de la volonté avec le monde), M. Paulhan entre dans le détail de son sujet.

Il ne m'est pas possible de l'y suivre dans ce court article. Ces pages nourries de faits étroitement enchaînés, où l'excellence du plan domine, maîtrise puissamment la multitude innombrable des aspects psychiques, se prêteraient mal à une analyse portant sur l'ensemble. Privée du secours des développements et de la clarté des exemples, l'analyse, dans un pareil sujet, n'est supportable qu'à la condition d'être limitée à quelque partie détachée. Je passerai donc, à regret, sur la volonté et l'automatisme, la volonté et la suggestion, la volonté et les faits psychiques en général : l'acte de volonté, ses trois moments, les lois d'association systématique et d'inhibition systématique, l'activité indépendante des éléments psychiques ; l'évolution de la volonté des caprices au pouvoir personnel, le domaine de la volonté, l'extension de ce domaine, et la volonté au point de vue physiologique, pour arriver aux fécondes généralisations de la fin du livre, aux rapports de la volonté et des phénomènes sociaux, et à la question du libre arbitre.

LA VOLONTÉ ET LES PHÉNOMÈNES SOCIAUX.

Si l'étude de la volonté ne peut se passer de la physiologie, qui montre quelles sont les conditions biologiques de la volonté, elle ne peut se passer davantage de la sociologie, car la volonté, qui est une synthèse par rapport au fait biologique, est un élément par rapport au fait social. Elle est, avec l'invention, un des points de départ des nouveaux groupements des activités humaines, elle transforme peu à peu la société et le monde. Son action s'ajoute à celle de l'invention. Mais surtout la sociologie offre cette précieuse ressource pour l'étude psychologique de la volonté, que les éléments, ici, sont les hommes, c'est-à-dire bien plus

Digitized by Google

connus que les éléments psychiques et biologiques. Nous pouvons observer les hommes, dans l'exercice de leurs fonctions, bien plus aisément que des cellules nerveuses. L'examen des faits sociaux fait comprendre, par de profondes analogies, la nature intime des phénomènes psychologiques dont les éléments sont parfois difficiles à discerner. Il sert de contrôle aux théories psychologiques.

C'est ainsi que dans la société comme dans l'individu on trouve la distinction de l'activité réflexe ou automatique et de l'activité volontaire. Pour trouver un véritable acte de volonté sociale, il faut regarder plus haut que les activités des groupes sociaux secondaires, des grands rouages administratifs même ; il faut que la société entière (ou ceux qui la représentent) prenne une décision et la fasse exécuter. Une déclaration de guerre, une loi organisant une caisse de retraites pour les ouvriers, sont des actes de la volonté nationale. La volonté sociale comme la volonté individuelle est essentiellement une innovation. Elle rompt l'automatisme ordinaire, les habitudes établies.

La volonté se retrouve, d'ailleurs, à tous les étages des groupes sociaux.

Les conditions de la volonté nationale sont les mêmes que celles de la volonté individuelle, c'est-à-dire l'impuissance et le conflit des automatismes. Sa fin est aussi la même : elle tend à créer un automatisme supérieur. L'impuissance des groupes sociaux secondaires à réaliser une amélioration urgente, amène souvent un appel à la volonté nationale. Un grand nombre de lois n'ont d'autre but que de remédier ainsi à des insuffisances de l'automatisme.

L'acte de la volonté nationale, en même temps qu'il rompt toujours quelque routine, prépare un automatisme nouveau. Si une loi est bien faite, en harmonie avec les besoins de la nation, elle fondera une coutume nouvelle, elle sera automatiquement obéie.

Comme dans l'acte de volonté individuel, on distingue trois phases dans l'acte social, et ces trois phases sont les mêmes : la délibération, la décision et l'exécution. On y retrouve les mêmes caractères fondamentaux : l'association systématique et l'inhibition.

Avant le vote de la loi, la délibération met les désirs des

Digitized by Google

divers partis aux prises. Les divers systèmes opposés luttent entre eux, de façon à former deux groupes directement opposés, et tendent, chacun de son côté, à systématiser dans leur sens propre l'activité générale, en inhibant l'activité des systèmes contraires.

La décision, c'est le vote, qui fixe l'orientation de la volonté nationale.

L'exécution, c'est l'application de la loi. Il arrive que la loi reste lettre morte, comme certaines décisions individuelles.

Comme dans la volonté individuelle, le jeu des éléments garde ici une certaine indépendance. La discussion le prouve.

Comme la volonté va du caprice à l'automatisme en passant par le pouvoir personnel, la volonté sociale va de l'anarchie à la solidarité parfaite et spontanée en passant par la centralisation du pouvoir.

Quel que soit le gouvernement, il est plus ou moins fort, plus ou moins distinct de la nation même, comme le pouvoir personnel de l'individu est plus ou moins fort et se distingue plus ou moins de l'ensemble de l'esprit, en se constituant à part comme une réalité séparée.

En résumant son livre, M. Paulhan rappelle que si les actes formels de volonté, les volitions réfléchies, sont relativement rares dans la vie, la volonté ne se mêle pas moins, à quelque degré, à toute la vie mentale. Dans toutes les synthèses qui se forment en nous, dans toutes les manifestations de notre vie, il y a quelque élément de nouveauté, et par suite quelque trace de volonté.

« Si nous voulons considérer son rôle, non plus seulement dans l'homme, mais dans le monde en général, nous voyons que la volonté est un des moyens par lesquels ce monde, agissant de toutes parts sur l'homme, qui réagit sur lui, arrive à se transformer lui-même, ou plutôt à provoquer sa transformation sans le savoir et sans le vouloir. »

Digitized by Google

LA QUESTION DU LIBRE ARBITRE.

Dans un appendice très original, M. Paulhan pose la question avec précision.

Chaque homme est plus ou moins libre. Personne ne l'est absolument, et il n'est personne qui ne le soit à quelque degré.

Tout ce qui fait la personnalité harmonique et forte la rend libre, lui permet de disposer de soi. Être le maître de ses passions et de ses idées, c'est en subordonner l'activité à l'ensemble du moi, et ce qui doit s'appeler être libre. Le caractère fondamental de cette liberté est que l'acte libre est l'expression de la personnalité.

Aussi la liberté ainsi comprise est-elle nécessaire à la responsabilité. Si je suis responsable d'un de mes actes, c'est parce que cet acte exprime ma nature. Plus il l'exprime d'une manière adéquate, plus je suis responsable.

Entre le maximum et le minimum de responsabilité s'échelonnent tous les degrés possibles.

La liberté ainsi comprise, non seulement s'accorde avec un déterminisme rigoureux, mais l'implique. La liberté étant un rapport d'harmonie et de finalité, un accord général des pensées, des sentiments et des actes qui tendent vers les mêmes fins, est essentiellement une question de finalité. Elle est un nom de la finalité. Elle est donc aussi un nom du déterminisme, elle en est la forme où les activités des éléments s'enchaînent rigoureusement et d'une manière harmonieuse.

Si le déterminisme de l'acte libre n'était pas rigoureux, la liberté disparaîtrait. La liberté est mesurée, en effet, par le rapport de l'acte à la personnalité. L'acte libre doit être l'expression de cette personnalité. C'est dire qu'il doit être rigoureusement déterminé par elle.

M. Paulhan ne voit aucune raison logique, scientifique ou morale pour faire intervenir l'indéterminisme. L'observation et l'expérience, en nous montrant la possibilité de trouver, en général, une cause suffisante aux actes humains, en nous faisant reconnaître une régularité foncière cachée sous des dehors variables, nous inclinent vers le déterminisme. Les analogies scientifiques, les phénomènes

Digitized by Google

physiologiques, physico-chimiques et même sociaux, nous poussent dans le même sens.

Le lecteur voudra bien excuser la sécheresse, les lacunes, l'absence de nuances de cette brève analyse. Elle lui suffira pour prendre une idée du sujet et de la manière dont M. Paulhan l'a creusé. C'est toute ma prétention.

Ed. Bondurand.

Digitized by Google

A TRAVERS LES REVUES

En face de la *Revue Philosophique* du professeur Ribot qui, depuis une quinzaine d'années, était à peu près seule dans le monde universitaire à centraliser les hautes spéculations, la REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE se fonda vers 1893 pour affirmer des tendances s'éloignant de l'école psycho-physiologiste. Dans le désir de donner à la philosophie une base scientifique, Ribot et ses élèves avaient un peu négligé l'idéologie, la métaphysique, l'éthique, qui, peut-être bien, constituent au fond la vraie philosophie, alors que la notation sphygmographique des émotions n'est qu'une expérience de laboratoire biologique. Aussi ne pouvait-il manquer de se produire une réaction ; Kantiens et néo-Kantiens désireux de restaurer l'impératif catégorique dans toute sa gloire, spinozistes altérés de se replonger dans le bain consolant du panthéisme, savants préoccupés de fixer les limites de leur science et par conséquent de deviner l'immense *terra incognita* qui gît au delà, peut-être même spiritualistes animés du désir de défendre la vieille cause dont l'humanité s'était si longtemps faite la cliente, tous avaient une vieille querelle à régler avec la psycho-physiologie, et c'est pourquoi sous des influences aussi diverses que celles de MM. Poincaré et Darlu, par exemple, la

Digitized by Google

Revue de métaphysique et de morale commença une carrière qui se poursuit encore.

L'hétérogénéité de ses tendances est pour beaucoup un attrait de plus. Parmi ses rédacteurs habituels, un fort groupe a l'ardente ambition de placer la philosophie sur l'ancien trône de la religion et se laisse glisser jusqu'à un assez vulgaire anticléricalisme. Ces jeunes dialecticiens rompus à toutes les subtilités du raisonnement mettent tout leur talent au service de passions qu'on aurait cru n'exister que dans l'intérieur de nos deux Chambres. Il faut lire les divers articles que sous le même titre : la *Crise du libéralisme* ont donné, tous ces derniers numéros, MM. Bouglé, Lapie, Lanson, Jacob et autres, pour savoir jusqu'où peut aller l'aveuglement des sages et le sentimentalisme des intellectuels. Mais heureusement, toute la *Revue* n'est pas consacrée à ces fâcheux enfantillages, et l'autre groupe, celui des métaphysiciens sérieux, publie des travaux tout à fait puissants. Sauf en Ecosse, où le professeur Laurie (dont M. Remacle vient de traduire *Ethica*), soutient la gloire de l'ancienne philosophie, je ne crois pas qu'il y ait en Europe un ensemble de penseurs plus remarquables que celui de la *Revue* dont je parle. Des noms comme ceux de M Le Roy et de M. Wilbois méritent d'être retenus car ils seront regardés dans quelques lustres comme ceux de très grands philosophes. Ironie des choses ! C'est au nom de la science qu'on se flattait d'avoir enterré la métaphysique, et voilà que c'est bondés de toutes les connaissances et au nom de ces connaissances même, que les nouveaux métaphysiciens réintrônisent leur science. Un positivisme nouveau ! affirment-ils en parlant de l'idéologie la plus mystique parfois. L'entreprise est piquante et n'est pour déplaire au simple public.

Digitized by Google

Que citerai-je parmi les articles de l'année ? Ceux de M. Wilbois et Le Roy dont j'ai déjà parlé, et ceux de M. Dunan ; un travail sur *le Sacrifice*, c'est-à-dire sur les rapports de la religion et de la philosophie, tout à fait remarquable, de M. J.-J. Gourd, professeur à l'Université de Genève ; des considérations moins confuses que d'habitude, et savoureuses comme d'habitude, de M. G. Sorel sur la *Crise de la pensée catholique* et une inattendue profession de foi de M. l'abbé Hébert sur la *Dernière idole*, cette idole étant Dieu, tout simplement, voilà de quoi, je pense, piquer la curiosité de ceux qui s'intéressent à la métaphysique.

La REVUE PHILOSOPHIQUE est plus connue du grand public, et à Nimes surtout, nous aimons à y lire les travaux si consciencieux et si fins de nos compatriotes MM. Paulhan et Dumas. Je me contente donc d'y signaler, pour ceux qui ne s'y seraient pas arrêtés congrûment, les études de M. Alfred Fouillée sur la *Philosophie de Nietzsche*. Mais je parlerai un peu plus à loisir d'une autre revue du même domaine, les ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Cette revue qui eut autrefois sa grande importance et qui était bien tombée, vient d'être relevée, depuis quelques années, par un esprit hardi et libre, l'abbé Denis. Les *Annales* sont le rendez-vous des philosophes indépendants du clergé français et peut-être que certains pasteurs de l'Église réformée eux-mêmes trouveraient trop nouvelle l'idée de tels ou tels collaborateurs sur le livre de Daniel ou sur le mystère eucharistique. Les simples profanes y liront toujours avec intérêt les articles d'actualité, par exemple au cours des nos de 1902, la polémique très vive qui s'engagea entre la rédaction habituelle de

Digitized by Google

la revue et les amis de l'évêque de Nancy. Là aussi, nous trouvons un de nos compatriotes, l'abbé J. Martin, de Sommières, dont on a fort remarqué le dernier livre sur saint Augustin.

*
* *

Mais laissons là la philosophie, et par amour du contraste, disons un mot des revues illustrées, des *magazines* (je ne sais pourquoi on ne dit pas « magasins » le mot serait plus français, mais il n'a jamais pu prendre ; le *Magasin pittoresque* lui-même y a perdu sa peine). Donc, le *Magasin pittoresque*, jadis seul de son espèce, a maintenant des dizaines de rivaux ; pour les familles surtout le choix abonde : *Femina*, *Madame*, la *Vie Heureuse*. Comme nous avons fait du chemin, ici aussi, depuis le vénérable *Journal des Demoiselles* ! Mais toutes ces publications sont si connues que je me contente de les signaler en bloc, chaque famille a dû déjà faire son choix. Quant aux revues illustrées, on n'a aussi que l'embarras de la décision. Les *Lectures pour tous* sont copieuses, le *Monde moderne* est bien tenu, le *Mois* est varié et soigné, la *Revue universelle* est richement documentée. Dans le n° du *Mois* que j'ai sous les yeux, je trouve un article très curieux sur le *Charme d'Athènes* qui ne se révèle qu'à la longue, paraît-il, et une étude très intéressante, avec illustrations, sur le sculpteur lyonnais Charles Dufraine.

Faut-il dire un mot, en terminant, des revues illustrées d'art ? Nos lecteurs les connaissent aussi. L'innovation de la revue anglaise *Studio* a été vite imitée : *Art et Décoration* en France, *Innen-Dekoration* en Allemagne, *Vlaamsche School* en Belgique rivalisent

Digitized by Google

avec elle, et dans chaque pays chacune de ces revues a vu se produire des efforts parallèles. En Angleterre à côté de *Studio*, il y a *The Artst* : en France, à côté d'*Art et Décoration*, la *Revue des Arts décoratifs*, l'*Art décoratif*, la *Revue de l'Art ancien et moderne*, la *Revue de l'orfèvrerie et de la joaillerie*. Heureux les bibliophiles et les artistes qui peuvent recevoir toutes ces revues, les habiller de dignes reliures et à l'occasion, se réserver quelques uns des bibelots dont elles chantent la gloire.

SCRUTATOR.

Digitized by Google

LES LIVRES

La Religion du Véda par H. Oldenberg, professeur à l'Université de Kiel, traduit de l'allemand par Victor Henry, professeur à la Sorbonne. Paris, Alcan, 1903.

On avait déjà traduit de M. Oldenberg un très beau, très érudit et très clair livre sur le *Bouddha,* qu'il faut avoir lu si l'on veut exprimer un avis quelconque sur les vieilles révolutions religieuses de l'Inde. M. Victor Henry vient de rendre un non moindre service à la science en traduisant à son tour la *Religion du Véda*, c'est-à-dire la religion que le Bouddha était venu renverser, et qui se referma d'ailleurs sur lui comme la jungle se referme sur le cavalier (je crois que l'image est de M. Filon). Ici encore, on ne pourra plus parler d'Indra et d'Agni sans avoir lu le livre dont il s'agit ; c'est le dernier cri de la science, et un cri, hâtons-nous de le dire, qui n'a rien d'inharmonieux. M. Oldenberg est de la race des grands érudits qui ne sont pas écrasés par leur érudition, race peu fournie surtout en Allemagne. Il faut ajouter qu'il a eu le bonheur de trouver dans M. Victor Henry le traducteur le plus fidèle et le plus artiste à la fois, aussi le plus compétent et indépendant, car souvent les notes du traducteur discutent discrètement,les dires de l'auteur. M. Victor Henry a le droit de le faire. On sait que depuis la mort d'Abel Bergaigne, c'est lui qui est la tête de ligne des indianistes, embranchement des védisants (peu de voyageurs, mais tous de choix) ; l'œuvre de bénédictin à laquelle il s'est consacré, la traduction de l'Atharva-Véda verra quelque jour la lumière, et ce sera une grande joie non seulement pour les spécialistes mais

Digitized by Google

pour les simples flâneurs à l'affût de beautés inédites. Pour vous mettre l'eau à la bouche, ami lecteur, et pour vous récompenser de m'avoir suivi jusqu'ici, sans crainte des éléphants et des cobras, je vais vous dire une stance de l'hymne à Rudra. «O Rudra, celui qui s'approche à la dérobée et cherche à t'assaillir, tu le tournes, tu le rejoins par derrière comme la trace de sang qui suit un blessé ». Je sais beaucoup de poètes symbolistes qui auraient été fiers de trouver cette image.

*
* *

Les Pirates de la mer, par Henry Wells (trad. Davray) Mercure de France 1902.

Un livre à lire, si l'on veut avoir le cauchemar. On a appelé Wells le Jules Verne anglais. Mais Jules Verne ne nous a jamais « cauchemardés » ! Il ne s'agit d'ailleurs ici que de « nightmares » de cinq minutes : on peut y résister. Mais je ne conseillerais pas aux âmes impressionnables de lire la *Guerre des Mondes* (dont un conte des *Pirates de la mer* est le prélude) ou l'*Ile du Docteur Moreau,* surtout de les lire, comme je fis, à petites gorgées avant de m'endormir. Brrr ! Je fais la grimace encore en y pensant, et pourtant je crois être un vieux routier !

* *
*

Le Pays qui parle, par Yves Berthou (Lemerre 1902).

Peu de livres sont mieux expliqués par leur simple titre que celui-ci. C'est bien le pays qui parle dans ces mélancoliques poèmes bretons que vient de publier l'auteur de *La Lande fleurie* et des *Fontaines miraculeuses*, et mieux que le

Digitized by Google

pays abstrait,les objets matériels, en qui s'est logée son âme : l'armoire, le lit clos, la cheminée, la table familiale, la salle commune, la ferme, chacun prenant tour à tour la parole pour dire ses joies, ses regrets, ses espoirs.

> Debout sous mon manteau de pierre on peut tenir ;
> On dirait un dolmen porté par deux menhirs....

Dans un autre poème d'une très fière allure, ce sont toutes les pierres celtiques qui viennent l'une après l'autre clamer — *lapides clamabunt !* — la gloire de la vieille Armor, les moulins, les écueils, les chapelles, les phares, les cathédrales, les calvaires, les châteaux, les roches brutes, les pierres branlantes. Voici le dire des cathédrales :

> Notre flèche se perd dans les ciels nuageux
> Accrochant à leur croix des flottes éphémères ;
> L'image des guerriers survit dans leurs enfeux.
> Nous sommes les témoins d'un rêve harmonieux :
> Vos aïeux ont écrit des poèmes de pierre.

Ce sont là de beaux vers, et mieux encore des vers vivants, pensants, souffrants, Depuis Brizeux, « la terre de granit recouverte de chênes » n'avait pas eu de poète plus imprégné de sa tristesse et de sa tendresse ; ce n'est pas comme chez Botrel ou Nibor une certaine Bretagne, c'est la Bretagne toute entière et, chose étonnante, devenant humaine à force d'être bretonne, car la mélancolie et la résignation mystique qui caractérisent notre vieille province se trouvent aussi au fond de toutes les âmes de l'Homme-Dieu.

> Et le Galiléen était Celte lui-même.

(Le fait est que ce nom de Galilée est étrange — Galilée des gentils—A-t-on jamais bien tiré au clair cette ressemblance Galilée Gallia ?)

Qu'on retienne donc ce nom d'Yves Berthou, il est très connu en Bretagne, mais il mérite d'être connu ailleurs : c'est celui d'un poète d'une sensibilité douloureuse et d'une âme

Digitized by Google

exquise ; à ce titre, il faut non seulement l'admirer mais encore l'aimer.

> Les cœurs vaincus sont pleins de chansons inouïes,
> Et pour qu'il soit blessé je découvre mon cœur.

*
* *

Le Problème du style, par Remy de Gourmont (Mercure de France 1903)

M. Remy de Gourmont lut un jour le livre de M. Albalat dont un de nos collaborateurs parlait naguère « *la Formation du style par l'assimilation des auteurs* » et il sursauta, et il se précipita sur sa plume, et comme il est l'homme le plus merveilleusement muni qui soit, de goût et de science en matière littéraire, il écrivit cent cinquante pages qui sont un vrai chef d'œuvre de critique esthétique, et sa mauvaise humeur ainsi effilochée à tous les tropes, il redevint souriant, même pour M. Albalat, qui est d'ailleurs lui aussi un esprit fin et un aimable technicien de « l'écriture ». « Le fait est que sans les ouvrages didactiques de M. Albalat, je n'aurais peut-être jamais réfléchi sur ces questions:ils furent mon point de départ, je leur dois beaucoup.....» Le compliment tourne alors à la pincée, mais qu'importe ? Donc le livre de M. de Gourmont est digne de ses aînés : l'*Esthétique de la langue française* et la *Culture des idées*. En leur matière, il n'a rien paru depuis je ne sais combien de lustres, de plus fort et de plus savoureux. Taine seul a écrit des pensées aussi profondes en un style aussi imagé. Et l'on sourit, ou l'on s'indigne, suivant l'heure et le caractère, en pensant que ce sont des Deschamps, des Doumic, des Ledrain, des Pellissier et autres quelconques, qui sont « les princes de la jeune critique » pour parler la langue d'un de leurs caudataires, M. Georges Renard. Il est vrai qu'en critique, comme en tout, ce qui compte n'est pas

Digitized by Google

ce qui bruit, et que l'opinion de M. Gaston Deschamps pèse dans la balance à peu près autant que celle de feu Philippe Gille, alors que les idées de M. Remy de Gourmont bouleversent, irritent ou enthousiasment tout ce qui pense en France et hors France. Je sais un grand critique anglais, M. Edmund Gosse, qui dès que le *Mercure* arrive, se jette sur les Épilogues qui ouvrent la Chronique du mois et déguste toute leur série avec d'alternatifs grognements de joie ou de colère. Voilà des grognements que M. Larroumet n'entend pas souvent. M. Doumic, lui, en entend certains, et il en devient énormément supérieur à M. Deschamps ; exaspérer les gens vaut mieux encore que les endormir. Mais l'étonnant Ledrain mis à part, comme tout cela est gris, et comme on donnerait les quinze ou vingt volumes de tous ces « langueyeurs » pour un chapitre de M. Remy de Gourmont !

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

Anthinea, d'Athènes à Florence, par Charles Maurras. Paris Juven, 1902.

Anthinea veut dire « la fleurie », et si c'est de là qu'Athènes tire son nom, la ville de l'Illissus s'appelle bien comme la ville de l'Arno ; d'où le sous-titre du livre. Et l'idée est gracieuse, subtile et hypothétique. Et il en est bien souvent ainsi des idées de M. Charles Maurras.

En vivant avec cet écrivain on s'étonne, on s'épouvante presque de ce miracle : un contemporain de Périclès qui ressuscite, n'ayant rien oublié, et n'ayant appris que ce qui peut servir *ad majorem Helladis gloriam ;* un amant éperdu de la beauté des colonnades doriques, au point (le passage est exquis où il peint son émoi) de baiser comme une amie le fût délicat d'une abandonnée de l'Acropole ; un sage enivré

Digitized by Google

de tous les rayons de miel que distillèrent les doctes, élégantes et guerrières abeilles de l'Hymette. Et le miracle est d'autant plus inattendu que ce frère attardé d'Aristophane et de Platon est né bien loin de sa patrie idéale, en un village au nom syrien, sur un littoral qui fut infesté de chamites jadis et de maures naguère, et que, pourtant, peu d'hommes, depuis les violents humanistes du quattrocentismo, semblent avoir été plus profondément hellènes que lui.

Je ne sais si les plus belles âmes humaines ne sont pas celles qui vivent dans le passé, qui s'éprennent des ruines, qui s'attachent aux vaincus, qui soupirent aux étoiles mortes. Et tout cela est le passé, sans doute. Mais pourquoi faut-il que les âmes éprises de l'avenir soient si souvent niaises, basses et méchantes ? Celles qui retournent la tête vers les horizons franchis sont peut-être celles qui préparent le mieux le futur, puisque ce futur qui naît en leurs âmes aura tous les charmes et toutes les gloires dont elles embellissent ce qui n'est plus. Et il importe peu que ces nobles rêves transfigurent plusieurs époques, ou une seule ; et, alors, courent risque de sacrifier une beauté à une autre. Mais ce qu'il faut, c'est que le culte du beau, sous l'un quelconque de ses aspects, continue à s'éclairer sur les hauts-lieux. Lamartine préférait le Jourdain et Châteaubriand l'Eurotas ; pourquoi ne pas respecter leurs préférences ? Renan sur l'Acropole pensait, soudain un peu pâle, aux cathédrales gothiques, alors que Maurras se livre tout entier à l'ivresse apollinienne ; pourquoi ne pas les comprendre l'un et l'autre ? L'important, c'est l'ivresse sacrée; mais toutes les âmes, qu'elles fassent parade de syncrétisme ou d'intransigeance, n'y parviennent pas.

L'auteur d'*Anthinea* n'est d'ailleurs pas un de ces rêveurs purs qui affectent de tout ignorer dans le canton du temps et de l'espace où l'inclémence des dieux les a exilés ; il vit au plus épais de la mêlée actuelle, et il y chante, là aussi, les dynasties abandonnées et les prospérités endormies ; les antiques provinces, ces reines déchues, n'ont pas eu de plus magnanime courtisan. Et je ne sais si, de tout son livre, ce que je préfère ne sont pas les pages vivantes qu'il consacre à son

Digitized by Google

Midi rhodanien. Ici je pense moins à son invocation à l'âme des oliviers, qu'il abandonne à demi avec une grâce souriante, réminiscence, dit-il, de Platon, de Renan et d'Anatole France, qu'à son exquise modulation sur le faux printemps, et à ces pages douloureuses et vraies sur « les collines battues par le vent ». Les passants hâtifs ne voient dans le Midi que soleil et azur, et ils opposent cette gaieté criarde à la mélancolie rêveuse du Nord, mais les enfants de ce Midi ne savent que trop combien le contraste est faux ; pour ma faible part, c'est dans ces mêmes régions que j'ai voulu placer la scène du drame le plus désolé que j'ai écrit, et je comprends que Maurras, en mettant le pied sur ce sol flagellé par la bourrasque, ait murmuré au vent sa prière d'épargner, ce soir, sa colline.

Je crois bien que tous ceux qui liront *Anthinea* seront sensibles à l'émotion de l'auteur, à son triple amour de l'Attique, de la Toscane, de la Provence, mais je ne sais s'ils accompagneront leur guide jusqu'au bout. Faut-il dérouler le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ? Les compatriotes de lord Elgin eux-mêmes, ces pirates dont il a justement flétri les brigandages, n'ont pas osé démailloter la momie de Cléopâtre ; elle dort au Musée britannique, celle qui, « toute nue, brûlait les yeux ainsi que le soleil ». Depuis les jours du divin Homère la phalange des héros s'est enrichie ; de quel droit nous empêcherait-on d'admirer ceux que Pythagore et Platon auraient salués ? Encore si, à ce prix, on était sûr d'obtenir la concorde, ce panthéon de la cité ! Mais d'autres partagent, sur ce point justement, tous les regrets de Maurras, ils se sentent la même âme jalousement hellénique que lui, le même exclusif amour des beaux marbres et des colonnades couronnant les promontoires, et ces autres n'ont pas, dans l'épais de la mêlée actuelle, de plus acharné adversaire que Maurras.

HENRI MAZEL.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

Digitized by Google

LE PRESTIGE INTELLECTUEL
DE L'ALLEMAGNE

L'empereur Guillaume avait, cet été dernier, proclamé bien haut la suprématie « mondiale » de l'esprit germanique. Une Revue fort préoccupée des questions internationales, le *Mercure de France*, a demandé à une cinquantaine de personnes leur avis sur cet avis, et a publié les réponses en les rangeant sous les diverses rubriques suivantes : Littérature, Philosophie, Sociologie, Sciences, Art militaire, Beaux-Arts, Musique, Influence générale. Comme toutes les enquêtes, celle-ci renseigne moins sur la question que sur la tournure d'esprit des questionnés ; on y voit que les Français nient presque tous l'influence allemande (peut-être pour deux raisons très simples), et que les étrangers sont du même avis (probablement pour une cause non moins intéressée, si peut-être moins ignorante). Quant aux Allemands, on a négligé de solliciter leur opinion (mais à vrai dire ne la devine-t-on pas) ?

*
* *

Les littérateurs forment le gros bataillon des répondants. Bataillon est le mot, tous ont le même uniforme, j'entends la même connaissance (combien

Digitized by Google

profonde !) de la question, ici de la littérature allemande. En fait de noms contemporains, pas un qui ne cite Nietzsche ! Et à peu près pas un qui en cite un autre ! On nomme Hauptmann et Sudermann, parce qu'ils ont été joués à Paris en français ; mais comme auteurs non traduits, je ne trouve guère que chez un répondant deux ou trois noms : Liliencron, Hoffmansthal, Stefan George ; le piquant serait que ce répondant ne sût pas l'allemand, lui non plus.

Une opinion assez répandue est qu'il n'y a pas, et qu'il n'y aura plus de prédominance d'influence intellectuelle au profit d'un pays spécial, ce serait là un phénomène inconciliable avec la sacro-sainte Égalité. De pareilles billevesées, toujours réjouissantes, atteignent le plus haut comique quand elles proviennent de certaines gens graves. Hâtons-nous de revenir aux choses sérieuses.

Sur l'Allemagne classique les opinions sont aussi élogieuses (« Kant et Hegel, dit M. Michel Arnaud, représentent un stade de la pensée humaine que sans eux nous aurions moins vite dépassé » ; et M. Lichtenberger : « La culture allemande est aussi un facteur éternel et permanent de la civilisation européenne ») qu'elles le sont peu sur l'Allemagne présente : (« Le type, dit M. Maurice Maindron, du savant spécialiste et officiel, plaie de notre pays, est plus franchement prussien ». Et M. Maurice Barrès : « Un étudiant français se diminue sous l'enseignement allemand qui développe surtout la mémoire au détriment des autres facultés ».)

Je sais bien qu'il y a l'exception Nietzsche. Le nom de ce philosophe fait définitivement partie du patrimoine humain, et comme ce qui reste au bout de deux ou trois siècles de l'influence intellectuelle

Digitized by Google

d'un peuple à une époque, se réduit à un petit, très petit nombre de noms, celui seul de Nietzsche suffira pour que, contrairement à l'unanimité des réponses faites au *Mercure de France*, on dise : « L'influence de l'Allemagne à la fin du XIXᵉ siècle ? Mais très forte ! Décisive même ! »

Et on aura raison. Mais l'amusant est qu'un des motifs de la vogue de Nietzsche est son antigermanisme : « La pensée antiallemande de Nietzsche » ! note un anglais, et un de nos compatriotes, sent le besoin de dire en souriant : « Nietzsche qui n'est tout de même pas complètement un Français ». Soit ! Mais il l'est à moitié, et ce gallicisme d'esprit est le second tiers de cette vogue. Nietzsche a été aussi sévère que Schopenhauer pour les Allemands et n'a jamais eu les boutades de Schopenhauer contre les Français. Quant au troisième tiers, il résulte de son antichristianisme, de son antimoralisme, de son antimysticisme, de son antimétaphysisme, toutes choses qui le mettent aux antipodes de la Germanie, de sorte que la preuve certaine de l'influence intellectuelle de l'Allemagne sera la preuve non moins absolue de sa non influence. Tirons-nous de là, si nous pouvons !

Beaucoup pensent que la fusion des deux tendances psychologiques, l'allemande et la française, donnerait d'excellents résultats. Les Belges, qui sont un peu intéressés dans la question, sont très volontiers de cet avis. « Je crois, dit M. Eugène Demolder, que c'est leur système de méthode, très sérieux, qui rend les Allemands supérieurs. Ce sont de patients et minutieux investigateurs. Mais il leur manque souvent l'esprit de synthèse et de clarté qui est propre aux Français. Les qualités des deux races

Digitized by Google

réunies formeraient des intellectualités supérieures; il est donc bon qu'elles s'influencent l'une l'autre ». Il est vrai qu'à ceci Mme Rachilde répond : « Les Allemands sont plus sérieusement instruits que nous, mais il leur manque d'être fous, en général. Jamais un peuple posé, raisonnable et sain n'aura de véritable influence sur le peuple français sinon à coups de trique... Au point de vue de l'influence morale, ils ont pris les canons, et ils les gardent. Cette influence-là, il aurait fallu la leur reprendre pour discuter, ensuite, sur l'influence intellectuelle ». Heureusement certains Allemands sont plus élogieux pour nous que notre terrible sœur : « C'est très curieux, dit l'un d'eux, dans chaque congrès, après que chacun a parlé, on est las et on attend l'orateur français pour que, grâce à la magnifique clarté de sa langue, il resserre et présente le tout. Sans le Français on se quitterait dans le vague ». Et Nietzsche avait fait de nous un plus magnifique éloge : « La noblesse européenne, celle du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin dans l'acception la plus élevée du mot, est l'œuvre et l'invention de la France ». Aussi se demande-t-on si M. Viélé-Griffin n'a pas raison quand il représente « la France de toutes les gloires, de tous les arts, de toutes les idées et de tous les actes (comme) la force virile de l'Occident et raison d'être de l'Europe », et qu'il lui assigne pour mission l'œuvre de façonner à notre culture l'âme de l'Allemagne, « cette race femelle, notre épouse historique, saine, poétique, moralement et intellectuellement molle... »

Quelques répondants ont appuyé leur avis sur une conception générale de l'histoire. Pour M. Dimier « la France en son temps n'eut le pas sur l'Europe

Digitized by Google

qu'à cause que la culture classique donnait en elle ses meilleurs fruits. C'est au nom de cette culture, non au nôtre, que notre règne s'établit. Cette culture nous la nommons gréco-latine, mais au vrai elle se confond avec la culture de l'humanité elle-même. L'équilibre de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie, le juste accord d'une méthode réglée et des initiatives de l'intelligence dont se compose une perfection de raison indispensable en toute matière, est le chef-d'œuvre de l'art humain. Cet équilibre était le précieux apanage de la culture gréco-latine. Nous pouvons espérer, en reprenant conscience des traditions passées, de devenir l'instrument d'un renouveau de la discipline latine en Europe... » En se plaçant sur un autre terrain, M. Jules de Gaultier dit : « Au point de vue de la culture supérieure et de la perfection de l'art de penser, il faut conclure à la supériorité de l'esprit français. Cette passion de connaissance, qui se montre en Allemagne subordonnée aux intérêts de la vie, ne supporte chez nos grands hommes aucun frein. C'est sous l'empire de cette passion maîtresse que s'est formée en France par voie de spécialisation une accomodation supérieure de toute une part de l'activité à la fonction intellectuelle. » Pour M. Pierre Lasserre, « il y a dissonance profonde et incompatibilité de rythme entre l'imagination et la sensibilité française et allemande, parce que le rapport de nature de l'esprit germanique à l'esprit français est tel que le premier peut bien être excité et fécondé par le second, mais que le second ne saurait s'assimiler le premier qu'avec une infinie discrétion, sous peine d'en être corrompu ».

Notons, en passant, certaines opinions singulières.

Digitized by Google

De M. Masson Forestier : « L'Allemagne s'éprit de Napoléon. Après les Polonais, il n'eut pas de plus dévoués auxiliaires que ses régiments allemands, témoins les cuirassiers de Caulaincourt à la Moskowa. » Ou encore ce mot cité du vieux Guillaume : « Disciples des huguenots français, nous sommes les gardiens et les champions de leur esprit, de sorte que la nation qui va sortir de nos flancs ne sera qu'une nouvelle France calviniste ». Et le conseil, inattendu par ce temps de plat cosmopolitisme, de M. Charles Morice : « Cultivez vos différences, selon le sens traditionnel de votre histoire, peuples ; de votre hérédité, hommes. »

Mais parmi tous les littérateurs et philosophes qui ont répondu, donnons la palme de l'humour et même du bon sens à M. Brunetière : « Quelle rage a-t-on, Monsieur, de procéder à des enquêtes qui n'apprennent rien à personne ! Vous me demandez ce que je pense de l'influence allemande ; je vous le dirais très volontiers, Monsieur, si toute affaire cessante, vous me procurez quelques années de loisir et de tranquille méditation que j'emploierai tout entières à étudier la question... »

***

Les artistes ont été moins complaisants à répondre. Rodin s'est excusé en trois lignes, et Fantin-Latour a dit qu'il admirait Lembach et Menzel. L'avis unanime a été que le renouveau d'art qualifié souvent « modern style » ne devait rien à l'Allemagne. Pourtant, M. Octave Uzanne s'est gardé à carreau en réservant l'avenir, même un avenir assez proche : « Avant que ce siècle n'ait vingt ans, ces tendances

Digitized by Google

encore vagues se seront sans doute transformées en une renaissance germanique dont l'éclat nous stupéfiera peut-être. » Alors elles stupéfieront aussi le Kaiser, car d'après M. Bartholomé « non seulement l'empereur d'Allemagne ne comprend rien à la sculpture, mais il ignore entièrement le mouvement d'art qui s'est produit en Allemagne depuis quelques années. »

Voilà pour les arts plastiques. En ce qui concerne l'art musical, tout le monde a avoué l'énorme influence exercée longtemps par Wagner, et la dissipation actuelle de ce « charme » que le même M. Edmond Dujardin, qualifiait jadis enchantement et qu'il déclare sortilège maintenant. « L'ère wagnérienne est close, dit M. de Bréville, et avec elle a pris fin ce qu'on a pu appeler l'influence musicale allemande ». M. Alfred Bruneau et M. Romain Rolland admettraient même que c'est l'influence française qui l'a remplacée. « *Pelléas et Mélisande*, dit aussi M. Jean Marnold, inaugure une phase nouvelle du développement de l'art musical. » L'auteur de cet opéra justement, M. Debussy, exprime en passant une opinion aussi dédaigneuse que juste : « L'influence allemande n'a jamais eu d'effet néfaste que sur les esprits susceptibles d'être domestiqués. » Et c'est encore l'avis de M. Vincent d'Indy : « Est-ce qu'un artiste, en dépit de toutes les influences, peut jamais donner autre chose que l'art qu'il porte en lui-même ? »

Devons-nous ajouter, à propos d'un autre art, l'art militaire, que les spécialistes questionnés répondent que l'influence des idées allemandes n'a été que l'influence retournée des idées napoléoniennes? A propos de l'art gouvernemental, notons aussi que d'au-

Digitized by Google

tres spécialistes louent l'admirable résultat obtenu outre-Rhin dans le domaine économique et politique bien que pour la sociologie proprement dite ce ne soit pas l'Allemagne qui « fasse la science ». « Ce sont surtout des Italiens, dit M. Henri Mazel, qui par leurs études de psychiatrie ont donné une impulsion nouvelle à la criminalogie ; ce sont surtout des anglais qui ont contribué à la science du folklore, du totémisme, des religions primitives; ce sont surtout des américains qui ont procédé en grand dans leurs écoles à des enquêtes de psychologie collective; ce sont enfin surtout des français qui ont le plus approfondi les questions de race, d'action intermentale ».

*
* *

Ceci nous mène aux savants proprement dits dont les réponses forment la partie la plus intéressante peut-être de l'enquête. Leurs dires sont le plus souvent consolants pour notre amour propre national : « Les principales sciences biologiques, dit M. Quinton, sont la chimie, l'anatomie comparée, la paléontologie, la zoologie, l'embryogénie, l'histologie, la physiologie, la microbiologie. Or un homme fonda la chimie, Lavoisier; un homme fonda l'anatomie comparée et la paléontologie, Cuvier; un homme fonda la zoologie philosophique, Lamarck; un homme fonda l'embryogénie, Geoffroy-Saint-Hilaire; un homme fonda l'histologie, Bichat; un homme fonda la physiologie, Claude-Bernard; un homme fonda la microbiologie, Pasteur... Les hommes du premier plan sont, et le fait est des plus remarquables au point de vue ethnique, de nationalité presque exclusivement française. Gœthe, Darwin seraient seuls à excepter. Encore l'œuvre du

Digitized by Google

premier se réduit-elle à quelques aperçus géniaux, mais insuffisants, et que la personnalité de l'écrivain a peut-être seule sauvés (nous n'avons pas compté parmi les grands français Hameau, dont les intuitions furent cependant autrement complètes et serrées que celles de Gœthe) celle du second se réduit aussi au principe de la sélection naturelle, le fond de l'œuvre relevant de Lamarck et de Geoffroy-Saint-Hilaire ». Sans doute l'Allemagne a de nombreux, très nombreux savants, mais comme le dit M. Haillon « supposez éteintes les lumières qu'ont allumées les Lavoisier, les Bichat, les Pasteur, pour citer quelques noms parmi tant de grands noms (français) et vous venez de couvrir d'ombre, dans le domaine naturel de la science, des territoires immenses. Considérez ces grandes découvertes de mondes et supputez combien il faudrait assembler d'explorateurs de second ordre pour faire équilibre à leur gloire ». C'est aussi le jugement de M. Alfred Giard qui fait remarquer combien peu d'initiateurs furent allemands : « Darwin était anglais, K. E. Baal était russe, Raspail et Pasteur français ; l'Allemagne ne peut revendiquer ni Kowalesky, ni Berthelot, ni Vant'hof ni Lebel... Parmi les grandes découvertes scientifiques modernes, on ne peut citer pour être comme étant d'origine purement germanique que celles qui ont trait à la spectroscopie et aux divers ordres de radiation (Frauenhofer, Kirschoff, Lenard, Rœntgen). Chose singulière et très instructive à noter, si l'on considère le nombre énorme des laboratoires où l'on s'efforce dans les universités allemandes de perfectionner la technique histologique, les découvertes les plus notables dans cette branche de la science ont été faites par deux latins, Golgi et Ramon y Cajal, et un hongrois Apathy ».

Digitized by Google

Sur la comparaison des deux génies scientifiques, on s'entend assez bien. On reconnait aux allemands la discipline, la méthode, l'intensité laborieuse. « Il est plus difficile, ajoute M. Giard, d'avoir des idées; il n'est pas même sans péril d'avoir certaines idées ». Et M. Quinton : « L'allemand peut exceller dans les travaux de détail où l'esprit ne se propose que d'éclaircir des points particuliers ou de découvrir de simples faitsisolés.Mais dès qu'il s'agit de s'élever à une conception générale des phénomènes, l'intelligence de l'allemand, viciée de sensibilité, le dessert aussitôt ».M.Armand Gautier pense de même au fond : « Dans aucun pays mieux que dans le nôtre, on ne trouve pour toutes les branches du savoir humain la vivacité et l'originalité des conceptions, la perspicacité qui conduit aux nouvelles applications, le goût de la clarté, la précision des méthodes et des résultats. Mais la profondeur et la clarté des conceptions ne sont pas les seuls facteurs du progrès. Il faut généraliser, redresser ces conceptions grâce à l'expérimentation méthodique, à un travail continuel de vérification qui,vérifiant point par point l'exactitude de chaque conséquence théorique,permet de ne pas s'égarer. C'est ici que l'Allemagne l'emporte par ses qualités natives ou acquises sur toute l'Europe civilisée. »

Une observation frappante est celle de M. Edmond Perrier : « En ce qui concerne la grande doctrine de l'évolution des formes vivantes, la méthode d'explication des transformations des êtres, qui emporte avec elle la démonstration de leur réalité, a été donnée par Lamarck ; Darwin constate les résultats auxquels a conduit la diversité des formes vivantes, sans expliquer cette diversité, ce qui est cependant

Digitized by Google

le point capital ; quant à Hæckel, s'il a étonné les philosophes par l'énergie de ses affirmations et l'absolu de ses formules, il s'est borné à colliger la longue série des ressemblances que les animaux présentent entre eux en les interprétant d'après ses idées préconçues sans chercher à donner des bases physiologiques à ses doctrines. Il est curieux de constater combien l'œuvre de ces hommes de science est conforme à l'idée qu'on se fait généralement de l'esprit des trois races française, anglaise, allemande. »

Je voudrais citer ici ce que dit un autre savant des inconvénients du système des concours pour le recrutement du haut personnel scientifique, mais il faut savoir se borner, bien que, sur ces questions de pédagogie, MM. Alfred Fouillée et Bélugou aient dit encore de justes choses. Je me contente, pour terminer, de noter quelques opinions d'étrangers (et peut-être M. Jacques Morland, le directeur de l'Enquête, aurait-il pu diminuer le nombre des Français et augmenter celui des Étrangers).

Les Anglais constatent que chez eux l'influence allemande a fort baissé depuis un siècle : « Un anglais cultivé, dit M. Edmond Gosse, aurait la plus grande difficulté de nommer cinq auteurs vivants éminents de l'Allemagne ». M. Bernard Shaw est tout à fait aimable pour nous : « En Angleterre, les *clever people* commencent à dire : l'Allemagne, non c'est fini. La France marche encore la première ». Arthur Symons précise même la date : « Depuis la mort de Carlyle, en 1881, il n'y a pas eu de signe de l'influence allemande sur la pensée anglaise ». L'opinion de M. Herbert Vivian est particulièrement savoureuse : « Peut-être avons-nous

Digitized by Google

tiré de l'Allemagne une certaine dislocation de la foi, qu'on se plaît à nommer philosophie, mais d'aucun temps, les philosophes ont-ils été vraiment pris au sérieux par les hommes d'action?... Pourtant une influence allemande à laquelle je ne saurais trop applaudir, c'est celle de l'empereur glorieux qui a su rescussiter l'esprit monarchique de l'âge d'or, qui, etc., etc. Quel contre-coup magnifique à toutes ces hérésies, à tous ces crimes qui sont le legs de votre Révolution maudite ! Quelle gloire pour la France si elle pouvait aussi s'emparer de cette douce influence, et revenir aux traditions de ses aïeux, si sous un Roi - Soleil, Paris pouvait redevenir encore une fois la ville lumière » !

Dans la réponse d'un slave, le comte de Lutzow, je cueille cette remarque : « L'influence allemande au point de vue intellectuel, omnipotente avant 1866, a presque disparu dans les pays autrichiens ; il faut noter que ce changement s'est effectué sans grande opposition de la part de l'élément allemand, exception faite pour la ville universitaire de Gratz où l'élément ultra - allemand a essayé par tous les moyens d'entraver le mouvement slave ». Dans l'opinion d'un autre slave, je crois, mais établi en Suisse depuis longtemps, le comte Prozor, quelques lignes sont à reproduire : « Les Allemands continuent à avoir l'exécution merveilleusement précise et systématique, mais la faculté de concevoir semble s'émousser chez eux, et de plus en plus, ce qu'ils appliquent, ce sont les idées des autres : Koch s'est nourri des idées de Pasteur, et Rœntgen de celles de Crookes. En philosophie, le positiviste Wundt a suivi les Anglais, et Deussen puise son mysticisme aux sources bouddhiques. La peinture allemande se prévaut

Digitized by Google

de Bocklin, un suisse, et l'art dramatique d'Ibsen, un norwégien. Qu'on ne nous parle pas de germanisme » !

Enfin, chez quelques latins se trouvent d'intéressantes observations. « Les lettres allemandes, dit M. Xavier de Carvalho, n'ont presque aucune influence chez les peuples de langue portugaise ». Et M. Ruben Dario, qui est du Nicaragua, confirme la chose : « L'Amérique latine voit dans la France sa véritable mère-patrie. Lorsqu'une sorte de mouvement philosophique fut causé en Espagne par un médiocre professeur allemand, du reste peu estimé dans son pays, j'ai nommé Krausse, la contagion ne passa pas l'Atlantique, et l'Amérique espagnole en fut garantie. Par contre, Auguste Comte y rencontra de grandes sympathies, et sa doctrine y trouva des disciples et des apôtres. Si aujourd'hui Nietzsche a une certaine influence intellectuelle, c'est seulement depuis qu'il a passé par la France ». Cette remarque (Comte réussissant où Hegel et tous les autres avaient échoué) est à retenir.

A qui demander le mot de la fin ? Ce serait à un Allemand, mais l'Enquête s'est abstenue de les interroger. Pourtant, il y a un professeur américain qui, par son nom au moins me semble d'origine germanique, M. Hugo-Paul Thieme. Que dit-il ? « Si nous considérions l'influence de l'Allemagne et celle de la France, en philosophie et dans le domaine scientifique, depuis vingt-cinq ans, et si nous comparions les productions de chacune, la France ne se sentirait pas de cette décadence dont on parle si souvent dans les magazines et les journaux ». Ce n'est pas l'opinion d'un enthousiaste, mais c'est un jugement très favorable et très honorable ; nous nous y tiendrons.

ANTONIN LEPIEUX.

Digitized by Google

PETITES ÉTUDES D'UN IGNORANT

LES TRIBULATIONS D'UN ÉMIGRÉ (1789-1795)

Au mois de mai 1789, vers l'époque où les États-Généraux s'ouvraient en France, Nicolas Karamsine, le futur historien de la Russie, quitta le pays des steppes pour entreprendre un voyage en Occident (1). Il touchait au Rhin lorsque la nouvelle de la prise de la Bastille le surprit. Le lendemain du 4 août il entrait à Strasbourg. Le voyageur russe n'assista pas sans un étonnement ému à l'explosion de l'ivresse enthousiaste des uns et aux manifestations d'effroi mal contenu des autres.

« Les villages en masse, dit-il, prennent les armes ; les paysans mettent des cocardes à leurs chapeaux ; leurs femmes ne parlent que de la Révolution. Il en est de même à Strasbourg, la garnison est en émoi ; les soldats n'obéissent plus à leurs chefs, les insultent, courent les rues et les auberges. Je les ai vus arrêter la voiture d'un prélat et le forcer de boire, après son cocher, un verre de bière à la santé de la nation. Pâle et tremblant, il bégayait : « Mes amis ! mes

(1) A son retour, en 1792, Karamsine fit paraître, dans le *journal de Moscou*, une série de lettres où il consignait le résultat de son voyage et de ses observations. Traduite en français, à peu près en entier, cette correspondance a paru sous ce titre : *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse* (1789-1790). Paris, 1867.

Digitized by Google

amis! — Oui, nous sommes vos amis, crient les soldats, buvez donc avec nous! » On n'entend que tapage et vociférations dans les rues ainsi qu'au théâtre. Les officiers se sentant impuissants à empêcher ces désordres, se contentent d'en rire. Cependant, dans les environs même de Strasbourg, des bandes de brigands pillent les couvents ».

Karamsine, peu rassuré, revient sur ses pas. Il se rend à Bâle et s'arrête en Suisse. Là il rencontre presque à chaque table d'auberge les gentilshommes échappés à la révolte de leurs paysans et à l'incendie de leurs châteaux (1).

L'émigration avait commencé. Les craintes qui arrêtaient l'étranger aux portes de la France étaient dépassées par les alarmes qui provoquaient le départ des nobles et des bourgeois menacés dans leurs biens et dans leur vie. Mais en même temps que les émigrés à l'extérieur, il y eut les émigrés à l'intérieur. Les uns passaient la frontière, les autres se retiraient dans leurs terres. La populace, les comités, les clubs soupçonnaient très volontiers les personnages qui s'éloignaient de Paris de sympathies pour l'émigration, et cela ne fut pas sans danger pour quiconque fuyait la capitale.

I.

M. de Marsane-Fonjuliane (2), député de la noblesse du Dauphiné aux États-Généraux, Membre de l'Assem-

(1) Le voyageur russe passa l'hiver de 1789-1790 à Genève. Souvent poussé par une invincible curiosité, il alla jusqu'aux auberges de la frontière pour y chercher des nouvelles de France ; puis, en mars 1790, il se décida à mettre la cocarde tricolore à son chapeau et il pénétra dans ce pays qu'il appelait déjà sa seconde patrie.

(2) Jean-Louis Charles François de Marsane, seigneur de Saint-Geniès, fils de Jean Louis de Marsane et de Justine de Lacoste, était né à Montélimart, le 12 octobre 1741.

Digitized by Google

blée Nationale constituante, éprouva de bonne heure les ennuis de cet entraînement à la suspicion. Il avait été des premiers parmi les membres de la noblesse qui se réunirent à la chambre du tiers, mais son état de santé précaire le contraignit d'aller reprendre dans son pays d'origine des forces que le séjour de Paris rendait de plus en plus chancelantes. Après le 4 août, le comte de Marsane dut rentrer à Montélimart, malade. Les soupçons du comité permanent de cette petite ville ne tardèrent pas à peser sur le noble constituant. La surveillance fut d'une durée d'autant plus courte que l'arrestation fut plus prompte, et l'état maladif du représentant de la province ne fut pas loin d'être taxé d'émigration manquée. Mme de Marsane (1) protesta, mais sa plainte ne parvint pas aux oreilles du Comité permanent trop bien gardées par les accusateurs. Elle alla plus loin chercher des défenseurs de sa cause. Elle frappa à la porte même de la Constituante, et le 27 octobre 1789, la lettre suivante partait de Paris à l'adresse de Messieurs du Comité permanent à Montélimart.

MESSIEURS,

C'est avec la plus grande surprise que nous venons d'apprendre la détention de M. le Comte de Marsane à Montélimart, sa conduite dans l'Assemblée Nationale a toujours

(1) Marie-Anne. Elle était fille légitime unique de Jean Henri, seigneur de Saint-Privat et de Fournès, comte de Faret, et de Marie-Louise-Elisabeth de Gabriac, de Bourg-Saint-Andéol. Marie-Anne Faret avait épousé M. de Marsane en 1772. Son père Jean Henri avait laissé quatre enfants illégitimes, dont trois filles et un fils qui fut adopté par sa veuve sous le nom de Jules-Marie Henri Faret. Celui-ci, seigneur de Saint-Privat-du-Gard, de Saint-Jean-de Maruéjol et autres places, fut le 90e et dernier sénéchal de Beaucaire et Nimes. Il se rendit aux Etats-Généraux de 1789 en qualité de député de la noblesse de Nimes. Il avait épousé Philippine de Broglie. Mais cette alliance n'empêcha pas sa sœur Marie-Anne de jouer toujours un grand rôle auprès de lui.

Digitized by Google

été irréprochable, et nous ne concevons pas pourquoi un citoyen qui n'est accusé d'aucun crime, qui est parti nanti des passe port les plus en règle, peut être détenu.

Messieurs, M. le Président de l'Assemblée Nationale vous écrit par ce courrier pour vous engager à lui rendre la liberté dont tout citoyen doit jouir, nous nous empressons, dans cette circonstance, de rendre hommage au patriotisme de notre collègue que le mauvais état de sa santé a déterminé à partir ; nous espérons que notre démarche ne sera pas infructueuse et que vous rendrez justice au motif qui nous la dicte.

Nous avons l'honneur d'être avec un sincère et respectueux attachement, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,

Le marquis de Blacon, le comte de la Blache, le comte Antoine Dagouts, Delacour, Dambesieu, Blanchard, Beranger, Bertrand de Montfort, Alard Duplantier, Révol, Chejnet, le comte de Virieu, Pison du Galard fils, Bignan Coyza (1).

Post-Scriptum. — M. le Comte de Marsane nous annonce son retour ; sa santé étant en mauvais ordre lorsqu'il est parti, il serait essentiel qu'il s'occupe de son rétablissement avant de revenir.

A Messieurs du Comité permanent à Montélimart

Paris, le 27 octobre 1789. Assemblée Nationale.

Comme on vient de le voir,la démarche collective des représentants du Dauphiné avait atteint son but

(1) Nous conservons l'orthographe de la pièce que nous avons sous les yeux. Les historiens écrivent, d'ordinaire, Blacons, Lablache, d'Agoult, Blancard,... On trouve aussi Marsanne. Chejnet ou Chenet était maire de Montélimart. — La lettre ci-dessus est tirée des archivesdu château de Saint-Privat-du-Gard, très gracieusement ouvertes à nos recherches, par le très aimable propriétaire M. Fernand Calderon. Liasse E. M. 1. Sauf indication contraire, toutes les lettres ou pièces citées dans cette étude, font partie des mêmes archives et de la même liasse.

Digitized by Google

avant même d'être réalisée. Les membres des Comités de province redoutaient encore l'influence des éléments modérés du pouvoir central. M. de Marsane éprouvait avec quelque satisfaction le bon effet de cette crainte salutaire, mais sa détention illégale le porta dès lors à prendre toutes les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri d'une nouvelle arrestation.

Eût-il pu, d'ailleurs, assister, impassible, aux excès qui, dès le lendemain même de la prise de la Bastille, avaient rendu la France à peu près inhabitable à quiconque ne se déclarait pas courtisan de la Révolution. Quel homme de sens rassis eût pu voir, sans une juste méfiance, l'organisation légale du système de violences que la populace des villes et surtout des campagnes avait inauguré et appliqué d'elle-même (1).

Sans discuter ici la question de savoir si des citoyens français avaient ou non le droit d'émigrer, on peut se demander s'il n'est pas absolument sûr que des hommes libres ne sont pas tenus de mettre leur tête au jeu sanglant des révolutions, et si le droit de la défendre ne prime pas les autres droits. On se défend donc si on le peut, et, si on ne le peut pas, on se sauve. Les réformés firent cela jadis; les émigrés le firent à leur tour. C'est un droit que l'on peut accorder aux uns et aux autres.

Maintenant il faut bien rappeler pour mémoire les lois de spoliation qui répondirent à ces départs forcés. « La cupidité, dit quelque part M. Ferdinand Brunetière, s'émut prodigieusement à l'appât de tant de

(1) On sait qu'avant même la prise de la Bastille et pendant les quatre mois qui la précédèrent, plus de 300 émeutes avaient éclaté : la prise de la Bastille ne fut que l'acte le plus remarqué de cette « anarchie spontanée », si parfaitement étudiée par Taine.

Digitized by Google

richesses délaissées, de tant de confiscations promises, de tant de « bon bien » mis en vente, et la convoitise acheva ce qu'avait commencé la colère peut-être, ou la première ivresse de la toute-puissance. De même donc qu'il s'était fait, au signal donné par la constituante, une vaste conspiration de la haine pour chasser l'émigré de son sol natal, voici qu'il s'en fait une maintenant, au signal donné par la Législative, de l'esprit de lucre et de l'esprit de rapine pour empêcher l'émigré de rentrer. Expulsé violemment par l'émeute au-delà de la frontière, il y est retenu forcément par la menace de la guillotine ».

Cela explique comment Mme de Marsane « vers la fin de 1791, par suite des précautions que commandait une Révolution dévorante, et pour lui dérober au moins ses droits dotaux, se vit entraînée à attaquer en séparation de biens M. de Marsane ex-constituant son mari (1). » Celui-ci était absent, et, d'accord avec sa femme, il ne donnait pas signe de vie aux autorités judiciaires qui le convoquaient. Le tribunal de famille fut donc constitué sans lui, après la désignation de deux arbitres qui le représentaient, conformément à la loi, et, malgré les lenteurs habituelles et extraordinaires de la justice, le 21 janvier 1793, il porta une sentence favorable à « la demande en séparation de biens de Marie-Anne Faret avec Jean Louis Charles Marsane, son mari ». A son tour, le 23 janvier 1793, le tribunal du district de Montélimart déclara le jugement exécutoire.

Saus doute on ne se demande pas pourquoi M. de Marsane s'abstint soit de choisir ses arbitres, soit de

(1) Ce sont les termes d'une requête adressée plus tard par Mme de Marsane à l'autorité compétente pour rentrer dans ses droits complètement et définitivement.

Digitized by Google

se mettre en rapport avec les juges. « Une délibération prise le 18 octobre 1789 par le Comité permanent de Montélimart constate que le citoyen Marsane a été obligé, pour sa sûreté, de quitter Montélimart et de changer de domicile (1) ». Evidemment, le comte n'avait pas tenu à s'exposer inutilement aux caprices ou aux rancunes de ses compatriotes. Mme de Marsane elle-même, et avec lui, avait quitté définitivement Montélimart en novembre 1791. Six mois après, le 21 mai 1792, les scellés étaient apposés sur le château de Fonjuliane, en présence du P. Barthélemy Givat, capucin, ci-devant aumônier des châtelains qui lui avaient confié les clefs de leur demeure seigneuriale et de leur maison de ville. L'ex-constituant avait donc prudemment mis sa personne hors de danger, laissant à sa femme le soin de ses biens. Pour l'un et pour l'autre il était important de sauver de la débâcle au moins une partie des biens des seigneurs de Saint-Geniès et la dot apportée par Marie-Anne. De là la demande en séparation de biens formulée par la comtesse. Il y avait lieu d'espérer qu'un jugement favorable intervenant, le résultat cherché serait obtenu. Il n'en fut rien. « Mes droits, dit encore Mme de Marsane, furent reconnus, liquidés, et la sentence homologuée m'envoya en possession des biens de M. de Marsane, valant près d'un million en proportion de mes créances. Bientôt on voulut séquestrer et ensuite vendre ces propriétés, je m'opposai légalement à l'un et à l'autre, mais on passa outre et cette démarche pensa me coûter la vie ».

Les biens du prétendu émigré furent confisqués et mis en vente au profit de l'Etat, en octobre 1793.

(1) Extrait des registres des délibérations de l'administration centrale du département de la Drôme.

Digitized by Google

Malgré le vil prix auquel ils furent aliénés ils produisirent près de 600.000 francs. M. de Marsane avait pensé trop tard à sauver sa fortune. Il n'avait pas eu la présence d'esprit, éveillée par l'avarice, de ce marquis d'Aligre qui prévoyant la révolution et ses conséquences s'était hâté de réaliser son immense fortune territoriale, avait fait passer ses fonds en Angleterre et était allé rejoindre ses écus, sauvant ainsi sa personne après avoir sauvé son argent.

M. de Marsane s'était réfugié à Lyon, où il vivait très modestement, s'appliquant avec une grande sagesse à la chose qui l'intéressait le plus au monde : sauver sa vie. Nous avouons que ce n'était pas une petite affaire. Sieyès l'a dit à sa façon, voilà bien quelques années.

A la fin de 1791, le citoyen Marsane est logé en chambre garnie dans la maison du citoyen Gonchon, à La Croix-Rousse, pour 16 mois,par bail en date du 25 décembre 1791. Dès le mois de janvier 1792, et sur sa demande, la municipalité de Cuires-La-Croix-Rousse le fait inscrire sur les registres de la Garde Nationale et des contributions. Néanmoins, le 18juin 1792, il est porté sur la liste des émigrés. Assurément, le citoyen Marsane se trouvait en bonne compagnie; c'était le moment où celle-ci ne reculait devant aucune forme de déguisement pour échapper au bourreau.

Ainsi, Louis de Narbonne, chargé du portefeuille de la guerre, du 6 décembre 1791 au 10 mars 1792, décreté d'accusation se sauvait à grand peine par la fuite. Réduit à se cacher pendant plusieurs jours, il trouvait un asile dans une famille de la bourgeoisie qui avait contracté envers la sienne une dette de reconnaissance. La mère du chef de la famille était

Digitized by Google

absente; le brillant comte de Narbonne cacha ses grâces de cour sous les coiffes et sous les habits de cette vieille femme, et passa pendant quelque temps pour l'amie de la mère-grand.

Mais tout-à-coup la grand'mère annonce son retour, et la fausse amie doit faire ses préparatifs de départ. Confierait-on à une femme d'un âge aussi avancé un secret dont la découverte compromettrait toute la famille ? Afin d'éviter ce péril on se procure, avec une peine infinie, un passe-port pour Mlle Aspasie, citoyenne gouvernante, qui désire aller chercher fortune à l'étranger. Et le comte de Narbonne, après bien d'autres aventures parvient à débarquer en Angleterre.

M. de Marsane, moins audacieux et aussi moins menacé, ne jugea pas à propos de se métamorphoser en citoyenne gouvernante, mais il changea souvent de domicile. Au début de l'année 1793, il quitte la banlieue de Lyon pour la ville où il se fixe rue de Retz, 199. Ici encore il se fait inscrire pour le service de la Garde Nationale, où il est versé dans les équipages militaires, le 3 février.

Plus tard, « un certificat signé par quatre employés des équipages militaires et le chef de dépôt desdits équipages atteste que ledit citoyen Marsanne est employé dans les équipages depuis le 12 février 1793 ; que, depuis cette époque, il a toujours fait son service en personne jusqu'au 2 Germinal an III ». Malgré ce « certificat visé par le commissaire des guerres chargé de la police des équipages de Lyon, et le général commandant dans cette commune, (1) » il est certain qu'en ce temps-là M. de Marsane passa

(1) Extrait des registres des délibérations de l'administration centrale du département de la Drôme,

Digitized by Google

la frontière. Il n'y a pas lieu d'en éprouver de surprise, car, chacun le sait, on peut très justement retourner le mot de Champcenetz à Fouquier-Tinville et dire : « il n'en était pas de la Garde Nationale comme de la guillotine, on avait le droit de s'y faire remplacer ».

M. de Marsane était à Lyon lorsque le mouvement insurrectionnel de cette ville éclata, le 29 mai 1793, par le renversement de la municipalité constituée et l'arrestation des représentants. Cette révolte, combinée avec le mouvement fédéraliste du midi, devait aboutir, dans la pensée des promoteurs, à une grande fédération des départements décidés à résister à la dure tyrannie de la convention. Mais les mouvements provoqués dans la vallée du Rhône et dans quelques villes importantes, comme Marseille, Bordeaux. Nimes, Aix, etc., n'eurent aucune suite efficace, et la ville de Lyon resta seule en face des forces révolutionnaires.

Les 20.000 gardes nationaux insurgés, appartenant, pour la plupart, à la classe moyenne, étaient commandés par des chefs intrépides, presque tous anciens officiers, à la tête desquels se trouvait Perrin de Précy, qui avait pour principaux lieutenants le marquis de Virieu, de Nervo, de Grandval, de Grammont, de Lasalle, Clermont-Tonnerre. Bien que l'insurrection disposât d'une nombreuse artillerie prise à l'arsenal et quoiqu'elle eût ajouté de nouvelles redoutes aux anciennes, la lutte devait être inégale. Le 24 août 1794, Lyon étant investi par les troupes de la Convention, un ouragan de fer et de feu s'abattit sur la

(1) Le comte Louis-François Perrin de Précy était né en 1742. C'était un officier de mérite. Au 10 août il s'était rendu un des premiers près du roi, aux Tuileries où Louis XVI s'écriait en le voyant : « Ah ! fidèle Précy ! »

Digitized by Google

ville, sans avoir raison de la vaillance des insurgés qui voyaient leurs maisons flamber derrière eux. Placés entre la victoire ou la guillotine, ces hommes résolus « allèrent jusqu'au bout ». C'est le mot de Précy répondant aux propositions de Dubois Crancé ; « La Convention a soif de sang, dit-il ; elle veut une expiation et une leçon. Lyon est condamné, je le sais ; il succombera. S'il ne s'agissait que de ma tête je la donnerais ; mais combien de braves gens sont comme moi notés pour la hache du bourreau ! Mieux vaut la balle du soldat. Nous irons jusqu'au bout ».

Cependant, après 63 jours de résistance exaspérée, les Lyonnais, que la famine réduisait plus encore que les efforts des troupes d'investissement, s'avouèrent que tout espoir était perdu. Le 9 octobre 1793, le comte de Précy à la tête de 700 hommes fit une tentative désespérée pour rompre les lignes. Il réussit à les traverser, échappant ainsi à la vengeance que n'aurait pas manqué d'exercer sur lui le général montagnard, Doppet. La lutte était finie et Lyon, perdant son nom, devenait Ville-affranchie.

Le marquis de Virieu, qui était à la tête de l'arrière garde de la troupe de Précy, se vit couper du centre qu'il suivait de près et tomba sur le champ de bataille. Son compatriote, M. de Marsane, était resté dans la ville avec la grande majorité des Lyonnais. Il put s'y cacher, comment, sous quel vêtement ou sous quelle forme ? nous l'ignorons, mais l'un de ses compagnons prit le parti de simuler la folie et, pendant quelques jours, ce jeu lui réussit à merveille. Malheureusement à jouer ainsi, le mal simulé devint réel, et, pour sauver sa tête, l'infortuné perdit l'esprit.

Ce triste spectacle pénétra de douleur l'âme sensible de l'ex-constituant, sans le décider à quitter

Digitized by Google

une ville où régnait la terreur. Assez heureux pour échapper à la guillotine comme il avait échappé aux bombes, le comte de Marsane restait pourtant sous l'obsession des souvenirs de la guerre civile. C'est la main tremblante et le cœur ému qu'il inscrivait sur son carnet ces vers dont la mesure et la rime étaient ce qui le préoccupait le moins :

Lyonnais, venez souvent sur ce triste rivage
A vos amis répéter vos adieux
Ils vous ont légué leur courage
Sachez vivre et mourir comme eux.

Passant, respecte cette cendre,
Couvre-la d'une simple fleur ;
A tes neveux nous te chargeons d'apprendre
Que notre mort acheta leur bonheur.

Camp ravagé par une horrible guerre,
Tu porteras un jour d'immortels monuments ;
Hélas ! que de vertus, de valeur, de talents
Sont cachés sous un peu de terre.

Pour eux la mort devint une victoire,
Ils étaient las de voir tant de forfaits ?
Dans leur trépas ils trouvèrent la gloire
Sous ce gazon ils ont trouvé la paix.

II

On raconte qu'un matin le peintre Isabey (1), avant de se mettre au travail, préparait son poele tout en

(1) Il s'agit d'Isabey le miniaturiste né à Nancy le 11 avril 1767, mort en 1855, peintre charmant qui poussa la miniature bien près de la perfection.

Digitized by Google

soufflant dans ses doigts glacés quand un coup discret est frappé à la porte de sa chambre.

« Entrez! » dit-il en tremblant, de peur plus encore que de froid, car c'était au fort de la Terreur, quelque temps après l'époque où la reine de France avait changé sa couronne fragile contre la glorieuse palme du martyre.

Aussitôt la porte s'ouvrit doucement, et une femme, enveloppée d'une grande mante noire, entra comme une apparition.

« Vous êtes le peintre Isabey ? demanda t-elle d'une voix essoufflée par une marche rapide.

— Oui, répondit l'artiste. Que me voulez-vous?

— Je désirerais que vous fissiez à l'instant mon portrait, répliqua l'inconnue.

— Dame ! à l'instant!... Vous êtes bien pressée, ma belle!... fit le jeune peintre dont la terreur faisait place à un sourire interrogateur et doucement léger.

— Ce n'est pas moi qui suis pressée, c'est la guillotine répliqua gravement cette femme étrange. Aujourd'hui je suis sur la liste des suspects, et demain je serai condamnée sans nul doute, ajouta-t-elle, j'ai des enfants, je veux leur laisser un souvenir de moi, c'est pour cela que je viens vous demander de faire mon portrait : le voulez-vous ?

— Je suis prêt, madame ; sous quel costume désirez-vous être représentée?... dit respectueusement l'artiste en prenant ses pinceaux et se préparant à commencer.

—Sous celui-ci, fit vivement l'inconnue en rejetant son coqueluchon et sa mante ».

Et Isabey vit une femme jeune et belle encore, les cheveux poudrés et recouverts d'un petit bonnet fort simple, portant une robe de taffetas gris sur des

Digitized by Google

demi-paniers, un grand tablier vert, des souliers à talons, et tenant un carton à la main.

« Je suis madame Venette, dit-elle ; j'avais l'honneur d'être marchande de dentelles de la sainte reine qu'ils viennent d'envoyer vers Dieu, et je veux que mes enfants me revoient toujours sous le costume que je portais quand Marie-Antoinette daignait m'admettre près d'elle... »

Isabey n'eut qu'à laisser guider son pinceau par son admiration pour cette femme courageuse et reconnaissante, et, les yeux remplis de larmes, il traça l'un de ses meilleurs croquis.

L'heure était venue où les femmes fortes devaient donner le témoignage de leur vaillance héroïque sous la menace du bourreau et de la mort. A côté de Mme Venette, combien de femmes ne pourrait-on pas citer qui, pendant que leurs époux fuyaient la guillotine, restaient en France pour défendre leurs intérêts, et vaillamment, tenaient tête aux spoliateurs et au bourreau.

C'est ainsi que Mme de Marsane, femme de volonté ferme et de caractère décidé, se montra infatigable et inébranlable dans la défense de ses droits, pendant que son mari, sous la pression des excès croissants d'un régime de violences continues, se réfugiait en Suisse, emporté par le mouvement qui jetait hors de France une foule de Lyonnais.

Dès la fin de 1789, la patrie de Guillaume Tell était devenue le refuge d'un grand nombre de fugitifs, et le canton de Berne, grâce à la présence des émigrés, avait vu le prix du loyer des maisons excéder le prix de leur capital. C'est là que M. de Marsane se retira d'abord, recevant parfois, sous le couvert d'un banquier ou d'un commerçant, avec quelques secours

Digitized by Google

indispensables, des nouvelles toujours attendues de Marie-Anne. Lui-même est une preuve que si quelques-uns émigrent par mode, beaucoup pour obéir au point d'honneur, le plus grand nombre est poussé par la nécessité. Un député a pu dire : « Tant mieux, la France se purge », mais Taine a ajouté : « En effet, elle se purge de la moitié de son meilleur sang ».

L'ex - constituant n'assiste pas sans émotion au lamentable spectacle qu'offrent à ses yeux tant de compatriotes pauvres et ruinés. Un émigré ne pouvait voir la détresse profonde d'un autre émigré sans lui offrir une modeste part de ses dernières et souvent dérisoires ressources. M. de Marsane vivait ainsi au milieu d'un groupe de réfugiés, d'ailleurs appelés à se disperser aux premiers jours, sous les soupçons des autorités locales et devant les victoires des armées de la République qui brisaient, dans le formidable effort d'une extraordinaire poussée patriotique, les forces de l'Europe coalisée. Il voyait ses compatriotes émigrés, maigres, hâves, mangeant à table d'hôte, ne faisant qu'un repas par économie, dévorant une soupe, un « bouilli », quelque jardinage , le tout arrosé d'une chopine de bière. Et comme le bois est cher, ces misérables gentilshommes, par le temps froid, se promènent sur quelque place, en sabots, tantôt soufflant sur leurs doigts, tantôt les mains cachées sous un manteau rapé ou sous une capote brune.

Malgré tout, quelques-uns nourrissaient encore l'illusion d'un retour de fortune et allaient rejoindre l'armée de Condé. Le comte Alexandre de Biron était de ceux-ci. Sacrifiant une entrevue qu'il devait avoir avec M. de Marsane, dont il avait obtenu quelques services par l'entremise d'amis communs, il se

Digitized by Google

vit entraîné à hâter son départ. En cours de route, il s'excusa auprès de l'ex-constituant par la lettre suivante.

J'aurais eu le plus grand plaisir à passer quelques instants avec vous, Monsieur, mais les circonstances m'ont forcées de quitter le pays que vous habitez plustôt que je ne le croyais. Je suis dans ce moment en marche pour me rendre à l'armée de Mgr le Prince de Condé, regrettant de ne pas être avec mes anciens camarades, avec vous, Monsieur, qui avez bien voulu me donner des marques d'amitié. J'ai été on ne peut plus sensible à votre souvenir, et je vous prie de croire que je n'oublierai jamais l'interest que vous prenez à moi tout mon désir est de nous voir un jour réunis et de sçavoir mes amis plus heureux qu'ils ne le sont actuellement. En passant à Soleure j'ai vu trois de nos camarades, Maisonfort, Berbezil et Josat. Ils mont chargés de les rapeller à votre souvenir, pour moi Monsieur j'espère que vous me permettrai de me rapeller quelquefois au votre.

Le Cte Alexandre de Biron.

Schafouse, le 5 juillet 1794.

Le comte de Biron mettait-il encore quelque confiance dans les efforts de l'émigration armée ? On le croirait, mais M. de Marsane était loin de partager cette espérance mal assise. L'un et l'autre, toutefois, comptaient sur je ne sais quel providentiel retour de fortune. Tout en louant l'insouciance chevaleresque de ses amis, le comte de Marsane gémissait sur leur détresse, et il répétait : « Combattre c'est bien, mais il faut vivre » ! C'est à quoi les émigrés armés ne songeaient pas suffisamment à ses yeux. Vivre, un émigré, seul, dans son isolement, pouvait y parvenir, quoique non sans peine, mais une armée ! Déjà les alliés avaient renoncé à faire

Digitized by Google

des dépenses pour les soldats de Condé, car, il faut bien le reconnaître, depuis la retraite de Brunswick l'armée des princes ne compte plus, n'existe plus.

A ce sujet même, un bruit étrange parvient aux oreilles de M. de Marsane : « Le ministre autrichien Thugut parle d'exterminer ces émigrés, dont le désespoir et le dévouement pouvaient faire des chevaliers errants des grands chemins ». En outre, un ami, que son titre de négociant met à l'abri dans une ville de l'Empire, lui apprend le suicide d'un camarade vaincu par la misère, et lui fait savoir que les émigrés peuvent lire, au coin des routes, en Allemagne, des écriteaux où est inscrite l'interdiction qui leur est faite d'y séjourner.

Cependant, pressé par la détresse commune, l'ex-constituant lui-même vient de se mettre à la recherche d'une retraite lointaine. Sa femme a écrit en sa faveur à une dame de ses amies, mariée à un commerçant de Lyon réfugié à Hambourg. Elle la prie affectueusement, instamment, de rendre service à une amie que l'infortune accable, et de trouver pour M. de Marsane une situation qui lui permette d'assurer sa vie. Quant à elle, dès que l'état de ses affaires le lui permettront, elle rejoindra son mari. Elle ne le cache pas, « depuis l'époque de la séquestration des biens de son mari, elle a été dénuée de toutes ressources et réduite à la plus affreuse misère, manquant absolument de tout et ne subsistant que par les petites ressources que les amis bienfaisants voulaient bien lui accorder par des prêts qu'elle s'est obligée à restituer du moment que la justice voudra bien entendre ses justes réclamations ».

L'intervention de Mme de Marsane porta bientôt ses fruits. Dès les premiers jours d'octobre, son

Digitized by Google

mari recevait la lettre suivante, adressée au comte et à la comtesse :

MONSIEUR ET MADAME,

Il suffit de tout ce que M. et Mme Galliard m'ont dit de vos malheurs et de vos vertus pour m'intéresser vivement à tout ce qui vous regarde. Vous seriez charmés, pour me servir de l'expression de Mme de Marsanne, de trouver un azile en Saxe. C'est aussi un azile pour cet hiver, pour l'étude de la langue allemande, tout ce que je puis vous offrir à ma terre, si vous voulez y vivre petitement et vous contenter de l'ordinaire de mon Curé, qui d'ailleurs, est un aimable homme, parlant passablement le français. Je n'y viens que les dimanches, où nous ferons une lecture française ensemble. Si d'ailleurs il y a quelque ouvrage auquel vous voulussiez vous occuper, je vous prie de m'en prévenir, pour penser d'avance à vous le procurer. Tant que dure cette guerre, dont les suites sont incalculables, je n'ose promettre de faire un sort à qui que ce soit. Cependant comme on a tout lieu d'espérer que la tranquillité et l'ordre publics se maintiendront ici, je crois que des personnes comme vous, ayant joui d'une éducation distinguée, ne manquant certainement pas de talents, utiles ou d'agrément, trouveront ici les moyens d'une existence douce et honnête. Vous surtout, Monsieur, qui possédez sans doute, soit pour parler soit pour écrire, parfaitement votre langue, vous y trouverez une ressource sure dans ces pays-ci, pourvu que vous sachiez vaincre les difficultés de la nôtre. Pour Madame, si les caractères se conviennent réciproquement, si elle aussi de sa part joint à l'étude de notre langue celle de la sienne elle pourra peut être — ceci reste encore entre nous — comme amie nous soulager dans notre ménage, soulager un père et une mère qui ont toujours fait et font encore de l'éducation de leurs enfans le plus saint comme le plus doux de leurs devoirs, et qui s'en trouvent déjà infiniment récompensés. Je serais charmé, Monsieur et Madame, de m'attacher d'une vraie et pure amitié deux cœurs sensibles qui croyent à la vertu, parce qu'ils la

Digitized by Google

pratiquent ; deux cœurs tels que vos amis me peignent les vôtres. Mais pour cela il faut nous voir, nous connaître. Faites moi part s. v. p. le plûtôt possible de votre résolution.

Je suis.....

J[n] H[ri] Küstner.

Leipzig, le 27 septembre 1794.

Si vous faites le voyage pour ici, vous trouverez *Jera*, assez jolie ville, à 7 milles d'ici. Sur la route de *Jera* à Leipzig il y a à un mille d'ici le village de Krebern, de là il faut prendre à droite pour aller à mon village de *Güldengossa* par un chemin de traverse. Vous tacheriez d'y arriver de jour à la maison seigneuriale, où on serait prévenu de votre arrivée.

M. de Marsane était tout disposé à accepter l'asile qui lui était offert par le banquier de Leipzig. Mais, s'il ne lui déplaisait pas de donner quelques leçons de français, les difficultés de la langue allemande l'inquiétaient. En outre, il se berçait encore de l'espoir de rejoindre bientôt sa vaillante femme à Lyon, ou d'être rejoint par elle à Morat. La lutte que Marie-Anne soutenait contre la mauvaise fortune semblait devoir toucher à sa fin ; elle avait élevé une si formidable pile de pétitions, de requêtes, d'adresses, à tous les tribunaux et à tous les pouvoirs ! M. de Marsane crut devoir faire part au banquier saxon des espérances et des motifs qui retardaient son arrivée à Güldengossa, et lui faire entrevoir qu'il pourrait bien y venir seul. M. Küstner lui répondit :

Leipzig, 4 novembre 1794.

Je ne saurais qu'approuver les motifs qui vous ont fait différer encore votre départ. Veuille la Providence rendre à M[me] de M..... la personne qui est si chère à son cœur et la faire réussir aussi à sauver au moins quelque chose de cette fortune, dont vous fîtes un si noble usage. Soit que vous arri-

Digitized by Google

viez chez nous avec Madame votre digne épouse, soit que vous la précédiez : vous me serez toujours le bien-venu, et je n'attens que d'apprendre l'instant de votre départ. Tout ce que je regrette c'est que le peu que je pourrai faire pour vous sera trop au-dessous de votre mérite et de ce que je souhaiterais de faire. Je vous ai préparé à la hâte un petit appartement à ma terre, contenant une grande chambre et une chambre à coucher, un peu antiquement meublée à la vérité, mais dont vous voudrez vous contenter en attendant. C'est dans un pavillon séparé de la grande maison ; je préfère de vous y loger parce que vous aurez là quelqu'un tout près pour votre service, mon jardinier et sa femme, bons paysans. Dans cette retraite paisible, où je viens passer les jours qu'il m'est permis de dérober à la ville, je serai charmé de cultiver votre connaissance.

Ma maison, Monsieur, est fort simplement montée ; il y a des familles à Leipzig qui, avec une dépense pas plus considérable que la mienne ont le talent de faire une maison bien plus brillante ; mais ma femme et moi nous pensons qu'à présent plus que jamais il est de notre devoir d'épargner à nos enfants l'exemple du luxe et de l'ostentation.

En quittant la Suisse, laissez là de tristes et d'affligeants souvenirs ; l'homme n'est point comme la plante exclusivement attaché à son sol, à son climat ; il peut être heureux et utile partout ; il est grand, il est beau de l'être en dépit du sort ! Ne désespérons pas de vous voir réconcilié avec ce sort même, avec l'humanité. La nature et l'amitie offrent dans tous les lieux des jouissances aux cœurs sensibles et vertueux.

N'oubliez pas de vous procurer un passeport comme Suisse je vous prie.

Jn Hri Küstner.

Je vous dis pour votre gouverne que les assignats n'ont pas cours en Allemagne.

L'honnête banquier, on le voit, se montrait, avec quelque satisfaction, tant soit peu philosophe. Tout en restant l'homme pratique, que doit être un homme

Digitized by Google

d'affaires, il ne dédaignait pas de faire sa part à la sensiblerie générale de cette époque tourmentée.

M. de Marsane était touché des sentiments d'attention que lui témoignait un inconnu désormais son bienfaiteur. Ne pouvant plus se dérober à la nécessité chaque jour plus pressante, il annonça son départ et chaque étape de son voyage fut marquée par une lettre à son nouvel ami. A Nuremberg il espérait encore être reçu à Güldengossa par le banquier lui-même ; cette espérance devait être déçue. Il ne trouva que la lettre suivante, bien sèche, sans doute, pour un homme qui vient d'éprouver un amer désappointement.

Leipzig, ce 16 Décembre 1794.

MONSIEUR,

J'espère venir vous voir peu après votre arrivée. En attendant vous ferez la connaissance de Monsieur le Curé ou ministre de mon village, chez lequel j'ai accordé la pension pour vous quatre Risdahler par semaine, dîner et souper, sans vin, leçons de langue allemande y comprises, que vous lui payerez vous même s. v. p. Pour le reste vous vous contenterez du service de mon jardinier et de sa femme et vous dirigerez vous-même votre petit ménage. Je vous prie, Monsieur, de disposer sans la moindre gêne des fonds dont vous aurez besoin pour cet effet chez votre très humble et bien obéissant serviteur.

Jn Hri KÜSTNER.

La première impression produite par cette lettre fut désastreuse. Les quatre Risdahler sonnaient misérablement aux oreilles du malheureux émigré. Toujours l'argent, et déjà ! Puis, la première émotion passée, M. de Marsane se rassura, et il procéda « seul aux soins de son arrangement à Güldengossa ». Il se sentit bien délaissé, mais il fut envahi

Digitized by Google

par un tel sentiment de paix et de sécurité que la solitude lui parut d'abord moins lourde. Consciencieusement, il se mit, dès son arrivée, à étudier la langue allemande, mais il ne s'absorba pas dans cette étude au point d'étouffer les bruits du dehors. D'ailleurs, M. Küstner, qui l'excitait sans cesse à apprendre à fond une langue dont l'usage lui devenait indispensable pour s'expliquer, se renseigner et s'instruire, ne se contentait pas d'ajouter : « Prouvez-moi votre amitié, en disposant librement chez moi de tous les moyens de vous rendre votre séjour aisé et agréable », il disait encore : « *Les Français à Amsterdam*, — c'est la nouvelle que l'on craint d'avoir par le courrier prochain ; car déjà ils ont, le 27 décembre, au-delà de Bois-le-Duc, forcé les lignes, passé la Meuse et le Waal, et fait prisonnière une partie des troupes hollandaises, mises en pleine déroute » (1).

C'était l'invasion des doctrines révolutionnaires débordant de plus en plus sur l'Europe et voilant de la fumée des champs de bataille les illusions qui faisaient vivre tant d'émigrés, M. de Marsane en ressentit vivement le contre-coup.

D'autre part, M. Küstner, par les mains duquel passait toute la correspondance adressée au comte, trouvait que les lettres destinées à l'exilé de Güldengossa étaient trop abondantes. Il avait à cela plusieurs raisons : la crainte de se compromettre et la sensation que l'âme de son protégé s'assombrissait et tombait en langueur aux nouvelles qu'il recevait.

(*A suivre*). LOUIS BASCOUL.

(1) Lettre du 5 janvier 1795.

Digitized by Google

TRISTAN ET ISEUT

La légende de Tristan et Iseut a jailli de l'âme celtique pour enchanter l'Europe du moyen âge. La sève barbare qui circule encore dans quelques épisodes, la fatalité qui domine l'ensemble, comme elle domine les œuvres des grands tragiques grecs, la passion intense inaugurée par une race nouvelle, et exprimée avec noblesse et simplicité, la coloration merveilleuse des détails, l'art des contrastes, la vigueur et la rapidité du récit, ont subjugué les esprits pendant des siècles sombres, comme ils nous subjuguent nous-mêmes dans une civilisation plus heureuse.

Malheureusement nous n'avons plus le texte primitif où le poète inconnu a fixé la légende. Nous ne possédons que des remaniements, et encore sont-ils fragmentaires. Comme ils se complètent les uns les autres dans une certaine mesure, ils ont donné récemment, à un savant qui est en même temps un grand artiste, l'idée de s'en servir pour reconstituer l'effet du poème au XIIe siècle, et la littérature française y a gagné un chef-d'œuvre.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les textes conservés, et sur la restitution d'art de M. Joseph Bédier.

Digitized by Google

I. — Les Remaniements.

« Geschichte der Franzoesischen Litteratur. Die aeltere Zeit. Von Prof. Dr. Hermann Suchier. Leipzig und Wien, 1900. »

Ici, je ne saurais suivre de meilleur guide que M. Suchier, dont les analyses sont des modèles de précision. C'est avec un réel plaisir que je reviens à sa belle *Histoire de la Littérature française*. Comme elle n'existe qu'en langue allemande, ce sera une nouveauté pour les lecteurs français.

Les légendes de Charlemagne, d'Arthur, de Tristan et autres, ont été l'objet de maints renouvellements littéraires. Leur noyau est et demeure français, il est la gloire des anciens poètes français, qui ont introduit dans la littérature cette riche matière.

Au temps du royaume anglo-normand (1066-1204), surgit la littérature française, tirant son aliment de la littérature anglo-saxonne, plus ancienne.

Maître Thomas, qui avait déjà trouvé dans la littérature anglaise les légendes d'Aaluf et d'Horn, y trouva aussi la légende d'un héros plus célèbre, Tristan, et la transporta comme les deux premières dans la littérature française. Une allusion nous démontre qu'il avait déjà donné, dès avant le milieu du XIIe siècle, un poème français de Tristan. Néanmoins les textes conservés sont plus jeunes. Vraisemblablement nous trouvons le contenu de ce Tristan plus ancien dans deux remaniements postérieurs, l'un en français, dont l'auteur, Béroul (sans doute c'est son prénom), écrivit son poème vers 1190; et l'autre en allemand, d'Eilhart d'Oberg, près de Brunswick, qui apparaît dans des actes authentiques

Digitized by Google

de 1189 à 1209. Eilhart pouvait avoir connu les sources françaises par la duchesse Mathilde, fille d'Henri II d'Angleterre, morte en 1189.

D'après Eilhart, le roi Marc règne sur la Cornouailles. Le fils de sa sœur, Tristan, affranchit le pays de l'Irlandais Morolt, qui exigeait en tribut un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles. Mais, blessé dans le combat par une arme empoisonnée, Tristan va se faire guérir par la nièce de Morolt, fille de roi, qu'il aborde sous un nom d'emprunt. C'est Iseut. Après le retour en Cornouailles, les barons pressent le roi Marc de se choisir une épouse. Marc pense échapper à leurs obsessions par le moyen suivant : Il a ramassé un long cheveu de femme que se disputaient deux hirondelles. Il déclare qu'il n'épousera que la femme à qui appartient le cheveu. Tristan s'aperçoit que le cheveu est tout à fait semblable à ceux d'Iseut. Il va la trouver sous le nom de Tantris, et ose faire la demande en mariage au nom de Marc, bien qu'Iseut ait reconnu un fragment de l'épée de Tristan comme ayant causé la mort de Morolt. Mais Tristan vient de délivrer d'un dragon le pays d'Iseut. Il obtient le consentement et emmène Iseut sur son navire. En mer, ils boivent tous deux par mégarde un breuvage magique préparé par la mère d'Iseut, et destiné à Iseut et à Marc. Ce philtre jette ceux qui le boivent dans une ardente passion qui dure quatre ans. Au mariage avec Marc, il faut que Brangien, la suivante d'Iseut, prenne sa place, afin que Marc ne s'aperçoive de rien. En guise de remerciement, la fidèle Brangien doit être assassinée sur l'ordre d'Iseut, mais les exécuteurs lui font grâce de la vie.

Là-dessus, Tristan est soupçonné d'être l'amant

Digitized by Google

d'Iseut, par sept envieux de l'entourage de Marc. Le roi le bannit de sa cour, mais plus tard il a l'occasion, monté dans un arbre du jardin, de surprendre le rendez-vous nocturne des deux amants, et ceux-ci, avertis par l'ombre de l'écouteur projetée sur l'eau, sauvegardent leur situation par la prudence de leurs paroles.

M. Suchier donne la reproduction d'un peigne d'ivoire sculpté du XIV[e] siècle, appartenant à la Société historique de Bamberg. On y voit le roi Marc dans son arbre, écoutant les amants, qui aperçoivent son image dans l'eau. Sur des phylactères, sont tracées les paroles que prononcent les trois personnages.

> *Iseut :* Tristan, gardés de dire vilane
> por la preson de la fonteine !

Ce qui veut dire : gardez-vous d'un langage outrageant pour la personne de la fontaine.

> *Marc :* De deu sot il condana
> qui dementi la dame loial !

C'est-à-dire : de Dieu soit maudit qui a noirci la dame fidèle.

> *Tristan :* Dame, ie voroi (*lisez* voi or) per ma foi
> qui fu ave nos mon singor le roi.

Soit : je vois à présent, en vérité, que mon seigneur le roi était avec nous.

Marc rend encore une fois sa faveur à Tristan, et permet que le lit de son neveu soit dressé dans sa propre chambre, où un nain ennemi de Tristan donne au roi une nouvelle preuve des relations de Tristan avec la reine. Tristan, chargé de chaînes, est conduit

Digitized by Google

au lieu de son supplice. En chemin, on l'autorise à faire sa prière dans une chapelle. Là, il ouvre la fenêtre et s'élance, d'un bond hardi, au bas de la falaise. Iseut, pour châtiment, est livrée à des mendiants malades, mais Tristan la délivre. Ils vivent dans la forêt du produit de la chasse, où le fidèle chien Utaut se rend utile. Un jour, Marc les trouve endormis. Tristan a placé son épée entre lui et Iseut. Le roi échange son épée contre celle de Tristan, et pose doucement son gant sur le visage d'Iseut, de manière à l'abriter d'un rayon de soleil, puis s'éloigne.

M. Suchier reproduit deux miniatures accolées dans un même encadrement sur une page d'un manuscrit du XIIIe siècle, appartenant à la Bibliothèque nationale, à Paris. La miniature du haut représente une scène d'amour entre la reine Iseut et Tristan. Celle du bas montre la scène de la forêt qui vient d'être décrite.

Peu après, les quatre années prennent fin et l'action du charme est épuisée. Par l'intermédiaire de l'ermite Ugrim, Tristan fait proposer à Marc de reprendre Iseut. Marc y consent, mais Tristan demeure banni. Néanmoins il se hasarde dans la suite du roi Artus, à Tintagel, et il est blessé dans une visite à Iseut. Sauvé par un stratagème du célèbre chevalier Walwans (appelé dans d'autres textes Gauvain), il se rend à Carhaix en Bretagne. Là, il devient le frère d'armes de Kehenis, dont il bat les ennemis et dont il épouse la sœur Iseut. Quand se trahit l'indifférence de Tristan pour sa femme, et que son beau-frère lui en demande raison, il l'apaise en lui disant que la reine Iseut, pour l'amour de lui, traite mieux le chien qu'il lui a donné, que la seconde Iseut ne le traite

Digitized by Google

lui-même. Après une deuxième visite à Iseut en costume de pélerin, et une troisième en habit de fou, Tristan, au cours d'une aventure amoureuse de Kehenis avec Carjole, est blessé par la lance empoisonnée du mari. La reine Iseut se met en route pour le guérir. La couleur blanche de la voile annonce de loin qu'elle est sur le navire pour apporter la vie. Mais la femme de Tristan lui dit que la voile est noire, et il expire. La reine le trouve mort, et se jette mourante sur son lit.

Du poème de Béroul, nous n'avons plus qu'un long fragment qui, jusqu'à un point déterminé, marche d'accord avec la rédaction d'Eilhart ; mais ensuite chacun diffère. Cette différence pourrait avoir la raison suivante. Le philtre que boivent Tristan et Iseut, n'a pas ici, comme dans les récits postérieurs, une action illimitée. Elle dure quatre ans dans Eilhart, trois dans Béroul, pour s'éteindre ensuite. Avec cette extinction du charme amoureux, comme avec la restitution d'Iseut et le retour de Tristan, le plus ancien « Tristan » aura trouvé sa conclusion. Si Eilhart et Béroul marchent d'accord précisément jusqu'à ce moment et ensuite poursuivent par des aventures d'amants tout à fait différentes dans les deux textes, l'hypothèse la plus naturelle est qu'au plus ancien « Tristan » ont été rattachés deux développements indépendants l'un de l'autre.

Comme la légende de Horn, celle de Tristan se passe en Angleterre, en Irlande et en Bretagne. Marc était un roi historique de Cornouailles au VIe siècle, malgré les traits mythiques de la légende. On a reconnu le nom de Tristan dans la langue des Pictes, anciens habitants de la Grande-

Digitized by Google

Bretagne. Iseut ou Iseult, vraisemblablement du nordique Ischild, est la fille d'un des rois Wikings qui ont régné sur une partie de l'Irlande et résidé à Dublin, du IXe au XIe siècle.

M. Suchier donne la reproduction d'un peigne d'ivoire du XIVe siècle, appartenant au musée national de Florence, et où sont sculptées, avec la grâce italienne, huit scènes de « Tristan et Iseut ». Les scènes 1, 4 et 5 sont des scènes d'amour. Dans la scène 2, Marc promet à un Irlandais qui joue de la rote, d'exaucer sa prière, quelle qu'elle soit. L'Irlandais demande Iseut. La scène 6 a encore besoin d'interprétation. Dans la 7me, un ménétrier vient trouver Iseut comme messager de Tristan. Dans la 8me, Kaherdin (Kehenis), déguisé en marchand, demande à Iseut de guérir Tristan.

Marie de France mentionne un livre de Tristan, qui déjà raconte l'histoire des deux amants jusqu'à leur mort. Mais c'est le poète Thomas qui a traité le plus complètement le sujet, Thomas, un contemporain de la poétesse. Il se décèle comme anglo-normand, par quelques faibles traits, il est vrai; toutefois il écrit un français aussi pur par l'élégance du style que par l'accent de la nationalité. Par malheur, du poème justement admiré de Thomas, aucun manuscrit complet ne nous est parvenu. De cinq manuscrits différents, nous avons des fragments qui pourtant ne suffiraient pas à nous donner une idée de l'ouvrage, si nous n'en connaissions pas au moins la substance par trois imitations en langue étrangère : l'imitation allemande de Gottfried de Strasbourg, des premières années du XIIIe siècle. Le poète est vraiment apparenté par le génie avec Thomas. Ensuite la prose norvégienne du moine Robert de

Digitized by Google

L'Orkneys (de 1226), qui suit le plus fidèlement l'original français. Enfin le poème anglais « Sir Tristrem », imitation passablement libre. L'imitation de Gottfried manque de la conclusion, mais elle nous a été conservée en français.

Le père du héros est un puissant seigneur du pays d'Arménie, c'est-à dire d'Armorique ou Bretagne. Il épouse la sœur du roi Marc de Cornouailles et périt dans une bataille dès la première année de son mariage. Sa femme devient mère et meurt. Le fidèle maréchal Roald nomme l'enfant Tristan et lui fait donner par un maître l'éducation des chevaliers. Quand il atteint quatorze ans, Tristan visite un navire de commerce norvégien qui l'emmène tout à coup avec lui, mais le jette sur la côte de Cornouailles pendant une tempête. Là, il se rend à la cour de son oncle Marc, à Tintagel, où bientôt, par son adresse à la chasse, sa connaissance des langues et son talent sur la harpe, il excite l'admiration de tous.

Roald, à la recherche de son fils adoptif, le trouve à la cour de Marc et lui révèle son origine. Tristan est armé chevalier, et va en Armorique pour venger, sur le duc Morgan, la mort de son père. Quand il a accompli son projet et qu'il est de retour en Cornouailles, il apprend qu'un redoutable héros, nommé Morholt, est arrivé d'Irlande pour recevoir un tribut. Afin de l'en empêcher, il le défie en combat singulier et le tue. Ses Irlandais transportent le cadavre dans leur pays.

Sœur de Morholt, la reine Iseut maudit le meurtrier. Elle retire un fragment de l'épée de Tristan, encore enfoncé dans la tête du cadavre. Mais Tristan aussi a été grièvement blessé par une arme empoi-

Digitized by Google

sonnée, et l'art des médecins de Cornouailles ne peut le sauver. Dans son désespoir, il se fait porter dans un navire avec sa harpe. Huit marins seulement l'accompagnent. Il prend le nom de Trantris, et il est poussé par l'orage sur la côte irlandaise. Il trouve accueil à Dublin, et bientôt son talent de harpiste lui vaut une telle admiration, qu'Iseut, fille du roi, le prie de lui enseigner son art. Mais la vieille reine Iseut est fort experte en l'art de guérir. Elle se charge du pauvre harpiste et guérit sa blessure, dont elle ignore l'origine. Craignant d'être reconnu, Tristan retourne en Cornouailles.

Dans la suite, ses grands exhortent Marc à se choisir une épouse, et lui recommandent la princesse irlandaise Iseut. Marc envoie Tristan négocier ce mariage. Tristan n'ose pas tout de suite aborder la demande en mariage, et séjourne longtemps à Dublin. Mais, quoique Iseut l'ait reconnu comme le meurtrier de son oncle Morholt, grâce au fragment de son épée, il peut, après avoir délivré le pays d'un dragon dangereux, hasarder son ambassade. Il obtient la main d'Iseut pour son oncle Marc, et s'embarquera pour l'Angleterre avec elle et ses gens. Avant le départ, la vieille reine Iseut, versée dans la magie, compose un philtre avec un mélange d'herbes. Elle remet ce breuvage à Brangien, la suivante de sa fille, et lui recommande de le faire boire à Marc et à Iseut avant leur nuit de noces. Mais pendant la traversée, hors de la présence de Brangien, Iseut et Tristan boivent le philtre par inadvertance. Jusque-là, Iseut haïssait Tristan silencieuse, car il avait tué son oncle. Maintenant la haine s'est changée tout d'un coup en amour, et l'action du breuvage est si puissante, que tous deux oublient

Digitized by Google

ce qu'ils doivent à Marc et à l'honneur. Toutefois, ils sont assez prudents pour se cacher et ne mettre dans le secret que la seule Brangien. Celle-ci, n'ayant pas su garder le philtre, porte en partie le poids de la faute.

Le navire aborde, et les noces ont lieu. Iseut, dont la conscience est troublée, demande à Brangien de prendre sa place auprès de Marc pendant la première nuit. Tristan, comme neveu du roi, peut sans obstacle être en relations avec la reine. Nul ne songe à s'y opposer. La suite du récit montre Marc si faible, qu'il abandonne Iseut à un Irlandais en récompense de sa musique de harpe, mais Tristan la reconquiert. Cette scène, figurée sur l'ivoire de Florence, paraît empruntée à l'histoire d'Orphée.

Malgré toutes les précautions, le bruit circule bientôt que la reine et le neveu du roi vivent dans une intimité plus grande qu'il n'est permis. Différentes circonstances font aussi concevoir des soupçons à Marc lui-même. Il veut qu'Iseut comparaisse en jugement, prête un serment de purification et montre son innocence par l'épreuve du fer rouge. Mais Iseut se fait attendre à un gué de la rivière par Tristan, revêtu d'habits misérables, et se fait porter par lui sur l'autre rive sans obstacle. Elle peut alors le jurer en toute sûreté de conscience, nul autre homme que son époux et le mendiant qui vient de la passer à travers l'eau, ne l'a jamais serrée dans ses bras.

Malgré cela, il faut d'abord que Tristan s'en aille dans un pays lointain, ensuite il est banni avec Iseut, enfin il doit de nouveau s'exiler. Il se rend en Bretagne, où il se lie d'amitié avec Kaherdin, le fils du duc, et fait la connaissance de la belle Iseut, sa sœur.

Digitized by Google

Il y compose une chanson d'amour dont le refrain contient le nom d'Iseut. Kaherdin le croit épris de sa sœur et la lui donne pour femme. Tristan vit avec elle sans inclination et sans union. Le hasard découvre à Kaherdin la froideur de Tristan à l'égard de sa sœur. Il lui en demande compte et apprend de lui son secret. Ils se rendent tous deux à la cour de Marc et ont une entrevue simultanée, Tristan avec Iseut, et Kaherdin avec Brangien. Trahis, les deux amis s'enfuient. Tristan revient déguisé en mendiant, pour voir Iseut à la porte de l'église. Elle lui jette son anneau dans le gobelet qu'il lui tend. Il faut ensuite que Tristan abrite une misérable vie sous l'escalier d'une maison, jusqu'à ce qu'il réussisse une fois encore à être réuni avec la reine. Alors les deux chevaliers retournent en Bretagne. Là, un autre Tristan, surnommé le Nain, prie Tristan de lui venir en aide contre un ennemi. Dans le combat, Tristan le héros est blessé par une épée empoisonnée. Il ne peut se remettre que si la reine Iseut, la bien-aimée de jadis, veut le guérir. Kaherdin va la trouver et la déterminer à venir. Une voile blanche annonce le succès de sa mission, mais la femme de Tristan, poussée par la jalousie, dit que la voile est noire, et le héros meurt.

Thomas est sans doute le premier poète français qui ait chanté l'amour chevaleresque, et il le chante dans sa dangereuse beauté, sa brûlante ivresse, sa douleur déchirante et exaltée. Il peint la puissance qui brise la volonté, la contrainte inéluctable, le feu qui dévore. Chaque pensée de Tristan est subordonnée à son amour, qui pour lui forme tout l'univers. Nul sacrifice ne lui coûte pour sa passion. Il se défigure sous l'aspect d'un mendiant, il prend, au moyen

Digitized by Google

d'herbes et d'onguents, l'apparence d'un lépreux. Son mariage avec la seconde Iseut lui sert seulement à cacher son amour pour la première. Comme on élève dans son cœur un temple à une amante ravie par la mort, pour y adorer son image, ainsi Tristan bâtit un palais merveilleux où il place la statue d'Iseut, afin de pouvoir en secret converser avec elle. Jamais encore l'amour n'avait été conçu avec une telle grandeur, jamais son pouvoir n'avait été dépeint aussi despotique. La circonstance que Thomas était vraisemblablement un clerc (lui-même semble l'indiquer), rend plus piquante son intime connaissance et sa peinture si vraie de la psychologie de l'amour. Le poète du premier « Don Juan » était aussi un religieux.

Mais tout le charme est ramené à un breuvage qu'une méprise fait boire à deux personnes. Ce philtre n'est pas seulement un symbole. Il peut rappeler cette pensée souvent exprimée au moyen âge, que l'on boit avec les yeux la beauté et l'amour. Et l'action de ce breuvage là s'étend sur toute la vie.

Thomas composait en vers avant 1173. Cela semble résulter d'une allusion qui se rencontre chez un troubadour antérieurement à cette date.

Le poème de Béroul est certainement plus récent (1195 environ). Quoique par la langue il appartienne au continent, à la Bretagne peut-être, il semble attester une connaissance plus approfondie de la province de Cornouailles.

La version de Béroul paraît avoir été plus répandue en France et en Allemagne que celle de Thomas. Les deux continuateurs de Gottfried, Ulrich de Turheim et Henri de Freiberg, n'ont pas suivi Tho-

Digitized by Google

mas, mais Béroul, ou un texte apparenté à sa rédaction quant au fond. Au contraire, la continuation d'un Bas-Allemand, dont il ne reste qu'un fragment, suit Thomas.

En outre, nous possédons encore la fin du poème de Béroul dans une analyse en prose ajoutée à un manuscrit de l'interminable *Tristan* en prose, et qui de là est passée dans les anciennes impressions de ce roman.

A la cour de la comtesse Marie se trouvait, avec Gautier d'Arras, Chrétien de Troyes, le maître de la narration élégante et charmeresse. Il introduisit le roman arthurien dans la littérature courtoise, et enrichit par là d'une veine abondante la littérature française et l'ensemble de la littérature du moyen âge.

De la vie de Chrétien, nous ne savons à peu près rien. Son nom nous dit qu'il était de la capitale de la Champagne.

Ses poésies attirèrent l'attention de la comtesse Marie, et il trouva un protecteur dans Philippe, le puissant comte de Flandre et d'Alsace. Sa mort paraît antérieure à la fin du XIIe siècle.

Son *Tristan* est perdu, et cette perte est une des plus sensibles de toute la littérature du moyen âge. C'était peut-être le premier roman composé pour célébrer l'amour chevaleresque. Ses peintures ont dû trouver un excellent modèle dans la version malheureusement perdue de l'*Ars amandi*. Il se peut qu'une partie du roman en prose, plus récent, dépende du poème perdu.

A la tête des auteurs de romans en prose, Hélie de Borron place Luce du Gast avec son *Tristan*. Hélie écrivait après 1216, époque de l'avènement de

Digitized by Google

Henri III d'Angleterre, et avant février 1240, date où l'empereur Frédéric II remercia le conseil de Messine pour le don d'une partie du *Palamède*.

Luce du Gast était un chevalier du pays de Salisbury, qui s'excuse de son français teinté d'anglais. Son *Tristan* en prose a vraisemblablement pour noyau une analyse en prose du *Tristan* de Chrétien. Par malheur, son ouvrage ne nous a été conservé que sous la forme d'une amplification plus récente et démesurée. Mais Luce paraît déjà avoir retracé la destinée des deux amants jusqu'à leur mort. Dans la forme conservée, le roman est grossi de nombreuses allusions à Lancelot et à Merlin. Elles sont dues sans doute au dernier remanieur, à Hélie de Borron.

En quelle estime fut le *Tristan* en prose, Brunetto Latini le montre, lorsque, dans son *Trésor* de rhétorique, il cite comme modèle littéraire le portrait d'Iseut. L'idéal de beauté féminine qui s'y révèle n'est pas le nôtre. Longs bras et grands doigts ont perdu leur attrait pour nous. Mainte comparaison est aujourd'hui déplaisante, qui alors était neuve. D'autres paraissent étranges.

M. Suchier reproduit deux miniatures d'un manuscrit du *Tristan* en prose, du xve siècle, appartenant à la Bibliothèque Nationale à Paris. Dans l'une, Iseut joue de la harpe. Dans l'autre, on voit le dénouement, qui dans le roman en prose diffère de celui des poèmes : pendant que Tristan joue de la harpe chez Iseut, le roi Marc lui perce le dos d'un coup de lance empoisonnée.

II. La Reconstitution.

« Le Roman de Tristan et Iseut, traduit et restauré par Joseph Bédier. 5me édition. Paris, Savin et Rey, s. d. »

Digitized by Google

Guidés par la science éloquente de M. Suchier, nous connaissons maintenant les grandes lignes de la légende. Il nous a montré de loin, comme les divers massifs d'un jardin tout embaumé de poésie. Mais nous n'avons encore respiré de près aucune des fleurs qui l'embellissent. Ce sera M. Bédier qui nous fera entrer.

Dans une délicieuse préface, qu'il serait impossible d'analyser sans profanation, et que d'ailleurs ont savourée la plupart des lettrés, M. Gaston Paris nous apprend que M. Bédier a pris comme base le fragment de Béroul. Après s'être bien pénétré de l'esprit du vieux conteur, il a refait à ce tronc une tête et des membres, par une sorte de régénération organique, en choisissant, parmi tous les autres éléments conservés, des richesses cadrant avec l'unité harmonique de sa conception. C'est ainsi qu'il a laissé de côté la durée limitée de l'action du philtre. Nous avons vu que cette durée est de quatre ans dans Eilhart et de trois ans dans Béroul. Par une curieuse contradiction, ces deux poètes font mourir d'amour Tristan et Iseut, comme si l'action du philtre était illimitée. M. Suchier explique fort bien cette disparate par l'adjonction, au plus ancien *Tristan*, de développements postérieurs.

La durée illimitée de l'action du philtre est une trouvaille de génie. C'est la fatalité s'étendant sur tout le poème, l'enfiévrant d'une passion qui n'aura de terme que dans la mort, substituant le sublime à ce qui n'en était que le germe, et assurant tout d'un coup, à l'œuvre agrandie, des destinées immortelles.

Voici, dans M. Bédier, la scène du philtre :

« Un jour, les vents tombèrent, et les voiles pendaient dégonflées le long du mât. Tristan fit atterrir dans une île, et, lassés de la mer, les cent chevaliers

Digitized by Google

de Cornouailles et les mariniers descendirent au rivage. Seule, Iseut était demeurée sur la nef, et une petite servante. Tristan vint vers la reine, et tâchait de calmer son cœur. Comme le soleil brûlait et qu'ils avaient soif, ils demandèrent à boire. L'enfant chercha quelque breuvage, tant qu'elle découvrit le coutret confié à Brangien par la mère d'Iseut. « J'ai trouvé du vin ! » leur cria-t-elle. Non, ce n'était pas du vin : c'était la passion, c'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin, et la mort. L'enfant remplit un hanap et le présenta à sa maîtresse. Elle but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida.

» A cet instant, Brangien entra et les vit qui se regardaient en silence, comme égarés et comme ravis. Elle vit devant eux le vase presque vide et le hanap. Elle prit le vase, courut à la poupe, le lança dans les vagues et gémit :

« Malheureuse ! maudit soit le jour où je suis née et maudit le jour où je suis montée sur cette nef ! Iseut, amie, et vous, Tristan, c'est votre mort que vous avez bue ! »

C'est beau comme l'antique.

Voici maintenant la description du cortège de la reine :

« Les lavandières et les chambrières viennent en tête, ensuite les femmes et les filles des barons et des comtes. Elles passent une à une, un jeune chevalier escorte chacune d'elles. Enfin approche un palefroi, monté par la plus belle que Kaherdin ait jamais vue de ses yeux : elle est bien faite de corps et de visage, les hanches un peu basses, les sourcils bien tracés, les yeux riants, les dents menues ; une robe de rouge samit la couvre ; un mince chapelet d'or et de pierreries pare son front poli.

Digitized by Google

« C'est la reine, dit Kaherdin à voix basse.

« — La reine ? dit Tristan, non ; c'est Camille, sa servante.

» Alors, s'en vient, sur un palefroi vair, une autre demoiselle plus blanche que neige en février, plus vermeille que rose ; ses yeux clairs frémissent comme l'étoile dans la fontaine.

« Or, je la vois, c'est la reine ! dit Kaherdin.

— Eh ! non, dit Tristan, c'est Brangien la Fidèle. »

» Mais la route s'éclaira tout à coup, comme si le soleil ruisselait soudain à travers les feuillages des grands arbres, et Iseut la Blonde apparut. Le duc Andret, que Dieu honnisse ! chevauchait à sa droite. »

Voici enfin la scène de la mort :

« Enfin, le vent fraîchit et la voile blanche apparut. Alors, Iseut aux Blanches Mains se vengea.

» Elle vient vers le lit de Tristan et dit :

« Ami, Kaherdin arrive. J'ai vu sa nef en mer : elle avance à grand'peine ; pourtant je l'ai reconnue ; puisse-t-il apporter ce qui doit vous guérir ! »

» Tristan tressaille :

« Amie belle, vous êtes sûre que c'est sa nef? Or, dites-moi comment est la voile.

— Je l'ai bien vue, ils l'ont ouverte et dressée très haut, car ils ont peu de vent. Sachez qu'elle est toute noire. »

» Tristan se tourna vers la muraille et dit :

« Je ne puis retenir ma vie plus longtemps. » Il dit trois fois : « Iseut, amie ! » A la quatrième, il rendit l'âme.

» Alors, par la maison, pleurèrent les chevaliers, les compagnons de Tristan. Ils l'ôtèrent de son lit, l'étendirent sur un riche tapis et recouvrirent son corps d'un linceul.

Digitized by Google

» Sur la mer, le vent s'était levé et frappait la voile en plein milieu. Il poussa la nef jusqu'à la terre. Iseut la Blonde débarqua. Elle entendit de grandes plaintes par les rues, et les cloches sonner aux moutiers, aux chapelles. Elle demande aux gens du pays pourquoi ces glas, pourquoi ces pleurs.

» Un vieillard lui dit : « Dame, nous avons une grande douleur. Tristan, le franc, le preux, est mort. Il était large aux besoigneux, secourable aux souffrants. C'est le pire désastre qui soit jamais tombé sur ce pays. »

» Iseut l'entend, elle ne peut dire une parole. Elle monte vers le palais. Elle suit la rue, sa guimpe déliée. Les Bretons s'émerveillaient à la regarder ; jamais ils n'avaient vu femme d'une telle beauté. Qui est-elle ? D'où vient-elle ?

» Auprès de Tristan, Iseut aux Blanches Mains, affolée par le mal qu'elle avait causé, poussait de grands cris sur le cadavre. L'autre Iseut entra et lui dit :

« Dame, relevez-vous et laissez-moi approcher. J'ai plus de droits à le pleurer que vous, croyez m'en. Je l'ai plus aimé. »

» Elle se tourna vers l'Orient et pria Dieu. Puis elle découvrit un peu le corps, s'étendit près de lui, tout le long de son ami, lui baisa la bouche et la face, et le serra étroitement : corps contre corps, bouche contre bouche, elle rend ainsi son âme, elle meurt auprès de lui pour la douleur de son ami. »

Que dire après cette admirable poésie? J'ai hâte de m'effacer devant elle, et d'en laisser le retentissement vibrer de sa seule beauté dans les âmes profondes.

Qu'il me soit pourtant permis de le dire en finissant,

Digitized by Google

la légende de Tristan et Iseut fut, dès le moyen âge, l'illustration magnifique et poignante d'un principe destiné à prévaloir dans la cité future, si l'on en juge par des symptômes significatifs, c'est que l'amour n'est rien s'il n'est pas au-dessus de tout. Quand l'humanité aura roulé ses dieux morts dans un linceul de pourpre, l'amour, plus vivace et plus large, illuminera son rêve de clartés plus chaudes et plus douces.

Ed. Bondurand.

Digitized by Google

NOS ANCIENNES CARRIÈRES ROMAINES

La vue des nombreux monuments gallo-romains qui nous entourent, leur caractère particulier de grandeur qui impressionne l'étranger, éveillent en nous un sentiment de noble fierté. Mais, à ce sentiment bien légitime, un autre s'ajoute, celui de la curiosité. = Quelles sont donc les origines de ces constructions grandioses, et comment ont-elles pris pied sur notre sol ? Ainsi, après avoir apprécié, comme elles le méritent, les dispositions merveilleuses de ces chefs-d'œuvre, et rappelé les souvenirs qui s'y rattachent, l'observateur, désireux de pénétrer les détails de leur exécution, doit, après s'être rendu compte de l'ossature de l'édifice, s'occuper de la nature des éléments constitutifs et de leur mise en œuvre.

Cette question d'origine, dont la solution intéresse surtout le constructeur, est précisément celle que nous allons essayer d'étudier aujourd'hui. Du reste, cette étude est une suite naturelle du travail que nous avons publié récemment sous la forme d'un *Guide de Nemausus*, et. dans notre pensée, cette application de la Lithologie à l'art des constructions gallo-romaines, doit lui servir de complément (1).

(1) *Nimes, autrefois, aujourd'hui.* Th. Picard. Gervais-Bedot, Nimes, 1901.

Digitized by Google

Il est incontestable que la conception de ces œuvres gigantesques, et surtout leur parfaite réalisation, dénotent chez leurs auteurs une aptitude extraordinaire, une persévérance et une ténacité à toute épreuve. Aucune nation n'a surpassé ni même égalé les Romains dans tout ce qui se rattache aux travaux d'utilité publique. Toutes leurs constructions sont prodigieuses par leur étendue et leur durée, à ce point qu'elles peuvent passer pour l'œuvre d'un peuple de géants. Aucune fatigue, aucune dépense, aucun obstacle, rien ne les rebutait, et, après s'être assurés de la stabilité des aires sur lesquelles ils avaient projeté d'établir leurs constructions, ils n'hésitaient pas à y amener, à grands frais, des matériaux choisis, souvent hors de portée, afin de donner à leurs œuvres ces caractères de solidité et de grandeur, qui leur ont permis de durer jusqu'à nous.

Ils avaient d'abord à faire un choix judicieux des matériaux. Ce soin était commandé, du reste, par les fortes dimensions des blocs qu'ils devaient mouvoir, et qui avaient souvent un volume de deux et trois mètres cubes, comme à l'Amphithéâtre, et dont la forme, la disposition, constituent ce qu'on appelle *l'appareil*. Le grand appareil était, de préférence, employé. — Les pierres de taille, posées par assises égales, étaient liées de chaque côté, à l'intérieur de la maçonnerie, sur une certaine profondeur, par des crampons de bois de chêne, à double queue d'aronde. Les pierres destinées à être posées sur une de ces assises, tenues en suspension par la louvette, étaient promenées sur cette assise pour en faire disparaître, par le frottement, les moindres aspérités, polir les deux surfaces destinées à se toucher, et obtenir

Digitized by Google

ainsi une adhérence complète, sans l'intervention d'un corps, mortier ou ciment. — Les voûtes, taillées avec le même soin, formaient une série de berceaux en arcs doubleaux, indépendants les uns des autres, simplement accolés, quelques-uns formant saillie, comme au Temple de Diane. Les scellements de tous les fers étaient en plomb.

Ces précautions minutieuses, signes d'un art très avancé, nous laissent supposer que les constructeurs de cette époque devaient se montrer difficiles dans l'admission, en chantier, des matériaux qu'ils avaient à mettre en œuvre. Heureusement, les carrières qui devaient les leur fournir étaient abondantes dans la région de Nemausus. Ce ne pouvait être, néanmoins, qu'après de nombreux travaux d'exploration, souvent très dispendieux, qu'ils avaient dû fixer leur choix, avec réserve laissée aux maîtres ès-œuvres de refuser impitoyablement les matériaux qui leur paraîtraient impropres, soit en qualité, soit en dimension.

Cette étude rétrospective nous amène ainsi à parler des carrières, ou lieux d'extraction exploités par les Romains, à désigner les positions de ces gisements pierreux, à décrire leurs aspects, à définir leurs nature et qualité, leur importance, et apprécier leurs produits ; ensuite, préciser leurs usages, la distribution rationnelle dans les diverses parties des constructions gallo romaines, Monuments ou Travaux d'utilité publique. Parmi les Monuments, il faut nommer : l'Amphithéâtre, la Maison Carrée, le Panthéon ou Temple de Diane avec les Thermes, la Tour-Magne et nos deux Portes monumentales. Aux Travaux d'utilité publique, appartiennent la Voirie romaine et les grands aqueducs, surtout le magnifique Pont-du-Gard ; enfin, les Ponts antiques de

Digitized by Google

Sommières et de Gallargues, construits tous deux sur la rivière du Vidourle, et le Pont romain de Boisseron.

Parmi les gisements calcaires qui ont servi à édifier ces œuvres anciennes, trois seulement ont conservé les traces de leur exploitation primitive. — Ce sont les carrières de pierre dure, de Roquemaillère à Nimes, des Combes de Barutel, dans la même commune, et celles du Bois des Lens, commune de Moulezan-et-Montagnac. Ces trois carrières sont situées dans l'arrondissement de Nimes. Les calcaires de leur provenance sont durs, très résistants, et c'est à ces qualités essentielles qu'il faut attribuer la permanence de ces exploitations. — Les autres carrières, qui ont fourni des matériaux tendres, sont les molasses marines de Vers et de Sernhac, dans l'arrondissement d'Uzès ; celles d'Aubais et de Sommières, dans l'arrondissement de Nimes. La contexture arénoïde et la faible cohésion de leurs matériaux, par suite leur faible résistance aux agents atmosphériques, n'ont pas permis à certaines de ces exploitations de se perpétuer.

Nous décrirons, en détail, les trois carrières de matériaux durs, ou pierres froides de notre région ; nous parlerons ensuite des anciens gisements de pierres tendres. Enfin, nous signalerons les autres exploitations de grès molasse, où l'on a dû puiser, plus tard, pour la réparation de nos antiquités. = Au fur et à mesure de la description de chacun de ces gisements, nous ferons connaître quel a été l'emploi de ses matériaux dans les diverses œuvres que nous venons d'énumérer.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, voici, résumée, la *Classification Géologique* du Gard, dont nous aurons à employer les termes.

Digitized by Google

NOTE GÉOLOGIQUE

Les anciennes divisions établies parmi les terrains qui constituent le sol de notre région, et dont le tableau figure dans la *Statistique Géologique du Gard*, d'Émilien Dumas, parue en 1875, ont dû être modifiées en 1896, d'après des études plus récentes. Voici un extrait de cette Classification Nouvelle, pour les dépôts qui nous intéressent (1) :

SÉRIE INFRA-CRÉTACÉE

Étage Barrémien

- c. — Ss-Étage Donzérien. Calcaire à *Chama Ammonia*. — 4e Étage du Néocomien de Dumas, ou Urgonien.
- b. — Ss-Étage Barutélien. Calcaire et Marnes à *Ammonites difficilis*. — 3e Étage de Dumas, Calcaire à céphalopodes et à spatangoïdes.
- a. — Ss-Étage Cruasien
  - 2° Calcaire à *silex et à lumachelle*.
  - 1° Calcaire à *Crio-cères*.
  - Même étage que ci-dessus.

Étage Néocomien. — Ss-Étage Hautérivien, comprenant également trois zones a, b, c. — 3e Étage de Dumas, partim.

SÉRIE MIOCÈNE

Ss-Étage Helvétien supérieur

- — Sables et grès à *Pecten Gentoni*.
- — Molasse coquillière supérieure de Dumas.

Ss-Étage Helvétien inférieur

- b. — Sables et grès marneux à *Ostrœa crassissima*. — Calcaire marneux bleuâtre du même auteur.
- a. — Molasse à *Pecten prœscabriusculus*. — Molasse coquillière ancienne du même auteur.

(1) *Classification Nouvelle des formations sédimentaires dans le Gard*. Th. Picard, Nimes, veuve Laporte, 1896. Suite au *Résumé descriptif de la Géologie du Gard*. Th. Picard. Nimes, Catélan, 1889.

Digitized by Google

Le nom d'Étage Vindobonien (de Vienne (Autriche) a été proposé pour l'ensemble de ces deux sous-étages qui composent, dans le Gard, **le Miocène inférieur**

CALCAIRES DURS

Les carrières de calcaires durs forment, dans la région de Nimes, deux groupes principaux : celui du Chemin d'Alais, celui de Saint-Baudile. Toutes ces carrières fournissent la pierre dite *Roquemaillère*. Elles sont ouvertes dans l'assise du Calcaire à Criocères (Urgonien inférieur), très développé à Cruas, d'où le nom de *Cruasien* donné au sous-étage.

GROUPE DU CHEMIN D'ALAIS

Carrière de la Lèque. — La vaste exploitation de pierre dure, désignée sous le nom de la *Lèque*, est située sur le côté gauche de la route nationale n° 106, de Nimes à Moulins, dite Chemin d'Alais, à la sortie de Nimes, immédiatement aprés le Cimetière protestant. Elle commence en face de la borne 0 k. 6, sur la rive droite du Cadereau, et se termine un peu avant le pont construit pour le passage de ce torrent, au point 0 k. 9.

Cette carrière, très importante, s'étend sur trois parcelles contigues, ou parties de carrières, désignées chacune par le nom de leur ancien propriétaire, Rigoulet, Japavaire, Barbusse. Sa longueur totale est de 230ᵐ environ ; le front de carrière, dont la hauteur est de 30 à 32ᵐ, présente une paroi se rapprochant de la verticale, à la distance de 60ᵐ du bord du Cadereau. Actuellement, l'extraction se poursuit sur les deux dernières parties, c'est-à-dire sur une longueur de 150 à 160ᵐ; l'ancienne carrière Rigoulet n'est plus exploitée depuis quelque temps.

La carrière de la Lèque, que nous avons eu l'occasion de visiter, il y a une vingtaine d'années, pour la rédaction d'un travail de Statistique (1), ne présente plus aujourd'hui

(1) ***Étude technologique sur les Matériaux de construction du Département du Gard*. Th. Picard. Martin, Alais, 1885.**

Digitized by Google

la même régularité d'aspect. L'exploitation avait lieu, alors, presque exclusivement dans la parcelle Japavaire, et l'on pouvait se rendre facilement compte, à cette époque, de la stratification régulière de ce vaste dépôt calcaire, dont la puissance totale atteignait environ 30^{m}. Sur une hauteur verticale de 16^{m}, on pouvait distinguer assez nettement trois divisions principales de strates régulières : la première de 7^{m}50, la deuxième de 4^{m}30 et la troisième de 4^{m}20. Au dessus s'étageaient, sur une hauteur de 7^{m}50, une série de bancs à stratification assez indécise ; puis, un terrain de découverte de 7^{m}00 en calcaire fendillé. Depuis lors, la marche progressive de cette exploitation, livrée à des fermiers, a fait disparaître, non seulement le témoin qui nous avait fourni cette coupe normale, mais encore les derniers vestiges rapportés à l'époque romaine : c'était une paroi verticale dressée à l'escoude, et que l'on pouvait remarquer dans la partie Barbusse, sur une largeur de 10 à 12^{m} environ. La pratique répétée des trous de mines à l'acide, à grande profondeur et, par conséquent, à forte charge, a provoqué l'ébranlement de la masse calcaire, et modifié notablement l'aspect primitif. C'est aujourd'hui un gisement qui tend à s'épuiser, et dont le champ d'extraction se réduit de plus en plus. Cependant, vers le bas, on retrouve encore des bancs dont l'épaisseur varie de 0^{m}40 à 1^{m}50. Leur pendage est de 0^{m}10 par 33 gr. S.-O.

Le même calcaire se voit à la carrière Dombre, dont le point de départ, après la Lèque, est à la borne 1 k. 1, et qui continue en se rapprochant du Viaduc de la Tour-Magne, avec un pendage de 0^{m}16 par 55 gr. S.-O. C'est l'ancienne carrière Piquet, ouverte depuis près d'un siècle. Cette carrière fournit une pierre bleue. — Presque en face, sur le côté droit de la route nationale, sont ouvertes deux exploitations contigues de date relativement récente et de faible rendement : la première, sur un terrain communal ; la deuxième, dans une parcelle appartenant au sieur Martin. Ces trois exploitations complètent le groupe du Chemin d'Alais, dont la surface totale peut être évaluée de 12 à 14,000 mètres carrés.

Le calcaire de Roquemaillère est dur, compacte, de couleur blanc sale, ou légèrement bleuâtre, analogue à celui

Digitized by Google

exploité à Cruas. — La résistance à l'écrasement, ou force portante par centimètre carré, est évaluée, d'après les expériences faites en 1881, au Laboratoire des Ponts-et-Chaussées, à Paris, à 745 kilog. pour la pierre de couleur blanche (2,29 de densité), et à 1,756 kilog. pour la pierre grise (2,48 de densité). — Ce calcaire, beaucoup plus dur et plus tenace que celui de Barutel, peut être indistinctement posé sur son délit ou sur son lit de carrière, qu'il est souvent très difficile de reeonnaître.

Le nom de *Roquemaillère*, donné à ce calcaire, nom qui s'étend à toutes les pierres de taille dures néocomiennes prises aux environs de Nimes, serait formé des mots *Roque* et *Maillet*; roche qu'on ne peut tailler qu'avec le secours du maillet (1).

Employée depuis près de 2.000 ans par les Romains, la pierre de Roquemaillère n'a pas souffert la moindre altération. On peut citer :

Pour l'Amphithéâtre, les trois quarts des gradins des *mœniana*, y compris les pièces à grande portée formant linteaux au-dessus des trente vomitoires de la galerie supérieure ; les grands escaliers et ceux de communication, au nombre de deux cent quarante, avec leurs paliers inclinés ; les énormes linteaux architravés, correspondant aux soixante piédroits intérieurs de la galerie du premier étage, ayant chacun 5m40 de longueur (volume total 7m50), et reposant de chaque côté sur deux fortes assises, formant consoles, destinées à en atténuer la portée ; enfin, le revêtement primitif, en grandes dalles, du mur du *Podium*. Tous les moellons smillés des voûtes rampantes, et ceux de parements, sont en pierre de Roquemaillère, ainsi que les aqueducs dallés et les nombreux égouts ménagés dans l'intérieur des maçonneries. Le volume total de cette construction colossale peut être évalué à plus de 55,000 mètres cubes. — Pour ce qui concerne la Maison-Carrée, Ménard nous dit que « les pierres des bases des colonnes sont des mêmes carrières que celles de l'Amphithéâtre », ce qui veut dire, probablement, du stylobate ancien et de l'escalier qui conduisait au péristyle. — Au Temple de Diane, pres-

(1) Roca-Maleria, 1144 (Ménard, I. pr. p. 32) ; Rocamaleria, 1380 (compoix) ; Roque-melieyre, 1749 (compoix).

Digitized by Google

que toute la construction primitive serait de la même roche, ainsi que les substructions des Thermes et les fondements des deux hémicycles qui limitent la source romaine au midi. — La Tour-Magne est entièrement parementée en moellons smillés de Roquemaillère, à l'exception des plinthes, bossages, bases, chapiteaux, architraves, corniches, qui sont formés par des pierres de taille de même provenance. — Notons également, d'après A. Pelet, la façade, les parements, les pilastres et les petits arcs de la Porte d'Auguste, comme étant en Roquemaillère, ainsi que son couronnement. Enfin, les tympans en petit appareil de la Porte-de-France.

On peut mentionner, d'après les vestiges de construction de ces derniers ouvrages, comme étant encore en pierre de taille de Roquemaillère, les bases et couronnements des Tours qui accompagnaient les Portes de ville, percées dans le mur d'enceinte (1). Il devait en être de même des nombreuses tours de défense, échelonnées le long des murailles romaines. Ces murailles, parementées, elles aussi, en moellons smillés appareillés, se terminaient par une assise en pierre de taille, formant saillie de chaque côté.

C'est encore des carrières de Roquemaillère que l'on extrayait les grandes dalles de la Voie romaine. Dans la traversée des villes, ces dalles servaient quelquefois de couverture à un aqueduc ménagé au-dessous, pour la conduite des eaux (l'Agau à Nimes); leurs dimensions étaient d'environ 0m30 d'épaisseur, sur une longueur de 2m à 3m, avec une largeur irrégulière, mais on avait soin de les juxtaposer dans la mise en place. — Il faut encore mentionner l'extraction des matériaux de choix, pour l'érection des nombreuses Colonnes Itinéraires ou Bornes Milliaires; elles étaient dépourvues de chapiteaux et avaient de cinq à huit pieds de hauteur, de forme ronde, quelquefois carrée. Ces Milliaires, traitées avec un certain luxe de taille, portaient une inscription latine en lettres onciales, donnant

(1) La porte d'entrée de l'une des Tours existe encore dans le soubassement de l'ancienne maison Bertrand-Boulla, qui est bâtie sur les fondements même de la tour de droite ; le périmètre extérieur de cette tour est indiqué par une assise en pierre de taille, placée au ras du sol du boulevard Amiral-Courbet.

Digitized by Google

les distances en mille romain (1), sur la voie Domitienne, se dirigeant vers Ugernum, ou du côté de Sextantion. On les appelait les *Colonnes de César*. Elles formaient cinq séries : la première était anépigraphe ; les autres étaient attribuées, d'après leurs inscriptions, à Auguste, à Tibère, à Claude et à Antonin. — Enfin, les nombreux aqueducs qui sillonnaient l'ancienne Nemausus, Châteaux d'eau, etc., empruntaient leurs éléments à cette carrière de pierre froide.

Le prix de ces matériaux durs, si élevé qu'il fût, à cause de la sujétion particulière de la taille, ne pouvait arrêter les Romains dans l'exécution de leurs projets grandioses. Ils construisaient, non pas seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour la postérité.

GROUPE DE SAINT-BAUDILE

CARRIÈRE AIMÉ. — Un gisement analogue à celui de la Lèque est situé aux abords de Nimes et à un kilomètre, sur le flanc nord de la colline des Moulins à vent, dans la petite vallée de Saint-Baudile, au quartier du Petit-Puech *(Podium Ferrarium)*. C'est là carrière Aimé, ouverte près du viaduc du Mas du Diable, et gérée par son propriétaire. Les vestiges des exploitations primitives, rapportées à l'époque romaine, ont à peu près disparu à la suite des travaux d'extraction. Les strates, relevées du côté de la ville, accusent une pente de 0^m15, suivant la direction 120 gr. N.-E. Leur allure franche et nette, en belle découverte, et la régularité observée dans l'exploitation, permettent encore l'extraction de blocs massifs, à grande surface, comme meules de moulins à huile, bâtis de machines, socles, dalles pour couvertures, etc.

Cette carrière fournit une pierre de taille dure très estimée, de couleur blanc jaunâtre ou gris clair, avec parties accidentellement colorées en rose tendre. La pierre grise est recherchée à cause de sa plus grande résistance.— La puissance de ce dépôt paraît moindre que celui de la

(1) Le mille romain était de mille pas, et le pas de 4 pieds 6 pouces 5 lignes, ou 756 toises (d'Anville).

Digitized by Google

Lèque, mais son exploitation bien dirigée, en augmente la valeur. On y trouve des bancs de toute épaisseur, depuis 0m20 jusqu'à 1m40 et au-dessus. Leur nature et leurs qualités sont à peu près identiques à celles des calcaires de la route d'Alais, mais avec cette différence que la pierre grise de la carrière Aimé est préférable à la pierre bleue de la Lèque ; la taille en est douce et le grain plus fin.

La carrière Aimé, dont l'étendue peut être évaluée à 6,000 ou 7,000 mq., a dû fournir son contingent aux constructions romaines, concurremment avec celle de la Lèque. C'est toujours la pierre de *Roquemaillère.*

CARRIÈRES DE BARUTEL. — L'ancienne carrière romaine de Barutel, appelée aussi *Carrière des Arènes*, est située dans les Combes dites de Barutel ; ce nom désigne un ancien four à chaux construit dans le voisinage, vers l'Est (1). Elle est ouverte sur le côté droit de la route nationale n° 106, presque en face de la borne kilométrique n° 8, sur un terrain appartenant à la commune de Nimes. Son développement est de 100m environ ; la hauteur de la paroi verticale, qui était de 22m, est aujourd'hui réduite à 16m par suite du comblement de la partie inférieure ; cette paroi se trouve actuellement à 70m du bord de la route nationale. On peut ainsi se rendre compte de l'énorme quantité de matériaux qui ont dû être extraits de cette carrière par les Romains. L'exploitation de l'ancienne carrière des Arènes est depuis longtemps abandonnée. C'est la seule des trois carrières romaines de pierre dure, qui présente encore des traces certaines de cette extraction primitive à l'escoude.

L'Amphithéâtre de Nimes a emprunté à ce calcaire dur toutes ses décorations extérieures, une partie des gradins, le revêtement actuel du *Podium*, les portiques extérieurs des deux étages, au nombre de soixante par étage, et les piédroits qui correspondent. Toutes les pierres sont posées sans ciment, et leurs lits sont taillés avec une précision qu'on ne peut atteindre qu'avec peine. — Les murs extérieurs du Temple de Diane, les corridors, le stylobate, les piédestaux des colonnes, la façade, les voûtes, les escaliers,

(1) Baritellum, 1203. (Ménard, I, pr. p. 44) ; Barutel, 1671. (Compoix).

Digitized by Google

rampes et couvertures sont en pierre de Barutel. Les pierres, posées à sec, font presque toutes parpaings. Les murs d'intérieur, en calcaire tendre, portent un revêtement fait en pierre de Roquemaillère. L'étonnante précision de la taille, des lits, des joints, des parements, est aussi remarquable dans ce monument que dans celui de l'Amphithéâtre.— Le stylobate de la Maison-Carrée, rétabli par M. Grangent, en 1822, est fait de ce calcaire ainsi que le perron. Il est probable qu'ils avaient été construits primitivement en pierre dure de Roquemaillère.— Les voussoirs intérieurs de nos deux Portes antiques et les entablements sont aussi en pierre de Barutel.

Les carrières nouvelles de Barutel, au nombre de quatre, s'ouvrent avant d'arriver à l'ancienne carrière des Arènes. La plus importante est la carrière Dayon. Elle longe le côté gauche de la route nationale, entre les bornes 7 k. 3 et 7 k. 5, sur une longueur de 120^{m}, présentant une hauteur totale de front de 9^{m}50, y compris 2^{m}50 de découverte en pierrailles calcaires. L'inclinaison des strates est de 0^{m}07 par mètre, suivant une direction de 30 gr. N.-E. ; leur épaisseur varie de 0^{m}20 à 0^{m}50 pour la pierre blanche, et de 0^{m}45 à 1^{m}00 pour la pierre grise. Ces strates sont séparées entre elles par des *gras*, dans le langage des carriers : ce sont des lits marqués par des dépôts organiques assez ténus, qui dénotent des niveaux différents dans la succession chronologique des dépôts. Ces traces permettent de diviser la roche, compacte en apparence, en une série d'assises, dont l'ordre peut être indiqué de la manière suivante :

Partie supérieure. — Pierre blanche, sur une hauteur totale de 1^{m}55, comprenant : 3 bancs de 0^{m}20, un banc de 0^{m}45 et un banc de 0^{m}50.

Partie inférieure. — Pierre grise : 2 bancs de 1^{m}00, un banc de 0^{m}80, un banc de 0^{m}65 gris et blanc par moitié, un banc de 1^{m}00 de même coloration, un banc inférieur de 0^{m}45, donnant ensemble une hauteur de 4^{m}90. — Soit, donc, pour les deux parties, une puissance totale de 6^{m} 45. Vers le milieu de la carrière, cette hauteur du front atteint le maximum de 8^{m}00, par suite du relèvement des couches.

Le calcaire de la carrière Dayon, en tout semblable à celui de l'ancienne carrière des Arènes, a servi et sert

Digitized by Google

encore aux diverses restaurations de nos monuments; il est extrait à la tranche et au coin. Bien que postérieur, en formation, au dépôt de Roquemaillère, sa dureté et sa ténacité sont telles, qu'on a pu extraire de cette carrière, en 1863, un monolithe de 11m00 de longueur, sur une section carrée de 0m45, et destiné à l'Exposition régionale de Nimes. — L'extension de cette carrière remonte à 1742, c'est-à-dire à l'époque des travaux de restauration des Thermes romains exécutés à la Fontaine de Nimes avec ce calcaire, sous le règne de Louis XV, par l'ingénieur Maréchal.

Le calcaire de Barutel présente une cassure terne et une texture un peu terreuse; sa couleur, d'un blanc sale dans la partie supérieure sur 1m00 environ d'épaisseur, prend plus bas une teinte bleuâtre qui persiste à travers les couches inférieures. — Les couches supérieures présentent souvent de petites cavités renfermant quelquefois du fer sulfuré, ou bien une matière ocreuse ; on y rencontre aussi des moules de *Nemausina*, sorte de polypier à ampoule pyriforme, qui nuisent à l'aspect de la pierre Les assises inférieures sont plus fines, plus compactes, et beaucoup plus uniformes en couleur et en grain.

La pierre de Barutel résiste assez bien aux influences atmosphériques et à la pression, à la condition d'être posée sur son lit de carrière. Elle est employée de préférence, dans la réparation de nos anciens monuments, à l'exclusion de celle de Roquemaillère. Sa résistance à l'écrasement, par centimètre carré, est de 616 kilog. pour la pierre blanche et de 654 kilog. pour la pierre grise, d'après les essais faits au laboratoire des Ponts-et-Chaussées. Sa densité est comprise entre 2,22 et 2,25. Ces qualités de résistance et l'étendue de ce vaste dépôt calcaire, ont valu à ce sous-étage la dénomination de *Barutélien*.

Carrières des Lens. — Le magnifique calcaire exploité dans le bois des Lens, entre Fons et Moulezan, à gauche de la route nationale nº 107, appartient, d'après notre Classification Nouvelle du Gard, au sous-Étage de l'Urgonien Supérieur, ou *Donzérien* (à cause de l'étroite coupure dite Robinet de Donzère, dans le calcaire à *Chama*, où passe la Céze pour gagner le Rhône). C'est le 3e terme des dépôts

Digitized by Google

dont l'ensemble compose l'Étage Barrémien (de Barrème (Hautes-Alpes).

Ce calcaire urgonien est à texture oolithique, à petits grains de millet, fins et serrés (1). Il est d'un blanc éblouissant ; c'est une des plus belles pierres de taille connues, parmi celles de la région. Les gisements de ce calcaire sont tous ouverts dans la commune de Moulezan-Montagnac, entre les ruisseaux de Toulon et de Lens, sur le versant oriental du massif montagneux qui s'étend entre Combas et Montagnac. — Un gisement analogue assez important existe dans la commune de Brouzet, au Serre de Bouquet, aux Carrières des Augustines, qui furent exploitées, dit-on, par les Romains. On peut citer encore, dans le même sous-étage, le calcaire dur, compacte, blanc, extrait au quartier de Rota, dans la commune de Lussan, arrondissement d'Uzès.

Le mode de formation de ce calcaire, à structure massive, ne permet pas de suivre facilement la succession des dépôts de ce sous-étage. Il se présente généralement, en masses isolées les unes des autres, d'un volume assez variable, et sans aucune stratification apparente bien tranchée. C'est là ce qui explique les nombreux chantiers, ouverts d'abord dans le massif, et délaissés ensuite. — La partie supérieure, ou découverte, est formée d'un calcaire fendillé et craquelé, où l'on rencontre souvent des débris de *Chama*. Au-dessous, on trouve un calcaire blanc massif, demi-dur, que l'on enlève par blocs, et que l'on façonne avec le tailhand et la boucharde, en relevant les arêtes au ciseau.

La pierre des Lens, d'un grain très fin, tient admirablement l'arête et se fouille avec facilité. Quoique d'un très beau blanc, au sortir de la carrière, elle se colore à la longue d'une teinte brune et jaunâtre, d'un ton très chaud, et donne une patine toute spéciale aux ouvrages où elle est employée. L'extraction de la pierre a lieu à la tranche et au coin ; la profondeur des excavations ne peut guère dépasser $10^{m}00$; au-dessous de ce niveau, la roche est pourrie par le contact des eaux.

La densité du calcaire des Lens est évaluée à 2,30. Le

(1) La dénomination viendrait du mot latin *lens*, œuf de vermine ou de poisson, dont ces grains ont l'apparence.

Digitized by Google

coefficient de sa résistance à l'écrasement, d'après les épreuves faites au Laboratoire des Ponts-et-Chaussées, peut atteindre 391 kilog. Celui du calcaire Urgonien de Brouzet ne dépasse pas 273 kilog. pour une densité de 2,18. Ces deux expériences proviennent de la même source. La pierre blanche de Lussan, dont la densité est d'environ 2,50, paraît bien supérieure à celle de Brouzet comme résistance.

Les anciennes carrières des Lens, exploitées par les Romains et aujourd'hui délaissées, sont encore au nombre de cinq. Elles sont désignées, par les habitants du pays, sous le nom patois de *Vissaou* : le *Vissaou de Ribot*, celui du *Corbeau*, celui de la *Combe du Ramier*. On y voit encore des blocs de 3 à 4^{m}00 de longueur, en partie séparés de la masse par des entailles verticales d'environ 0^{m}10 seulement de largeur, sur plus d'un mètre de profondeur. On y découvre, avec des débris antiques, des médailles romaines.

Il n'y a maintenant, à proprement parler, que deux exploitations de la pierre des Lens : la carrière Héral, assez rapprochée de la route nationale, et aux mains d'une Société Lyonnaise, dont le champ d'exploitation a été considérablement agrandi, et la carrière Brun, au sud de la précédente. La carrière Héral a été ouverte à côté d'une exploitation romaine, dont les parements verticaux accusent une puissance de 8^{m}00 au moins. Le plongement des couches, observé sur un point de cette carrière, est de 0^{m}20, dans la direction S.-E. — C'est de la carrière Héral que l'on a extrait le bloc de onze mètres cubes, destiné à la sculpture du Christ qui orne la façade de l'église Sainte-Perpétue à Nimes. La carrière Brun a fourni le socle de la statue d'Alphonse Daudet.

La pierre des Lens a été employée par les Romains comme pierre statuaire, et pour l'embellissement des plus beaux édifices de Nemausus. = La plus grande partie de la Maison-Carrée : les colonnes, bases et chapiteaux, l'entablement et tout ce qui porte des moulures et des sculptures, sont exécutés en pierre des Lens. —Il en est de même des décorations intérieures du Temple de Diane : « Les colonnes extérieures et intérieures, bases et chapiteaux, les pilastres, l'entablement général, les plafonds, les frontons des niches, toutes les parties moulurées au-dessus du stylobate sont

Digitized by Google

en pierre des Lens ». — A l'ancienne Porte d'Arles ou Porte d'Auguste, les chapiteaux des pilastres et les bucranes sont aussi en pierre des Lens.

CALCAIRES TENDRES

Les molasses, exploitées autrefois pour la construction des Monuments romains de notre région, peuvent être divisées en deux groupes : celui du Gardon, comprenant les gisements des Escaunes et du Pont-du-Gard, et le groupe du Vidourle, où se trouvent les anciennes exploitations de Mauvalat et des Catapouls. Nous ajouterons les carrières d'Aubais, de Pondres et, enfin, celles de Mus.

GROUPE DU GARDON

LES ESCAUNES.—Les anciennes carrières romaines, ouvertes sur le territoire de la commune de Sernhac, au quartier dit des Escaunes, ont dû être depuis fort longtemps abandonnées. On peut voir encore, à 600 mètres au Nord du village (altitude 62m), de nombreuses excavations, traversées par le bel aqueduc romain qui portait à Nimes les eaux de la Fontaine d'Eure, et auxquelles on attribue cette ancienne origine. On a ouvert, au Nord de ce quartier, une nouvelle carrière exploitée pour les besoins de la localité ; mais la pierre que l'on en retire est, paraît-il, d'une qualité inférieure à celle des anciennes carrières.

« La pierre de Sernhac est grossière, jaunâtre et assez « ferme, mais elle renferme assez souvent des taches ou « petits fragments d'argile jaunâtre, qui ne permettent « pas de l'employer pour des constructions soignées. » — Comme formation, la molasse de Sernhac appartient à l'assise des Sables et Grès à *Pecten Gentoni*, Molasse coquillière supérieure de Dumas.

(A suivre.) THÉODORE PICARD.

Digitized by Google

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL
A NIMES

Une belle manifestation artistique a marqué la journée du 15 Mars à Nimes. La *Schola cantorum* et l'orchestre symphonique, dirigés l'un et l'autre avec une si grande maëstria par M. Bonnet, donnaient ce jour-là, dans la grande salle des fêtes du Lycée de Nimes, un brillant concert. Ce fut un vrai régal. Au programme, la 1re symphonie en ut majeur de Beethoven, la Cantilène à Sainte-Cécile recueillie sur un manuscrit du xve siècle de Luis de Rovira, la marche Jubilaire de Jéhin etc, et enfin le Déluge de Saint-Saens, œuvre colossale, qui a été enlevée avec beaucoup de brio.

*
* *

La conférence donnée au Grand Théâtre par M. Henri Boland, du club alpin français, sur la Corse, a constitué, elle aussi, une excellente œuvre de décentralisation intellectuelle. Elle aura eu pour résultat de grossir la caisse du Comité des intérêts locaux de Nimes et du Gard, qui se propose d'organiser dans notre ville. une grande semaine de fêtes et d'y attirer, pendant l'hiver, les étrangers. On parle déjà même d'une représentation d'*Œdipe Roi* avec Mounet-Sully et la Comédie française, pour Juin prochain dans nos Arènes.

Digitized by Google

Allons ! Nimes se réveille.

*
* *

— Le Salon de Nimes, ouvrira ses portes, dans la galerie Jules Salles, dans la deuxième quinzaine d'Avril. Il paraît qu'il sera remarquable. Nos concitoyens sont tenus de favoriser cette œuvre si artistique et si éminemment décentralisatrice.

— Le félibre J. Boillat, de Saumane, mais que Nimes revendique comme sien, puisqu'il habite parmi nous depuis de nombreuses années, vient de faire paraître sous le titre charmant de *Li Ferigouleto*, l'ensemble de ses œuvres poétiques. Nous avons parcouru ce volume qui a été pour nous un véritable régal. Il contient en effet, de délicieuses pièces dont nous avons remarqué tout particulièrement : *Nèné lou simple*, *Famïo en doou*, *Lis Ase*, *Pradier è Matiou*, *La Tour-Magno* et parmi les fables : *Lou verre è lou parpaïoun*, *lou cassaïre et la ser*, *Lou ca è la tourtourèle*, *etc. Sa proumenado din Nime* est fort amusante ainsi que la *Partido à Charlot*. Je découpe dans cette dernière pièce ces quelques vers qui sont bien du crù :

> Ben avan li camin dé fère
> Ou mitan d'aquéli gran sère,
> Fasié pas bon sus lou camin.
> I'avié dé bando dé couquin
> Qué vou dévalisavoun,
> Qué vou assassinavoun,
> Avias béou à crida,
> Sias fa.

Tous les lettrés et tous les amateurs de livres de notre ville, tiendront à avoir dans leur bibliothèque,

Digitized by Google

à côté des œuvres de Bigot, celles de Boillat. La lecture des « *Frigouleto* » fera, en tous cas, passer quelques moments agréables à nos lecteurs et déridera les fronts des esprits les plus graves. C'est un livre gai, spirituel, instructif et... bien méridional.

*
* *

Le fragment du journal de *Grand'Maman*, donné dans notre dernier numéro sous la signature de notre collaboratrice Stéphane, est extrait de son roman *Grand'Maman*, dont la *Nouvelle Revue* vient de terminer la publication, et qui paraîtra prochainement en librairie.

CALAMO.

Digitized by Google

À TRAVERS LES REVUES

Cette chronique-ci, je veux sacrifier à l'actualité ! La question des voyages d'Ulysse me semble remplir tout à fait cette condition, et j'en profite pour signaler les études de M. Ph. Champault dans la *Science sociale*, sur l'île des Phéaciens. Presque tous les archéologues ont identifié cette île avec Corfou. L'île de Calypso serait Malte, l'île des Lotophages Djerba, le pays des Cyclopes la Sicile, Charybde et Scylla le détroit de Messine, la villa de Circé la côte latine. En somme, on ne sort pas d'une petite région marine. Le dernier livre de M. Victor Bérard *les Phéniciens et l'Odyssée*, qui a renouvelé tout le sujet, a fortement amplifié le périple du prudent roi d'Ithaque ; les racines grecques et sémitiques des noms géographiques lui ont révélé bien des cachettes, et justement Calypso voulant dire cachette, l'île de la Cachette s'est trouvée par lui située à Péréjil près Gibraltar. Mais il avait conservé les Phéaciens à Corfou, et c'était un baume pour les gens qui n'aiment pas à faire de nouvelles connaissances. Or, voilà que M. Champault nous assure que ce n'est pas Corfou, mais Ischia. D'abord, l'île des Phéaciens dans l'*Odyssée* est une île volcanique, noire, infertile, et Corfou n'est rien de tout cela ; son nom Schérie rappelle fort Ischia et non Coreyre ;

Digitized by Google

la ville voisine Hypéréia est la traduction du mot sémite Cume, et Cume est en face d'Ischia ; enfin, Schérie est à 17 jours et 17 nuits de navigation de l'île de Calypso, comme Ischia est à 17 jours et 17 nuits de navigation de Gibraltar par la côte du Nord. Les Phéaciens seraient donc tout simplement des Phéniciens établis à Ischia, et les légendes que se contaient les Grecs de l'*Odyssée* sur leurs vaisseaux enchantés qui se voilent de brumes pour naviguer sans être vus, qui n'ont ni gouvernail ni pilote et qui reconduisent en une seule nuit Ulysse à Ithaque, ce qui est tout à fait magique en partant d'Ischia, et ne l'est pas beaucoup moins en partant de Corfou, montrent que les Achéens d'Homère s'avouaient très inférieurs aux Phéniciens pour les choses de la mer. Et ceci me semble un peu humble de leur part, mais je ne me lance pas dans la discussion.

*
* *

A propos de sémites, voici dans la RENAISSANCE LATINE un article de M. Xenopol sur la situation des Juifs en Roumanie qui sera matière à discussions passionnées pour les spécialistes. La *Renaissance latine* est une revue que fonda le prince Brancovan, à peu près en même temps que la *Revue latine* de Faguet, et qui, d'ailleurs, mérite mieux son nom que cette dernière. Elle s'intéresse à tout le mouvement des pays de langue romane, et certaines études qu'elle publia sur l'Amérique espagnole furent dignes d'attention. Dans les derniers numéros se trouve un roman très amusant de M. Albert Erlande, une œuvre de début, je crois, qui, sous le titre *Le Paradis des Vierges sages*, décrit avec verve cet étrange

Digitized by Google

monde levantin qui fait de Tunis un Paradis-de-Mahomet pour les amateurs de demi-houris. Je serais moins élogieux pour le roman de la comtesse de Noailles à qui on a fait, semble-t-il, une réputation littéraire un peu anticipée. Mais ceux qui n'aiment pas sa littérature pourront se consoler, à côté, avec des pages inédites d'André Chénier. Ainsi l'excellent et le moindre voisinent volontiers dans les numéros de la *Renaissance latine* ; au début surtout, cette revue manqua un peu de tenue littéraire ; mais elle s'efforce vers le mieux ; puisse-t-elle tenir ses récentes promesses !

*
* *

Son nom d'ailleurs ne plaira jamais à tout le monde. Beaucoup trouvent qu'on a abusé des races latines, des félibres et des frères hidalgos. On sait que Huysmans, en bon flamingant, n'aime pas les Méridionaux, et que son antipathie s'étendit jadis jusqu'aux Armagnacs et peut-être même jusqu'à leur alliée Jeanne d'Arc ! Du moins, certains plus compréhensifs voudraient fondre à la fois le midi et le nord dans un terme synthétique qui serait l'Occident. Et ce fut la raison qui fit fonder à un groupe d'artistes et de poètes la revue qui prit de là ce nom : L'Occident. Cette revue, luxueusement éditée, est imprimée avec des caractères Grasset qui, tout d'abord, surprennent un peu l'œil mais auxquels on s'habitue vite ; elle a pour principal inspirateur un très délicat poète, M. Adrien Mithouard, qui ne dédaigne pas de sortir de sa Tour d'ivoire pour briguer des sièges au Conseil municipal de Paris. Justement dans un des derniers numéros de sa revue, M. Mithouard expli-

Digitized by Google

quait ses préférences d'art en un délicat apologue : « Il y avait une fois trois jeunes filles qui s'en venaient des fontaines,et, dans des jarres de terre, elles emportaient l'eau pure de la source. Comme elles passaient devant la boutique d'un marchand italien qui vendait des contrefaçons de vases antiques, elles s'aperçurent que leurs jarres perdaient l'eau, étant vieilles et félées. L'une, sans vouloir s'arrêter, pressa le pas vers la ville et toute son eau se répandit en route. La seconde prit moins de peine, elle renversa l'eau à terre et jeta sa jarre sur le chemin, puis ayant acheté un des vases à l'italien, légère, elle l'emporta vide, car elle était curieuse des objets inusités et ils lui semblaient d'autant plus agréables qu'ils étaient plus inutiles. Quant à la troisième, elle se procura, à son tour, un vase ancien mais elle y versa l'eau de la source pour l'emporter à la maison.... »

*
* *

L'Action française, qui vient de faire peau neuve, est une revue d'avant-garde qui non seulement enthousiasme un parti politique, mais encore parfois intéresse tout le monde. Le mois dernier, M. Édouard Champion y a donné de curieux détails sur les *Idées politiques de Fustel de Coulanges*. La *Cité antique*, à son apparition, avait été assez malmenée par M. Louis Ménard, l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*, ce polymicrographe qu'on a si souvent et tout récemment encore *(Le tombeau de Louis Ménard!)* voulu transformer en un homme semblable à nul autre, ce que je ne nie peut-être pas absolument, car ce païen était un protestant très chrétien, ce mystique était un rat d'officine, ce rêveur, dans l'élan de sa palingénésie,

Digitized by Google

accouchait de cette panacée : la suppression des traitements de plus de 6,000 francs, et ce Grec, ce pur Athénien, prenait Milo pour un sculpteur ! Donc, en réponse à la mauvaise humeur de Louis Ménard, Fustel de Coulanges écrivit une lettre que *l'Action française* nous révèle et qui était en effet à publier. C'était une belle âme que Fustel de Coulanges, une âme triste et attristée par bien des choses, mais une âme de bon Français, ce qui commence à être rare. On a souvent cité un passage de son testament qui est, en effet, caractéristique : « Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à l'église. Je ne suis, à la vérité, ni pratiquant ni croyant, mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique et que ceux qui m'ont précédé dans la vie étaient, aussi, catholiques. Le patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. » Cela est bien pensé, je crois, et bien dit, j'en suis sûr. Victor Duruy, en exprimant la même volonté, fut assez pompier : « C'est, dit-il, pour me conformer à des *habitudes* consacrées par *l'usage*, etc. » Il aurait pu continuer : par l'usage qui en a fait une coutume passée à l'état de fait général et devenue une seconde nature, etc., etc.

SCRUTATOR.

Digitized by Google

LES LIVRES

La Triade, le Ternaire et la Trinité, par Albert Jounet (chez l'auteur, à Saint-Raphaël).

M. Albert Jounet est une des figures les plus originales et les plus sympathiques que je sache. Figurez-vous un homme qui, d'abord, ne sort jamais de Saint-Raphaël, et qu'on ne voit par conséquent ni chez les éditeurs, ni chez les directeurs de revues, ni dans les antichambres de ministres ; qui, à Saint-Raphaël même, ne vit que pour le beau, l'idéal, le divin; qui a publié plusieurs volumes de poèmes très nobles, et qui, quand il écrit une petite pièce de circonstance — ce qui peut arriver à tous les poètes — l'intitule, comme l'an dernier, les *Camps de concentration*, la dédie à la mémoire de Gladstone et la vend au bénéfice des Boers ; qui dirige, et à peu près seul, rédige, depuis une douzaine d'années, une revue mystique qui, jadis sous le nom de *l'Étoile*, faisait de l'occultisme gnostique, et qui maintenant, sous celui de la *Résurrectian*, fait du catholicisme hypermystique ; qui, dans le plan idéal, n'est hanté que par les préoccupations les plus généreusement sublimes, celle par exemple de prouver que le Bonheur finira par échoir à tous, même aux réprouvés, et qu'à la fin des temps l'Enfer disparaîtra par la soumission attendrie de Satan ; qui, dans le plan pratique, est brûlé par le feu de la charité, par le désir de réconcilier tous les ennemis, de faire régner partout l'Harmonie, qui n'a jamais prononcé que des paroles de tolérance et n'a jamais fait que des actes de concorde, qui a organisé je ne sais combien de Congrès de l'Humanité, d'Alliance universelle, de Chœurs loyaux et fraternels, et qui a aménagé toutes ces organisations sur un plan si méthodique, si large,

Digitized by Google

si compréhensif que tout le monde y a sa place, et qu'on se demande pourquoi, en effet, la paix ne règne pas sur la terre; et qui fait tout cela seul, sans appui dans la presse, sans relations dans le monde, insoucieux de l'éloge, indifférent au silence, « marchant les yeux ouverts dans son rêve étoilé », et dites-moi si vous connaissez beaucoup d'âmes plus belles, et s'il est nécessaire que je vous en dise plus long pour vous faire aimer et admirer l'auteur de *Rédemption* et de *Dieu de Beauté*.

* * *

La liberté du Théâtre en France et à l'étranger, par Albert Cahuet (Paris. Dujarric, 1902).

La question de la Censure a sauvé un nombre incroyable de chroniqueurs. Quand on ne sait plus de quoi parler, pendant les mois où les sources de nouvelles tarissent, la Censure revient sur l'eau. Elle a avantageusement remplacé le serpent de mer et fait concurrence au divorce, à la peine de mort et à la révision de la Constitution. Aussi tous les chroniqueurs doivent-ils un cierge à ceux qui, comme M. Cahuet, consacrent à cette question un gros livre de près de 400 pages, bourré d'anecdotes, de fragments interdits, d'opinions et d'interviews, bref de quoi faire une bonne demi-douzaine d'articles de fond, à l'époque des Concours du Conservatoire. Le livre de M. Cahuet est d'ailleurs écrit avec esprit, et ce qui est moins méritant peut-être, mais assurément plus rare, avec bon sens ; l'auteur s'abstient de récriminations faciles et se prononce en faveur de « l'examen facultatif ». C'est, en effet, le parti qu'il faudrait prendre, et que prendraient toujours les directeurs de théâtre si la liberté absolue de la scène était proclamée. Car, chose étrange, c'est surtout en faveur de ces commerçants, et non contre les auteurs ou le public, que la Censure actuelle fonctionne. Si les braves bourgeois ne savaient pas qu'une surveillance préalable s'exerce, qui leur garantit un spectacle à peu près dépourvu d'obscénités, ils ne se dérangeraient pas, et les théâtres fermeraient. Le livre de M. Cahuet contient un intéressant historique de la

Digitized by Google

Censure au cours des âges ; chaque régime a endossé sa part de ridicules, ou de précautions qui nous semblent telles, comme celles que nous prenons paraîtront ridicules à nos neveux. Pourtant, si la palme devait être donnée à une époque, ce serait à la Terreur : les ciseaux d'Anastasie avaient fait place à ceux d'Atropos ! C'était plus décisif.

*
* *

La Grande Muette, par le lieutenant-colonel Bolot (Paris. Flammarion, 1902).

M'est avis qu'on n'a pas assez parlé de ce livre qui, sous une allure facile et même un peu lâchée (on dirait d'un article de journal en 300 pages), est un des ouvrages les plus remarquables qui aient été écrits depuis longtemps sur l'armée, car vous avez deviné, chers lecteurs, de quelle grande muette il s'agissait. Ouvrage., d'ailleurs, fort désagréable pour certains. Ce n'est pas seulement dans l'*Amour médecin* que, quand les muettes se mettent à parler, beaucoup de gens lèvent les bras au ciel de désespoir. Donc, le lieutenant-colonel Bolot, en ayant gros sur le cœur et sur la langue (un bœuf ! comme dit le Chœur d'Eschyle), s'est soulagé le jour où il a pris sa retraite, et voilà que son bœuf, son taureau devrais-je dire, s'est échappé à fond de train comme un *novio* la veille d'une ferrade,et au bout de quelques instants on n'a vu que jambes en l'air, dos en boule et fonds de culotte en pièces. État-major, intendance, service de santé, contrôle, haras, génie, bureaux civils, tout le monde a eu son compte, *bravo toro !* Ah, si du moins la leçon pouvait n'être pas perdue ! Mais l'avenir n'est à personne, a dit quelqu'un qui pourtant ne s'est fichtre pas fait faute de prophétiser. Du moins, le passé est à tout le monde, et on peut s'y promener curieusement avec notre guide. Ce qu'il dit de la douce Affaire que vous connaissez est ahurissant, omnidéplaisant et probablement vrai. Et l'explication qu'il donne en une demi-page de nos désastres de 1870 est soubresautatoire, paradoxale, et probablement exacte. Vous voudriez bien savoir, n'est-ce pas, quelle est cette explication, mais si je vous la disais, vous seriez

Digitized by Google

capable de ne pas lire le livre. Donc, procurez-vous-le vite pour lire l'explication d'abord et le reste ensuite. Vous ne regretterez pas vos trois « semeuses ».

*
* *

Notre Art de France, par Alphonse Germain (Bloud. Paris, 1902).

Il n'est certes pas commode d'écrire en 64 pages un livre d'ensemble sur l'art de notre pays pendant le Moyen-âge. M. Alphonse Germain a essayé et réussi. Cathédrales, châteaux, cloîtres, sculptures, peintures, vitraux, orfévreries, tout cela chatoie et splendoie glorieusement et non confusément dans son petit volume. Que d'art! Que d'art! dirait le bon Maréchal. Et dire, que quand on a cru tout noter, il y en a encore, ct que les journaux du xxe siècle peuvent mettre au concours la découverte de chefs-d'œuvres vierges de toute curiosité de dilettante ! Le livre de M. Germain n'a d'ailleurs aucune prétention à la pancarte qui étiquette tant d'omnibus parisiens, les jours de pluie ; il se contente d'être un guide renseigné et cordial pour les touristes du Pays du Beau, dont la carte vaut bien la carte du Tendre ; avec lui, on verra défiler en un cinématographe prestigieux et clair les plus beaux chefs-d'œuvre de notre vieille patrie, et peut-être on l'en aimera un peu plus, ou du moins on la connaîtra et on la vénérera un peu mieux. Tout cela pour 64 pages, et 60 centimes. En vérité, le livret dont je parle devrait se trouver dans les mains de tous les étudiants, de tous les instituteurs, de tous les séminaristes, de tous les républicoles...

*
* *

Précis de Droit administratif et de Droit public général, par Maurice Hauriou, 5e édition (Paris, Larose, 1903).

Vous croyez donc, abonnés ! que la *Revue du Midi* ne rend compte que des romans et des poésies. Pour vous prouver le contraire, je vous enfonce dans la gorge l'éloge des mille

Digitized by Google

pages juridiques, petit texte, dont je viens de vous révéler le technique titre. Et n'allez pas regimber en prétendant que cela ne vous regarde pas, que vous êtes médecin, officier ou viticulteur! La jurisprudence administrative c'est comme la Politique, ça a toujours affaire à vous, même quand vous ne voulez pas avoir affaire à elle. Et c'est comme la prose de M. Jourdain, chacun en fait à tout instant sans s'en douter. Vous avez discuté quelquefois la question des Congrégations, vous auriez dû lire d'abord Hauriou. Et vous avez, d'autres fois, réclamé le réveil des provinces : « Décentralisons largement ! » Vous auriez dû d'abord lire Hauriou. Et demain, peut-être, vous allez reviser la Constitution, au Cercle. Commencez par lire Hauriou. Et vous qui lisez ici ce que je dis d'Hauriou, laissez-moi en plan et lisez Hauriou lui-même. Vous ne vous en repentirez pas d'ailleurs. Le Droit administratif n'est pas ce qu'un vain peuple de « civilistes » pense ; c'est tout ce qu'il y a de plus intéressant, et si je ne vous en dis pas plus long, c'est pour vous laisser le plaisir de la surprise.

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

Les Villes d'art célèbres : Nimes, Arles, Orange, par Roger Peyre (Renouard-Laurens, Paris, 1902).

On sait que la librairie Renouard a commencé sous le titre : *Les Villes d'art célèbres* une collection où ont déjà pris place Venise, Paris, Gand, Bruges et Grenade. Notre ville a été jugée digne de figurer en si noble compagnie, et c'est M. Peyre qui a reçu mission de dire son los, ainsi que celui d'Arles et de quelques autres lieux célèbres voisins. Il en est résulté un très artistique volume soigneusement imprimé et orné de nombreuses gravures, souvent inédites et quelques-unes fort heureusement venues, le Creux de notre Fontaine, ou l'allée des Alyscans, par exemple.

Le texte de M. Roger Peyre est non moins soigneusement

Digitized by Google

rédigé. Il est facile de commettre d'innombrables petites erreurs quand on parle d'une ville autre que la sienne ; j'en ai vainement cherché dans le livre en question, sauf une coquille, à la note de la page 27 ; et le mérite en revient sans doute, conjointement à l'auteur, à la longue et savante série de nos archéologues qui va de Poldo d'Albenas à MM. Bazin, Maruéjol et Maurin. L'auteur est, d'ailleurs, plus archéologue qu'artiste ; il n'a pas un mot de blâme pour les restaurations dont on a déshonoré nos vieux monuments, et pour ses planches des galeries des Arènes il semble avoir choisi de préférence celles où ces rapiéçages s'étalent dans toute leur scientifique laideur. Il ne s'étonne pas de cette autre sottise de nos grands-pères d'avoir collé un pont-viaduc contre l'aqueduc du Pont du Gard. Encore, dans son livre, il biffe ce nom si mélodieux, si poétique, *Temple de Diane*, et le remplace par *Temple de Nemausus*, et il avoue qu'il n'est pas sûr de son fait ! Ah, chaste fille de Latone, rancuneuse déesse, le lui pardonnerez-vous ?

Du moins si cet archéologue nous avait donné le mot de l'énigme de la Tour Magne ! Mais non, rien ici que nous ne connaissions déjà. Peut-être même une de ces « petites erreurs » dont, trop vite, je louais l'absence. M. Peyre dit : « Il est certain que la Tour Magne a été comprise dans l'enceinte fortifiée construite dès le commencement de l'empire.... » La phrase est équivoque, et si M. Peyre veut dire, comme il semble, que la Tour Magne était « une tour de défense », il se trompe puisque, tout en étant à l'intérieur de l'enceinte, elle ne faisait pas corps avec elle. Était-ce une tour de guet ? Même pas ; il n'y avait pas d'escalier pour monter à la plateforme du haut, en admettant qu'il y eut une plateforme. Tout au plus, autour du premier étage, s'il m'est permis d'employer cette expression, y avait-il une terrasse à laquelle on accédait par le plan incliné et coudé dont il reste des débris. Cette terrasse, qui reposait sur les voûtes des grandes niches que vous connaissez, était-elle contemporaine de la tour prismatique, ou a-t-elle été ajoutée plus tard, et dans ce cas par qui, par les Romains ou par des architectes de Massalia, et la

Digitized by Google

Tour Magne elle-même est-elle antérieure ou non à l'arrivée des légions en Gaule, c'est ce qu'on aurait aimé à voir discuter ou tout au moins indiquer par notre auteur. Nous autres ignorants ne demandons qu'à nous instruire. N'a-t-on jamais eu l'idée de rapprocher la Tour Magne des talayots baléares ou des nouraghis sardes ? Quelques uns de ces derniers monuments, comme on peut le voir par le grand ouvrage de Perrot et de Chipiez, sont si soignés que leurs auteurs pourraient se voir attribuer sans ridicule la Tour Magne aussi. J'ai lu dans un ouvrage d'archéologie dont je ne me rappelle plus le titre, qu'on connaissait un nuraghe sur le littoral de l'Hérault ; aucun archéologue du pays n'a su me dire où. Et puis, il semble bien qu'il y avait une différence absolue entre le nuraghe qui était une tour de guet ou de défense et la Tour Magne qui fut un amas de terre revêtue de maçonnerie ; alors, était-ce un tumulus funéraire, et les ossements, s'il y en avait, ont-ils été négligés par Traucat qui ne cherchait que de l'or ? Et si c'était un tombeau, à quelle civilisation appartenait-il ? Les puits en demi-cercle qui soulagent la construction intérieure ainsi que les pilastres du revêtement extérieur dénotent des constructeurs savants, peut être même des architectes grecs, mais d'où ceux-ci venaient-ils ? De Marseille, ou de la Grèce même, à la suite de quelque invasion galate revenue dans son pays d'origine ? Tout ceci est insoluble, mais c'est le métier des archéologues d'agiter l'insoluble ! Même quand ils débutent avec assurance, comme M. Peyre dans la phrase que je citais tout à l'heure : « Il est certain... » les problèmes sont si proches ! Il n'est pas certain du tout, disais-je, que la Tour Magne ait été « comprise » dans le système de l'enceinte, et il n'est peut-être pas sûr non plus que cette défense ait été « construite dès le commencement de l'Empire ». Encore une énigme ! Pourquoi aurait-on construit une énorme enceinte au début de la *pax romana ?* Il est probable que la chose eut lieu plus tard, quand on commençait à parler d'invasions barbares, que Nimes était encore assez riche pour se payer une pareille chemise, et peut-être est-ce alors qu'on fit la terrasse à mi-hauteur de la Tour Magne. Vous n'en

Digitized by Google

savez rien, me direz-vous ; sans doute, mais que Messieurs les archéologues commencent, s'ils veulent nous empêcher de parler ! *Hypothesis fingo*. C'est un droit antérieur même à la Déclaration des Droits de l'homme, puisque c'est Leibnitz qui le réclamait ainsi...

Mais en voilà assez pour prouver l'intérêt que ce livre nous présente. M. Roger Peyre qui, entre parenthèses, est l'auteur d'un *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des Beaux arts*, ouvrage très utile et que je consulte souvent pour ma part, a droit à toute la reconnaissance des Nimois pour avoir parlé de leur ville avec science, goût et amour. La *Revue du Midi* se devait de se faire leur interprète.

HENRI MAZEL.

BIBLIOGRAPHIE

H. RIDER HAGGARD : **Rural England** (2 *vol. Longmans and et C°, Londres.)*

L'agonie de l'Angleterre rurale, tel est le sujet de ce livre poignant et « documenté ». Il ne reste plus, dans les campagnes, que vingt-trois pour cent de la population : « Le travailleur rural est désormais l'objet du mépris populaire »... « Seuls, maintement, les imbéciles, les fripons ou les infirmes restent au village, et c'est de ce résidu que naîtra la prochaine génération » .. La campagne anglaise est morte. Ce sont les villes qui l'ont tuée. Et les villes ne s'en portent guère mieux. Les résultats de l'enquête de M. Charles Booth sur les conditions de la vie et du travail à Londres sont à donner le frisson.

Écrivez France au lieu d'Angleterre, déplacez quelques lignes, diminuez quelques chiffres, et le livre de M. Rider Haggard sera un admirable réquisitoire contre le régime centraliste français et ses résultats.

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE ET VITICULTURE

Puisque la viticulture méridionale vient de livrer encore une fois au Parlement une bataille dont elle n'est pas sortie victorieuse, il importe de se demander pourquoi ses réclamations restent impuissantes ; mais il est bien évident que je ne songe pas à donner en quelques lignes une explication définitive d'une situation infiniment complexe, je voudrais seulement attirer l'attention sur une observation que beaucoup d'autres d'ailleurs ont pu faire, car elle s'impose. C'est que notre viticulture n'a pas, pour soutenir ses revendications, l'arsenal de statistiques, de renseignements économiques précis, de chiffres incontestables, de théories solides, qu'elle aurait dû depuis longtemps préparer pour y choisir, le moment venu, des moyens de défense décisifs.

Tout le monde sait bien que, comme le dit la statistique officielle, « la vigne est un des plus beaux fleurons de l'agriculture française », que par la valeur de sa production la France est à la tête des pays viticoles, que de toutes les cultures c'est celle de la vigne qui rétribue le plus grand nombre d'ouvriers, mais si l'on nous demande des renseignements précis sur toutes ces questions, nous ne pouvons apporter que des évaluations discutables et en particulier, s'il s'agit de dire quelle est la place de

Digitized by Google

notre viticulture du Midi dans l'ensemble de la viticulture française, quelle est l'importance et la valeur de sa production, quel est le chiffre de la population qu'elle fait vivre, nous donnons des chiffres contradictoires entre lesquels personne ne peut sûrement choisir. Nous ne pouvons montrer sur quels intérêts, considérables pour le pays entier, reposent les revendications du Midi viticole et ces réclamations apparaissent alors comme des tentatives égoïstes de détourner à son profit les faveurs législatives et gouvernementales.

Il semble vraiment que la viticulture n'ait pas compris qu'il est essentiel pour elle de se connaître elle-même et de se faire connaître. Tous les efforts ont porté sur la technique de la production ; si l'on veut savoir quels sont les meilleurs plants, les modes de greffage préférables, si l'on veut se renseigner sur les hybrides ou l'adaptation aux terrains calcaires, on n'aura que l'embarras du choix — et l'embarras ne sera pas petit — entre tous les ouvrages excellents que l'on a écrits sur ces questions ; on trouvera de même une littérature considérable sur les maladies des vins : il n'est pas de vin cassé, tourné, piqué auquel d'ingénieux chimistes ne sachent rendre l'apparence de la santé ; on se renseignera tout aussi abondamment sur le choix du meilleur engrais ou du meilleur insecticide,... mais ce n'est pas tout que de faire du vin ; même bon ; il faut le vendre et pour le bien vendre, il ne serait pas inutile sans doute d'avoir quelque idée précise des conditions économiques au milieu desquelles se débattent les viticulteurs.

Or, il faut l'avouer, ces conditions économiques, on ne les a que fort peu étudiées. En face de ce groupe admirable d'agronomes, de chimistes, d'en-

Digitized by Google

tomologistes dont les études et les conseils ont permis de vaincre les ennemis de la vigne, combien d'économistes pourrait-on réunir dans les diverses revues viticoles ? Quelle est la place des articles économiques à côté des innombrables recherches sur les procédés de culture et de vinification ? — Si l'on veut sentir combien notre ignorance des faits économiques, qui pourtant nous entourent, est réelle, que l'on compare un instant le marché du blé si précis, si sensible, dont le moindre mouvement a une répercussion immédiate, au marché du vin hésitant, incohérent, affolé. Dira-t-on que cette différence provient de la grande diversité des produits viticoles, tandis que le blé, dans les diverses régions, reste presque partout de qualité semblable, cela est vrai, mais ne faut-il pas admettre cependant que les troubles, les brusques variations qui caractérisent le marché du vin proviennent, pour une grande part, des incertitudes où se trouvent les vendeurs et les acheteurs. Cette ignorance porte d'ailleurs aussi bien sur les quantités produites que sur celles que la consommation peut absorber.

Qui nous dira combien la France peut produire de vin ? Comment se renseigner pour répondre à la question ? Il y a plusieurs statistiques, mais pas une d'irréprochable ; on peut en retenir deux catégories principales : celles qui proviennent des enquêtes décennales entreprises par le Ministère de l'Agriculture et celles qui sont établies par l'administration des Contributions indirectes. On sait comment les enquêtes sont faites : une sous-commission communale chargée de répondre à un questionnaire qui comprend pour l'enquête de 1882, 1.253 questions, rejette sur le secrétaire de mairie un travail qui rebu-

Digitized by Google

terait d'ailleurs bien des bonnes volontés, car si l'on voulait questionner tous les intéressés, on s'attirerait presque partout des rebuffades tant les investigations paraîtraient désagréables ; alors le secrétaire de mairie recopie au petit bonheur le cadastre ou d'autres paperasses et transmet à la commission cantonale des chiffres inexacts ; celle-ci, quand elle est très consciencieuse, corrige de-ci, de-là quelques trop grosses erreurs matérielles et transmet au préfet, qui transmet au ministère ; là on additionne. Il arrive parfois que les totaux des chiffres inexacts se rapprochent assez de la vérité, car les erreurs se compensent... et c'est là vraiment toute la beauté de la statistique ; il arrive d'autres fois que les erreurs étant toutes dans le même sens, les totaux donnent des résultats fantastiques ; peu importe, après cinq ou sept ans de travail dans les bureaux du ministère, l'imprimerie administrative Berger-Levrault ou l'Imprimerie Nationale fait paraître un grand in-8° ; c'est une publication officielle, on la consultera respectueusement. Cependant quelques esprits curieux y relèveront des erreurs considérables (pour ne prendre qu'un exemple concernant la production viticole, on peut voir la production de 1882 évaluée à 33.581.632 hectos à la page 141 et seulement à 30.886.000 hectos à la page 147). Ainsi le prestige et le crédit de ces statistiques officielles sont si bien attaqués qu'on les a aujourd'hui supprimées (*Journal Officiel* du 14 septembre 1902) ; on a renoncé à établir la statistique qui devait être faite l'année passée ; ce fait nous permettra de juger la valeur de celles qui ont précédé.

Restent les statistiques des Contributions indirectes ; elles sont autrement exactes, car les renseigne-

Digitized by Google

ments grâce auxquels on les établit sont recueillis à propos de la perception d'un droit, et l'on sait combien les opérations fiscales sont minutieusement contrôlées. Seulement elles ne nous donnent pas le renseignement que nous désirons. Elles nous permettent seulement de savoir quelle quantité de vin est sortie pendant chaque mois de l'année des caves des propriétaires. La Société centrale d'Agriculture de l'Hérault a obtenu depuis 1897 que les acquits à caution délivrés aux marchands de vin ou aux propriétaires soient classés en deux parties distinctes ; on a par suite un renseignement précis et d'ailleurs très intéressant concernant l'arrivée du vin sur le marché de consommation. Mais cela ne nous dit pas quelle est la production totale annuelle, puisque les tableaux des contributions laissent de côté bien des éléments du problème ; d'abord la vente des raisins destinés aux cuves des régions voisines ou des raisins de tables envoyés à Paris, et ce ne sont pas là des quantités négligeables : en 1897 le seul petit village de Villeneuve-lès-Maguelone (Hérault) expédiait 164.880 kilos de chasselas; c'est d'autre part le vin distillé ou consommé en franchise chez le propriétaire qui échappe à la statistique ; enfin, les renseignements des Contributions indirectes ne nous permettent pas de savoir quel est le stock de la récolte précédente qui est resté à la propriété, c'est à-dire si c'est du vin nouveau ou du vin vieux qui sort des caves, et c'est là cependant un point qu'il importèrent de connaître.

Si nous voulons maintenant nous demander quelle est la consommation vinicole en France, nous n'aurons aucun moyen de répondre , nous pouvons sans doute nous servir des tableaux indiquant l'ar-

Digitized by Google

rivée des vins sur le marché, depuis 1902 ces relevés paraissent à l'*Officiel;* mais il faut aller les y chercher, car bien peu de sociétés agricoles daignent les extraire de l'énorme publication et les mettre à la portée du grand public. On ne nous donnait autrefois pour l'ensemble du pays que des évaluations et si l'on veut savoir ce qu'elles valaient, on n'a qu'à rappeler l'observation que fesait M. Leenhardt-Pommier : « Nous avons constaté que les erreurs les plus grandes s'étaient produites dans les évaluations des communes même les plus importantes et les mieux en mesure d'être exactement renseignées. Ainsi, Montpellier déclarait en 1897 323.000 hectos et en livrait 174 . 667 ; en 1898 245 . 000 hectos et en livrait 125.712. Béziers en 1897 déclarait 210.000 hectos et en livrait 390 . 000 ; en 1898 il déclarait 240 . 000 hectos et en livrait 360.000. — Erreur en *plus* à Montpellier de 150 à 120.000 hectos ; erreur en *moins* à Béziers de 170 à 120.000 hectos. Montpellier croyait avoir récolté le *double* et Béziers la *moitié* de la récolte : et l'on peut bien supposer qu'il doit en être ainsi partout ». Ces erreurs d'évaluation doivent être particulièrement fortes quand elles portent sur la quantité de vin consommé en franchise, quantité qui varie énormément suivant la fixation des prix. Il importe cependant aux viticulteurs de savoir combien la France peut consommer de vin, c'est à dire comment varierait sa consommation suivant les variations du prix du vin. Qui peut répondre à la question ainsi posée ? La viticulture méridionale admet que la consommation pourrait être considérablement étendue , et il est bien probable qu'elle a raison, mais on voudrait que ses espérances

Digitized by Google

soient confirmées par quelque sérieuse enquête (1). Il faudrait savoir également quelle peut être l'influence sur la consommation vinicole d'une augmentation dans la production du cidre suivie d'un abaissement de prix. Où en sont sur ce point les recherches du *Comité du Vin de France ?*

J'ai voulu tout d'abord montrer notre ignorance sur des questions dont l'importance pratique est évidente pour tous, mais si nous poursuivons l'examen, nous serons forcés d'avouer que c'est véritablement toute l'économie de la viticulture que nous ignorons.

Combien de viticulteurs, et je ne parle pas seulement des petits paysans, seraient capables d'établir leur prix de revient suivant une comptabilité précise? Qui a tenu compte des variations dans le prix du vin? Qui pourrait écrire l'histoire des marchés? Nos revues viticoles publient, il est vrai, des bulletins commerciaux, mais sans vouloir les déclarer inexacts, il me sera peut-être permis de remarquer qu'ils ont souvent un caractère tendancieux et qu'il n'est pas difficile de deviner lequel des deux antagonistes, commerce ou propriété, est le plus sympathique au rédacteur de ces bulletins. On dirait qu'en donnant des chiffres précis, complets, incontestables, les viticulteurs craignent de se livrer aux commerçants. Il arrive alors que dans cette connais-

(1) Lors de la discussion de la dernière loi sur les bouilleurs de cru, M. Plichon, député du Nord, a pu dire dédaigneusement : « Il faut que les viticulteurs du Midi se pénètrent bien qu'ils ne vendront pas un litre de plus dans le Nord ». Quelle riposte, si un des députés du Midi se levant lui avait dit : « Depuis la loi de 1900, nos expéditions de vins dans le Nord ont suivi une progression croissante de tant par mois. Le passé nous répond de l'avenir ». Mais il aurait fallu citer des chiffres, montrer un graphique, *Savoir* en un mot. Personne n'a rien dit. La mauvaise volonté n'est pas en jeu ; c'est la compétence. N. de la D.

Digitized by Google

sance obscure que l'on a des deux côtés sur les éléments du marché, c'est en somme le commerce qui est le mieux placé; il n'a que des connaissances imparfaites de la situation, puisque personne n'en a d'absolument exactes, et il peut bien se tromper; mais cependant grâce à ses courtiers, à ses correspondants dans toutes les régions et ses représentants, il y voit tout de même plus clair que les propriétaires qui eux sont forcés d'agir presque au hasard.

Aussi quand le marché leur devient défavorable, quels découragements ! et quelles colères retentissantes! Ce sont alors de tous côtés des imprécations contre les fraudeurs et les appels aux pouvoirs publics, des lamentations désespérées, la menace d'arracher les vignes et des réclamations souvent si désordonnées, des projets de loi si incohérents que ceux à qui nous nous adressons se détournent de nous. « Le Midi bouge » ; ils savent bien qu'il n'agira pas et qu'il s'apaisera vite. Ce n'est pas ainsi qu'on se fait écouter. Les viticulteurs méridionaux exaspérés ressemblent à ces ouvriers grévistes qui compromettent par des violences hors de saison le succès de réclamations parfois très légitimes et pour lesquelles ils auraient l'appui de l'opinion publique s'ils savaient lui faire comprendre ce qu'ils veulent et s'ils savaient le dire calmement. Ce n'est pas avec des manifestations et des menaces de refuser le paiement de l'impôt que les betteraviers défendent leurs intérêts.

Il ne suffit pas de déclamer contre la fraude, il faut la dévoiler; ou de réclamer des dégrèvements, il faut montrer par quoi ils sont justifiés ou rendus nécessaires. La fraude ! c'est le grand sujet de déclamation et je ne songe pas à la nier, mais il faudrait la faire toucher du doigt aux consommateurs qui ne connais-

Digitized by Google

sent rien de la production du vin, il faudrait leur dire où se fait cette fraude et quels dangers elle présente, il ne suffit pas de crier contre Bercy et de raconter des légendes sur les horreurs qui se passent dans ses entrepôts ; il faut y pénétrer pour en connaître les mystères et les dévoiler ; il faut dire combien il entre à Bercy de vins misérables qu'un simple passage à travers les entrepôts fait monter en grade; il faut dire comment les prix se transforment au cours de ces opérations, combien le grand négociant donne au producteur et combien il reçoit du consommateur; il faudrait poursuivre la fraude chez le détaillant et la montrer dans le panier du garçon épicier aussi bien que sur le zinc du marchand de vin. Et puis il faudrait songer à se défendre. Or, qu'avons-nous fait pour établir l'authenticité de nos produits? quelles marques avons-nous créées? avons-nous entrepris une action puissante pour la répression de la fraude? Poussons plus loin notre examen de conscience. Ne faut-il pas dire que quelques producteurs favorisent eux-mêmes la fraude et ne se plaignent que de celle des autres. Il y a de singuliers avancements dans la hiérarchie des vins. Combien de fois des vins de grenouille passent pour des vins de costière ; combien de raisins de nos plaines vont se faire baptiser dans le Beaujolais? Combien même de barriques méridionales se contentent d'un simple arrêt dans une gare pour gagner leurs lettres de naturalisation ? Tout cela est le fait de quelques commerçants peu scrupuleux, mais ils trouvent des viticulteurs complaisants pour les laisser faire. Ainsi la question de la fraude nous paraîtra plus complexe et moins facile à résoudre qu'on ne le croit généralement dans le Midi, et, par suite, il importe de l'étudier avec le plus grand soin.

Digitized by Google

De tous côtés les questions qui intéressent la viticulture nous paraissent regrettablement obscures, et comme je n'ai pas la prétention d'être complet dans un article où je me propose seulement d'attirer l'attention, je pourrais m'arrêter, s'il n'y avait encore un point sur lequel il importe tout-à-fait de montrer que notre ignorance est pleine de dangers ; je veux parler de la question de la main-d'œuvre ; je crois que c'est le problème le plus grave que notre viticulture aura prochainement à résoudre. Il serait temps de l'examiner minutieusement. Notre système de monoculture sur une très grande étendue a l'inconvénient de réclamer à certains moments une main-d'œuvre abondante qui devient sans emploi peu de temps après ; d'où pour les ouvriers une situation très difficile. Il n'y a pas eu de gêne tant qu'on a employé pour le travail des vignes, des petits propriétaires qui trouvaient chez eux un complément à leurs salaires insuffisants. Mais voici que les besoins des grands domaines et la difficulté pour les petits propriétaires d'avoir un capital d'exploitation suffisant créent peu à peu un véritable prolétariat rural ; au moment des vendanges on a recours en nombre considérable aux montagnards du Tarn, de la Lozère, de l'Aveyron et même de la Haute-Loire ; on évalue (toujours ces évaluations imprécises !) à 80,000 les ouvriers appelés pour faire les vendanges dans l'Hérault. Que deviendront les viticulteurs le jour où tous ces gens-là sauront s'organiser, se concerter pour obtenir une hausse de salaires ? Il faut compter que ce jour viendra ; déjà des syndicats d'ouvriers agricoles s'organisent dans l'Hérault et dans l'Aude ; leur action est encore faible et incohérente, mais il pourrait suffire d'une propagande ardente pour leur donner le nombre et la force qui leur manquent.

Digitized by Google

Est-ce qu'on attendra le développement de la crise pour chercher à régulariser le travail, pour prolonger par exemple la durée des vendanges en plantant des cépages dont l'époque de maturité soit différente, pour essayer de concilier les intérêts des propriétaires et ceux des ouvriers? Il faudrait essayer d'envisager le problème de la main-d'œuvre en se plaçant au point de vue des ouvriers, expérimenter mieux qu'on ne l'a fait le travail à la tâche ou le travail à forfait...

Mais je parle de toutes ces études économiques à entreprendre comme si rien n'avait été commencé et j'ai l'air d'oublier que bien des hommes de valeur dans nos sociétés d'agriculture se sont déjà sérieusement préoccupés des problèmes économiques. Il en est un en particulier qu'il faut respectueusement saluer, c'est M. le Dr Cot, et il me serait facile et agréable de citer d'autres noms, dans l'Hérault notamment ; j'y renonce seulement par crainte de commettre quelque injuste omission en ce qui concerne l'Aude et le Gard. En tout cas, malgré quelques exceptions il reste exact que la masse des viticulteurs affiche vis-à-vis des questions économiques un dédain regrettable. Celui dont j'ai cité le nom n'a pas trouvé l'appui qui lui était nécessaire pour soutenir efficacement les intérêts du Midi, et encore aujourd'hui quand les directeurs des sociétés d'agriculture essaient de mettre en discussion des problèmes économiques on leur reproche de ne pas traiter des questions pratiques. Il semble pourtant que les crises récentes devraient faire comprendre aux viticulteurs du Midi l'importance pratique considérable des théories et des recherches économiques.

MICHEL AUGÉ-LARIBÉ.

Digitized by Google

LES PHILOSOPHES DU TROTTOIR [1]

Mars 1901.

Les exigences de la vie m'ont arraché pendant une journée au calme de ma retraite. Il m'a fallu descendre à la ville, où je n'étais pas allé depuis près d'un an. Cela m'a paru tout drôle d'être transporté de ma garrigue déserte, au milieu du mouvement de ce que l'on est convenu d'appeler la civilisation moderne.

J'étais comme désorienté et je ne pouvais m'expliquer comment les citadins pouvaient vivre heureux dans des maisons qui pour la plupart du temps ne leur appartiennent pas, des jardins qui sont à tout le monde, des promenades où l'on se rencontre vingt fois par jour, des cafés ou des cercles où l'on gâche son temps et où l'on mène la vie la plus insipide de la terre.

J'ai retrouvé sur les admirables boulevards de la bonne cité romaine, les types populaires du trottoir, le bon petit poète M.... tout guilleret, l'ironie incrustée sur sa tête fine et spirituelle, fredonnant des airs d'Opéra, comme l'homme le plus heureux de la terre, portant ses pas vers les sentiers ombragés du

(1) Extrait des *Lettres de ma Garrigue*, inédites en cours de publication.

Digitized by Google

Mont d'Haussez. J'ai aperçu aussi l'originale—un peu folle je crois — Madame Molin, qui en plein hiver, s'affuble d'une robe blanche avec un châle des Indes sur les épaules, d'un chapeau de paille et n'oublie jamais son ombrelle. Cette manière de se distinguer ainsi de ses semblables n'indique-t-elle pas chez certains, un état d'esprit vraiment extraordinaire? Il y a en effet de par le monde des gens qui aiment à attirer sur eux l'attention, soit par de longs cheveux, des allures de bohèmes, des ongles démesurément allongés, soit par des chapeaux mous à large rebord, des manteaux en forme de toge, des barbes jusqu'à la ceinture, des pantalons larges d'en haut, étroits d'en bas, formant les plis d'un accordéon, et cela pour donner le change au public qui les prend tantôt pour des poètes incompris, des hommes politiques méconnus, des artistes délaissés, alors que, généralement ce sont de parfaits crétins. C'est ainsi qu'il sera toujours difficile d'enlever à l'idée des gens que Monsieur C... qui porte une chevelure mérovingienne est poète, tandis qu'il s'occupe tout bonnement de produits chimiques.

J'ai entrevu encore le grand Paulet avec son accoutrement de fantassin déguenillé qui passe son temps à disserter des choses de ce monde, des évènements du jour, avec les décrotteurs du cagnard (1) du Grand Temple et qui leur donne aussi sur le dos des leçons de canne. Paulet est vraiment un philosophe. N'ayant un jour, rien à se mettre sous la dent, il eut l'idée lumineuse de vendre d'avance sa carcasse à la faculté de médecine de Montpellier. S'il avait pu aussi vendre son âme, il l'aurait fait ! On lui

(1) On appelle cagnard dans le Midi un abri ensoleillé, où l'on va se chauffer en hiver aux rayons bienfaisants du soleil.

Digitized by Google

donna cinquante francs de sa peau. Il se crut riche, car il n'avait jamais eu jusqu'alors dans sa poche que les quelques sous que des passants charitables lui jetaient. Il proclama bien haut sa richesse auprès des *lazaroni* dont il a fait sa meilleure compagnie et au milieu desquels il trône.

Ceux-ci ne manquèrent pas de profiter de cette aubaine pour l'encourager à leur payer un bon repas et une beuverie, si bien qu'au bout de trois jours il ne restait plus rien au Grand Paulet de ses cinquante francs, représentant sa valeur en chair et en os. Voilà comme quoi le philosophe Paulet a été bu, mangé, sera plus tard disséqué, servant ainsi de leçon à des étudiants, et passera peut-être à la postérité sous la forme d'un squelette, exposé dans un muséum ou transformé en momie truquée. De la tiare de Saïtapharnès à la momie, il n'y a pas loin ! Paulet aura eu du moins, pendant quelques instants, l'illusion de la fortune.

J'ai rencontré ensuite sur cette place du Grand Temple, rendez-vous habituel des philosophes du trottoir, Xandré, le *simple* (1), poussant sa charrette à bras, en gambadant et en chantant, puis s'arrêtant pour faire des déclarations au beau sexe qui passe, tandis que les gamins l'encouragent et que les femmes rient à ses baisers envoyés de la main.

Et puis voici Crassa d'Oli et sa famille traversant la Curaterie, conduisant sa petite voiture huileuse trainée par un âne, et criant de temps en temps sur son chemin : « Crassa d'Oli » ce qui en bon français veut dire : « Crasse d'huile », car il paraît que le fond des jarres d'huile, fait l'objet d'un petit commerce.

(1) L'innocent, le niais.

Digitized by Google

Un peu plus loin, au coin du bureau de tabac où se trouve accrochée au mur une corde enflammée, qui sert à allumer les pipes et les cigares, qui doit bien être l'unique en son genre,dans toute la France, je constate la présence de Trois-Poil, allumant péniblement un mégot, de Trois-Poil, le bâchelier, qui disserte d'auteurs grecs ou latins devant les brutes qui composent son auditoire et qui leur tombe dessus à bras raccourcis, quand elles font mine de ne pas comprendre. Non loin de lui, deux autres philosophes se chauffent au soleil, étendus sur la dalle ; Cadet-Rôti et Jean-des-Nières(Jean des Puces), plus minces personnages.

Voici deux récollets qui passent, revenant du marché avec des provisions pour leur couvent. Ils vont préparer les aliments provenant de leur mendicité pieuse et puis prier tout le reste du jour, en bonnes âmes contemplatives, pour ceux qui ne prient pas, qui n'ont pas encore compris l'utilité magique de la prière.

Mais, le coin le plus curieux de cette petite place est l'escalier de l'édifice sacré, où se tiennent deux véritables clubs en plein air ; c'est d'abord celui des toréadors et razetiers (1) nimois.Les plus beaux ornements de cette réunion de braves, sont : Lombros, Macaire, Marron, Lafont, Cataclet, Cézet, Mallet et quelques autres de moindre envergure, tous aspirants au métier, discutant sur la prochaine course libre et escomptant déjà les bénéfices qu'ils pourront réaliser en enlevant les cocardes des fameux taureaux de Camargue : le redoutable Pîssarel, le terrible

(1) Le razetier est un toréador d'occasion qui a la spécialité d'attaquer le taureau et de l'éviter par un razet (sorte d'écart en rasant le fauve).

Digitized by Google

Boucabeou, l'Enflammé, le Paré et autres fauves, terreur des amateurs d'Arles, de Beaucaire, de Lunel et de Vauvert.

A côté d'eux sur les marches du Temple dorment indifférents, au soleil, des chiens, pleins, eux aussi, de douce philosophie.

Au second club, celui des gandards (1) trônent les principaux types de Nimes : Madagascar, mendiant, revêtu d'une sorte de costume exclusivement fabriqué avec des morceaux de corde et du rafia ; le décrotteur Confiance, cagneux, vraie figure de nain de Velasquez, revêtu d'une houpelande toute entière garnie de boutons de cuivre et de médailles et trainant une petite caisse à brosse et à cirage également blindée de boutons ; puis Gaspard le rapineur, ronflant au soleil, affreux avec sa grosse lèvre lippue, son nez épaté, ses oreillles d'une longueur démesurée. Une troupe de gamins le réveille en lui criant dans les oreilles : « Ohé, Gaspard, manjaïre dé lard. » Gaspard est, en effet, un mendiant qui ne se gêne pas pour s'introduire dans les cuisines des maisons particulières, quand il trouve les portes ouvertes, et pour s'installer à une table, au grand ébahissement des cordons bleus. Il ne se préoccupe pas autrement de son estomac et lorsque la nuit arrive, il va se coucher, en hiver dans quelque vieux pigeonnier ou dans un mazet, et en été il trouve toujours facilement un gîte sous les ponts du chemin de fer ou sous ceux d'un torrent, désigné sous le nom de Cadereau, le Cédron Nimois. Voilà au moins du socialisme pratique. Les jours de procession, Gaspard ne craint pas de suivre le Saint-Sacrement derrière

(1) Grands gamins, généralement commissionnaires ou pisteurs, vivant au jour le jour.

Digitized by Google

l'Évêque, un cierge à la main en marmottant avec ses lèvres lippues, une longue prière.

Il n'y a guère que dans les pays de soleil que toute cette faune bizarre surgit du pavé des villes. Les climats chauds obligent moins l'homme à la lutte contre les intempéries. Ce sont les pays par excellence de la philosophie en pleine rue, du bavardage au seuil des portes, de l'idéalisme, du chant en travaillant et de la poésie. Les accessoires de la vie y comptent moins que partout ailleurs. Les types du trottoir y sont aussi plus nombreux.

Dans les pays froids et embrouillardés du Nord au contraire, sauf peut-être à Paris, ville aux allures très méridionales, on ne rencontre pas ce singulier genre d'existence. Là, le malheureux n'a qu'une pensée : chercher un asile contre les rigueurs du temps ; dans le Midi, au contraire, l'asile lui fait peur, il préfère le grand air, les distractions de la place publique, le soleil. On est plus philosophe dans les pays du Midi que dans ceux du Nord. A Athènes, à Rome, à Alexandrie, les philosophes du trottoir étaient légions ; à Nimes, ils ne sont qu'une pléiade. Diogène, dans son tonneau en est resté l'exemple le plus populaire. Celui-là était vraiment un philosophe mettant en pratique sa philosophie.

Nimes en possède un, dont la renommée n'est pas encore allée jusqu'à Paris. C'est un Diogène, moins la futaille et la lanterne. J'ai nommé Salierles. Salierles vit seul, indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, et a pris pour devise ces mots : *Solus mecum*.

Si vous désirez le connaître, vous n'avez qu'à vous rendre sur la place de la Maison-Carrée. Vous le trouverez toujours, au moins encore à cette époque de

Digitized by Google

l'année, prenant le soleil, comme un lézard, sur les marches de l'escalier extérieur d'une maison qui fait face au gracieux monument romain, ou bien lorsque le soleil est trop ardent, sous le péristyle du Théâtre. Le costume de notre philosophe ne varie pas : une redingote noire, consciencieusement boutonnée,loin d'être de la première fraîcheur, un chapeau haute forme sur la tête, assez fatigué, et la main armée d'un bâton afin d'éloigner les chiens qui décidément l'ont pris en grippe. Ce Diogène Nimois n'est ni un fou ni un maniaque, c'est un vrai philosophe, un philosophe chrétien, presque un homme d'esprit, à coup sûr un lettré.

Je m'approchai du personnage et lui proposai de lui offrir un livre de philosophie. Il haussa les épaules.

— La philosophie ne s'apprend pas dans les livres, me dit-il, pas plus que l'on ne peut apprendre à devenir poète ; ces choses-là viennent naturellement. Moi, je suis né philosophe et intuitif.

Un jour, un passant lui ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau sous le soleil, un peu ironiquement, Salierles lui répondit :

— Quand tu me diras, toi, ce qu'il y a de nouveau sur la terre, je te dirai, moi, ce qu'il y a de nouveau dans le Ciel.

Une autre fois, un négociant en vins, lui voyant prendre des notes au crayon, sur une feuille de papier, lui demanda s'il songeait à écrire ses mémoires.

— Je les écrirai, fit-il, le jour où tu ne mettras plus de l'eau dans ton vin.

Salierles tutoie tout le monde. Il n'a pu encore se décider à écrire ses mémoires, pas plus que le négociant de servir consciencieusement en vin pur, ses clients. Mais, Salierles, m'a remis des notes précieu-

Digitized by Google

ses, non pas sur son existence qui restera un mystère, mais sur ses idées philosophiques. Je laisse la parole à cet homme illustre du trottoir, n'ayant bien entendu, détaché de ses notes que ce qui était compréhensible et intéressant.

« La notion d'idéalité fait partie des qualités de l'âme. Mon idéal à moi est de n'avoir aucune préoccupation, de n'être à charge à personne et de trouver à soutenir mon corps avec le moins de nourriture possible, cinq à six sous par jour et quelques bouts de cigares. Chose bizarre ! Dieu a bien voulu nous donner, sans peine l'eau pour boire, le bois et le soleil pour nous chauffer, des cavernes pour nous mettre à l'abri, mais il nous a refusé la nourriture et le vêtement sans le travail, à moins que nous consentions à nous nourrir de racines, ou de fruits sauvages et à ne pas nous vêtir du tout, ce qui ne serait pas de mise dans notre société dite civilisée. Comment arriver à cet idéal, de pouvoir manger sans remuer la terre ? »

Salierles mourra sans avoir pu trouver cette pierre philosophale. Il doit savoir cependant, que depuis la chûte de l'homme, le travail et les peines ont été imposés par Dieu à l'humanité.

« L'idéal comme l'espérance est un bienfait de Dieu. L'idéal console, soutient et achemine l'homme vers le sentiment de perfection. Un philosophe, comme moi, vit en partie d'idéal, en pensant au soleil, à l'azur du Ciel, aux étoiles. Je suis bien indifférent aux découvertes et aux progrès de la science ou de la civilisation, car toutes ces choses là n'ont pour but que de compliquer la vie. Je suis aussi fort indifférent à l'état vide de mon estomac pourvu que mon esprit soit satisfait. Cependant, je

Digitized by Google

dois l'avouer, Gaster est le seul organe que je n'ai pu encore dompter. »

« Le matérialisme a été inventé par l'Esprit du Mal, pour perdre le monde. En enlevant à l'homme l'idée de la vie future, en considérant le génie comme une névrose, la matière grise du cerveau comme secrétant la pensée, il abaisse la dignité humaine et enlève à l'existence tout caractère élevé. Avec la conviction qu'il n'y a rien au delà de la vie présente, pas d'autre justice que celle des hommes, chacun peut se dire : A quoi bon lutter et souffrir ? A quoi bon la famille, la patrie, le dévouement, les sentiments nobles et généreux, la vertu, le courage ? Pourquoi se contraindre et maitriser ses appétits, ses désirs ? C'est le droit du plus fort, sous le régime matérialiste, qui doit tout primer. Sous l'influence de pareilles doctrines la conscience n'a plus qu'à se taire et à faire place à l'instinct brutal, l'esprit de calcul doit succéder au désintéressement et à l'enthousiasme, et l'amour du plaisir doit remplacer les généreuses aspirations de l'âme. »

La pensée est à la disposition de l'âme, de même que les membres du corps sont à la disposition de la pensée. »

« Le moteur général de notre être c'est l'âme qui doit communiquer avec les régions éternelles par des courants électriques spéciaux. »

« Le nombre de nos sens doit être beaucoup plus grand que celui fixé par les physiologistes. Les facultés de l'âme sont, en effet, innombrables et doivent chacune avoir un organe correspondant dans notre organisation mécanique ».

Salierles discutait aussi à perte de vue sur le magnétisme, le sonnambulisme, les sciences occultes

Digitized by Google

avec un des fervents d'Allain Kardec, Manlius Salles. D'où cette définition du magnétisme que je trouve dans ses cahiers, mais dont je lui laisse toute la responsabilité.

« Le magnétisme est une puissance occulte que Dieu emploie pour l'accomplissement de ses œuvres. Je ne dirai pas comme certaines personnes peu éclairées et à foi irréfléchie, que c'est l'œuvre du Démon, car c'est Dieu lui-même qui a créé le Démon. L'esprit du Mal est certes une des prérogatives du Démon, mais il ne triomphera jamais de l'esprit du bien, puisque celui-là est l'émanation de Dieu même, plus fort que le Démon. Si le fluide satanique a inspiré tant de sectaires et d'êtres pervers, le fluide divin a inspiré une multitude de saints et d'hommes de génie. L'esprit du mal tend à arracher notre âme au Paradis ; l'esprit du bien tend à l'y faire entrer, en la rapprochant de celle des anges ».

« La veine dans les choses de la vie n'est qu'une manifestation magnétique, comme la guigne. On nait veinard, comme on nait orateur, artiste ou écrivain. On nait guignard, comme on nait idiot, ramolli, niais, méchant ou maladroit. Le génie n'est pas autre chose qu'une force magnétique ».

Le bon Salierles a été vraiment trop méconnu. Je trouve dans ses notes, des pensées dignes des plus grands moralistes.

« Quand tu me vois, passant toute la journée sur ces dalles, faire des ronds sur le sable avec le bout de ma canne, tu dois penser toi qui ne penses guère, que je ressemble à ces courtisans de Versailles qui s'ennuyant et ne sachant comment tuer leur temps, passaient une partie de leur journée à cracher dans les pièces d'eau pour y faire aussi des ronds. Détrompe-

Digitized by Google

toi, tout en faisant des ronds, mon esprit s'élève plus haut que la terre, je pense et je prie. La prière est la plus grande des nécessités. Tu ne dois pas souvent prier, toi, passant, qui te moques souvent de moi. Tu préfères sans doute parler aux hommes qu'à Dieu. Qu'ont-ils donc de si intéressant à te raconter les hommes ? Tu ne sais donc pas que dans l'expression de la prière, il y a une phase encore plus élevée que la pensée : c'est l'extase. Cette faveur ne m'a pas été accordée. Mais il y a des êtres privilégiés, marqués par Dieu, qui en sont gratifiés. Dans l'extase, l'âme semble s'être complètement dépouillée du corps. S'élevant dans les régions divines, elle est en contemplation devant Dieu lui-même, devant la sainte Vierge, devant les saints. Je n'ai vu qu'une extatique, dans le seul voyage que j'ai fait à Lourdes. Rien ne m'a paru plus saisissant. L'extatique avait une physionomie tout à fait particulière. Dans son extase, cette jeune fille qui n'était ni laide ni belle, plutôt laide cependant, devint belle, d'une beauté que l'on ne peut exprimer, tout respirait en elle, l'inspiration et une joie mystique, tant sa figure était resplendissante. Elle semblait vouloir s'élancer dans l'immensité ; ses pieds touchaient à peine la terre et il tombait de ses lèvres des mots entrecoupés. Elle semblait voir des flots de lumière qui l'inondaient, entendre des flots d'harmonie qui la ravissaient et l'enlevaient ; elle devait entrevoir un coin du Paradis, de la demeure éternelle qui lui était réservée, car c'était une brave ouvrière, orpheline, qui servait de mère à un frère et à une sœur et qui les faisait vivre par son travail. La divinité avait dû lui apparaître dans toute sa splendeur. Jeanne d'Arc a joui d'un pareil privilège. C'est là tout le secret de son héroïsme et de l'accomplissement de sa mission.»

Digitized by Google

Ecoutez encore ces leçons de bonne doctrine spiritualiste, qu'il n'a apprise dans aucun livre.

« Lorsque nous serons matériellement éteints, notre âme continuera sa vie dans l'espace, au sein même de l'infini. Là plus de catégories privilégiées comme sur la terre, plus de douleurs physiques, mais toutefois l'âme sera astreinte à de dures épreuves. à des souffrances morales insupportables si elle a fait partie du corps d'un méchant. Elle souffrira d'autant moins qu'elle aura été plus pure sur notre planète, suivant des degrés de perfection et d'épuration. Je ne serais pas éloigné de croire, avec les spirites, que nos esprits ou âmes seront placés dans l'espace, comme ces ballons gonflés de gaz de densités différentes, qui en raison de leur pesanteur spécifique s'élèvent à des hauteurs variées ».

Etes-vous curieux de savoir ce que sera le Paradis? Salierles va vous le dire.

« Quelque chose de mystérieux me dit que le Paradis, ce séjour des âmes d'élite, sera la patrie de la beauté idéale et parfaite, c'est-à-dire une sorte de Saint-Graal. Les âmes puiseront là leurs plus pures jouissances et y réaliseront ce qu'elles n'ont pu réaliser sur la terre, malgré leurs efforts et leurs aspirations. Au Paradis se réaliseront des œuvres, des conceptions auprès desquelles pâliront tous les chefs-d'œuvre de la terre : constructions aériennes aux lignes parfaites, aux couleurs éclatantes et indéfinissables, chants merveilleux, musique idéale et sublime, statues palpitantes de vie, vérités révélées, problèmes que l'intelligence humaine était impuissante à résoudre, immenses chœurs d'esprits, chantant la gloire de Dieu dans des cantiques saisissants, cathédrales aux dômes étincelants, aux

Digitized by Google

proportions indéfinies remplie des flots d'une harmonie divine, tableaux lumineux qui reproduiront les plus belles vies humaines, les vies de foi et de sacrifice, les apostolats douloureux. Dans cette demeure éthérée se déploieront constamment les pompes de fêtes spirituelles ayant pour auditeurs les esprits purs et pour cadre le spectacle merveilleux des mondes matériels roulant dans l'espace ».

Salierles nous dit aussi ce que sera l'Enfer et le Purgatoire.

« Le remords, cette cruelle souffrance morale, quand il ne vient pas régler sa situation avec la justice des hommes, pour obtenir de Dieu son pardon, subsiste après la mort. Il devient alors plus intense et l'âme subit ainsi toutes les tortures. Voilà l'Enfer, région où sont accumulées toutes les variétés de souffrances morales, et où la vue de toutes horreurs, réminiscences de la vie de chacun, ajoutera encore aux peines que nous nous serons infligées par notre vie malheureuse sur la terre ».

Voici comment il conçoit le Purgatoire.

« Dans le monde matériel, les objets passent par différentes phases avant d'être purifiés, témoins l'or, les produits chimiques, les sels, sucres, vins, bières. Ce qui se passe pour ces objets, se passe pour l'âme.

Elle aussi, doit être absolument purifiée pour avoir le droit d'entrer au Paradis, séjour de la perfection, infini agréable où nous devons retrouver toutes les âmes que nous aurons chéries sur la terre. Elle va faire ainsi une sorte de stage dans ce séjour intermédiaire, qu'on appelle le Purgatoire ».

L'Antechrist pour Salierles n'est pas une individualité, mais une collectivité. Je pencherai à croire, quant à moi, que c'est la franc-maçonnerie et les sec-

Digitized by Google

tes lucifériennes, réunies. Voici en tout cas ce qu'il pense de l'Antechrist. Je voudrais bien connaître aussi sur ce sujet l'opinion de mon ami Joséphin Peladan, cet apôtre de l'occultisme, ce détenteur de tous les secrets des grands mages.

« Le monde moral a son mouvement de gravitation comme le monde physique, et il tourne sans cesse autour d'un centre lumineux qui est la vérité éternelle. Il a aussi ses jours et ses nuits, ses printemps et ses hivers, suivant les triomphes ou les défaites de l'esprit du mal. L'esprit humain cherche par des oscillations continuelles, son centre de gravité, ce qu'il croit être la vérité. Mais Satan, est toujours là pour falsifier cette vérité, induire l'homme en erreur. Voilà pourquoi dans toute grande action intellectuelle et morale se trouve un principe de réaction. L'opinion dès lors, va et vient, comme le balancier d'une horloge, parce que le mouvement la pousse aux extrêmes et que son centre de gravité l'attire sans cesse.

C'est d'après ce principe que le monde antique, fatigué de son luxe sensuel a pressenti la réaction chrétienne, réaction essayée par le stoïcisme et poussée à l'extrême par les ascètes du désert. C'est alors que les voyants de la primitive église annoncèrent le règne futur de l'Antechrist.

Suivant moi, l'Antechrist, c'est l'homme animal -- le matérialisme — qui se met à la place de Dieu et qui s'adore.

C'est la négation de tout ce que le Christ est venu affirmer et l'affirmation de ce qu'il a nié !

Le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, c'est-à-dire s'il le faut jusqu'à la mort.

Digitized by Google

L'Antechrist dit : Chacun chez soi et chacun pour soi.

Le Christ a dit : Heureux les pauvres !

L'Antechrist dit : Heureux les riches !

Le Christ a dit : Donnez !

L'Antechrist dit : Exploitez et amassez.

Le Christ a prêché la tolérance, la charité sous toutes formes, l'indulgence.

L'Antechrist est le patron de l'impitoyable justice humaine, de la persécution.

Le Christ a dit à la pauvre femme pécheresse : Beaucoup de péchés te seront remis parce que tu as beaucoup aimé.

L'Antechrist, voix des préjugés du monde lui dit : Tu es éternellement flétrie.

Le Christ a dit : Pardonnez les injures.

L'Antechrist dit : Dévorez les affronts pour parvenir et vous vous vengerez plus tard.

Le Christ s'est sacrifié pour le peuple.

L'Antechrist trompe et exploite le peuple, s'en joue avec des mots et des promesses fallacieuses et sacrifice l'humanité tout entière à son égoïsme.

Le Christ a été vendu.

L'Antechrist vend son pays, vend les honneurs, vend les places, les décorations pourvu que tout cela l'aide dans l'accomplissement de sa mission satanique qui n'est autre que la destruction de la religion c'est-à-dire de la Vérité. »

Le philosophe attribue au fluide magnétique le pressentiment, qui dit-il, est un don et un privilège chez certaines personnes pourvues de plus de fluide que d'autres. Dieu parle aux hommes par des faits et par le pressentiment, ce n'est pas une question de nerfs, mais de fluide divin.

Digitized by Google

Je trouve encore sur un de ses feuillets cette définition de la grâce ;

« La grâce est une faveur divine qui nous arrive à la suite d'épreuves bien supportées, de prières, de repentirs, de supplications. La grâce produit un état d'âme détaché des choses de la terre, qui nous permet de supporter bien des vicissitudes, bien des assauts de l'esprit du mal. C'est un véritable bouclier contre Satan. »

« Il faut que le privilège de la grâce existe. En effet, des frères élevés au même foyer, dans des conditions identiques, d'après les mêmes principes présentent souvent les idées disparates les plus étranges. Il se se présente quelquefois des faits plus singuliers encore. Un enfant placé dans les circonstances les plus favorables à son développement né de parents pieux, éloigné avec soin de tout ce qui pourrait le séduire, enveloppé d'une atmosphère de prières et d'amour, a souvent trompé les plus douces espérances de sa famille. Et d'autre part, on a vu des enfants nés au milieu du vice et de la débauche, entourés dès leur naissance de tout ce qui peut les induire au mal, ayant constamment sous les yeux les exemples pernicieux et le vice, présentés sous les dehors les plus séduisants,auxquels on avait prédit qu'ils seraient un jour la honte de la société, tourner au milieu de cette atmosphère morbide,leur âme vers Dieu. Une puissance irrésistible les a poussés au bien ; ils ont conservé dans leur cœur, au milieu de la corruption qui les entoure, les sentiments les plus nobles et les plus généreux, telle cette fleur des marais fiévreux d'Aiguesmortes qui conserve pure dans son calice une goutte de rosée au sein de cette onde bourbeuse où se balance sa tige. »

Digitized by Google

Il y a dans les idées philosophiques de Salierles un peu de fatalisme, mitigé cependant par ses convic-religieuses. J'en trouve la preuve dans ce feuillet :

« Que de gens se désolent à l'annonce des évènements, crient à l'abomination de la désolation et se demandent ce que leur pays va devenir à la suite de graves revers, d'élections détestables, de mesures sectaires, du flot montant des doctrines subversives ! Ils voient déjà la fin de la patrie, et l'anéantissement de la religion. Certains évènements, certains faits, sont assurément bien propres à épouvanter et à faire saigner leur cœur de patriote et de chrétien, mais ils oublient trop que Dieu exerce sur les évènements du monde et en particulier sur les destinées humaines, sur les familles comme sur les nations, une action prépondérante. Cette action qu'il faut appeler providentielle, se manifeste aussi bien dans le monde physique pue dans le monde moral, suivant un plan sagement conçu qui se déroule à travers les siècles. Les évènements ne sont point abandonnés au hasard ou au caprice de la volonté humaine. Dieu les prévoit, les arrange et les fait concourir à l'accomplissement de ses desseins. Les grandes calamités publiques, les châtiments des nations qui oublient ses lois, et qui se traduisent par des guerres malheureuses, d'immenses désastres ou fléaux sont son œuvre et ont une raison, un but que notre raison est impuissante à comprendre, Si Dieu gouverne le genre humain et les sociétés par des lois générales, dont la philosophie et la science ne connaissent pas un mot, il préside aussi à la destinée des individus. Il récompense la vertu quand il lui plaît et punit aussi dans les mêmes conditions les esprits malfaisants, car, lui seul, est le juge des actions humaines. Les preuves

Digitized by Google

en sont toutes inscrites dans l'histoire des peuples et dans la petite histoire des individus. Commettez une faute, faites le mal pour le mal ou simplement succombez à une tentation quelconque, vous serez après l'accomplissement de la faute, triste, et vous aurez le pressentiment d'une punition. Chez certaines personnes la punition arrive presque immédiatement, sous forme de mauvaises nouvelles, d'ennuis, d'idées noires, de difficultés d'affaires, de malechance, chez d'autres c'est réservé pour plus tard. Réagissez contre vos passions, triomphez des tentations, réfugiez-vous en Dieu, invoquez-le directetement ou par l'intermédiaire des esprits saints, et vous verrez combien votre cœur sera rendu à l'espérance et jusqu'où sera poussée en votre faveur la sollicitude divine. Bonnes nouvelles, réussites, prospérité, joies, tout arrivera en même temps. Donc, quoiques libres de tous nos actes, nous restons toujours soumis à cette influence divine qui agit mystérieusement en nous pour nous faire accomplir une destinée que nous ne connaissons pas et qui est la nôtre. Comment dès lors douter que la Providence ne gouverne pas le monde ? »

Et ici, il explique pourquoi il n'est pas fataliste.

« Sommes-nous prédestinés ? Je ne le crois pas. Je ne partage pas en cela l'opinion de Calvin, ni celle de certaines sectes qui florissaient déjà au temps de Saint Augustin. D'après ces sectes, la prédestination est ce décret par lequel Dieu a résolu de toute éternité d'accorder la gloire éternelle à un petit nombre de privilégiés et d'abandonner les autres à une condamnation éternelle. Ce décret ne tient aucun compte ni de la volonté, ni de la liberté de l'homme,

Digitized by Google

ni de l'efficacité de la prière. La prédestination calviniste est un blasphème et aboutit au fatalisme. »

Salierles a des accents indignés contre l'injustice des hommes. Il aborde là des sujets très délicats.

« L'homme est injuste de sa nature, dit-il. Lois, préjugés, appréciations, propos, élections, tout cela constitue une gamme d'injustices. Il y a un préjugé, où l'esprit de charité semble être passé à l'état de lettre morte, c'est celui qui condamne irrémissiblement aux yeux de la société, la femme ou la fille qui faillit à ses devoirs ou aux lois de la pudeur, qui succombe en un mot sous les effets de la passion humaine, tandis que le même préjugé en absout l'homme. Ce qui est toléré pour l'homme ne l'est pas pour la femme. Pourquoi ? Est-ce parce que les conséquences, au point de vue social et légal, sont plus graves chez la première ? Elle est cependant punie plus que son complice.

Les lois humaines font dans cette circonstance, complètement fi de l'opinion de Dieu, et combien le tribunal de la Société est plus impitoyable que celui de la pénitence! Dieu est logique et juste, les hommes sont illogiques et injustes. Dieu condamne également tous les crimes, toutes les passions, mais il fait un choix. Il absoudra facilement ceux qui se repentiront sincèrement et n'auront obéi dans leur faute, qu'à cette faiblesse de la chair dont il a pétri notre corps. La passion ne procède-t-elle pas d'un incontestable sentiment d'idéalité ? La religion ne la condamne pas du même mépris que la débauche. Mais Dieu restera impitoyable pour les malicieux, pour ceux qui désobéiront à ses lois par esprit de révolte, c'est-à-dire par esprit satanique ; ceux-là seront damnés, s'ils persistent jusqu'à la fin dans le

Digitized by Google

mal. Ils appartiendront à son ennemi : Satan. Il repoussera aussi des sublimes demeures, celles qui auront spéculé sur la beauté de leur corps, qui auront vendu leur chair comme on vend la viande des animaux, la vente aux enchères de la plus belle chose qu'il a créée : l'amour. »

Le modeste philosophe de la Maison-Carrée parle vraiment en sage. Mais ne se trompe-t-il pas quand il penche à croire à la préexistence des âmes ? Dame! Salierles n'est jamais allé au Séminaire. Il s'est improvisé lui-même philosophe et ne fait que rapporter dans les feuillets suivants les impressions et les souvenirs de ses lectures de jeunesse.

« Je pense comme Platon ; je crois à la préexistence des âmes. La terre est seulement pour les âmes un séjour d'épreuve, où unies au corps, elles vivent d'une vie qui n'est que la suite de leur vie primitive. Lamartine paraissait croire aussi à la préexistence quand il s'écriait dans une de ses inspirations :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux !

Et Pascal ne disait-il pas ? « Le désir que nous avons du bonheur prouve bien que nous l'avons déjà connu ». La parabole de l'enfant prodigue est en quelque sorte une révélation de ce mystère, et peut s'appliquer aussi bien à l'âme qu'à l'individu. Les souvenirs de la demeure paternelle, de son bonheur d'autrefois, de l'amour dont ses parents l'entouraient, sont suffisants pour déterminer l'enfant prodigue à retourner sous le toit de son père. Notre âme est placée dans les mêmes conditions, assiégée constamment par le spectacle de son ancienne félicité. »

Son appréciation sur la science n'est pas moins curieuse.

Digitized by Google

« La science connaît-elle seulement le plus petit recoin de ce monde, ce qui se passe au centre souterrain du globe ou aux pôles, aux plus hauts sommets de l'Himalaya, aux plus vastes profondeurs de la mer, à la millième partie des infiniments petits ! A-t elle appris à l'homme à se servir d'ailes comme les oiseaux ? A-t-elle débarrassé le monde des serpents venimeux, des trigonocéphales, des fers de lance, qui tuent en quelques minutes, des moustiques, des sauterelles, du mal de mer ? A-t-elle trouvé le moyen de faire tomber la pluie, suivant les désirs de l'agriculture, ou d'arrêter le vent ? Quel progrès la science a t-elle fait dans la prédiction du temps ? N'est-elle pas seulement tenue à des conjectures sur l'état physique des astres ? Et que sait-elle des premiers âges de la terre ? Peut-être encore moins que ce qui est dans la lune ? Et que nous a-t-elle appris jusqu'ici sur ces sciences psychiques et occultes, qu'elle semble dédaigner parce qu'elle a peur d'y trouver au fond : Dieu ? Elle a bien découvert les rayons Rüntgen, mais elle n'a pu, pour le moment, nous montrer notre corps astral, dont elle doute superbement. Les révélations de Jésus-Christ nous ont appris bien des choses. Bien certainement que nous en apprendrons bien plus encore de sa bouche, lorsque le Messie viendra juger les hommes. Il nous révélera sans doute l'énigme de tous les problèmes que, depuis des siècles, la science s'évertue inutilement à résoudre. La science n'a fait de progrès que pour détruire l'humanité.

Jamais les engins destructeurs des hommes n'ont été plus perfectionnés, jamais les machines devant supprimer des bras n'ont été si ingénieuses et n'ont jeté autant d'ouvriers sur le pavé, produit tant de

Digitized by Google

crises économiques, tant de grèves, tant d'inimitiés entre les classes ».

La philosophie suffit à faire vivre Salièrles. Quelques soupes que lui donne le bureau de bienfaisance et quelques morceaux de pain dont le gratifie Saint-Antoine, quelques menues monnaies que lui jettent les passants, font de Salierles le plus heureux des hommes. Les dîners de gala de notre philosophe se composent d'une grosse sardine salée, d'un oignon ou d'une tomate et quelquefois d'un morceau de lard. Il ne voit pas la nécessité de boire du vin et se contente de l'eau fraîche de la source de Nimes. Que de gens vont dire : Mais cet homme est un fainéant, un être inutile à la société, une unité improductive »! Le sait-on ? Qui a le droit de commenter l'acte de Dieu, qui a créé cette curieuse existence ? Salièrles joue simplement le rôle que la Providence lui a assigné. Il enseigne la philosophie aux masses, par son exemple, par ses propos, par son esprit accommodant, par son impassibilité, et si ces masses étaient un peu plus philosophes, elles ne se tourmenteraient plus autant l'esprit à la recherche d'un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Des philosophes de ce genre, il en faut et beaucoup encore.

. . . .

Je suis rentré très tard au mas.

En passant devant les Trois Piliers, j'ai rencontré Ménestre (encore un fameux philosophe celui-là), accroupi sous le rocher qui supporte ce qui reste encore de ces anciennes fourches patibulaires. Il me salua. Ménestre est un mendiant d'origine italienne, au type latin, fort sale, tout déguenillé, aux vêtements formés de lambeaux d'autres vêtements, chaussé de

Digitized by Google

souliers rapiécés en mille morceaux, qui couche dans les grottes des environs de Nimes et qui a la spécialité de mendier dans les campagnes. Ce singulier personnage boit et mange dans son chapeau, et lorsque il a été bien reçu quelque part, il vous témoigne sa reconnaissance par une chanson et une danse de son pays. Il chante mais ne parle jamais. Que de fois j'ai essayé de connaître l'histoire de sa vie, sans pouvoir y réussir ! L'histoire de Ménestre restera un mystère, comme celle de tant de gens.

Ces philosophes sont vraiment impitoyables !

ADOLPHE PIEYRE.

Digitized by Google

UN CHAPITRE

DE NOTRE HISTOIRE ÉCONOMIQUE

L'aliénation des biens nationaux dans le Gard. par F. ROUVIÈRE. Nimes, Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21. — Un très fort vol. grand in-8°. Prix : 15 fr.

Il est toujours curieux, parfois amusant, souvent triste de voir avec quelles préventions nous abordons l'histoire et combien peu nous sommes résignés à y chercher des enseignements utiles. Voici un sujet très intéressant dont la connaissance est essentielle pour l'histoire économique du siècle passé et qui donne la clef de bien des variations dans les fortunes publiques et privées ; le livre qui l'étudie pour le département du Gard est le fruit de longues et patientes recherches ; il est bien composé ; s'il n'est pas de ceux qui se lisent d'un trait, comme un roman ou un chapitre d'histoire contemporaine, du moins est-il indispensable aux économistes, aux chroniqueurs locaux, à tous les chercheurs qui ont besoin d'un renseignement sûr et précis. Ce fond sérieux, utile de l'ouvrage est ce dont on s'occupe le moins ; on n'a même pas l'air de s'en douter. On n'y cherche au contraire que la satisfaction d'une curiosité malsaine. Quelle joie délicieuse et quelle satisfaction vraiment de bon goût si l'on peut, comme l'a

Digitized by Google

fait un jour Drumont dans une autre région, y trouver les traces que les aïeux d'un représentant de la droite ont jadis acheté des biens nationaux et n'y ont pas perdu. Avec quel sourire ironique et entendu on s'expliquera désormais sur la fortune de tel ou tel personnage de la haute société. Ce sont vraiment sujets d'études et de recherches bien dignes d'occuper l'attention ; les Byzantins de la décadence aimaient assez ce genre d'entretiens.

Eh bien, il faut que les amateurs de scandales en prennent leur parti ; ils ne trouveront rien ou presque rien à glaner dans l'œuvre de notre regretté collaborateur. Le livre est de science, il apprend beaucoup sur les choses, très peu sur les hommes ; ce sont les enseignements sérieux que je voudrais dégager en quelques traits estimant que les plaisanteries les meilleures n'ont qu'un temps. Il me parait d'abord que ce livre est un arsenal complet de documents qui démontrent la chimère et l'impossibilité des théories collectivistes, où l'on saisit sur le vif, quand on sait lire, la passion de propriété du paysan du Gard, son âpreté individualiste et sa force d'économie. On voit qu'il y a mieux à faire qu'à feuilleter le volume pour y chercher les traits d'une épigramme qu'on n'y trouvera pas d'ailleurs.

L'aliénation des biens nationaux amena une de ces perturbations économiques qui modifient de fond en comble le régime de la propriété et du travail dans un pays. Si elle ne fut pas la cause de ce morcellement du sol rural caractéristique de la France méridionale, du moins elle le consolida et l'étendit dans de larges proportions. Elle fut d'ailleurs le point de départ d'une série d'améliorations culturales. Les efforts de ces petits propriétaires mirent des champs fertiles aux vastes éten-

Digitized by Google

dues des landes jusqu'alors livrées à la dépaissance ; ils accrochèrent des vignes et des mûriers sur des terrasses péniblement taillées à fleur de côteaux ; ils furent les créateurs de richesses nouvelles qui permirent à la France de ne pas succomber sous le poids des charges écrasantes des guerres civiles et étrangères. Ce fut l'agriculture, on peut le dire avec orgueil, qui la sauva et qui lui permit après 1815 de se refaire rapidement des finances florissantes et de reconstituer son crédit.

Mais il y a des ombres à ce tableau. Il est bien entendu d'abord que la question de principe n'est pas en cause. Une nation a t-elle le droit de confisquer à son profit les biens dits de main-morte, c'est-à-dire qui ne sont pas des propriétés individuelles ? Je ne veux pas aborder cette discussion pas plus qu'elle ne l'est d'ailleurs dans l'ouvrage de M. Rouvière. C'est du droit pur et nous sommes exclusivement sur le terrain de l'économie politique et des conséquences pratiques de la mise brusque dans le commerce de la moitié du domaine foncier du Gard. Une évolution aussi complète, aussi soudaine ne se fait pas sans produire des perturbations aussi profondes dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. Les paysans vécurent ces années comme des contes de fées où ils pouvaient réaliser leurs rêves d'ambition et s'approprier enfin les coins de terre qu'ils convoitaient depuis longtemps. Plus de dîmes ! Plus de charges seigneuriales ! mais au contraire une extrême facilité de s'arrondir. Par contre aussi quelles primes à la spéculation ! Combien il était tentant d'acheter des grands domaines, ceux précisément qui trouvaient le plus difficilement acquéreurs, de les dépecer et de les revendre aux paysans

Digitized by Google

d'alentour ! Encore plus tentant de profiter de la dépréciation des assignats pour s'acquitter à bon marché vis-à-vis du trésor public, tandis qu'on exigeait de ses sous acquéreurs le paiement en espèces sonnantes. Les plus sages parmi les petits ruraux furent ceux qui s'associèrent, qui fondèrent des sortes de syndicats, déjà ! pour acheter en commun un grand domaine qu'ils se partagèrent entre eux ensuite à l'amiable. Le livre de M. Rouvière nous en donne des exemples ; pas aussi nombreux cependent qu'on anrait pu le croire. Parmi les 2.699 numéros que comporte la liste des biens de première catégorie, à peine peut-on relever une vingtaine d'associations de cette nature ; encore faut-il pour arriver à ce chiffre y comprendre deux associations formées entre habitants de Saint-Gilles, qui ont bien quelque odeur de spéculation. Beaucoup plus nombreux sont les spéculateurs des grandes villes, Nimes, Marseille, Paris même qui apparaissent dans ces listes acheteurs de grands domaines qu'ils revendront ensuite en détail. Si nous possédions pour les autres départements un travail identique à celui de M. Rouvière, il serait intéressant de rechercher si les mêmes noms ne réapparaissent pas dans plusieurs régions différentes et s'il ne s'est pas organisé des sociétés de capitalistes ou d'agioteurs pour exploiter la situation.

Je viens d'employer les mots de biens nationaux de première catégorie. Ce sont les biens dits de main-morte, c'est-à-dire appartenant au clergé et aux établissements religieux dont la loi du 5 novembre 1790, prononça le retour à la nation. Elle atteignit quelques associations qui n'avaient aucun but religieux. En première ligne de ces infortunées

Digitized by Google

figurait l'Académie de Nimes, héritière, comme on sait, de Séguier. Installée dans ses meubles, dotée de revenus très suffisants, ayant la garde de riches collections, elle faisait fort bonne figure. Sa maison et ses terres furent vendues au profit de la Nation ; les meubles, la bibliothèque et les collections furent remises à la commune et sont devenues le noyau des musées municipaux. Dans cette catégorie figurent aussi un certain nombre de biens appartenant à l'État. Les casernes et forteresses déclassées, et il y en eut un certain nombre ; les emplacements des anciens remparts démolis, notamment à Nimes, Sommières et Alais ; les domaines dits engagés, etc. etc.. Le chiffre des biens de première catégorie atteint de 2,699.

Les biens de seconde catégorie comprennent ceux des émigrés, des condamnés par les tribunaux révolutionnaires et des conscrits réfractaires, contre lesquels la confiscation avait été prononcée. Leur chiffre est moins important et ne comporte que 1501 numéros.

Enfin M. Rouvière a inscrit sous la rubrique de troisième catégorie, les biens communaux, qui avaient été cédés en 1808 à la caisse d'amortissement et qui furent revendus par elle. Cette troisième série ne me paraît pas rentrer dans la catégorie des biens nationaux. L'origine des communaux cédés à la caisse d'amortissement remonte pour la plupart beaucoup plus haut que les confiscations révolutionnaires. Il n'y avait guère qu'un résidu de ces confiscations attribué aux communes. Ces ventes n'eurent pas le même caractère; elles furent une des dernières ressources du trésor impérial aux abois et faites avec moins de précipitation. C'est par un reste de scrupule que M. Rouvière les a relevées et

Digitized by Google

pour compléter le réseau des opérations faites autour des biens nationaux; mais il les a traitées sommairement, et peut-être aurait-il mieux valu en faire l'objet d'un travail spécial, d'autant que les conditions et les conséquences économiques sont toutes différentes.

Revenons aux biens nationaux proprement dits. Le soin de diriger les opérations fut confié au directoire du département qui, à son tour, chargea les directoires du district d'assurer les ventes. On commença par faire dresser par des experts idoines des procès verbaux d'estimation. Il y avait deux excellentes raisons pour qu'ils s'acquittent très mal de leurs opérations. Ils étaient obligés d'aller très vite, et ils étaient hommes accessibles à toutes les faiblesses de l'humanité. M. Rouvière cite un édifiant extrait d'une lettre officielle écrite du Pont-Saint Esprit, le 19 décembre 1790. « Des propriétés « nationales dont la valeur s'élève à 500,000 livres « n'ont pas été estimées au-delà de 250,000 livres. « Et à ces prix la ville de Roquemaure gagnerait « une forte somme aux dépens de la nation, (1) tan- « dis que les officiers municipaux, publiquement « taxés de collusion avec les experts, perdraient leur « réputation d'intégrité scrupuleuse ». Ailleurs, nous apprenons que les experts se sont trompés et ont dû recommencer les opérations. Poliment les documents officiels nous disent que c'est parce qu'ils n'avaient pas « leurs modèles sous les yeux ». Cette tendance ou cette volonté à estimer trop bas les immeubles à

(1) On sait qu'à l'origine les communes furent admises à soumissionner pour l'acquisition des biens nationaux situés sur leurs territoires, sauf à elles à les revendre. C'est l'origine des résidus des biens de la troisième catégorie dont je parlais plus haut.

Digitized by Google

vendre devaient produire et ont produit de singulières erreurs d'appréciation. En 1791 le directoire du département estimait à 18 millions et demi la valeur des biens de première catégorie ; un an plus tard il accusait 23 millions et demi de recettes pour les biens vendus et évaluait à 4 millions et demi le montant des biens restant à réaliser.

Le mouvement comporte trois phases bien distinctes. Au début c'est un empressement général, tout le monde achète, gentilshommes, bourgeois, paysans, spéculateurs, communes ; certains acquéreurs figurent dans la première liste qui seront condamnés ou émigreront et que nous retrouverons dans la seconde liste, non plus comme acquéreurs, mais comme confisqués. Cela dure jusqu'à l'année II. Puis le personnel acquéreur se modifie. Ce sont alors les petits bourgeois et les paysans qui donnent. Dans certaines localités, profitant du désarroi général, des associations se forment décidées à écarter par la violence les acquéreurs étrangers. — Enfin, la troisième période est la plus pénible ; l'argent manque, la confiance aussi ; les ventes se traînent ; les spéculateurs reparaissent, mais clairsemés, parce que les bonnes affaires sont devenues rares.

Les plus grands écarts existent dans les chiffres des ventes suivant la nature des biens. Les édifices religieux proprement dits, les églises et chapelles se vendent mal. Au Pont-Saint-Esprit la chapelle des Pénitents-Gris se vend seulement 445 livres ; à Génolhac, l'église des Dominicains atteint 860 livres, encore est-ce une vente de gré à gré et cet édifice va-t-il servir de temple. Pour les chapelles rurales c'est une débâcle. A Saint-Bonnet, deux chapelles atteignent à grand'peine 124 livres ; à Clairan, une

Digitized by Google

vieille église, 50 livres; à Souvignargues, une chapelle, 151 livres et encore pour atteindre ce prix doit-on y joindre le vieux cimetière. C'est à Valleraugue que nous trouvons la meilleure vente; l'église supprimée de Talayrac est vendue 555 livres, mais il y a une bande de terrain tout autour.

Les monastères, les maisons curiales, surtout les terrains militaires déclassés sur lesquels on pouvait bâtir se vendent beaucoup mieux. Le couvent des Bénédictins de Rochefort atteint 25.000 livres ; il est vrai qu'il faut attendre un acquéreur jusqu'en 1795. La citadelle de Pont-Saint-Esprit par contre est acquise très bon marché par la commune ; 22.080 livres seulement et cette acquisition donne lieu à des récriminations et à une enquête,à Nimes,le prix du mètre carré du terrain des anciens remparts et fossés oscille entre 6 et 8 francs en ramenant la monnaie de l'époque à la valeur de nos jours. C'est le côté de la Couronne, Boulevard Amiral Courbet, qui est le moins côté, tandis que les terrains du Nord, aujourd'hui Boulevard Gambetta, atteignent les prix les plus élevès. Les terrains qui entouraient la citadelle atteignirent un prix très suffisant encore pour l'époque, 2 fr. 50 à 3 francs, valeur de nos jours. Il faut bien entendre que ces terrains n'étaient pas déblayés et qu'il y avait des avances considérables à débourser pour les niveler. Les bâtiments et jardins de l'ancien évêché, place Belle-Croix, se vendirent le 6 février au prix de 100.000 livres.

L'étude comparée des prix de l'époque et de ceux de nos jours témoigne de l'énorme plus-value conquise au cours du siècle dernier par les immeubles et les terrains urbains. On peut dire que ce sont les seuls qui aient vraiment profité de l'abaissement

Digitized by Google

constant du taux de l'intérêt. De cette date 1791 à nos jours, il est permis de constater des plus-values qui atteignent couramment 5 à 600 °/₀₀ parfois les dépassent. Un exemple caractéristique est celui de la maison de l'Académie, rue Séguier. Elle est demeurée en effet à peu près dans son état ancien avec, encore, son inscription sur la porte. En 1791 elle s'était vendue seulement 13.000 livres. Tout le monde peut facilement faire aujourd'hui le compte de la plus-value acquise. Une seule localité offre une exception à cette progression ininterrompue des biens urbains ; il suffit de la nommer pour l'expliquer : c'est Beaucaire.

Les immeubles ruraux, au contraire, n'ont pas sensiblement augmenté de valeur ; ils ont même diminué dans leur ensemble. Tel grand domaine des environs de Nimes, acquis en 1791 pour 182,000 livres, est estimé de nos jours au même chiffre ; même un peu moins si l'on tient compte de la différence de la valeur de l'argent. Les terres du Vistre, dont beaucoup faisaient partie de la main-morte de l'Évêché et du Chapitre, se sont vendues sur le pied de 5 à 6.000 francs l'hectare ; elles n'atteindraient pas ce chiffre aujourd'hui.

Il y a cependant des immeubles ruraux qui ont acquis une plus-value réelle, ce sont les vastes domaines de l'Ordre de Malte et de l'Abbaye de Saint-Gilles, situés sur le territoire de cette commune, or sur celui d'Aiguesmortes. Ils sont achetés soit par des syndicats de petits propriétaires qui se les partagent, soit par des spéculateurs qui les morcellent. Il y aurait une étude fort intéressante à entrer dans le détail de ces opérations et à en suivre les évolutions à travers le siècle dernier, jus-

Digitized by Google

qu'au jour où la vigne triomphante s'installe dans ces landes abandonnées et y amène la richesse.

L'ouvrage de notre regretté collaborateur est ainsi, sous sa forme austère, éminemment suggestif. Il peut devenir le point de départ d'une série de monographies sur l'évolution de la propriété immobilière dans notre département. J'en ai indiqué quelques-unes ; mais combien d'autres conclusions intéressantes on pourrait en tirer ? Les chiffres, pour qui sait lire, ont leur langage, plus éloquent souvent que toutes les dissertations du monde. Il faut un véritable héroïsme de travail pour dépouiller et résumer une quantité pareille de dossiers. La seule pensée de les lire effrayerait bien des courages. Qu'est-ce donc quand il s'agit de les condenser en quelques lignes et suivant un plan méthodique ? La récompense des auteurs, malheureusement posthume dans l'espèce, est d'être souvent cités, parfois audacieusement volés, en tout cas d'avoir fait œuvre utile. C'est un peu pour provoquer des études complémentaires et beaucoup pour prévenir les plagiaires, empressés à se servir des travaux d'autrui sans les citer, que j'ai cru devoir appeler l'attention sur cette œuvre si considérable et si mal comprise, me paraît-il. En effet, si l'on doit tirer une conclusion morale de ces consciencieuses recherches, ce n'est pas la satisfaction d'une curiosité maligne, c'est bien plutôt la constatation que l'aliénation des biens nationaux fut une opération assez mal conduite par le gouvernement révolutionnaire. L'État décidément n'entend rien aux affaires. C'est une vérité dont tout le monde au fond est convaincu ; mais que d'aucuns ne veulent pas avouer et que d'autres proclament très haut et très fort, sans vouloir se donner la peine de la

Digitized by Google

prouver. Il n'est pas mauvais que de temps en temps des livres paraissent, qui, composés avec des chiffres et des documents authentiques, substituent les froides constatations de la science aux déclamations vaines.

GEORGES MAURIN.

Digitized by Google

NOTULE

EN RÉPONSE A SCRUTATOR[1]

Scrutator cita ici une volonté testamentaire de Fustel de Coulanges : « Je désire un service confor-« me à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à « l'église. Je ne suis à la vérité ni pratiquant, ni « croyant, mais je dois me souvenir que je suis né « dans la religion catholique et que ceux qui m'ont « précédé dans la vie étaient aussi catholiques. Le « patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme « les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont « pensé ».

Notre éminent collaborateur approuve ce sentiment, mais il tolère qu'on le combatte. Des français catholiques peuvent ne pas s'entendre ni sur la patrie, ni sur la religion. Les uns s'attachent à la conservation du territoire et des traditions, du sol et du passé de la patrie. Ils souhaitent que la France évolue selon « son hérédité catholique, son tempé-« rament militaire et sa tradition autoritaire » (G. Syveton). Ils pensent que « tout ce qui se fait contre le catholicisme se fait contre la France ». (Brunetière). Pour ces Français, « une constitution « est une œuvre à postériori, construite par l'expé-« rience, qui doit constater les coutumes et non les

(1) Revue du Midi. 1er Avril 1903. P. 314.

Digitized by Google

« créer, enregistrer et régulariser, non défaire » (Taine).

Il est d'autres patriotes qui ne consentiront point à justifier les préjugés de race ou de nationalité, sous le prétexte que « le préjugé héréditaire est une rai- « son qui s'ignore ». Pour ces français « la patrie, « c'est surtout la société des contemporains, la « société des descendants » et ils estiment « devoir « moins au passé dont ils ont hérité qu'à l'avenir « qui leur fait crédit » (L. Le Foyer). Ils jugent que contemporains et descendants ont le droit de connaître leurs convictions loyalement affirmées. Ces français comprendront plutôt que leur patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on l'exprime hautement, on le manifeste ouvertement. Le respect ne peut impliquer l'imitation, la reproduction d'un acte, la perpétuation d'un rite dont le sens est aboli. M. Gabriel Séailles démontrait récemment « Pourquoi les dogmes ne renaissent pas » et voici sa protestation imprévue au sentiment de Fustel de Coulanges : « Le respect des croyances que l'on ne « partage pas ne peut aller jusqu'à l'obligation de « se mentir à soi-même et aux autres ». Cela est bien pensé, je crois, et bien dit, j'en suis sûr.

PHŒBUS JOUVE.

Digitized by Google

LE SALON DE NIMES

> Un critique s'arrêta devant, et demeura le temps de penser un feuilleton sans idées.
> E. et J. de Goncourt (Manette-Salomon).

L'œuvre d'art qu'une main amie et tremblante un peu (il me plaît de l'imaginer telle) désignait hier encore à l'attention de l'ami silencieux — toutes portes closes, et après qu'avait été ménagée, dans l'atelier, la lumière favorable, — aujourd'hui la voici présentée d'un coup à ceux-ci, qui au cours d'un mois, se l'assigneront pour but de pélerinage, et à ceux-là, plus nombreux, qu'amènera à la galerie Jules Salles le hasard d'une giboulée ou le désœuvrement d'une heure indolente.

Morte pour quelque temps la charmante intimité où elle s'épanouissait, fleur précieuse, sous l'œil caressant du peintre et de l'ami. Maintenant elle parade à la cimaise ou, peureusement, se tasse aux encoignures ou encore disparaît aux hauteurs des frises. Selon les cas, certains voisinages l'affolent ou la font plus tentante. Le neuf éclat de sa couleur, la vigueur de sa facture s'affirment aux dépens des faiblesses adjacentes, à moins que la sagesse et l'allure raisonnable de ses voisines ne la fassent juger déconcertante. Sa genèse, nous l'igno-

Digitized by Google

rons. Nous ne savons rien de celui qui la conçut, rien ou si peu : l'énonciation banale de son domicile, la nomenclature des professeurs qui présidèrent à la formation artistique et des récompenses, croix et rubans, qui lui échurent, cela seulement. Encore faut-il nous en contenter et peut-être même découvrirons-nous quelque utilité dans ces indications du catalogue : nous saurons ainsi où situer le peintre, Septentrional, Méridional, Anglais ou Flamand et déterminer de quelle manière la nature façonna son œil et éduqua sa vision. Ce sera jeu amusant que de constater comment se libérèrent tels ou tels élèves de l'influence du professeur ou comment ils se souvinrent servilement, à chaque fois qu'ils brossèrent une toile, des leçons *ne varientur* pour préparer une palette, régler la composition et mener à bien l'œuvre entreprise. Enfin le visiteur avisé qui, se souciant peu des critiques et de leurs opinions, n'ose cependant faire fond sur sa propre impression, trouvera excellent qu'on ait songé à orienter comme sans y songer, ses enthousiasmes vers ce qui ne trompe *jamais*, à savoir les médailles obtenues dans de précédentes expositions.

Il nous faudra donc juger l'œuvre d'art en soi, encore qu'il soit malaisé de la dissocier d'une personnalité que nous ignorons. Le peintre qui la réalisa, fut-il sincère ou ploya-t-il son tempérament à la stricte observance d'une mode passagère ? Ses audaces sont-elles d'une spontanéité savoureuse ou ne devrons-nous voir en elles que la résultante d'un amour du tapage et du désir de faire neuf pour étonner ? Ses incertitudes révèlent-elles une jeunesse qui tâtonne encore ou une décrépitude qui ne sait plus assurer ses pas ? — Pour ce qui est de quel

Digitized by Google

ques-uns, nous n'aurons pas à poser ces questions. Des toiles déjà vues et déjà admirées nous ont montré expressément les courbes harmonieuses selon lesquelles avait évolué leur talent. Aussi comprendrons-nous mieux leur exposition actuelle. Nous pourrons renchérir aux éloges décernés ou s'il y a lieu, tempérer, par le propice souvenir d'autres œuvres meilleures, le blâme qu'on pourrait leur adresser aujourd'hui.

Mais je songe aux autres, aux totalement inconnus, dont les noms ne figurent point dans les musées et que nul périodique illustré ne fit connaître. Un envoi ou deux doivent-ils suffire pour pouvoir les juger d'après la bonne équité et en parfaite connaissance de cause. Une seule toile, parfois mal placée en dépit de l'application des organisateurs et qu'il nous faudra apprécier après avoir à grand peine fait abstraction des toiles voisines qui, souvent, neutralisent ses meilleurs effets, ne dit pas absolument l'âme d'un peintre. Tant pis. Je m'appliquerai toutefois à vous dire ce par quoi il y a lieu de la moquer ou de la louanger, la quantité d'émotion qu'elle contient ou sa morne hébétude.

Je prie qu'on n'incrimine pas à la légère. Souvenez-vous que nous avons souvent tort devant les peintres. Nous avons presque à notre insu, constitué un type de beauté hormis lequel nous professons que tout est erreur. Selon les goûts et les cultures, les uns disent que seuls M. Bonnat et M. Benjamin Constant ont su peindre l'homme et la femme moderne, les autres affirment qu'il n'y a que La Gandara, Sargent et Jacques Blanche, pour fixer sur la toile une fine et nerveuse élégance de mondaine ; certains amoureux du paysage condamnent tout ce

Digitized by Google

qui n'est pas fait selon les formules établies tout au long d'une œuvre considérable par Corot et par Rousseau, et d'autres rejettent sans appel tout paysagiste qui ne procède pas des remarquables enseignements de Claude Monet, de Sisley ou de Camille Pissaro. Se cantonner ainsi dans des admirations exclusivistes ; n'admettre comme bons qu'un système, qu'une tendance, subordonner tout œuvre d'art qu'on veut juger à un type, qu'on a proclamé absolu et qu'on ne se discutera jamais plus, voilà, ce semble, qui aida beaucoup à créer le malentendu existant entre le public et les artistes. Le plus large éclectisme me paraît à prescrire en matière d'art : c'est le mode le plus efficace pour jouir de beaucoup de choses.

Une autre chose est à signaler touchant les représentations de la nature sur des toiles. Notre œil a été gâché comme à plaisir par les chromolithographies que vulgarisent depuis bien des années les magazines et qui, encadrées avec soin et souvent regardées, — « le bien-être, dans le home » — nous ont donné de la nature l'idée la plus inexacte. Beaucoup de peintres d'ailleurs ont aussi contribué à perpétuer cette duperie lamentable : ils sont parvenus à établir le paysage classique et faux où rien ne manque, ni les canards dans la mare, ni la fermière sur le pont de bois, ni les gros nuages en zinc noirci qui vont crever sur le troupeau affolé. Et, chose étonnante, cet argument a séduit. Triomphalement le tableau s'est trouvé installé à la meilleure place. L'heureux acquéreur l'aime jusque dans ses détails les plus puérils. Il le prône à ses amis et ne saurait trop les engager à faire une emplette identique. De la réalité, il n'a cure ; seule la représen-

Digitized by Google

tation édulcorée l'intéresse. Il n'est pas de ces rêveurs obstinés qui suivent, au crépuscule, la lente décoloration d'un ciel délicat où jaillit cuivrée et étincelante l'étoile du soir. Le flamboiement de Midi sur la terre latine, il le subit malaisément sans daigner l'analyser, sans même le *voir*. Et que lui importe à lui que le ciel apparaisse plus intensément bleu par delà le sombre feuillage d'un pin empanaché ? La nature, il sait l'apprécier, figée et truquée, dans sa salle à manger, sous les espèces d'une méchante toile, au théâtre, quand il applaudit au décor noyé dans la lumière factice de la rampe et des herses, et aussi en villégiature, devant les sites fameux que Bœdeker et Johann ont classés admirables. C'est un peu pour ceux-là, soyez-en assurés, qu'ont été inventées les expositions de Beaux-Arts. Ils représentent la respectable majorité qui va retrouver dans les toiles un souvenir du dernier voyage et y chercher un avant-goût des vacances prochaines,

C'est à ceux-là qu'il faut songer quand on veut s'apitoyer sur les toiles excellentes qu'une presque irrémédiable sottise bafouera. D'autres tableaux seront par eux épargnés : ce sera, à n'en point douter, les paysages poncifs qu'ils sauront bien *reconnaître* et aussi les toiles dites « de genre, » qu'une sentimentalité un peu niaise impose à leur admiration.

Par contre, ceux qui se recommandent par un sincère amour de la nature et qui ont su voir souvent les jeux de la lumière tour à tour éclatante et diffuse sur la mer, sur les arbres, sur la terre et les montagnes, sauront vite découvrir parmi les nombreuses toiles exposées à la galerie Jules Salles, celles de MM. Lahaye, Julien Calvé, Montenard,

Digitized by Google

Gillot, Lagarde, Béranger et Borély. Il aurait le délicat *plaisir* d'y trouver consignées des émotions *pénétrantes*. La belle fougue des toiles passionnées et lyriques de M. Maurice Eliot, le mélancolique aspect de la *fontaine* de M. Le Sidaner, la rivière chargée de glaçons, de M. Lagarde, les deux marines de MM. Caillot et Diéberle, sauront les séduire. Ils verront avec fruit le joli *portrait d'enfant*, de M. Lahaye, et le *buste de Mgr Béguinot*, par M. Calvet, et s'intéresseront aux aquarelles de MM. Ten Cate et Guitton et aux eaux-fortes de M. Hauchez.

Je ne veux être aujourd'hui que le guide discret qui indique à peine et s'efface, soucieux de n'être pas importun au milieu des enthousiasmes et des dénigrements. Nous discuterons plus tard ensemble si vous voulez. Aujourd'hui je ne le saurais faire. Oserais-je vous parler longuement de ces toiles que vous verrez et que je connais à peine ? Elles méritent davantage qu'une visite hâtive. Pour les avoir vues, j'en pourrai détailler les beautés de manière plus précise. D'autres œuvres, pas encore citées dans cette brève énumération, sauront bien me retenir, j'espère. Et quant aux autres dont la liste serait longue, je compte que l'accoutumance est une grande maîtresse qui peut bien des choses.

Je voudrais avant de terminer ces quelques notes, présenter aux Amis des Arts qui organisèrent cette dixième exposition, une petite requête. Parmi les œuvres juchées au haut des frises se trouve, de par un moment d'inattention du jury, une toile à laquelle je voudrais qu'on assignât une place plus favorable. Il s'agit du paysage *Ciercy-la-Tour* de M. Milner-Kite, dont j'admire très vivement, d'autre part, la

Digitized by Google

Santa-Chiara d'Assisi. Un peu plus loin deux dessins de Hochard, *Les deux vieilles femmes* et *les Enfants de chœur* se trouvent en aussi fâcheuse posture. On pourraît y remédier. Il se peut que je me trompe, mais j'aimerais fort être convaincu d'erreur à leur sujet. S'il vous plaît d'admettre comme moi que cet exil est injustifié, selon les apparences, amusez-vous à chercher parmi les toiles de la cimaise ou des régions proches celles qu'on pourrait reléguer à leur tour,sans que l'art en souffrît. J'approuve par avance votre décision : elle est la *seule* bonne.

(A suivre). MARIO PÉCHERAL.

Digitized by Google

LA DIVINE CHANSON

LA TENTATION AU DÉSERT

Jésus fut entraîné par le souffle divin,
Frémissant et docile, au désert fauve, afin
D'y subir le démon, et de briser l'embûche
Où notre humanité chancelante trébuche.

Sur la montagne de Juda, sommet béni,
Il conversait avec son Père, l'Infini
S'épanchant dans son âme à travers la nature.
L'extase et la prière étaient sa nourriture ;
Ecoutant et voyant, Il priait pour les sourds
Et les aveugles.

Or, après quarante jours,
Comme Il avait grand'faim, Satan sortit de l'ombre
Et lui dit : — Vous pouvez, de ces pierres sans nombre,
Si vous êtes le fils de Dieu, faire du pain. —
Et Jésus : — Le pain seul n'apaise pas la faim ;
Mais l'homme s'alimente aussi de la parole
De Dieu, qui, dans ses maux, le soutient et console.

Après cela, Satan, le grand Malicieux,
Dont la science vaine et maudite des cieux,
Survit, reine du monde hélas ! — à sa défaite,
L'emporta dans la nuit complice, sur le faîte
Du temple : vision du pâtre épouvanté !

Digitized by Google

Et Jésus était calme, étant la Vérité
Sans ombre et sans déclin, éternelle et splendide ;

Et l'Archange déchu, montrant du doigt le vide
Noir et vertigineux, béant devant leurs pas,
Dit : Précipitez-vous, maître, du haut en bas.
Si vous êtes le fils de Dieu, Dieu vous regarde
Il est écrit qu'il a confié votre garde
A ses Anges, jaloux de vous tendre la main
De peur que votre pied ne se blesse en chemin. —

Jésus lui répondit : — Il est écrit de même :
Tu ne tenteras point le Seigneur. —

L'ombre blême
Fuyait.

Et, de nouveau, voilà que, l'enlevant,
Le démon qui gourmande au passage le vent,
En prononçant les mots ténébreux de l'abîme,
Le posa sur un mont immense, dont la cime
Plonge, tremblante, dans la vague profondeur
Du rêve. Au loin, la terre étalait sa rondeur ;
Et le monde à leurs pieds déroula ses royaumes :
Gloire, plaisirs, puissance et richesses, — fantômes.
L'œil du Mauvais, flambeau sinistre, étincela ;
Il cria : — Tout cela m'appartient ; tout cela,
Hommes, terres et mers aux vastes flots sonores,
Je te le donne, si, prosterné, tu m'adores ! —

L'aurore jaillissait de l'orient vermeil.

Et Jésus prononça, le front dans le soleil,
Ceint du rayonnement de l'intime lumière,
D'un geste souverain chassant l'Infâme : — Arrière,
Satan ! Il est écrit : N'adore que Dieu seul,
Maudit, je suis le jour, et l'ombre est ton linceul. —

Digitized by Google

Satan s'évanouit comme la brume passe.

Un vol d'Anges pensifs, suspendu dans l'espace,
Descendit ; et, liant leurs voix pures en chœur,
Ils chantaient et servaient Jésus, Adam vainqueur.

Charles de Valette.

Digitized by Google

A TRAVERS LES REVUES

Je dois faire amende honorable. Dans une de mes dernières chroniques, louant Nimes d'alimenter tant de revues, j'avais regretté que notre Société Médicale ne publiât pas un Bulletin régulier de ses travaux. Il se trouve que j'avais tort, et depuis deux ans déjà paraît à Nimes l'Écho Médical des Basses-Cévennes, sous la direction de MM. Guichard, Delamarre et Noël avec le concours de tous les praticiens du département. Cette publication, devenue mensuelle, y va parfois aussi de son petit plébiscite sur telle question palpitante d'obstétrique, de thérapeutique ou autre machine en ique. Le docteur Dumas, dont le nom vogue depuis quelque temps sur l'océan furieux des controverses politiques, s'est fait une douce spécialité de cette manie. Ne le blâmons pas d'ailleurs ; il ne fait que suivre en cela l'exemple d'une publication médicale de Paris, les Archives Générales de Médecine dont le succès est grand dans le monde des Esculapes. Un de nos presque compatriotes, le docteur Boix, a relevé vigoureusement le gant dans l'arène antialcoolique et pris, crânement, devant la veule complicité de certains savants, la défense du vin et de l'eau de vie. Il a fait appel à tous les médecins pour décider si la cirrhose de Laennec est, ou non, de cause alcooli-

Digitized by Google

que ; le plébiscite, *vox populi vox Dei*, exonère le vin de cette lourde prévention et le renvoie indemne des fins de la poursuite, ou, pour rentrer dans le langage scientifique, la fréquence de la cirrhose est en raison inverse de la consommation du vin. A toi, Lancereaux !

Il nous semble que l'*Echo Médical des Basses Cévennes* aurait pu se choisir un titre mieux léché. La gloire du midi n'est point dans ses Cévennes, mais dans ses larges plaines fécondées par la profonde alluvion de la civilisation romaine. On a beau être médecin on ne saurait se désintéresser de cela quand on garde une vue obsédée par ces rares merveilles qui sont les Arènes et la Maison-Carrée. J'aime à penser, moi profane, que les médecins de Nimes savent s'inspirer dans leurs publications de l'ambiance archéologique, et qu'une large place y doit être faite aux questions historiques. Elles sont d'ailleurs à la mode. Et le sillon ouvert si vaillamment par le docteur Cabanès dans sa CHRONIQUE MÉDICALE n'est pas près de s'épuiser ; je n'apprendrai rien aux médecins en citant ce périodique de tout premier intérêt, mais j'estime que beaucoup d'historiens et d'archéologues étrangers à la médecine le liraient ou le consulteraient avec fruit. C'est une riche mine d'anecdotes très curieuses, de documents caractéristiques , d'étude même de longues haleine comme celle de Delmas sur l'histoire pathologique du grand Roi, ou les numéros consacrés presque exclusivement à certains seigneurs des lettres , Balzac, Hugo, Zola, etc...

J'y ai vu d'ailleurs parfois les signatures de quelques docteurs nimois, preuve manifeste de l'attention avec laquelle on lit la *Chronique*.

Digitized by Google

*
* *

Encore la médecine ! Je trouve dans le LYON MÉDICAL un article fort curieux du docteur Antoine Sabatier sur le *Doigt médical*. Le docteur Antoine Sabatier n'est pas un chirurgien ordinaire, il opère aussi bien sur l'Hélicon que sur l'Antiquaille,et les gourmets de poésie savoureuse ont retenu ses *Sonnets en bige*, ses *Casques fleuris*, ses *Fleurs de mes jours* et sa *Manola*, sans oublier le *Baiser de Jean* qui obtint un vrai succès au Théâtre Maguéra. Voulez-vous en juger ?

> Ainsi qu'un essaim blanc de colombes riantes,
> Chevilles aux tons clairs des femmes, vous passez
> En mes rêves d'amour, et mes mains suppliantes
> S'éplorent vers le vol nacré que vous tracez
> Ainsi qu'un essaim blanc de colombes riantes.

En vérité, cela est parfaitement dit, et j'envie les patients si le bistouri du docteur est aussi impeccable que la plume du poète. Donc le savant professeur Sabatier a élucidé l'expression « doigt médical » qu'on rencontre dans Rabelais : « Adonc Nazdecabre éleva en l'air la main destre tout ouverte, puis mit le pouce d'icelle jusqu'à la première articulation, entre la tierce jointure du maître doigt et du doigt médical.... » Le doigt médical n'est donc pas le doigt du milieu ; il n'est pas l'index non plus bien que celui-ci ne puisse servir au diagnostic ; reste l'annulaire, et c'est bien lui que désigne le qualificatif médical, non pas parce que ce doigt-là servait à tourner les drogues, mais parce qu'il recevait

Digitized by Google

au jour de la collation du grade de docteur, l'anneau d'or symbole de la noblesse de la médecine, ou de l'exigeance de la profession « *medicinam desponsando* » disait l'acte de triomphe, ou le diplôme de docteur, si on préfère, de la faculté de Montpellier.

*
* *

La médecine me conduit tout droit à la REVUE DU BIEN. Il est vrai qu'il ne s'agit pas du bien physique mais du bien « dans la vie et dans l'art. » C'est encore un poète, Marc Legrand, qui a fondé cette revue, il y a trois ans, et qui la dirige encore. Il y donne souvent de beaux vers, d'une langue aisée et d'une verve toujours chaude ; mais les vers,comme aussi les illustrations parfois remarquables, ne sont là que pour rehausser les habituelles et significatives rubriques de la revue : les Œuvres ; le bien qu'on fait ; le bien à faire. Le dernier numéro de la *Revue du Bien*, numéro exceptionnel, est consacré aux pêcheurs bretons ; il dit combien la vie de nos mathurins est dure, et que de misères peut entraîner une infructueuse saison de pêche. Les numéros précédents donnaient d'intéressants détails sur les colonies scolaires, sur la Maison du travail, sur l'orphelinat des ouvriers du livre. On le voit, la *Revue du Bien*, organe de toutes les belles et bonnes œuvres,comme elle se qualifie, est fidèle à sa devise : Le bien par l'action et par la beauté. J'ajouterai que pour la richesse et le nombre de ses illustrations, la revue de Marc Legrand est d'un bon marché étonnant ; l'abonnement est de 5 fr. pour Paris, 6 fr. pour les départements. Hâtez-vous, lecteur, d'envoyer votre carte de visite au n° 110,de la rue de Bac.

Digitized by Google

Si vous êtes instituteur ou institutrice, on ne vous présentera qu'une quittance de 4 francs.

Revues nouvelles. On me prie de signaler la *Revue Jurassienne*, qui, quoique paraissant dans le Jura Suisse, n'én est pas moins l'organe aussi du Jura français ; le *Sillon de Bordeaux*, qui vient de se fonder dans cette ville pour faire œuvre de philanthropie et de charité ; cette revue est uniquement rédigée par des femmes du monde ; enfin la *Revue Périgourdine*, dont le second numéro paraît à l'instant. Son directeur, M. Henri Cellarier, est un jeune épris de toutes les beautés nouvelles ; quoique habitant Paris, il n'oublie pas le sol natal, et son ambition est de créer un lien de plus, lien d'art et de beauté, entre la capitale et le vieux pays provincial où se refont les réserves de force et de santé dont cette dévorante grandville a si besoin pour entretenir son éclat. Puisse l'avenir voir ses efforts couronnés d'un succès légitime.

SCRUTATOR.

Digitized by Google

LES LIVRES

René Blachez, **Bonchamps et l'insurrection vendéenne** (Perrin 1903).

La plupart des chefs vendéens avaient eu leur biographie. Bonchamps attendait la sienne. Grâce à M. Blachez, il n'a plus rien à envier à ses camarades. Et c'est justice, car aucun ne laisse une gloire plus pure. Le sauveur des prisonniers de Saint-Florent est une de ces rares figures de guerre civile devant lesquelles tous les partis doivent s'incliner. Le livre de M. Blachez est excellent ; érudition exacte et appréciation judicieuse, il réunit tous les mérites. Il joint même à l'intérêt de l'histoire le piquant de l'actualité, car sa préface crayonne une brève mais suggestive comparaison entre les Boërs et les Vendéens.

« D'abord une période de guerre et d'invraisemblables victoires que stérilisent l'indiscipline et le manque de cohésion de ces levées en masse.... Les uns sont repoussés de Nantes et perdent l'occasion de pénétrer en Bretagne ; les autres ne peuvent s'emparer de Ladysmith et laissent passer le moment d'insurger la colonie du Cap... Les colonnes incendiaires de Kitchener renouvellent les dévastations des colonnes infernales de Turreau...... Les républicains avaient essayé d'emprisonner les Vendéens dans un cercle de camps retranchés, les Anglais s'efforcent de prendre les Boërs dans un immense réseau de blockhaus fortifiés. » Et de même, remarque l'auteur, trouve-t-on des ressemblances entre Dewett et Charette, Delarey et Bonchamps, Sheepers et

Digitized by Google

d'Elbée. La leçon qui ressort de ces deux guerres est, hélas, la même : l'impossibilité pour des milices, fussent-elles excellentes, de tenir tête à de vieilles troupes. Les Vendéens n'eurent de vrais succès, il faut bien le reconnaître, que quand ils eurent à faire à des gardes nationaux et à des vainqueurs de la Bastille. Quand les troupes de ligne entrèrent en jeu, ils furent écrasés. Il y aurait d'autres leçons à tirer de cette affreuse guerre, qui fit un demi million de victimes, mais chacun saura bien les tirer de lui même. Dieu veuille que nous ne repassions jamais par ces horribles épreuves !....

*
* *

Klingsor, **Shehérazade** (Mercure de France 1903).

Shehérazade revient à la mode, et, comme il y a dix siècles, fait rêver les cervelles des poètes. Elle revient, il faut le dire, en son vrai costume, sans les chastes vertugadins dont le bon Galland l'avait affublée, et le docteur Mardrus, son nouveau drogman, ne nous fait grâce ni d'un geste, ni d'un mot de sa mutine part. Aussi les cervelles des poètes ne rêvent plus, elles délirent ! Et voilà pourquoi le magicien Klingsor qui jadis, en bon fils de Wagner, évoquait *les Filles-fleurs,* et qui naguère (que ne s'appela-t-il Lindor ?) croquait les jeux délicats de l'*Escarpolette,* maintenant sourit dans sa large barbe d'oriental (que ne se nomma-t-il Shariar ou Timor ?) aux chansonnettes de Shehérazade. Vous pensez bien que ce ne sont pas des chansonnettes pour jeunes filles de chez nous, ni même pour vieilles filles. Mais Orient oblige. Eh va-z-y donc, Klingsor, ce n'est pas ton père ! En avant les houris, les gros pachas, les muets du sérail, les icoglans et tout le tremblement, tout cela dans un tourbillon léger de poudre d'or avec des pirouettes,des éclats de rire et des cocasseries amusantes :

Digitized by Google

Je mêle Samacrande et le quartier latin,
Et j'ai toujours peur de voir au coin d'une borne,
Ou bien au bout d'un vers,
Un Haroun-Al-Raschid coiffé d'un haut de forme !

*
* *

E. Martin Saint-Léon, **Cartells et Trusts** (Paris 1903, Lecoffre)

Voici un livre d'actualité,s'il en fut. Ceux qui veulent éclairer leur lanterne touchant cette question obscure ne pourront pas choisir de meilleur pyrogène que M. Martin Saint-Léon, l'érudit bibliothécaire du Musée Social, l'auteur de plusieurs livres d'économie sociale très remarquables et très remarqués. Ici l'obscurité est particulièrement insidieuse.Les trusts sont des machines de guerre contre les masses, et jusqu'ici, ils ont produit plutôt des abaissements de prix.Les trusts sont des combinaisons de spéculateurs, et jusqu'ici ils ne distribuent pas de dividendes à à leurs actionnaires. Les trusts tendent au monopole, et jusqu'ici les seuls monopoles réels qu'on ait vus ont été créés en dehors d'eux. Tirez-vous de là si vous pouvez. Ajoutez encore ceci : Nous vivons en un temps de self-gouvernement grandissant ; tout dans la société semble aller vers l'autonomie, le contrôle, la gestion directe. Et voilà que, dans le monde des affaires, le type « société anonyme » qui correspond bien à notre parlementarisme, fléchit devant le type « trust » qui est bel et bien le césarisme (on sait que ce qui caractérise le trust, c'est que les associés échangent leurs « actions » qui leur donnaient droit de vote dans l'assemblée contre des « titres de confiance » qui ne leur laissent qu'une participation aux bénéfices). Causant un jour avec un ancien ministre du commerce de notre « doux pays, » je lui soumis l'objection ; comme c'était un hommet intelligent, il se gratta le bout du nez....

Digitized by Google

*
* *

Henri de Regnier, **Le mariage de minuit** (Mercure de France 1903.

Minuit, l'heure des crimes, qui est ici l'heure du Berger. Pendant les onze tours d'horloge qui le précédent, l'aiguille « au pied sonore et vigilant, » comme dit le divin André, avait marqué toutes les petites tristesses et les petites douleurs (petites aux yeux de Sirius), qui font notre vie à tous, il était bien juste que sur le coup de minuit, la déessse Hymen eut son tour, et joignit la main de la pure et fière Françoise de Cléré à celle du grave et délicat Le Hardois. Et l'on salue avec plaisir l'apparition du beau couple à la lucarne d'où, auparavant, comme dans les vieilles horloges suisses, était sortie une si copieuse procession de grotesques ou d'équivoques personnages, gentilshommes vaniteux et vulgaires, dévoyées prêtes à toutes les livraisons, toquées tombant toujours à faux et méchants tombant toujours à pic ; défilé amusant certes, mais attristant aussi, en sorte qu'ont bat des mains — Coucou ? le voilà ! — quand Cupidon en personne vient présider au médianoche — une des quatre fins dernières de l'homme, disait je ne sais plus quelle marquise à paniers — mais qui, ici, n'a rien de « fruit défendu » ni d'« échange de deux fantaisies, » puisqu'il est la communion de deux nobles et définitifs amours. — Et tout cela fait qu'il y a un beau livre de plus à lire, et même trois pour ceux qui n'auraient pas lu le *Bon plaisir* de l'an dernier, et les *Amants singuliers* de l'année auparavant....

*
* *

M. Charles Gide. **Rapport sur la moralité publique** (Melun, impr. admin. 1903).

C'est le rapport que M. Charles Gide a lu à la sous-commission de la natalité, segment de la grande commission de la

Digitized by Google

dépopulation. Le rapporteur avait à parler, d'une part, de l'influence des idées religieuses sur la natalité, et il n'a pas caché que cette influence était considérable et d'efficacité égale chez les peuples catholiques et chez les peuples protestants; d'autre part, de l'action, sur la même natalité, de tout ce que le langage courant qualifie « immoral », et ses conclusions furent non moins nettes; tout ce qui tend à surexciter la préoccupation sexuelle retarde et rarifie les mariages, accroît les divorces, les faux ménages, développe la prostitution et les maladies qui en sont la suite forcée, favorise les avortements, les fraudes génésiques, les abandons d'enfants, etc.Et tout cela est vrai, mais d'une vérité humaine et sociale, c'est-à-dire approximative. M. Gide le reconnaît lui-même. Ni le célibat, ni l'union libre, ni le malthusianisme, ni le vénéréisme, ni l'ovariotomie ne sont preuves absolues d'immoralisme. Paris, la ville où l'*odor di femina* est la plus entêtante qui puisse être, a une natalité supérieure à beaucoup de campagnes fort peu galantes. Est-ce à la gauloiserie de nos mœurs qu'est dû l'âge tardif des mariages? j'aurais cru plutôt à d'autres raisons moins simplettes; l'accroissement des divorces? j'aurais accusé la loi Naquet et la façon dont les tribunaux l'appliquent; les unions libres? j'aurais pensé que les frais et les formalités de l'officiel mariage y sont pour beaucoup; le malthusianisme? l'égoïsme et la désespérance en sont autrement cause; les avortements et les abandons d'enfants? qu'on cherche à misère, séduction de fille, ruine de foyer; la prostitution? voyez vie urbaine et service militaire; la propagation de certaines maladies? qu'on s'en prenne à la tolérance intéressée de nos polices municipales. Et ainsi de suite. Causes morales proprement dites : faibles. Causes sociales : prépondérantes. Causes politiques : décisives. Le jour où nous aurons éliminé le virus politicien, nous aurons vite raison des autres gonococques; les maires et les commissaires n'auront plus intérêt à protéger les caboulots, les mastroquets et ces intéressans personnages qui, quand on les arrête, ont toujours sur eux une carte d'électeur *qui a voté;* les ministres ne proclameront plus que le divorce est une des lois-bases de

Digitized by Google

la République ; les conseils municipaux ne serviront plus de rente à un fondateur de ligne malthusienne, et par contre on pourra se dispenser de chercher noise aux organisateurs du Bal des Quat'z'arts. Au fond, je crois que M. Gide est de cet avis. Son rapport, encore une fois, est très intéressant. Il n'est pas très fouillé ; on souhaiterait moins d'inductions, même probables, et plus de chiffres. A la question qu'il se pose « les divorces sont-ils plus nombreux en France qu'ailleurs ? » l'auteur répond : « je n'ai pas les chiffres sous les yeux ». Moi non plus, mais je les ai eus ; et, s'il le fallait, je me mettrais à leur recherche et les retrouverais vite.

*
* *

Docteur Chaudet. **Un exemple d'initiative privée.** La Commission d'inspection des nourrissons de Sainte-Jamme-sur-Sarthe (Le Mans, 1902. Imprimerie Blanchet).

Cette plaquette est à signaler. On y voit que, dans cinq communes de la Sarthe, la mortalité chez les nourrissons placés en nourrice est tombée au-dessous de celle des familles (16,57 contre 18,67) grâce à la surveillance exercée par une commission locale sur la propreté des nourrices, l'usage des biberons sans tube, la régularité des repas et la mise à la diète au cas de diarrhée. Il est bon d'ajouter que cette commission ne relève pas de l'État ; un maire actif et intelligent aidé par quelques dames dévouées peut obtenir en n'importe quel pays les mêmes excellents résultats. Et ce moyen là vaudrait bien le *Moyen d'augmenter la natalité des Français* du Colonel Toutée dont on a parlé ces temps derniers, et qui laisse fort à désirer, comme tout ce qui fait appel à la contrainte, au fisc, à l'huissier et au gendarme. Commençons par diminuer la mortalité des présents ; ce sera plus sûr que de provoquer la natalité des futurs.

Digitized by Google

*
* *

Goffredo d'Escragnolles. **De la nécessité d'une ligue latine** (Paris 1903. Imprimerie Camproger).

Autre brochure, non moins bien intentionnée. *La ligue latine* proposée serait une institution privée qui n'agirait que par la voie persuasive, développant l'émigration latine dans l'Amérique du Sud, poussant à la connaissance réciproque du français, de l'italien et de l'espagnol, réunissant des Congrès périodiques et « vagabonds », et répandant partout un livre encore à naître l'*Évangile latin*, à la gloire commune de tous les peuples de civilisation méditerranéenne. Et tout cela est excellent. Les races dites latines (est-il besoin de refroidir quelques enthousiasmes en rappelant que les Espagnols en bloc ne sont pas des aryens, et que les Ibero-américains ne sont même pas de purs blancs?) ont, en dépit de leurs fautes, un grand et bel avenir. Le relèvement financier de l'Italie, du Brésil, du Chili, du Mexique, de la République Argentine est très remarquable. La façon dont l'Uruguay vient de calmer une petite échauffourée qui, il y a un quart de siècle, aurait dégénéré en révolution, est d'un heureux symptôme. Cet Uruguay est, je crois, le seul pays au monde où les députés, d'eux-mêmes, ont voté une diminution de leur indemnité parlementaire pour améliorer le budget ; je ne vois pas bien notre bonhomme Tourgnol se portant candidat dans ce pays-là. La Suisse romande, la Belgique, la Roumanie sont aussi en riche situation. Le Vénézuéla et la Colombie, qui ont d'ailleurs droit à quelque indulgence, finiront bien par s'assagir. En somme, à cette heure, c'est l'Espagne, et aussi, hélas, la France qui font le moins honneur au monde latin, dévorées qu'elles sont par la vermine politicienne. Dire pourtant qu'il serait si facile de nettoyer des deux côtés des Pyrénées !

Digitized by Google

*
* *

Le Père Sertillanges. **Le Patriotisme et la Vie sociale** (Paris, Victor Lecoffre 1902).

Le patriotisme, les devoirs du patriotisme, l'obéissance au pouvoir et ses limites, le rôle de l'argent, le rôle de la presse, la paix et la guerre, l'église et l'état. C'est le sommaire du livre, et en vérité cela vous donne envie de ne pas le lire, on sait si bien d'avance ce qu'on y trouvera! Sans doute, ce n'est par la faute au bon sens, si on baille un tantinet aux discours des gens de bon sens, et n'en déplaise à Émile Augier, je serais de fort méchante humeur si, à propos de la charité, on venait me dire des choses « nouvelles ». Mais, tout de même, écouter un sermon est une chose, et lire un livre est autre chose. Voilà pourquoi j'aurais ouï avec bienveillance, mettons admiration, le Père Sertillanges en robe blanche de dominicain, tout en suivant les jeux de la lumière sur les nervures des arcades gothiques, alors que je ne l'ai lu qu'avec une approbation un peu grognonne; l'éloquence se fige toujours à l'impression. On sait que c'est notre persuasif auteur qui convertit, peu avant sa mort, Augusta Holmès. Que ne la convertit-il quinze ans plus tôt! Que ne la précipitât-il en religion en 1888 par exemple! Cela l'aurait empêchée de composer, en 1889, cette *Ode triomphale* qui est bien une des fastidieuses cantates officielles que je sache.

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

Essai sur l'Évolution de la Civilisation indienne, par M. de la Mazelière (2 vol., Plon-Nourrit, 1903).

Le marquis de la Mazelière (sans doute quelqu'un de mes cousins, qui aura bien tourné) vient de publier un livre d'ensemble sur l'Hindoustan, qui nous manquait. Nous en étions

Digitized by Google

réduits au volume de la *Géographie* de Reclus, à la *Civilisation de l'Inde* de Gustave Le Bon et à l'*Étude des Radjahs* de Rousselet; ce n'était pas trop. Il n'est sans doute pas étonnant que la bibliographie française de l'Inde soit beaucoup moins riche que l'anglaise, et c'est déjà beau pour nous d'avoir quelques noms de tout premier ordre parmi les érudits : Burnouf, Sénart, Barth, Bergaigne, Victor Henry, et aussi quelques voyageurs modernes très remarquables : Chevrillon, Sylvain Lévi, Maindron, Pierre Loti. Malgré tout, nous avions besoin d'une vue synthétique sur le monde hindou. Bienvenue donc au livre de M. de la Mazelière.

Antiquité, moyen âge et temps modernes, évolution religieuse, sociale et politique, questions de races et de castes et de cultes, mœurs contemporaines et coutumes futures, l'ouvrage traite de tout cela, avec science et conscience. Je me borne à indiquer ceci pour ne pas allonger démesurément ce compte - rendu, et je signale, entre cent autres, deux problèmes intéressants que le livre soulève.

Le premier,c'est l'homogénéité de l'évolution humaine.Par réaction contre les « philosophes » de l'*Encyclopédie* qui avaient abusé de l'homme,de la nature, de la raison, et autres entéléchies, les savants du siècle dernier, eux, érigèrent en dogme la variation des espèces et des peuples. Il y eut une tendance formidable vers le polygénisme, même chez des croyants comme le grand Gobineau. Avec le docteur Gustave Le Bon, dont je citais tout à l'heure un livre, l'inéluctable différence des civilisations est mise en relief par une verve hautaine et forte. Et pourtant cette thèse qui semblait si solide commence à vaciller. Les mythologues, par exemple, admettraient volontiers aujourd'hui que le cerveau humain fonctionne de la même façon chez les Lapons et chez les Athéniens, et que le petit nombre d'images et d'idées dont nous disposons se groupent, quand on les secoue,toujours dans le même ordre. C'est à cette tendance qu'appartient Arthur Lang, dont le livres *Mythes*, *Cultes et Religions* fut traduit et introduit, il y a quelques années, par le pauvre Marillier. Parallèlement, notre auteur assure que l'histoire hindoue,

Digitized by Google

contrairement à ce que nous pourrions supposer, est étroitement liée à notre histoire à nous, et que les mœurs, les arts, les périodes de richesse et de misère, les révolutions religieuses et sociales se répondent dans les deux mondes aux divers stades du temps, que notre Renaissance et notre Réforme ont leur pendant dans l'Inde d'Akbar, comme notre grand siècle classique dans l'Inde d'Aureng-Zeb. Les conclusions que l'auteur tire de ceci sont fort importantes, car si cette évolution a été la même, en somme, pendant vingt ou vingt-cinq siècles, c'est que les divergences actuelles, qui nous semblent énormes, ne le sont qu'en apparence, et qu'une fois dissipés les malentendus de la conquête brutale (il paraitrait qu'ils commencent à disparaître) et adoptées par les Hindous les trépidantes et surchauffées mœurs occidentales (on dit que le mouvement se dessine en ce sens), l'Inde se trouvera tout à fait rapprochée de l'Europe, alors qu'aujourd'hui il ne semble y avoir rien de commun entre nos pays et celui des fakirs, des brahmanes, des thugs et des satis. La thèse est vraisemblable, et débarrassée de l'ancien abus puéril des droits de l'homme et des lumières de la raison, elle est très favorable à la dignité et à la charité humaine.

Ceci m'amène au second point. Est-ce que l'Inde doit se louer de connaître depuis plus d'un siècle la domination européenne ? Les avis sont très partagés. Pour les uns le progrès est indéniable, la paix règne partout, la population augmente, la superficie du sol cultivé s'accroît, le commerce extérieur se développe, les chemins de fer, les canaux, les ports, les travaux d'irrigation grandissent, tout est pour le mieux, ou du moins tout va vers le mieux. Pour d'autres, au contraire, l'Hindoustan s'appauvrit ; le bon ordre, maintenu d'une main de fer par l'Angleterre, fait que la population en effet s'accroît, mais ce n'est là qu'une cause de malaise de plus ; l'Hindoustan souffrirait moins d'un nouveau conquérant comme Baber ou Nadir-Shah, qui ne peut pas ravager partout à la fois un pays plus grand que l'Europe, que d'une domination continue, universelle, savante, inexorable comme celle de l'Angleterre. On objecte à ceci que l'Inde ne paie

Digitized by Google

actuellement que 425 millions d'impôt foncier, alors que sous Aureng-Zeb elle payait plus d'un milliard. Mais cela prouve seulement qu'elle était alors plus riche qu'aujourd'hui. D'ailleurs, il ne faut pas prendre à la lettre les chiffres des rois asiatiques ; en Orient, grâce à la corruption générale des vizirs et des émirs, le trésor ne touche jamais son compte ; tandis que,quand il y introduit ses procédés rigoureux, notre fisc arrive toujours à ses fins. En outre, du temps des Grands Mogols, l'impôt était dépensé dans le pays ; l'argent extorqué au pauvre paysan par le nabab finissait, de gaspillage en gaspillage, par revenir au paysan ; depuis l'arrivée des Européens, cet argent va en Europe. En 1838 on calculait que 17 à 18 milliards avaient ainsi fait le saut en Angleterre ; aujourd'hui le mouvement continue ; les fonctionnaires anglais vont dans l'Inde faire fortune, mais ils se gardent bien d'y dépenser ce qu'ils gagnent ; ils le thésaurisent pour en jouir plus tard à Londres ou à Nice, et ainsi,chaque année une somme, qu'on évalue à 750 millions par an, fuit de l'Inde. A ce taux-là, comment un pays ne se ruinerait-il pas ?

Cette façon de voir est celle que M. Filon exposait,il y a un an ou deux,dans la *Revue des Deux-Mondes* ;ce n'est pas celle de La Mazelière. Notre auteur estime, au contraire, que la plus grande partie de l'impôt hindou est consommé dans l'Inde, que si le paysan paie les intérêts de la dette, il bénéficie des chemins de fer et des canaux qu'on a faits avec ces emprunts, et en fin de compte que la situation générale est en progrès. Il se peut qu'il ait raison, sans d'ailleurs que M. Filon ait tort (les choses sociales sont si complexes qu'on peut sans ridicule écrire de pareilles phrases). Peut-être l'Hindou souffre-t-il plus encore de l'usurier marwari que du collecteur de taxes. Mais assurément il souffre aussi de celles-ci. Le problème du fisc est d'ailleurs un des plus angoissants qui soient ; une grande civilisation, la romaine, est morte de la perfection du procédé d'extorsion et de la productivité de son rendement ; il semble que nous engagions dans la même voie. Plus un impôt est bien établi et plus il est dangereux ; il vaut mieux payer peu avec douleur que

Digitized by Google

payer beaucoup sans s'en apercevoir. Je lisais dans l'*Histoire des Systèmes monétaires,* de M. del Mar, que si on avait l'histoire détaillée des frappes de monnaie dans l'Hindoustan, on saurait tout ce qu'un pays a pu souffrir du fait de la question d'argent ; l'histoire contemporaine de ce même pays nous montre ce qu'on peut souffrir aussi d'un système fiscal trop parfait. Puissions-nous tirer pour nous-mêmes une leçon de cet exemple !

Henri Mazel.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Le Chanoine F. Saurel, **L'Ancien clergé du diocèse de Montpellier**, 5 vol. in-4°, Montpellier, 1901 et 1902.

C'est un devoir pour la *Revue du Midi* de signaler cet ouvrage si important pour l'histoire locale et pour l'histoire de la Révolution. Déjà célèbre par ses belles recherches sur *la ville de Malaucène* et *l'emplacement d'Aéria*, savant biographe des évêques de Villeneufve, de Durfort, Subjet et Fournier, M. Saurel a été attiré par l'époque révolutionnaire et a publié successivement : *Épisodes de chouannerie, les Brigands royaux dans l'Hérault ; Un sanglant épisode sous la Terreur à Montpellier ; Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution, le Consulat et les premières années de l'Empire* (4 vol. in-8°). C'est ce dernier ouvrage que vient compléter très heureusement l'*Ancien clergé du diocèse de Montpellier*.

Ce travail comprend près de mille notices biographiques, classées par ordre alphabétique, sous les titres suivants : *les Constitutionnels, les Rétractants, les Apostats, les Martyrs et les Confesseurs de la foi, les Purs.*

Quelques prêtres assermentés abandonnèrent de bonne heure la voie du schisme et s'exposèrent à la persécution ; ils sont rangés parmi les *Martyrs et les Confesseurs de la foi*. D'autres, au nombre de 81, persévérèrent dans leur défection jusqu'à la mort ; au premier rang il faut placer les deux évêques intrus de l'Hérault : Dominique Pouderous et Alexandre-Victor Rouanet, l'un et l'autre, hommes de talent, de mœurs pures et sévères, mais obstinés dans l'erreur.

Cent-quatre rentrèrent dans le giron de l'Église catholi-

Digitized by Google

que, quand tout danger eut disparu. Citons parmi eux, Joseph Bellugou, curé intrus de Sainte-Anne à Montpellier, qui livra en 1793, ses lettres de prêtrise en signe d'apostasie, fut délégué par le presbytère de l'Hérault au Concile national de 1797. A la réorganisation du culte, délaissé par les évêques de Montpellier, Rollet et Fournier, il vécut au Vigan dans la retraite et l'étude, y écrivit une savante réfutation de Lamennais. Après le rétablissement du siège de Nimes, il se présenta à Mgr de Chaffoy. Le prélat le reçut avec bonté, mais exigea qu'il s'enfermât au Grand Séminaire pour y faire pénitence de ses scandales. La soumission, l'humilité de l'ancien renégat touchèrent l'Évêque de Nimes : au grand étonnement de tous, il le nomma curé de la Cathédrale. Le converti, d'abord accablé de dédains et abreuvé d'amertumes, réussit bientôt par sa piété, son zèle, la sincérité de son repentir à s'imposer au respect de ses paroissiens.

Tout les apostats n'imitèrent pas la conduite de Bellugou. Quatre-vingt-treize malheureux renoncèrent à l'état ecclésiastique ; pour la plupart, ce fut un abandon définitif ; d'autres revinrent à de meilleurs sentiments, mais les évêques de Montpellier les admirent seulement à la communion laïque.

En très grande majorité, les ecclésiastiques de l'Hérault refusèrent le serment schismatique. Le 4me volume, le plus important de tous (504 pp.) a pour objet : *les Martyrs et les Confesseurs de la foi*. C'est le livre d'or de l'ancien clergé de Montpellier. Il ne comprend pas moins de 679 notices biographiques.

Saluons d'abord les martyrs : les dix prêtres guillotinés à Montpellier, dont l'un doit être inscrit dans les fastes du clergé du Gard, M. Navel, curé d'Aubais ; cinq prêtres du diocèse d'Albi tués par la populace à Saint-Chinian ; Jean Pons, massacré dans les rues d'Aniane ; le dernier évêque d'Agde, Mgr de Saint-Simon ; Ollivier des Pallières, ancien vicaire général de Montpellier ; Verdier, secrétaire de Mgr de Malide, guillotiné à Paris ; tous ceux qui moururent dans les prisons ou en exil.

Parmi les confesseurs de la foi, quelques uns animés d'un courage héroïque bravèrent la mort pour rester en

Digitized by Google

France et s'y dévouer au service de leurs frères. Tels Pialat, Calage, Cambacérès, le futur archevêque de Rouen et le frère de l'Archichancelier de l'Empire, le sulpicien Dalga, Fauque, de Pernes (Vaucluse), le même, croyons-nous, qui incarcéré à Nimes, y prépara à la mort trente jeunes gens de Beaucaire ; Martin, Fulcran Vigues, bénéficier de la cathédrale de Béziers, Roque vicaire de Saint-Gervais, Seguin des Hons chanoine de Saint-Pons et futur évêque de Troyes.

La majorité des prêtres réfractaires émigra ; suivant l'état donné en appendice, 17 se réfugièrent à Rome et 176 dans le domaine pontifical ; d'autres trouvèrent un abri en Espagne. Certains furent relégués à Cayenne, les prêtres âgés ou infirmes, reclus dans les prisons du département. Parmi les plus importantes notices, signalons celles de Gohin, grand vicaire d'Agde, de Rochemore, grand vicaire de Mgr Perier, Saisset, curé de Lunel et fondateur d'une école presbytérale, Coustou, vicaire général de Montpellier; Nos seigneurs Fournier, évêque de Montpellier, Fumel, dernier évêque de Lodève, Nicolay, dernier évêque de Béziers, de Saint-Simon Rouvroy de Sandricourt, dernier évêque d'Agde, de Pins, archevêque d'Amasie, administrateur du diocèse de Lyon, pendant les dernières années du cardinal Fesch (1823-1839), Bruyères de Chalabre, dernier évêque de Saint-Pons, etc.

Quant à Mgr de Malide, évêque de Montpellier, qui refusa de donner sa démission en 1801, il ouvre la série des *Purs*. Huit prêtres seulement refusèrent de reconnaître le nouvel évêque nommé par le Saint-Siège, à la suite du Concordat; ils formèrent le schisme de la Petite-Église.

Mgr l'Évêque de Montpellier a voulu récompenser une vie d'érudition et de labeur et a élevé M. le chanoine Saurel à la dignité de vicaire général honoraire ; par son mérite, l'historien du clergé de l'Hérault donne du lustre à ce titre. Tous les lecteurs confirmeront l'appréciation de Mgr de Cabrières : « On ne pourra feuilleter, écrivait-il au modeste savant, ces cinq volumes remplis de renseignements, sans admirer l'étendue de vos recherches, l'abondance et la sûreté de vos informations, l'exactitude et l'inflexible orthodoxie de vos jugements ».

ALBERT DURAND.

Digitized by Google

*
* *

La Terre Provençale, journal de route, par Paul Mariéton

A la Librairie Ollendorff vient de paraître **La Terre Provençale**, de Paul Mariéton (Un fort vol. in-18 de 566 pages). Sous la forme attachante d'un journal de route, cette œuvre aujourd'hui classique est une sorte de guide pittoresque et intellectuel dans la vallée du Rhône et sur la Côte d'Azur.

Des monographies morales des grands lieux de Provence, villes mortes ou cités prospères, de vivants portraits d'écrivains méridionaux, des paysages, d'éloquentes synthèses d'histoire et des aperçus de mœurs populaires scrupuleusement photographiées sur le vif : tout cela rend la lecture du livre instructive, même pour un indigène, attrayante, même pour un étranger. On retiendra ces tableaux de la Camargue, de la Crau, du Théâtre d'Orange, d'Avignon, de Nimes. de Monaco, de Cassis, d'Aigues-Mortes où se révèle l'admirable maîtrise de l'auteur de *Une Histoire d'Amour.* Un dernier chapitre expose l'historique, les tendances et l'influence du mouvement des Félibres.

Ce sera le mérite durable de **La terre Provençale** de constituer, sous le plus beau style, un bréviaire complet du voyageur, de l'artiste et du penseur aux pays du soleil.

*
* *

Notre compatriote à Paris M. Michel Pons, ancien directeur de la Mandoline vient de faire paraître le premier numéro de l'*Audace,* revue libre de littérature et d'art. Les parrains de cette Revue sont : MM. Émile Olivier, comte d'Haussonville, Paul Hervieu, Lemaître,Edmond Rostand,

Digitized by Google

Jules Troubat. Léon Daudet, Jules Lermina etc. Nous trouvons dans l'intéressant premier numéro des articles de Gaston Boissier, Catulle Mendès, A. de Lastry, Adolphe Pieyre, André Jayet, etc..

Nous souhaitons à l'effort littéraire et artistique, très audacieux en plein Paris, un plein succès.

C.

*
* *

Notre collaborateur M. René des Pomeys, commence dans le n° du 25 Avril, de l'*Avenir d'Antibes,* un roman de mœurs théâtrales. Sous le patronage de « *Première chanteuse,* » les lecteurs excursionneront dans le dédale des coulisses. Une intrigue galante sert de fond à cette revue de la vie d'artiste, où l'auteur a su éviter les détails scabreux.

*
* *

L'Église et la piété envers les animaux, textes originaux puisés a des sources pieuses. *Premier recueil*, édition revue et corrigée, et *second recueil*, sous la direction de Mme la Marquise de Rambures, avec une préface de M. Robert de la Sizeranne. Un vol. in-12, orné d'une belle gravure. Prix : 3 fr. 50. Librairie V. Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

Sous ce titre : l'*Église et la piété envers les animaux*, un laborieux érudit vient de réunir et de publier, dans leur langue originale, un certain nombre de textes empruntés à des écrivains anciens et modernes français et étrangers, textes ayant pour objet de mettre en lumière ce fait que la piété envers les animaux est un devoir pour tous et que tel a été l'esprit de l'Église dès les premiers siècles. Le christianisme ne se contente pas en effet de prêcher la charité entre les créatures raisonnables, il enseigne également la douceur envers les êtres inférieurs, qui, s'ils sont privés de raison, ne nous ressemblent pas moins par la souffrance.

Le premier recueil de cet ouvrage a paru en 1899 ; la bienveillance avec laquelle il a été apprécié dans le public, a

Digitized by Google

encouragé l'auteur à en publier une seconde édition revuê et corrigée, en y joignant un second recueil de textes choisis parmi les meilleurs auteurs qui ont écrit sur la matière.

L'ouvrage est orné d'une jolie gravure et se termine par un index des noms cités qui facilitera beaucoup les recherches des lecteurs.

En vente à la Librairie Gervais-Bedot
J. Revardaud-Lachambre, Successeur

*
* *

Le Guide du Gard de 1903 a été édité avec beaucoup de soin et réalise sur les éditions précédentes un progrès très appréciable. L'ouvrage contient 300 pages de plus que celui de l'année dernière et renferme de nombreux portraits des personnalités du Gard.

L'administration des Guides méridionaux, désireuse d'assurer désormais régulièrement l'apparition de cette publication si utile dans les premiers jours de Janvier, s'occupe déjà de l'édition 1904.

Pour tous renseignements, correction et publicité, s'adresser à M. Louis Guinard, Rue Vespasien, 8 à Nimes.

LE POT-AU-FEU

JOURNAL BI-MENSUEL (11e ANNÉE)

Dédié aux Maîtresses de Maison

CUISINE PRATIQUE

Économie domestique

Hygiène, Modes, et tout ce qui a trait au chez-soi

ABONNEMENTS : **6 fr.** PAR AN, PARIS ET DÉPARTEMENTS ; **7 fr.**, ÉTRANGER

PARIS—14 rue Duphot (1er arrt) — PARIS

Envoi de spécimen sur demande

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nimes — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

Digitized by Google

VIE DE Mgr BESSON

(ABBÉ BASCOUL)

Ce n'est pas chose aisée que d'écrire une biographie. Il y faut d'abord de la sobriété, du tact et de la mesure. On ne peut pas tout raconter, et cependant il faut tout dire de ce qui fait connaître le personnage, son caractère, la nature de son talent et la trempe de son esprit. On doit se mettre en garde contre la tendance au panégyrique, tenir compte du côté humain des choses et des hommes, éviter les éloges fastidieux, les redites monotones, et cependant mettre en belle lumière, sans auréole factice, comme aussi sans ombre inopportune, la physionomie morale de celui dont on fait l'histoire.

C'est ainsi que M. l'abbé Bascoul a conçu la biographie de Mgr Besson qu'il vient de publier. Assurément il n'est pas panégyriste. Il loue, et comment ne pas louer dans une pareille vie et devant de pareilles œuvres ? Mais la louange est discrète ; presque toujours elle a sa restriction ; il semble même que le nouveau biographe ait visé avant toutes choses ce qui était son premier devoir : l'impartialité.

Ne nous en plaignons pas. Les qualités éminentes de Mgr Besson ressortent assez d'un récit fidèle pour qu'il n'y soit pas besoin d'ajouter en les enlu-

Digitized by Google

minant par l'éloge. Quant aux réserves, elles répondent à ce sentiment si humain que chaque lecteur trouve au fond de son âme que, quel que soit notre supériorité , elle est toujours courte par quelque bout.

I

L'ouvrage de M. Bascoul se divise en deux volumes. Le premier va de la naissance de Mgr Besson jusqu'à son élévation à l'épiscopat. Qui ne l'a pas lu ne saurait se faire une idée exacte de Mgr Besson.

De naissance, de cœur, de tempérament, de génie si l'on veut, Mgr Besson était profondément Franc-Comtois. Il aima sincèrement sa patrie d'adoption ; mais à celle de sa naissance, de sa jeunesse, de ses premiers succès littéraires et de ses plus beaux triomphes oratoires, il avait donné son âme et il ne songea pas à la reprendre. Il est bon de revenir avec M. l'abbé Bascoul sur cette partie de la vie de Mgr Besson. Ce n'est jamais sans charme que l'on s'arrête quelques instants auprès du berceau de ceux qui furent nos maîtres, que l'on voit se dessiner peu à peu les lignes originales de leur caractère, que l'on assiste à ce que nous appellerions l'éclosion des facultés supérieures dont il nous a été donné d'admirer la plénitude. Ce plaisir,nous le goûtons amplement dans l'œuvre de M. Bascoul. C'est Baume-les-Dames et les pittoresques montagnes qui forment à cette charmante petite ville un horizon à souhait, comme aurait dit Fénelon. C'est le vieux collège bien doucement endormi à l'ombre de ses grands arbres ; c'est la maison de famille où siègent la gravité, la modestie, la décence, la piété des foyers chrétiens. Dans cette atmosphère, vécut et grandit celui

Digitized by Google

qui devait être un jour Mgr Besson. Enfant, il laisse déjà percer dans ses saillies ce penchant pour le trait acéré et mordant qui sera un jour sur ses lèvres une arme puissante et parfois trop redoutée. Mais au milieu de l'effervescence de la jeunesse, il conserve le sérieux de la pensée, l'intégrité inviolable de son cœur et de ses sens, l'amour et l'admiration de nos grands écrivains, de ceux qu'il prendra pour modèles et qu'il suivra de près. Puis viennent le commencement de l'adolescence, l'entrée et le séjour au Grand - Séminaire, le début dans la carrière des lettres et ce qui annonce dans un talent jeune encore une source puissante et féconde d'activité. Car toutes les aspirations se rencontrent dans cette âme neuve et si richement douée.

La poésie lui parle : mais ce sont des murmures plutôt qu'un véritable souffle qu'elle lui fait entendre.

L'histoire, l'érudition l'attirent par leurs charmes austères. L'éloquence commence à lui sourire. A peine sorti de l'école, l'abbé Besson donne libre essor à son instinct de travailleur et de combattant du bon combat. Maître d'études, professeur, il a son action à lui, sa manière de faire qui n'est certes pas banale. Sa parole écrite remporte autant de succès que ses conférences parlées. On sent, à l'entendre ou à le lire, qu'on est en face d'un vrai tempérament, car ceux-là même qui hésitent à le suivre, qui redoutent son ardeur, qui préfèreraient à ses vivacités de langage une allure plus prudente, s'accordent à reconnaître en lui l'homme qui, partout où il passera, tracera son sillon.

L'abbé Besson connaît de bonne heure les difficultés de la marche en avant que les circonstances politiques excitent et retardent tout à la fois. Il ne réussit pas à mettre de son côté les supérieurs que

Digitized by Google

l'âge a fait plus circonspects. Un jour même, les élèves mutinés assiègent dans sa chambre le professeur dont la parole vraie mais sévère a froissé leur précoce indépendance. L'orage passe promptement et transporté dans un autre milieu, celui du ministère paroissial, l'abbé Besson reste toujours lui-même. Auxiliaire affectueux de ses curés, il sait les entourer des prévenances les plus délicates. On le verra seconder leur zèle, entretenir d'un vaillant effort les œuvres qu'ils ont créées, leur en suggérer de nouvelles, les suppléer avec tact dans leurs infirmités, veiller sur leur santé chancelante, les assister à leur dernier moment, et sitôt après leur mort écrire en quelques pages émues le récit de leur vie. D'autre part, le cercle de ses relations sociales ne cesse de s'agrandir. L'académie de Besançon couronne ses mémoires, et bientôt lui attribue dans ses rangs une place d'honneur qui lui est chère et qu'il saura bien garder.

On est à l'heure où l'application du suffrage universel ébranle profondément les classes sociales; l'abbé Besson affrontera la politique. Il se fera journaliste, appelant à lui une élite de cœurs dévoués et de nobles intelligences qu'il groupera pour la défense des droits de Dieu et de la vraie liberté. Il y gagne l'amitié de Montalembert, amitié fidèle et que la mort elle-même ne pourra rompre. Cependant la liberté d'enseignement vient d'être proclamée en France. Ne faut-il pas qu'elle porte ses fruits? L'abbé Besson sera un de ses tenants les plus dévoués. Le voilà qui commence son rôle de quêteur qu'il continuera sans se lasser jusqu'au dernier soupir. Il va frapper à la porte de toutes les maisons hospitalières. Il sait solliciter avec tant de bonne grâce et d'esprit,

Digitized by Google

tendre la main d'une façon si digne et si engageante que personne ne lui refuse, ni la large aumône, ni l'obole fruit de l'épargne modeste. Aussi bien quand viendra le moment de fonder un grand établissement d'instruction secondaire, quand il faudra élever pierre par pierre le collège catholique, pour vaincre les multiples difficultés de temps, d'argent, d'organisation d'un corps professoral, le cardinal Mathieu a sagement fait son choix, — L'abbé Besson, malgré sa jeunesse, il n'a que 29 ans, sera le premier supérieur de Saint-François Xavier. Ce qu'il fut dans une situation aussi hasardeuse, quel travail il s'imposa pour mener à bout une pareille tâche, comment il attira autour de lui la plus florissante jeunesse de la Comté, comment il inspira aux maîtres et aux élèves la plus profonde affection, comment il se dépensa, apportant dans les plus hautes, comme dans les plus modestes fonctions d'instituteur, un zèle que rien ne pouvait refroidir, et qui entraînait tout à sa suite, M. Bascoul le dit en termes excellents, et nous n'avons que le regret de ne pouvoir le suivre pas à pas dans l'étude très intéressante et très documentée qu'il fait du supérieur de Saint-François-Xavier.

D'ailleurs, aux mérites du professeur et du maître vient s'ajouter celui de l'orateur. L'abbé Besson est désigné pour inaugurer dans la métropole de Besançon les conférences du carême. Nous ne parlerons pas du succès éclatant qu'il remporta dans cette autre carrière. M. Bascoul a bien résumé ces magnifiques discours. Le jugement qu'il en a porté justifie l'universelle estime qu'ils ont acquis et qui valurent à Mgr Besson d'être réputé comme un de nos premiers orateurs contemporains, réputation flatteuse

Digitized by Google

mais qui ne va pas sans inconvénient. Le supérieur de Saint-François-Xavier s'en aperçut bientôt ; de tous les côtés on réclama sa parole : sermons, conférences, panégyriques, retraites ecclésiastiques, discours de circonstances, allocutions de pélerinages, anniversaires de deuil ou de joie, bénédiction de chapelle ou de cloches, érection de monuments, il lui fallait répondre aux mille demandes qui lui étaient faites, se prêter aux désirs impérieux, ne pas se refuser aux demandes discrètes, satisfaire les amis, accepter les instances honorables, aller et venir d'une province à l'autre, et garder en même temps le fardeau de la supériorité. La guerre fatale de 1870 rendit le fardeau plus lourd. Le collège catholique se transforma en ambulance. Pendant que supérieur et professeurs prodiguaient leurs soins aux malades et aux blessés, ils suivaient de loin les élèves formés par leurs soins qui combattaient et mouraient pour la patrie. Le souvenir des angoisses, que traversèrent alors la grande comme la petite patrie, resta profondément gravé dans le cœur de l'abbé Besson. Il eut pour louer ses enfants morts au champ d'honneur des accents de la plus haute éloquence. On peut dire qu'il mena le deuil, et avec quelle hauteur de sentiments patriotiques et chrétiens! de tant de jeunes et héroïques victimes. La Franche - Comté le suivit toute entière dans ces multiples manifestations de regrets et d'invincibles espérances. Une carrière aussi bien fournie constituait un titre sérieux à l'épiscopat. Les amis de M. l'abbé Besson le firent valoir et maints évêques intervinrent pour appuyer une candidature étayée sur de si honorables motifs. La chose, si nous écoutons M. Bascoul, n'alla pas sans quelques traverses. Ici on reprochait à l'abbé

Digitized by Google

Besson son libéralisme, là on l'accusait d'ultramontanisme exagéré. Il y eut plusieurs propositions auxquelles aucune suite ne fut donnée. Enfin, les difficultés s'aplanirent et un décret présidentiel en résulta. L'entente de l'État et de la Nonciature nomma M. Besson à l'évêché de Nimes. Nous n'avons pu que résumer imparfaitement la première partie de l'œuvre de M. Bascoul. Nous croyons en avoir dit assez, pour justifier l'intérêt puissant qu'elle doit exciter chez le lecteur. Une conclusion s'impose au terme de cette étude, c'est que celui qui nous arrivait de la Franche-Comté était un homme puissant en paroles et en œuvres, que les services rendus par lui auraient suffi à honorer toute une existence, qu'il venait à nous désireux de nous consacrer ses forces et un talent dont sa patrie avait applaudi la brillante maturité et dont la dernière flamme nous était réservée. Qui donc, après avoir lu M. Bascoul, ne jugera pas que Mgr Besson avait bien mérité l'honneur qui lui était fait, et qu'il était bon qu'il fût évêque ?

II

Il y a deux manières d'écrire la vie d'un évêque. L'une qui suit l'ordre chronologique et qui s'en va d'années en années, recueillant avec soin sur son passage les actes et les paroles, les soulignant d'un trait, et marchant ainsi de son pas régulier jusqu'au dénouement. L'autre qui étudie le personnage sous ses aspects divers, montre en lui l'homme public et l'homme privé, le prêtre, l'administrateur, l'orateur, l'écrivain, faisant ainsi connaître l'œuvre, plus encore que la personne.

Digitized by Google

Dans son travail sur l'épiscopat de Mgr Besson, M. Bascoul a usé plutôt de la première méthode que de la seconde. Il a suivi le cours des évènements rattachant à chaque année ce qui lui appartenait, inscrivant à la date voulue, le mandement, la tournée pastorale, ou la visite *ad limina*, la lettre confidentielle à un ami, ou la démarche auprès des puissants, en faisant ressortir le mérite et l'opportunité et donnant ainsi une idée très haute et bien juste cependant du beau labeur de Mgr Besson.

A dire vrai, chacune des années de cet épiscopat si fécond ressemble à celle qui l'a précédée, comme à celle qui la suit. Chacune apporte sa lettre pastorale, son panégyrique, son oraison funèbre ou sa consécration d'Eglise. Mais, selon le temps, l'enseignement pastoral varie ses sujets, le panégyrique change de héros, l'oraison funèbre de personnage et chaque nouvelle église se dresse sous un ciel nouveau.

L'évêque, cependant, est toujours le même. Tel il s'annonce à l'heure ou il saisit la crosse, tel il sera lorsque la mort la lui arrachera des mains. Dès le premier jour il parle, il écrit, il agit. Il a des idées très chères et qu'il n'abandonnera jamais. Il lui faut recruter son clergé, créer des maitrises, établir des catéchismes, bâtir des églises. Il y pensera, il y travaillera jusqu'à son dernier soupir.

Le récit de M. Bascoul nous montre cette persévérance d'efforts que rien ne peut ralentir et qui poursuit avec une merveilleuse tenacité son but multiple.

Entre temps se glissent des anecdotes charmantes où revit l'homme d'esprit, le Franc-Comtois caustique, et surtout l'ami sincère et fidèle, qui ne perd

Digitized by Google

jamais de vue ses camarades d'enfance, ceux qui l'ont aidé dans ses premières luttes, ceux qui prennent part à ses angoisses présentes et auxquels il ouvre largement sa confiance et son cœur.

En parcourant ces pages où se pressent l'un sur l'autre, comme des flots sortant d'une source intarissable,les écrits, les discours, disons encore, les gestes de Mgr Besson, nous remontons vers un passé si près et pourtant déjà si loin de nous. Ce passé est tout à l'éloge de Mgr Besson. L'évêque de Nimes fut bon travailleur dans le champ que lui avait assigné la Providence. Sans doute tous ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Il est telle de ses œuvres qu'une croissance hâtive n'a pu défendre contre la malice des temps ; telle autre tentée par lui au nom de la morale évangélique qui n'a guère abouti qu'à une éloquente mais stérile revendication de la loi chrétienne. Il a semé beaucoup et la semence n'a pas germé dans tous les sillons. Mais l'œuvre dans son ensemble et malgré les défaillances de l'instrument humain n'en a pas moins été grande et puissante. Il est une partie de cette œuvre sur laquelle M. Bascoul a insisté avec raison, l'œuvre du catéchiste et du moraliste. Le biographe de Mgr Besson a eu l'heureuse pensée de grouper en un seul chapitre les enseignements de l'évêque de Nimes sur la morale. Ce ne sont là si vous voulez que les développements pratiques de la théologie chrétienne. Mais quelle leçon et combien supérieurement donnée !

Quels sentiments profonds des misères et des dangers de notre siècle ! Quelle main délicate et sûre dans l'étude des plaies sociales ! Quelle perspicacité dans la vue de l'avenir que nous préparait la décadence de notre foi ! Quels salutaires et précieux

Digitized by Google

conseils donnés au peuple, à l'ouvrier, aux pères de famille, à l'enfant, aussi bien qu'aux vieillards, au maître comme à l'élève.

Et tout cela exprimé dans une langue merveilleuse de correction, de clarté, de bon sens, qui pénètre toutes les intelligences et que relève le trait final livrant à la risée ou à l'indignation publique le mensonge, le vice ou l'impiété.

Nous aurions aimé, nous l'avouons, que M. Bascoul employât la même méthode sur les autres parties de l'œuvre de Mgr Besson. Ainsi son travail d'érections, de restaurations d'églises aurait bien mérité un chapitre spécial. Sans doute il n'est aucun de ces sanctuaires, aucune de ces chapelles, aucune de ses églises consacrées, restaurées et bénites par Mgr Besson, dont son historien n'ait fait mention et à l'époque précise de la cérémonie. Mais appelez ces églises une à une, formez-les en cortège depuis la plus humble, jusqu'à la plus resplendissante, depuis l'humble église du hameau jusqu'à la basilique renouvelée dans les splendeurs de la jeunesse ; comptez les premières pierres posées et les consécrations achevant l'œuvre des années, ajoutez les couronnements des Vierges, les centenaires et les millénaires des pélerinages vénérés et c'est alors qu'apparaîtra toute vivante et dans son majestueux ensemble l'œuvre du pontife et que les pierres elles-mêmes vérifieront la parole de Mgr l'Evêque de Montpellier acclamant Mgr Besson comme le restaurateur des grandes traditions du diocèse de Nimes : *instaurator traditionum.*

Ce qui est excellent c'est que dans ces menus détails de la vie épiscopale, la physionomie morale de notre évêque se forme de maints traits dissé-

Digitized by Google

minés çà et là et ressort enfin avec plus de précision dans le groupement de ces traits. Cette vue d'ensemble est la bienvenue car elle dessine et grave une figure d'âme.

Peu soucieux des dehors, on l'a dit et répété, et cependant faisant les honneurs de son palais avec une générosité somptueuse, aumônier jusqu'à l'excès et le premier à rire de l'exploitation dont il était l'objet, sans morgue aucune, affectueux pour ceux qu'il admettait dans son intimité, mais ne se refusant pas à l'occasion de se récréer de leurs travers, brusque quelquefois, mais revenant avec une rare délicatesse sur ces brusqueries, étincelant d'esprit dans ses conversations toujours fleurie de piquants souvenirs, impatient des longues cérémonies autant que des éloges officiels, heureux de tout ce qui lui rappelait le pays natal, mais fier de tout ce qui pouvait honorer sa patrie d'adoption, homme d'imagination et de décision, d'impressions vives et de bon sens, tel fut Mgr Besson.

M. Bascoul a dit toutcela, il a pris quelque peine à ramasser les épis et dans les dernières pages il a bien lié la gerbe.

Peut-être même en ce qui regarde les *mots* de Mgr Besson pourrait-on dire qu'il y en a trop. Si copieuse abondance n'était pas nécessaire pour nous convaincre que Mgr Besson avait de l'esprit. La multiplicité de ces traits affaiblit leur valeur, trop serrés ils perdent leur trempe et ne mordent plus.

Après tout n'en voulons pas à M. Bascoul. On suspectera d'autant moins la sincérité du biographe qu'il aura eu moins recours au procédé pour faire valoir son héros. M. Bascoul a du reste d'autres mérites. Son travail est considérable. Il est écrit d'un

Digitized by Google

bon style, correct et clair, qui s'en va courant à travers les citations, les extraits de correspondance et ce qu'on appelle de nos jours les documents. M. Bascoul raconte bien et ce n'est pas un des moindres agréments de son ouvrage.

Mais cette biographie n'est pas seulement intéressante. On oublie trop vite de nos jours. Quelques années se sont à peine écoulées et voici que l'ombre gagne déjà la mémoire de ceux que naguères nous admirions. Or, ce n'est pas assez que leur souvenir demeure dans la pensée de quelques âmes reconnaissantes, il est bon que l'on rappelle leur action vivifiante, que l'on ranime ces voix éloquentes, que l'on en prolonge les échos presque dans la postérité, qu'on reconstitue dans ses grandes lignes, l'édifice construit heure par heure, dans les laborieuses années de l'épiscopat.

Ainsi a fait M. Bascoul. Et ce qui accentue encore le mérite de son livre, c'est qu'il n'avait vu, pour ainsi dire, Mgr Besson que de loin. Il l'a connu, non par des relations familières mais plutôt par ses œuvres, sa correspondance et les quelques notes que pouvaient lui donner les intimes de Mgr Besson. Et avec cela il l'a connu, apprécié et même aimé. Il en a fait un portrait aussi exact que possible et il nous l'a rendu assez vivant, pour que nous disions : c'est lui.

Ainsi en a jugé Mgr Béguinot, juge si compétent en pareille matière et dont la flatteuse approbation, où se trouve tracé de main de maître le portrait de son prédécesseur, constitue pour M. Bascoul une juste récompense en même temps que le meilleur des encouragements. Sitôt son œuvre publiée, M. Bascoul a reçu de maints endroit des félicitations

Digitized by Google

légitimes. Elles lui sont venues en nombre de la Franche-Comté, ce qui prouve combien son livre a su plaire aux compatriotes de Mgr Besson. Le diocèse de Nimes ne lui sera pas moins reconnaissant

N'est-ce pas pour l'honneur de ce diocèse qu'il a cherché dans le passé et remis en lumière un de ses grands évêques.

Aussi bien le succès ne lui fera pas défaut et son nom s'ajoutera à celui de ceux qui, par leur travail et leur talent, auront ajouté aux annales de l'église de Nimes un chapitre non seulement des plus intéressants, mais encore des plus glorieux.

C. Ferry, Dr ès-lettres.

Digitized by Google

DELAROCHE ET JALABERT

Le souvenir de Charles Jalabert est intimement lié à celui de Paul Delaroche et l'histoire de leurs rapports mérite, à tous égards, d'être racontée avec quelques détails.

Sans doute ils sont touchants et incontestables les témoignages de reconnaissance et même de vénération qu'ont prodigués à leur maître les Hébert, Gérome, Landelle, Yvon, Louis Roux, Gendron, Hamon, Antigna, Cavelier, Couture, pour ne citer que quelques-uns des plus célèbres parmi les condisciples de Jalabert ; simples élèves ou artistes en renom, ils ont toujours fait dans leurs succès la part de celui qui, tout en leur apprenant l'art de la composition, leur avait donné l'exemple du travail opiniâtre et victorieux à la recherche de la beauté morale et du progrès ; peut-être l'ont-ils surtout remercié de ce que sa haute et intelligente direction avait laissé le talent de chacun se developper dans des voies différentes, sans imposer sa manière propre, sans établir entre eux, comme on l'a très bien dit, d'autre trait de ressemblance qu'une expression de goût ingénieux et des tendances presque littéraires.

Nul pourtant ne peut se vanter, plus que Jalabert, d'avoir été le *disciple* de Delaroche, l'ami fidèle des

Digitized by Google

vingt dernières années de sa vie, le confident de ses pensées, celui que les lettres appellent : *mon cher enfant*, le compagnon habituel de ses voyages, qu'il s'agisse de santé ou de travaux artistiques, celui qui eut le triste bonheur de veiller auprès du maître la dernière nuit, la main dans la main, jusqu'à l'instant suprême.

Delaroche avait été le premier maître de Jalabert à Paris, il avait même usé de sa haute autorité auprès du père de son jeune élève pour faciliter son évasion du magasin d'exportation de M. Orbelin et lui ouvrir la carrière des arts : c'est l'époque des généreuses illusions, des vastes espoirs, de l'enthousiasme que les difficultés d'une première œuvre originale n'ont pas encore refroidi ; c'est aussi l'époque inoubliable des progrès accomplis sous l'œil du maître dont chaque jour on apprécie mieux les conseils, on admire plus profondément les brillantes qualités.

A Rome, Jalabert retrouva Delaroche dans la complète maturité de son talent, dans la pleine indépendance de sa pensée et de son pinceau, ne poursuivant pas cette fois, comme lors de ses précédents voyages, un but déterminé. En 1834 et 1835 Delaroche recueillait des matériaux en vue de la décoration de la Madeleine et, en 1838, il cherchait, en étudiant les édifices bysantins de Ravenne et de Venise, des documents pour des tableaux qu'il destinait à Versailles ; en 1843, au contraire, il voulait simplement profiter de sa liberté et poursuivre une nouvelle orientation. « On dit que mes derniers ouvrages, écrivait-il, sont les meilleurs ; je me sens en progrès, l'Italie fera le reste ».

Les mauvaises langues prétendaient bien qu'en se fixant à Rome pour une année entière le gendre

Digitized by Google

d'Horace Vernet fuyait surtout son beau-père dont l'humeur fut toujours difficile. Méchant bruit, sans doute, quoique Jalabert, qui fut la bonté même, s'en soit fait plusieurs fois l'écho complaisant.

Les premiers conseils de Delaroche lancèrent Jalabert, un peu malgré lui, dans un vaste sujet : nous avons décrit cette période de tatonnements, d'hésitations, de maladie, son voyage à Naples et enfin le départ du maître au moment où Jalabert allait ébaucher, c'est-à-dire à l'époque où les conseils et l'assistance personnelle eussent été le plus utiles au jeune peintre.

Delaroche parti, Jalabert se sentit abandonné au physique comme au moral ; plus encore que tels ou tels avantages matériels, il allait regretter l'agrément d'un commerce exquis : il s'était tellement habitué à cette direction simple et affectueuse ! Vers les 4 heures, il lui était arrivé si souvent d'aller faire une promenade avec M. et Mme Delaroche ! Quoique sa timidité fut grande, il n'avait pas tardé à devenir l'hôte assidu du vieux palais où ils recevaient toute la société romaine. Madame Delaroche connaissait bien Rome pour y être restée tout le temps que son père Horace Vernet avait dirigé l'école française ; en 1834 elle y avait retrouvé Delaroche qui l'avait connue tout enfant. Tous ceux qui l'ont approchée s'accordent à vanter la pureté admirable de ses traits, l'expression idéale de sa figure imposante et charmante tout à la fois que son mari a reproduite dans plusieurs de ses tableaux et dont il s'est inspiré en maintes circonstances, notamment dans la *Ste-Cécile* et dans le génie de l'art gothique à l'*Hémicycle* de l'Ecole des Beaux-Arts. Madame Delaroche était intimement liée avec la femme de l'ambassadeur

Digitized by Google

Latour-Maubourg, dont la beauté pouvait rivaliser avec la sienne. Jalabert les rencontra un jour à la villa d'Este, accompagnées d'une polonaise plus belle encore que ses deux amies; elles ramassaient des violettes : l'image de ce tableau ravissant était resté profondément gravé dans son esprit.

Quand il n'allait pas à Delaroche, c'est Delaroche qui allait à lui : « Il fait un temps magnifique, voulez-vous passer une heure à la villa Pamphile. Je partirai à une heure. De cœur Paul D... »

Aussi les lettres de Jalabert suivent-elles son maître à Paris ; mais elles ne font guère que répéter ce qu'il écrivait à son père. En voici une, de 1845, qui résume bien la situation telle que nous la connaissons déjà :

« Combien je dois vous paraître impoli ou au moins oublieux et cependant, pour vous surtout, tous mes désirs étaient de n'être ni l'un ni l'autre. Les seuls motifs par lesquels je puisse expliquer mon silence sont bien tristes à avouer. Je me croyais indigne de vous écrire et honteux d'avoir été aussi inactif et paresseux depuis votre départ, je reculais devant cette confession que je ne pouvais pas vous cacher. La plus grande partie de l'hiver, j'ai perdu mon temps à des niaiseries ; j'ai accepté une copie, espérant soulager un peu mes parents du poids de mes dépenses, ne songeant pas qu'une prolongation de temps amènerait le même résultat pour eux. Aujourd'hui je suis moins mécontent de moi-même. J'abrègerai autant que possible mon voyage à Nimes et je ne reviendrai à Rome que pour terminer mon tableau, après quoi j'userai des moyens les plus rapides pour retourner à Paris, car j'ai aussi grande hâte de vous voir et de recevoir vos conseils sans lesquels je ne puis encore voler bien haut. »

L'intimité devait vite grandir entre Delaroche et son élève une fois revenu à Paris. Le désespérant

Digitized by Google

tableau de *Virgile lisant ses Georgiques* avait eu l'heureuse chance, sinon d'être loué par tous, du moins d'être discuté, c'est-à-dire distingué et remarqué. Mais un tableau de cette importance n'est pas pour rester dans l'atelier d'un débutant.

Avant d'aller l'offrir à l'administration (l'offrir contre espèces, bien entendu) Jalabert écrivit à Delaroche pour savoir ce qu'il avait à faire au cas où il verrait le général de Feuchères. La réponse ne se fit pas attendre :

« Il faut tout bonnement que tu demandes au général Feuchères de te faire acheter ton tableau. Si tu le vois, tu peux lui dire que je considère ton tableau comme étant du très petit nombre des ouvrages qui ont de justes droits à la sollicitude du ministère et que je suis tout prêt à le lui affirmer. Mon avis est qu'avant de penser à d'autres acquisitions, on doit faire celle-là : telle est mon opinion sincère, je ne me trompe pas ».

Ces prédictions se réalisèrent à la plus grande satisfaction de Jalabert.

Une lettre de ce dernier de juin 1847 prouve que dès cette époque Delaroche n'hésitait pas à l'associer à ses travaux :

« On a proposé à M. Delaroche de se charger de la décoration complète de l'église Saint-Vincent de Paul : 160 pieds de mur à couvrir pour les deux côtés et l'hémicycle qui est plus vaste que celui de la Madeleine. Ce travail avait été confié à M. Ingres qui en a eu peur. M. Delaroche me semble aussi un peu effrayé et balance encore. En tous cas il m'a dit que peut être il accepterait si je consentais à lui aider. J'ai dit oui, d'abord par reconnaissance, ensuite parce que le travail me plaisait ».

On sait que l'*Hémicycle* de l'Ecole des Beaux-Arts une fois terminé (1841), Delaroche s'était renfermé

Digitized by Google

dans un isolement systématique, partageant son temps entre ses tableaux qu'il n'exposa plus de son vivant et les travaux de ses élèves. Il n'est pas une œuvre de Jalabert de 1847 à 1856 qui ne se ressente de l'influence du maître, influence heureuse dans la plupart des cas, exagérée dans quelques autres, mais inévitable aussi, car sa parole fut toujours religieusement écoutée. Les copies mêmes de ses propres œuvres sont l'objet de la sollicitude toujours en éveil de Delaroche et quand la maladie l'empêche de donner son opinion, il la transmet par la plume joviale de son fils, témoin ce billet d'Horace Delaroche adressé de Nice le 8 novembre 1850 *au citoyen Grandes Gigues :*

« Papa a été très content de ta copie de *Cromwell* ; mais, comme il t'écrira prochainement, je ne me permets pas de m'occuper *aliorum negotia,* comme dit je ne sais quel auteur latin ».

Mais voici le maître lui-même exprimant sa satisfaction du succès de son élève et l'accablant de ses conseils si sensés que l'on croit entendre la parole même du père de famille plutôt que la voix de l'artiste planant dans une sphère supérieure. La lettre est datée de Nice, 29 mai 1851 :

« Je n'ai pas comme toi de brillants boulevards sous les yeux ni des camarades entraînants qui m'ôtent le courage de me mettre devant une feuille de papier ; mais je suis vieux, partant paresseux et quand Horace et Philippe sont couchés, je rentre dans ma chambre avec la ferme intention de remercier mes amis de leurs bons souvenirs, je vois mon lit, une lassitude extrême me prend subitement et le plus souvent je cours y cacher les espérances et les découragements de notre métier. Crois bien cependant que

Digitized by Google

ton vieux professeur a été heureux et fier de ton succès parmi les artistes, dans la presse et enfin de la juste récompense dont tu as été l'objet ; bravo mon enfant, mille fois bravo. Honneur à notre pavillon ! il m'est bien doux, je te le jure, quand je me promène devant ma peinture que je n'aime pas, de penser que les plus dignes sortent de mon école ; mais ce n'est pas assez d'avoir un succès, il faut te préparer vigoureusement à de nouvelles luttes et redoubler d'efforts pour mériter chaque année une nouvelle récompense et de nouveaux applaudissements. J'espère bien que tu rêves à l'avenir et que ton cœur craque d'une bonne, solide et noble ambition. Je te permets d'aimer les boulevards et tes camarades, mais je ne veux pas qu'ils te fassent oublier que ce n'est qu'à force de peine et de méditation et dans le silence que se font les ouvrages qui nous rivent sur un trône dont les envieux et les médiocres ne peuvent plus nous renverser.

Hébert m'a promis de venir m'aider à trouver ma solitude moins sévère ; quoique je travaille beaucoup, il me reste encore assez de temps pour regretter mon cher troupeau. Quand tu rencontreras quelques-uns des nôtres, dis leur que leur vieux professeur pense souvent à eux et qu'il leur souhaite à tous talent, bonne conduite et bonheur. Mille choses à ce Roux qui se permet d'être plus paresseux que moi la plume à la main ».

Ton vieil ami, PAUL DELAROCHE.

Quelques mois plus tard, le 16 août 1851, ce sont encore des conseils sur le tableau des « *Nymphes écoutant les chants d'Orphée* », sur un projet de peintures murales ; ce sera Delaroche qui trois ans plus tard choisira entre quatre compositions, celle du « *Christ au jardin des oliviers* ».

On se sent transporté, à cette lecture, dans une atmosphère de bien vive et réciproque sympathie :

« Aujourd'hui je prends la plume pour te remercier de tes deux bonnes lettres et te dire ce que je pense de ta composition : le principe en est bon, les groupes de femmes

Digitized by Google

sont gracieux, mais les figures sont trop loin de celui qu'elles écoutent. Il faudrait, je crois, des figures intermédiaires entre l'Orphée et les groupes du premier plan. Il y a là une solution de continuité qui choque déjà dans ton petit croquis, défaut qui ne fera que grandir dans l'exécution du tableau. Tu aurais des vides dont tu ne pourrais pas te tirer. Moi je profiterais des rochers et des broussailles pour y introduire des figures. Ce serait original et elles ajouteraient à la grâce de la composition.

Quant aux conditions de prix pour l'exécution de ces peintures dont tu as eu les premières pensées, je ne pourrais te venir en aide, mon cher enfant; ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de les demander au prince de Beauveau et en même temps, de le prier de t'envoyer la dimension et un tracé de ces deux voûtes : il te serait ainsi plus facile de te faire une juste idée de l'importance de ce travail. Je souhaite que vous puissiez vous entendre. La princesse de Beauveau qui est une charmante et bonne personne désire vivement que ces deux tours soient peintes par toi et, si tu vas à Craon, tu me remercieras de t'avoir fait faire une si gracieuse connaissance. Bien entendu que tu jetteras mes croquis ou idées par les fenêtres si tu trouves mieux. Je les livre à ta haute justice. Ne perds pas de temps; écris de suite au prince; à moins d'un coup de tonnerre, je ne bougerai pas d'ici : Tu es sûr de me trouver comme aussi tu dois être convaincu de tout le plaisir que j'aurai à t'embrasser.

Depuis la fin d'avril, Hébert n'est plus ici : il est d'abord retourné à Marseille pour y terminer deux portraits; de là il devait aller à Grenoble. Sans toi, je ne saurais ce que devient Roux ; depuis son mariage, je n'ai pas reçu une lettre de lui ».

Jalabert ne devait pas tarder à se rendre à Nice. Est-ce l'influence du maître ? Est-ce l'air qu'il respire ? sa prose se colore et se poétise. Voici ce qu'il écrivait le 23 octobre 1851 :

« Je ne me rassasie pas de vivre avec M. Delaroche et de flaner au bon soleil nissard sous l'ombre transparente des

oliviers. On ne sait où on en est de la saison ici, le soleil est chaud comme en plein été ; les fleurs sont rassasiantes par leur obstination à ne pas cesser d'être fraîches ; les rosiers et les géraniums qui sont la mauvaise herbe du pays sont en pleine floraison et émaillent de leurs vives couleurs les endroits même les plus sauvages de cette terre favorisée. Voilà une jolie phrase qui mériterait d'être en vers, mais j'ai trop sommeil et je vais me coucher. Tout le monde dort depuis longtemps, excepté les cousins qui me font toutes sortes d'agaceries, les papillons de nuit qui se donnent forces torgnolles contre ma vitre et la mer encore agitée de l'orage d'hier qui traîne les galets sur la plage ».

Mais le travail sérieux, positif, utile, autour de Delaroche, n'était jamais négligé, nous voulons dire la recherche des accessoires, la poursuite de ces mille petits riens qui disent l'absolue probité de l'artiste. Ainsi, quelques jours après la lettre ci-dessus transcrite, Jalabert écrivait à ses parents :

« Je viens de m'adresser à M. Sagnier, fabricant d'étoffes turques et je lui demande quelques petits articles que M. Delaroche m'a prié de lui faire venir. Veillez à ce que ce qui sera envoyé soit de bon goût et un peu original ».

On retourne à Paris.

« Delaroche est toujours, comme d'habitude, un vrai père pour moi, écrit Jalabert en 1852. Mon couvert est toujours mis chez lui ; j'aurais même une chambre à ma disposition, si cela était nécessaire ».

Aussi comme il se sent fort des encouragements, de l'approbation de son maître ! Le jeune homme timide commence à prendre de l'assurance ; la lettre suivante écrite à son père, en octobre 1852, est toute rayonnante d'espoir :

Digitized by Google

« A mon âge, je vais avoir 34 ans, le temps presse et une année de perdue est chose grave. Il me sera facile par un travail suivi et sérieux de prendre une bonne place dans les arts ; les talents sont rares, l'art tombe dans le mauvais goût, les hommes de réputation sont vieux, on a de la peine à trouver un homme capable toutes les fois qu'il s'agit d'une œuvre considérable. Si l'année dernière j'avais prévu qu'une exposition fut possible en 1852 et si j'avais eu à cette exposition un tableau important, j'aurais eu cette année toutes les commandes qu'il m'aurait plu d'avoir. Je suis dans la meilleure position du monde pour travailler ; trois mois de repos forcé (mal aux yeux) m'ont donné une ardeur extrême à l'ouvrage, je me porte à merveille ; j'ai, pour m'aider, l'amitié extrême et complète de M. Delaroche, j'ai à ma disposition tous ses ouvrages d'art et sa bibliothèque, j'ai son esprit et son talent quand les miens me font défaut ».

Quelques mois plus tard, il parle vaguement à sa famille d'un voyage en compagnie de M. Delaroche. Accablé de questions, il répond :

« D'abord il ne s'agit pas d'un voyage, mais d'un simple déplacement pour aller travailler en paix dans un pays plus campagnard que Paris. Le problème à résoudre est de trouver dans quelque coin de l'Europe un gite confortable, la mer et des montagnes. Il ne serait donc pas étonnant que la Spezzia entre Gênes et Livourne, ou même tout simplement Nice fut l'endroit qui résoudrait ce problème. Mais qui sait si demain le vent n'aura pas tourné et si la girouette ne nous indiquera pas l'Angleterre ou l'Allemagne » ?

C'est bien Nice que choisit Delaroche. Quant à Jalabert qui s'était rendu à Nimes, il ne put que lui promettre une visite de très courte durée ; mais il avait compté sans son hôte qui le retint, lui prêta sa garde robe, l'envoya dans les environs faire des

Digitized by Google

études de roseaux, le mit en présence de son *Moïse* dont l'ensemble était composé ; puis quand la peinture fut très avancée, Delaroche obligea son élève à accepter une somme importante, ne se réservant guère que la retouche du petit *Moïse :* il est vrai que c'était la partie vivante du tableau.

Voici la lettre par laquelle Jalabert explique à sa famille son séjour prolongé à Nice :

« Depuis une dizaine de jours, je suis presque en camp volant, ne m'appartenant plus et ne trouvant ni plume ni papier qui m'appartienne. J'étais venu ici pour quelques heures et je resterai au moins une quinzaine. M. Delaroche m'a prié en grâce de l'aider à finir un de ses tableaux, je me suis trouvé comme pris au piège, car je ne pouvais en aucune façon refuser. Je suis ici en pleine campagne, dans une forêt d'oliviers ; de ma fenêtre, je vois cette chère petite Méditerranée et sous ma fenêtre (c'est la salle à manger) je mange son poisson déguisé en bouillabaisse.

J'ai vu ici un charmant et même très beau tableau de M. Delaroche, une nouvelle composition des *Enfants d'Edouard* extrêmement bien réussie. Moi, je travaille à son *Moïse exposé*, j'espère que ce tableau sera plus que bien.

Mon cher maître est un digne homme, s'il en est un, et je suis heureux d'être un de ses bons amis et plus heureux encore de l'amitié qu'il me rend. Je vis avec lui dans l'intimité la plus grande, je ne le quitte presque jamais ou plutôt il est toujours avec moi. Le matin à 6 heures (car je me lève à 6 heures), je vais le trouver dans sa chambre et là nous commençons une conversation artistico-philosophique que nous poursuivons à travers le travail de la journée et que nous finissons le soir à 10 heures, au clair de la lune, sous les oliviers et les orangers de son jardin ».

C'est encore de Nice (1853) que Delaroche écrivait *à son cher enfant* la lettre suivante si affectueuse, si appropriée au sujet, si juste de ton et de recomman-

Digitized by Google

dations ; on y rencontrera ce cri de cœur : *Ah ! si j'étais jeune* ! de l'artiste qui ne prononcera jamais son : *Exegi monumentum*, car il se sent toujours en progrès et toujours capable de faire mieux :

« Et moi aussi, cher enfant, je te souhaite tous les bonheurs que tu mérites. J'espère que mes vœux, quoiqu'ils ne doivent arriver qu'un peu tard, n'en seront pas moins bien reçus. Tu as déjà du talent, de la réputation ; mais ce n'est pas assez pour ce que j'espère de toi. Je veux que tu arrives plus haut et si dans mon possible je puis t'y aider, crois bien que tu me trouveras toujours prêt à te donner de nouvelles preuves de ma franchise et de mon affection. Tu es d'un âge où l'expérience et les ans ne viennent pas glacer l'audace si nécessaire à nous autres pauvres fous, rêveurs d'immortalité. Sois un peu plus entreprenant : les grandes entreprises, tu le sais, développent les hommes d'avenir. Un beau sujet, du courage, de l'obstination, de la foi et le succès est au bout, je t'en réponds. La fièvre qui nous serre tous à Paris est un bon excitant ; qu'elle te serve à oser mettre sur la toile ce que tu sais, ce que tu as dans la pensée ; sois-toi toujours ton meilleur critique, mais aussi affranchis-toi de ces puériles obligations d'imitation matérielle qui atténuent, refroidissent et énervent la pensée ; il faut qu'un artiste oblige la nature à passer à travers son intelligence et son cœur. Je vous l'ai toujours dit à tous : apprenez votre art par cœur et faites que l'imitation ne vienne pas, par son imposante autorité, défigurer les élans de votre âme. Ah ! si j'étais jeune !

Tes portraits avancent-ils ? Ton *Orphée* sera-t-il bientôt terminé ? as-tu pensé à ton *Raphaël*? Si rien ne vient jeter par les fenêtres ma plus chère espérance, je compte bien que, vers les premiers jours de mai, j'irai te tirer les oreilles ainsi qu'à Roux et à Hébert. Dis à ce dernier que depuis le 2 décembre je ne décolère pas et que bien certainement si j'étais à Paris il faudrait aller jusqu'au fond d'Ivry pour me voir ; jamais je ne me suis senti plus humilié. Sincèrement je ne me croyais pas si bon français. Quelle honte, quelle décadence ! Notre pauvre Chabert est

Digitized by Google

exilé en Sardaigne ; son successeur est un sabreur, ami de l'Elysée.

Dans deux jours, le portrait du fils de la princesse Czartoryska sera terminé (un croquis peint comme ceux de Philippe et Horace). Dans huit jours, je signerai l'*Ensevelissement de notre Seigneur*. Sitôt après je m'occuperai de la *Mater dolorosa ;* l'ébauche est faite depuis un mois. Comme le *Moïse* a été bien travaillé, je veux encore le laisser sécher avant de le reprendre.

Horace et Philippe t'embrassent et te regrettent, et moi je fais comme eux, en te disant tout le plaisir que tu m'as fait en venant m'aider à passer si doucement les sérieuses heures de ma retraite ».

Ton vieil ami, PAUL DELAROCHE.

Mais la retraite n'est pas définitive, Delaroche ne tarde pas à rentrer à Paris où Jalabert se félicite de son retour :

« J'en ai amplement joui, écrit-il, car depuis son arrivée il a été aussi souvent chez moi que chez lui ; il prétend qu'il trouve ici fort bonne et agréable compagnie ».

Aussi est-il inutile d'indiquer que Jalabert ne laisse jamais passer une occasion de faire l'éloge de son maître dans sa volumineuse correspondance, on en a eu déjà la preuve ; il suffira de citer encore ces quelques lignes adressées à sa sœur, en 1851, à raison d'une particularité de la figure de la reine :

« Le tableau de M. Delaroche « *la Marie Antoinette condamnée à mort* » est arrivé et je l'ai vu hier ; ce tableau est fort beau et, en tout point, digne de son auteur. A l'ébauche la tête de la reine te ressemblait beaucoup. Depuis, cette tête trop jeune pour l'âge de la reine, a été vieillie et je suppose donc qu'elle ne te ressemble plus, puisque l'ami Rousselier me dit qu'il t'a trouvée rajeunie ».

Digitized by Google

A deux reprises, en 1852 et en 1854 Jalabert a accompagné Delaroehe à Ems et quoique palettes et couleurs n'aient pas été oubliées, la peinture ne va pas jouer le plus grand rôle. Pendant les premiers jours Delaroche garde la chambre, Jalabert suit de son côté un véritable traitement :

« Je suis fâché, écrit ce dernier, en septembre 1852, de ne pas entendre ce que j'entends ; peut-être serait-ce flatteur pour moi, car plus d'une fois Horace a entendu dire : tiens, voilà M. Jalabert. Serait-ce le peintre ? Oui c'est le peintre. — Oh ! comme il est bien, disaient les dames ; ah ! comme il a du talent pour faire les *Villanella*, disaient les hommes, etc. Voilà ce que c'est que d'avoir une malle qui porte un nom connu. De même pour Horace qui avait une malle de son père. Alors c'étaient des ha ! et des ho ! à perte de respiration sur sa jeunesse, sur son air distingué, sur son talent, mais surtout sur son air jeune. C'est inoui, disait-on, il paraît à peine 18 ans ; après tout M. Delaroche, c'est peut-être le grand qui a un pince-nez et Jalabert-Villanella est le petit blond qui parle allemand ».

Le 5 juillet 1854, lors du second voyage, Jalabert écrit :

« Nous voici à Ems installés et organisés dans la plus jolie habitation de l'endroit, une petite villa isolée dans les jardins et les prairies et dont nous possédons le premier étage ; M. Delaroche ne va pas trop mal aujourd'hui, mais il a passé une fort mauvaise journée entre Strasbourg et Mayence. J'espère que son séjour ici lui sera salutaire et que le climat et le genre de vie qu'il y mènera aideront au bénéfice que la cure d'eau pourra lui donner. Pour le moment, il est très satisfait de son installation. Quant à moi, j'ai déjà ingurgité 3 grands verres de ce bouillon de poulet qui filtre de la montagne ; mais franchement je n'avais pas besoin de cela pour me porter le mieux du monde et c'est ce qui me fait penser que le plus souvent le

Digitized by Google

changement d'air et le repos sont les vrais remèdes aux maux qui ne viennent guère que de la fatigue.

M. Delaroche va à merveille (12 juillet) ; depuis que nous sommes ici, sa santé s'est tellement améliorée qu'il ne serait pas reconnaissable pour ceux qu'il a quittés, il y a 15 jours à Paris et cependant il a débarqué ici bien souffrant et bien défait. Espérons que les soins qu'il prendra par la suite lui vaudront sinon un complet rétablissement, du moins l'espérance de guérir. Quant à moi, il faut me contenter de travailler quelques heures que j'emploie sur l'esquisse de mon tableau. Tout travail sérieux et fatigant pour l'esprit est incompatible avec l'effet déjà échauffant et irritant que procure l'ingurgitation de 6 grands verres d'eau.

Rien de nouveau à te dire (14 juillet) de moi et de mes compagnons de captivité ; notre vie est réglée mieux que toutes les horloges de cet aimable mais ennuyeux pays. Nous allons tous à merveille et aujourd'hui ta lettre, qui nous est arrivée avec le premier rayon de soleil que nous ayons vu ici, nous a mis la gaieté dans le cœur ».

Pendant son séjour à Ems, Delaroche peignit une *Mère italienne* portant son enfant dans un berceau et une petite réduction de son *Hérodiade*.

Le 27 juillet :

« M. de Morny est ici depuis 8 jours, il occupe le deuxième étage de notre villa : il se trouve donc entre Horace et moi et M. Delaroche. Il est arrivé très malade du foie, comme M. Delaroche et de plus d'une dyssenterie chronique qui a fait croire à Paris qu'il avait été atteint du choléra. Il est mécontent des eaux (dont il n'a encore fait aucun usage) et semble chaque jour vouloir quitter Ems, ce qui fait dire qu'il n'est venu ici que pour voir la princesse de L. qui passe pour être une diplomate de l'Empereur de Russie ».

Un certain soir de ce même mois de juillet 1854, le duc de Morny, qui perdait toujours au jeu, remit

Digitized by Google

les pièces d'or qui lui restaient à Jalabert en lui disant : tenez, tentez la fortune pour moi. Quelques instants après, Jalabert lui rapportait 2.500 francs ; il avait disposé les 9 louis autour d'un numéro et ce numéro était sorti. Qui fut étonné ? ce fut le duc.

L'étonnement fut une autre fois pour Jalabert, mais à Paris. Cabanel et lui étaient allés visiter la très belle galerie du duc de Morny ; celui-ci s'attarda quelque peu en leur compagnie et, ne voulant pas être en retard : voici l'heure de la Chambre, dit-il, vous allez me voir passer ! Il passa, en effet, un instant après, avec son escorte ; mais au lieu d'être guindé et solennel, le Président du corps législatif se dandinait, dansait presque, plutôt qu'il ne marchait, à la façon des héros d'opérette, à la rigolade, disait Jalabert.

Il est encore beaucoup question de maladie dans la lettre suivante ; Delaroche y donne aussi des conseils à Jalabert pour ses portraits et fait allusion à une nouvelle œuvre par lui entreprise, sans doute « *la martyre chrétienne* ».

« 28 janvier. — Merci de ta bonne lettre et de ton encre qui a permis cette fois à mes vieux yeux de ne rien perdre de tout ce que tu veux bien me dire d'affectueux. La distance qui, comme tu le dis, augmente et glorifie les choses jusqu'à l'absurde, pour cela est restée dans les limites du vrai, car c'est bien une belle et bonne fluxion de poitrine qui est venue m'appréhender au corps pour me faire comprendre que tout est bien fragile ici bas. Attraper un mal de ce genre dans sa chambre, c'est par trop bête. Enfin le médecin et la boutique de l'apothicaire ont eu raison et me voilà sur mes jambes qui ont besoin d'une nourriture plus substantielle pour me porter gaillardement ; encore quelques jours de patience.

As-tu vu la belle-mère de la comtesse et ton admiration

Digitized by Google

est-elle toujours à la même hauteur? Tu devrais faire son portrait pour le salon prochain. Ce serait une belle étude et peut être une fortune pour l'avenir. Les beaux types sont rares, bien difficiles à rencontrer et quand par miracle on a le bonheur d'en trouver un et qu'on a assez de talent pour en donner au public une bonne interprétation, il faut faire tous ses efforts pour se l'approprier et qu'il ne devienne pas la proie de certains célèbres du jour dont je n'ai pas besoin d'écrire le nom pour que tu saches ce que je veux dire.

Je vois avec plaisir que tu travailles sérieusement; pour moi, arrêté depuis un mois, je n'ai pas encore regardé ma boîte à couleurs. J'ai cependant fait une nouvelle composition dont je ne suis pas mécontent. Le sujet est original, poétique et chrétien. La bonne comtesse pourra te dire ce nouveau rêve, je lui en ai envoyé une juste description.

Aussitôt que je serai débarrassé d'un monceau de lettres qui attendent leurs réponses, bouches béantes, j'en ferai une petite esquisse peinte et, s'il plaît à Dieu, je me mettrai en route vers les premiers jours de mars pour aller retrouver les bons amis que je regrette tant.

Adieu, cher enfant, à bientôt. Ton vieil ami, Paul Delaroche.

Horace et Philippe qui se portent à merveille me chargent de t'accabler de leurs tendresses.

Dans une dernière lettre, la comtesse me dit que le Ministre d'Etat a été charmant pour toi et pour moi. Qu'il te commande un beau travail et je mets à ta disposition ma vieille expérience pour donner aux arts une meilleure direction ».

La santé de Delaroche rétablie, autant qu'il est permis de parler de rétablissement au cours d'une maladie de cœur qui ne pardonne pas, nos deux peintres retournent avec empressement et bonheur à l'atelier de la rue de la Tour des Dames.

Le peintre Louis Roux a fait de cet atelier un tableau très fidèle qui figure en tête de l'œuvre de Delaroche reproduit en photographie et publié par

Digitized by Google

Goupil en 1858. On y voit les artistes dont le maître aimait à être entouré et qui travaillaient habituellement avec lui : Ch. Jalabert, Louis Roux, Adolphe Jourdan, Tony Robert-Fleury et son fils Horace ; au centre, Delaroche est assis devant son tableau des Girondins ; un peu plus loin, dans le fond, on distingue sur un second chevalet « *la Martyre chrétienne* » ; à gauche, Jalabert est en train de peindre la tête de Roméo ; à droite, un groupe s'est formé autour d'une copie ; contre les murs, des sculptures, des ébauches, des études ; on reconnaît la tête à cheveux noirs (1), à barbe abondante qui est restée dans le salon de Jalabert jusqu'à sa mort, à la place d'honneur, à côté d'un remarquable dessin d'Ingres.

Le célèbre tableau des Girondins auquel il vient d'être fait allusion, fut acquis par Benoit Fould (2) dans des circonstances assez curieuses. Celui-ci se présente un jour avec Jalabert chez Delaroche : il lui faut une de ses œuvres, il y tient absolument. Sur le chevalet, à ce moment, se trouvait, « *Une martyre au temps de Dioclétien* ». Fould demande qu'on lui explique le sujet ; les explications le défrisent un peu et bientôt il bat en retraite, tout en se défendant, en répondant d'avance aux objections qu'il devine : ce n'est pas pour lui-même, dit-il, il est assez large

(1) Ce beau fragment de peinture faisait partie des compositions destinées à la Madeleine. On sait, en effet, que Delaroche chargé par le Ministre de la décoration de cette église entreprit dans ce but, un long voyage d'études en Italie, s'enferma pendant deux mois dans le monastère des Camaldules pour y peindre les esquisses de ses compositions ; mais celles-ci se dispersèrent à tous les vents le jour où il apprit, après deux ans de travaux assidus, qu'une décision ministérielle avait disposé d'une partie de la décoration.

(2) Benoit Fould, banquier (1792-1858) frère d'Achille Fould, Ministre d'Etat sous l'empire, avait été lui-même député de l'Aisne et de l'Hérault sous Louis Philippe.

Digitized by Google

d'idées pour ne pas céder à un vain scrupule, mais il y a sa femme et jamais sa femme, israélite comme lui, n'acceptera ce tableau. Là dessus Jalabert de fureter dans tous les recoins de l'atelier et d'aviser enfin une esquisse à peine commencée et remontant à 1848 : « *L'appel des Girondins à la conciergerie le 10 brumaire, an II* ». Il souffle son idée à l'oreille de Delaroche qui d'abord résiste, hausse les épaules, mais il revient à la charge, montre l'esquisse à Fould avec un luxe de détails circonstanciés qui ont vite décidé ce dernier et lui font même accepter l'offre avec enthousiasme. Quelques jours après (le temps, pour l'enthousiasme, de se refroidir, ou plutôt, pour la réflexion, de se faire jour), Jalabert voit arriver dans son atelier Benoit Fould qui lui expose qu'en sa qualité de financier, il est un homme positif, habitué à compter et surtout désireux de savoir à quoi il s'engage. Il demande donc à Jalabert de sonder habilement le maître et de lui faire connaître ce que, dans son esprit, vaudra le tableau exécuté ? Jalabert se précipite chez Delaroche. Chacun fait ses calculs de son côté. Enfin Jalabert émet un avis, il propose 1.000 francs par tête, y compris la chaise renversée en avant des Girondins ; or il y avait 21 députés, l'officier municipal faisant l'appel et sa suite, puis, contre le mur, le buste de Marat, soit en tout 25.000 francs. C'est assez mon idée, approuve Delaroche. Jalabert va retrouver Fould, ne se découvre pas d'abord et lui demande de formuler lui-même une appréciation. La réponse ne se fait pas attendre : je ne puis pas offrir plus de 50.000 francs. Sur cette bonne parole, le négociateur triomphant retourne d'un pied léger à la rue de la Tour des Dames où il est accueilli par des injures, traité d'animal, de

Digitized by Google

butor, il affirme même avoir reçu un coup de poing. Comment veux-tu, criait Delaroche à son élève tout interdit de ces remerciements, comment veux-tu que je fasse de cette esquisse un tableau de 50.000 francs ? C'est fou, c'est fou ! Il dut se calmer, se raviser sans perdre de temps, puisque tout fut terminé en moins d'un mois, à raison d'une figure par jour, pour laquelle il changeait chaque fois de modèle ; le montant du tableau servit à embellir la maison de la Tour des Dames qu'il habitait depuis 1836 et qui avait grand besoin de réparations.

Un jour de décembre de cette même année 1855, Jalabert va prendre des nouvelles de Delaroche que l'on disait malade. Le médecin sortait à peine, ce n'était qu'une fausse alerte. Mais au lieu de se réjouir, le vieux maître prend la main de son enfant : je suis très ennuyé de la visite du docteur et de l'absence de maladie.... ce mois m'est fatal ; si mon corps avait eu à subir quelque nouvelle épreuve, j'aurais pu avoir la chance d'éviter un autre malheur ! Jalabert sourit sans chercher autrement à combattre cette idée fixe et alla dans l'atelier ; il y était encore quand il s'entendit violemment appelé : l'*Hémicycle* brûle, criait-on. -- Je te l'avais bien dit. — Jalabert courut à l'Ecole des Beaux-Arts et pensa, à première vue, que tout était perdu ; aussi l'impression qu'il en rapporta fut-elle déplorable.

On a prétendu que Delaroche, se réjouit plutôt de cet évènement qui allait lui permettre de recommencer son œuvre dans des conditions plus favorables à sa gloire et à la beauté de la peinture elle-même. Ce qui a donné cours à cette légende, c'est l'indifférence avec laquelle il apprit la nouvelle de l'incendie, c'est son fond de fatalisme, son peu d'empresse-

Digitized by Google

ment à constater par lui-même l'étendue du désastre ; ce n'est, en effet, que deux jours plus tard qu'il se rendit avec Jalabert à l'Ecole des Beaux-Arts ; mais nous savons qu'une menace de maladie le retenait à la chambre et d'autre part que la perspective de recommencer une œuvre qui lui avait coûté plusieurs annéès de travail n'était pas faite pour lui sourire, à son âge et à raison de son état de santé. Ce qui est certain, c'est que l'ensemble était méconnaissable ; une épaisse couche de fumée avait terni l'éclat de la fresque, la chaleur avait disjoint le mortier et le ciment ; après les dégâts du feu, l'eau avait coulé sur la peinture et fait des sillons.

Les soins intelligents ne manquèrent pas ; il fallut d'abord réappliquer la peinture ; à travers les boursuflures qui s'étaient produites un peu partout dans l'enduit, on pratiqua de petits trous par où la colle fut introduite. Puis quand le travail matériel, très délicat d'ailleurs, confié à Claude Mercier fut terminé, Delaroche n'était plus là pour effacer les dernières traces de l'incendie. Heureusement son ami Robert Fleury voulut bien se charger de la restauration et en définitive l'œuvre n'eut pas à souffrir de ce qui aurait pu être un désastre irrémédiable : il paraît seulement, affirmait mélancoliquement Jalabert, qu'on oublia de remercier Robert Fleury.

Une dernière lettre de Delaroche est écrite du château de Craon, chez la princesse de Beauveau en 1856, quelques semaines avant de mourir. Il projette d'aller passer une année en Italie avec Jalabert et ses deux fils :

Samedi 13 septembre.

« Il y a déjà longtemps que je veux causer un peu avec toi et te serrer la main, mais les jours s'en vont aussi vite

Digitized by Google

à Craon qu'à Paris et quoique seul toute la journée le nez devant ma toile, je manque le plus souvent de parole à ce qui me plairait le plus. Bien souvent je pense à toi, cependant, et je voudrais t'avoir auprès de moi. Mais patience, encore quelques jours et nous serons réunis. Je vois par ta bonne petite lettre que tu prends soin de ta petite santé, mais que Roméo est encore loin de te satisfaire. Tant mieux, cher enfant, car cela me prouve que ta pensée est toujours à la hauteur de ton sujet et que tu veux que l'exécution de cet ouvrage réponde à ton beau rêve. Quant à ton bras de Juliette, il faut le recommencer, car il est bien important dans ta composition. Du courage, mon enfant, et encore du courage. Si les illusions trop faciles dans notre art sont le plus souvent le triste apanage de l'impuissance ou d'un orgueil sans raison, il ne faut pas non plus s'abandonner à un découragement sans motifs. Soyons sévères mais ne cessons jamais d'avoir bonne espérance. Le sujet que tu as entrepris est un des plus difficiles qu'on puisse traiter, car quoi de plus poétique que ces deux jeunes êtres, beaux et dans une situation qui demande autant d'énergie de pensée que de délicatesse d'exécution pour toucher le spectateur et lui faire deviner leur fin si touchante. Tout cela, il n'est pas aisé de le mettre sur une toile, je le sais, mais il est beau de le tenter et je te sais bien gré de n'avoir pas reculé devant cette lourde tache. Tu touches à la fin, c'est le moment de redoubler d'efforts et de ne pas douter du résultat.

Quant à moi, chèr enfant, je travaille tant et plus et si je ne suis pas arrêté, j'aurai couvert dans trois ou quatre jours mes deux petits tableaux. Je considère ce que je fais comme deux nouvelles ébauches et rien de plus, car je m'attends à bien des obstacles pour arriver à ne rendre qu'une bien faible partie de ma pensée. Je ne me fais pas illusion, mais j'aurai du courage et je suis bien résolu à ne céder le pas aux difficultés que lorsque mon intelligence et mon cœur crieront merci.

Dans toutes ses lettres Horace me parle de toi et Philippe qui est toujours en plaine ou dans les bois me charge de t'envoyer toutes ses tendresses. La princesse, ainsi que la comtesse qui depuis jeudi est sur la route de Nice, te

Digitized by Google

remercient de ton bon souvenir. Puisque Hébert est encore à Paris, va lui serrer la main de ma part. Que ne donnerais-je pas pour aller le surprendre cet hiver à Rome? Soyons sages et patients. Si Dieu me prête vie et santé, lorsque Philippe aura terminé ses études, je vous emmène tous trois passer une bonne année en Italie. Il me serait bien doux, avant de mourir, de revoir ces beaux lieux, appuyé sur ceux que j'aime tant ! Espérons.

Ton vieil ami, Paul Delaroche.

Dis à Jourdan d'étouffer son désespoir et de ne plus penser qu'à bien terminer ses tableaux pour Goupil. La princesse de Beauveau veut lui faire peindre une des tours de son châtean et je l'y engage fort ».

Les derniers tableaux de Delaroche furent des tableaux religieux ; celui auquel il travaillait au mois d'octobre 1856, « *La vierge en contemplation devant la couronne d'épines* », il en devait le sujet à Jalabert. « J'avais eu, la semaine dernière, dit une lettre de ce dernier, un magnifique sujet dont j'ai fait cadeau à Delaroche qui l'a tellement apprécié que le tableau va être mis en train tout de suite ». Et une autre lettre confirme la revendication de paternité certainement justifiée de Jalabert.

La Vierge droite est vivement éclairée, au milieu des disciples qui cédant à la fatigue, se sont endormis.

Delaroche n'avait eu que le temps d'indiquer l'ensemble ; la tête seule de la Vierge était peinte au moment où le pinceau est tombé de sa main ; il n'en a pas fallu davantage pour composer une très belle gravure.

Pourquoi cette prépondérance de la peinture religieuse pendant les dernières années de la vie du grand peintre ? Jalabert l'attribuait à l'influence qu'avait exercée sur lui une polonaise d'une grande beauté Madame Potocka. Cette influence était telle

Digitized by Google

que Madame Potocka se serait fâchée et sérieusement fâchée si Delaroche avait fait du nu. Elle s'exerçait même sur Jalabert, c'est lui qui l'affirme.

En octobre 1856 Jalabert écrit :

« M. Delaroche est retombé malade, il est même assez gravement pris par les poumons, le cœur, le foie, le système nerveux, il est très démoralisé. Aujourd'hui il nous vient un troisième médecin ; ce dernier est anglais, il aura peut-être un peu plus d'expérience que les autres dans les maladies de foie si communes en Angleterre ».

« Depuis ma dernière lettre (1er novembre) le mal a plutôt augmenté et malheureusement l'impuissance de la médecine devient de plus en plus patente. Je ne sais que vous dire de plus, mes prévisions pour l'avenir sont tellement tristes que je n'ose les écrire. En somme je n'avais jamais assisté à des plus horribles souffrances que celles que subit en ce moment mon pauvre cher maître et si la providence fait ce que ne peut faire la science, je doute qu'après cette secousse, M. Delaroche soit ce qu'il était, il y a vingt jours encore, le premier peintre et l'esprit le plus distingué de l'époque ».

Delaroche meurt le 4 novembre 1856 à l'âge de 59 ans. Voici la lettre de l'ami de la dernière heure annonçant la fatale nouvelle à sa famille :

« Mon pauvre maître, mon seul véritable ami après vous n'existe plus. Aujourd'hui à 4 heures moins 1/4 il a cessé de vivre et de nous aimer sur cette terre. Vous savez tous ce que je perds en lui ; pour moi, je n'ose et ne puis penser encore à la grandeur du chagrin que je devrai éprouver. Depuis deux ou trois jours, les doulenrs avaient diminué ; les journées étaient assez bonnes pour que les visiteurs n'aient eu que des vagues inquiétudes, mais moi qui avais assisté à ses dernières souffrances de la nuit, j'avais grand peine à me joindre aux illusions de la plupart de ses amis. J'ai eu le triste bonheur de veiller auprès de lui la dernière nuit et certes j'oublierai peu ces effroyables heures.

Digitized by Google

Pauvre homme ! il a dormi une heure à peu près, mais en me tenant la main pour être bien sûr que j'étais là, auprès de lui. Ce matin il s'est levé comme d'habitude, sans trop grandes souffrances, mais avec une continuité de défaillances, et ce soir enfin, dix minutes après m'avoir causé de la nouvelle composition dont j'étais censé m'occuper, il s'est sentir faiblir et une minute après, c'en était fait.

J'ai bien de la peine à vous en dire plus long, il m'est presque impossible de penser. Horace Delaroche, qui naturellement partageait avec moi la triste sollicitude dont nous vivions depuis tantôt vingt-cinq jours, a montré dans ce dernier coup une âme digne de son père ».

Bientôt se déroulent les questions d'ordre matériel, le brutal bouleversement de tout ce que l'on a vu, depuis des années, arrangé d'une certaine façon, le sinistre pêle-mêle de toutes choses qui ne sont plus, du jour où elles ont perdu leur physionomie habituelle, en attendant qu'elles soient dispersées, c'est-à-dire anéanties.

« Aujourd'hui nous avons commencé l'inventaire de tous les objets d'art que contient la maison, les hommes d'affaires feront le reste ; cette abominable occupation, qui met sans dessous dessus cet atelier, ce salon où j'étais si heureux, sert encore à nous engourdir. Jourdan nous aide et n'est pas le moins affligé de cette débacle.

L'ami, le guide, le protecteur que j'avais n'est plus là, il me fera toujours défaut. Dieu fasse que les bons conseils que j'ai reçus de lui en tout et pour toutes choses ne me sortent jamais de la mémoire ».

Voici maintenant l'Exposition des œuvres de Delaroche.

Un certain nombre de ses amis ou élèves avaient eu la pensée de rassembler à l'Ecole des Beaux-Arts les œuvres du grand peintre, de manière à montrer la progression de son talent et à faire admirer au

Digitized by Google

public de belles toiles que seuls connaissaient de rares élus : il s'agissait donc à la fois de rendre un public hommage à la mémoire de Delaroche, un service à l'art français et de faire une bonne œuvre, puisque les bénéfices devaient entrer dans la caisse de l'Association des Artistes français.

Le nom de Jalabert figurait, dans le comité directeur à côté de ceux de Ingres, Vernet, Delacroix, Ary-Scheffer, etc., les plus grands noms de la peinture française. Ce fut Jalabert qui, en sa qualité d'originaire de Nimes, fut chargé d'obtenir de la municipalité qu'elle voulut bien confier au Comité de Paris pour quelques semaines le *« Cromwell ouvrant le cercueil de Charles Ier »*.

Il va sans dire que le Comité prenait à sa charge tous les risques de transport et de séjour à l'exposition.

La Commission des Beaux-Arts de Nimes consultée donna un avis favorable, mais le Maire hésitant à assumer la responsabilité de cet envoi, se fit un devoir de poser la question au Conseil municipal qui, le 9 mars 1857, s'opposa au déplacement.

La décision du Conseil se fondait sur ce que le tableau de Cromwell avait été donné à la ville à la condition de veiller à sa conservation avec la plus grande sollicitude ; sur ce que la mort de l'auteur ajoutant un nouveau prix au tableau, rendait plus rigoureuses les obligations de la ville, assez peu riche d'ailleurs en œuvres de premier ordre pour s'exposer à perdre le peu qu'elle possédait ; sur ce qu'il faudrait nécessairement demander à des mains étrangères l'exécution des retouches qui s'imposeraient après un double transport ; enfin sur ce que l'assurance pécuniaire offerte en cas de sinistre ne

Digitized by Google

saurait jamais compenser le dommage qui résulterait de la perte du tableau original, soit pour la ville, soit pour l'art, soit pour la mémoire de l'auteur.

Les derniers arguments du Conseil méritent d'être transcrits littéralement, car ils précisent un point de l'histoire artistique de Delaroche et de Jalabert :

« Au point de vue des égards dus à l'auteur, la ville de Nimes a fait un acte de complaisance très méritoire en autorisant une copie du tableau signée par l'auteur et qui a amoindri dans une notable proportion la valeur de l'œuvre originale. Cette copie que le Comité parisien pourra aisément retrouver peut combler la lacune que formerait l'absence du tableau du musée de Nimes dans l'exhibition de l'œuvre chronologique et progressive du peintre. Cette dernière disposition paraît au Conseil de nature à diminuer la peine qu'il se voit à regret obligé de faire à M. Jalabert, puisque M. Jalabert est l'auteur de la copie sus mentionnée. Le refus de la ville de Nimes appuyé sur l'intérêt de la conservation de l'œuvre à laquelle elle attache un si haut prix et sur l'existence d'une copie qui peut au besoin suppléer à l'absence de l'original, n'a rien de désobligeant pour les personnes et est inattaquable au point de vue de la question d'art ».

Jalabert ne se décourage pas. Quelques jours après, le 15 mars, il écrit au Préfet du Gard pour le prier de faire comprendre à Messieurs du Conseil municipal :

« Combien leur refus est cruel aux membres du Comité et combien il doit être fâcheux pour la ville de Nimes de se trouver *seule* en opposition avec l'empressement que l'Europe entière met à rendre hommage à la mémoire d'un illustre peintre ».

Il insiste sur le but du Comité, dénué de vils intérêts, qui est de glorifier la France et de donner une

Digitized by Google

nouvelle preuve de sa supériorité artistique ; il a même fait ajouter à sa lettre un mot du Ministre d'Etat. Peine inutile : le Conseil municipal, dans sa séance du 23 mars 1857, persistant dans les motifs y énoncés, maintient et confirme sa délibération du 9 mars (1).

L'Exposition eut le plus grand succès.

Jalabert a précieusement conservé la lettre qui lui fut adressée ainsi qu'aux autres organisateurs, par le Comité de l'association bénéficiaire ; elle est signée par le baron Taylor président et les 28 membres du Comité.

Après avoir exposé les brillants résultats de l'Exposition au point de vue financier, la lettre ajoute :

« Jamais zèle ne fut comparable au votre ; jamais tache ne fut plus ardue, plus difficile, mais aussi jamais succès n'a été, ne sera aussi grand, aussi beau.

Félicitez-vous donc de votre ouvrage. L'exposition des œuvres de Paul Delaroche a été glorifiée, acclamée ; elle est écrite en caractères ineffaçables dans les fastes des Beaux-Arts et elle sera éternellement bénie par ceux dont elle viendra tous les jours soulager les infortunes. »

« L'exposition est close depuis le 5 de ce mois, écrivait Jalabert le 9 mai 1857. Elle a duré 40 jours et le nombre des visiteurs s'est élevé à 62.300. Les frais prélevés de la recette, il reste une somme de 25.000 francs qui a été versée dans la caisse des artistes.

D'autre part, demain aura lieu à l'Hôtel des Ventes l'exposition des objets destinés à être vendus. Cette vente durera depuis vendredi 15 jusqu'au mercredi suivant. Elle

(1) Pour l'exposition de 1889 l'Etat demanda encore, cette fois avec succès, le *Cromwell*. Mais, au retour, le tableau se trompa de direction, alla jusqu'à Aix ; dans ses pérégrinations il eut à subir un orage et comme il voyageait à plat, et non droit, l'eau séjourna sur la toile et une couche de moisissure le recouvrait entièrement à son arrivée au musée de Nimes. La Compagnie P.-L.-M. reconnut ses torts et paya une indemnité.

L'évènement donnait raison aux édiles de 1857.

Digitized by Google

se compose de 3 ou 4 tableaux terminés, d'une partie des études et dessins de Delaroche, de sa collection de tableaux et dessins de maîtres anciens et d'une partie de sa bibliothèque artistique. Cette malheureuse vente est pour moi plus pénible que je n'aurais pu le penser. Il me semblait que mon maître n'était pas mort tout à fait, quand je voyais encore cette maison dans l'état où il l'avait laissée. Tous ces objets que touchait l'air qu'il respirait et que pendant 15 ans j'ai eu toute liberté de considérer comme miens, ont déjà disparu de cette pauvre maison et après demain ils vont devenir la proie de je ne sais qui. J'aurais fui Paris bien certainement pendant ce triste moment, si je n'eusse eu grand désir de sauver de ce dernier naufrage quelques-uns de ces vieux amis.

Malgré tout, dit une autre lettre de Jalabert, je tiens à assister à la vente de Delaroche, pour faire, s'il est possible, l'acquisition de quelques souvenirs ou au moins pour donner mon avis au sujet de ce qui doit ou ne doit pas être montré au public ; on n'est pas tous les jours un homme de génie et il ne faut pas que, même de simples essais mal réussis soient exposés ; j'ai grand peine faire à comprendre cela à ceux qui sont chargés d'organiser cette vente ».

La mémoire de Delaroche était bien défendue ; quant à ses œuvres, elles se défendirent toutes seules et furent adjugées à des prix très élevés.

Voici enfin une lettre adressée d'Italie à Jalabert par son ami Hébert, à la date du 22 novembre 1856.

Elle sera une nouvelle preuve du lien puissant qui unissait le maître à ses élèves :

« Mon cher ami,

Je vous remercie bien cordialement de votre lettre, car si j'ai souffert en la lisant, vous avez dû souffrir aussi en l'écrivant. Je savais déjà depuis quelques jours l'affreuse nouvelle par Benouville, les mauvaises nouvelles vont vite ; Laurent Pichat m'a écrit une lettre qui m'est arrivée avant la vôtre et enfin j'ai reçu cette lettre timbrée de noir où je devais trouver le récit des derniers moments de

Digitized by Google

celui que nous ne verrons plus. Si je n'avais pas entrepris ce voyage par son conseil, comme je regretterais de n'avoir pas pu être là à ses derniers jours ! Mais il a su que j'étais ici avec mon tableau, que je suivais donc son idée de point en point et que, de loin, je pratiquais ainsi, comme vous de près, le respect de sa parole. Je lui ai écrit le 28 octobre, ma lettre est donc arrivée trop tard, je le regrette amèrement ; je ne savais rien de sa maladie, j'attendais d'avoir tenté de trouver mes modèles dans le pays, pour lui donner des détails circonstanciés sur mon travail. Mais, mon cher ami, vous me dites que dans cette veillée terrible, vous avez causé de moi avec lui, je me console, il a pu penser que je ne faillirais pas à la mission qu'il m'avait donnée : c'est tout ce que je désire. Je ne vous dissimulerai pas que je suis très énervé par la perte de notre maître. Vous devez le comprendre mieux que personne, vous qui savez le plaisir que donnait son approbation ; c'est fini de la jeunesse, nous avons perdu l'homme fort qui nous voyait grandir avec joie et nous encourageait de ses chaudes admirations : il n'y a plus devant nous que des rivaux et la profonde indifférence du public. A quoi bon tant de peines, tant d'efforts perdus ! où faut-il chercher la compensation ? et d'abord y en a-t-il une qui vaille le rongement de cœur d'un artiste consciencieux ? Il faut donc travailler pour le travail lui-même jusqu'au jour où il deviendra assommant.

J'ai écrit à Horace il y a quelques jours, je lui demande une palette, un souvenir quelconque qui ait appartenu à M. Delaroche. J'ai écrit aussi à la comtesse à Nice. Pendant les premiers jours je ne pouvais embrasser l'idée de la mort de notre bon et grand ami : toujours elle m'échappait. Elle commence à se faire son lit en moi, cette idée, et maintenant je la saisis bien tout entière. Je me réjouis d'être seul dans ce moment et de pouvoir ainsi pleurer en moi-même devant le grand aspect de la nature. Il vaut mieux être seul avec sa douleur que de recevoir les banales consolations des indifférents. Adieu donc, mon cher Jalabert, j'espère que notre amitié commencée sous l'aile de notre maître se resserrera de plus en plus à l'ombre de son souvenir et que si Dieu nous prête vie nous parlerons sou-

Digitized by Google

vent ensemble du grand cœur et des hauts exemples de notre ami. Saluez pour moi Ymer, Cabanel, Lanoue, Roux, Vostro E. Hébert ».

Un mot pour en finir avec les rapports de Delaroche et de Jalabert.

A la lecture de leurs lettres, on pourrait croire que l'admiration que ce dernier avait voué à son maître l'aveuglait au point de ne pas reconnaître ce qu'avait d'un peu bourgeois, de pot au feu, comme disait Théophile Gautier, de terre à terre, si l'on veut, sa manière de comprendre la peinture historique et même la peinture en général.

De bonne heure, au contraire, Jalabert a proclamé que les idées de Delaroche étaient certainement trop absolues ; il a même regretté qu'elles eussent si profondément déteint sur lui ; il avouait que son maître avait toujours été beaucoup préoccupé du sujet, pas assez de la peinture en elle-même ; il lui reprochait d'avoir dit d'Ingres : *il n'a pas de sujet*, ce qui était une erreur absolue, erreur reconnue par tous à l'heure actuelle.

Ce qui a pu donner le change, c'est que Jalabert n'a jamais hésité à prendre la défense de son maître chaque fois que romantiques ou réalistes ont voulu lui contester toutes les qualités artistiques, comme si ce n'était rien que la belle ordonnance du sujet, que l'effet dramatique, que l'intérêt moral de la scène ! Du moins a-t-il eu la satisfaction de voir le chef d'attaque, Gautier lui-même, faire amende honorable en 1858 et reconnaître de la façon la plus loyale non seulement les progrès constants de Delaroche à chaque nouvelle manifestation de son talent, pendant les dix dernières années de sa vie, mais

Digitized by Google

encore la haute valeur artistique de l'ensemble de son œuvre.

« Tout en restant fidèle à nos doctrines, écrivait-il, nous avons reconnu l'esprit ingénieux, la patiente étude, la ferme persévérance de l'artiste ; nous avons admiré autant que tout le monde et plus que tout le monde ce merveilleux petit chef-d'œuvre « *l'assassinat du duc de Guise* », tableau d'une étonnante fidélité, épreuve photographique de toute une époque, prise à travers les siècles, dessin rétrospectif que l'on croirait fait par un témoin oculaire ».

En 1850 Gautier avait vu à Florence la *Jane Grey* de Delaroche :

« On ne pouvait nier qu'on avait devant soi une toile peinte par un peintre d'une incontestable valeur, doué d'une haute intelligence, d'une volonté ferme et d'une rare habileté pratique.... nous venons de revoir ce tableau. Vingt ans se sont passés depuis notre dernière visite et le temps, ce grand coloriste, a mis sa patine... Les discordances se sont réconciliées, la pâte un peu mince s'est épaissie et grâce aux retouches habiles des années, la *Jane Grey* est devenue un des plus remarquables tableaux de l'école moderne et le chef-d'œuvre du maître ».

E. Reinaud.

Les pages que l'on vient de lire sont extraites du volume que publie la Librairie Hachette sous ce titre :
« *Charles Jalabert, l'homme, l'artiste d'après sa correspondance* », par Emile Reinaud, avec 20 planches hors texte, préface de J.-L. Gérome de l'Institut.

Nos lecteurs se joindront à nous pour remercier notre excellent collaborateur d'avoir bien voulu accorder à la *Revue*, par une patriotique attention, la permission de reproduire cet intéressant chapitre.

Digitized by Google

PRIMUM VIVERE DEINDE PHILOSOPHARI

Cet adage fort sage et que, en bons athéniens nous oublions trop, m'est revenu à la lecture du dernier n° de la *Revue du Midi*, numéro contenant de très remarquables articles au point de vue littéraire, philosophique, historique, poétique, etc. Mais ma satisfaction de dilettante a été un peu attristée par la constatation de l'absence de tout article traitant de l'Économie sociale, la plus importante des questions puisqu'elle a pour but l'organisation des sociétés humaines dans l'intérêt du plus grand nombre.

Ayant depuis longtemps conscience de l'abîme où nous pousse l'ignorance des grands principes de la sociologie, j'ai toujours dans la poche quelque nouvelle brochure, écrite dans le but de montrer le danger à mes concitoyens dont la plupart ne s'en doutent pas ou pas assez, et, après avoir inondé de mes opuscules : les Ministères, les Chambres, les Sociétés d'Agriculture et la Presse, je les offre, en chemins de fer, en tramways, etc, comme distraction, à mes compagnons de route, dont quelques-uns me répondent parfois : « Moi je ne m'occupe pas de politique : » A quoi je réplique : « Si les sages ou se croyant tels, ne s'occupent pas de politique, ils laissent le champ libre aux intrigants et aux fous ! »

Par politique, je n'entends pas celle fort à la mode qui consiste à croire qu'il suffirait de tout démolir pour tout améliorer ou celle qui consiste à attendre les bras croisés, que le bien sorte providentiellement de l'excès du mal. Ce qui arrive bien quelque-

Digitized by Google

fois, mais après de grandes douleurs qu'il vaut mieux éviter.

La politique ou mieux l'économie politique dont tous les pères de famille et tous les bons citoyens ont le devoir de s'occuper c'est l'économie sociale, science qui a pour but, je l'ai dit, l'organisation des sociétés humaines dans l'intérêt du plus grand nombre, organisation sans laquelle il n'y pas de justice, pas de paix sociale possible.

Malheureusement cette science est encore mal connue, et plus mal connue aujourd'hui que dans le Moyen-Age, que nous connaissons aussi fort mal.

C'est à cette ignorance des principes de la vraie science économique que nous devons notre impuissance réformatrice, impuissance qui fait que nous avons beau faire des révolutions, des restaurations, des changements de constitution, changer journellement les hommes et c'est toujours la même chose.

Chacun espère dans la venue du gouvernement de ses rêves, laisse couler l'eau et le déluge arrive.

Le remède, je ne cesserai de le dire, c'est l'étude des vrais principes de la science sociale ; ces principes on les trouve dans les économistes sociaux de l'école française: de Sismondi, Droz, de Villeneuve-Bargemont etc, que possèdent presque toutes les Bibliothèques Municipales de Province, et entr'autre celle de Nimes où l'on trouve depuis peu les importants chefs-d'œuvres d'histoire et de sociologie de mon illustre Maitre et ami M. de Saint-Yves. (1)

EUGÈNE DE MASQUARD

(1) On y trouve aussi une intéressante brochure de M. de Lafarelle sur le Consulat et la Commune de Nimes qui serait très utile à lire par tous nos réformateurs, ainsi que les plus importantes de mes brochures : *Études d'économie sociale* ; *Les inégalités douanières ; Fusmisteries capitales et capitalistes ; la collection du Paysan français*, et plusieurs articles parus dans la *Revue du Midi* et mis en brochure.

Digitized by Google

LE SALON DE NIMES

(Suite et fin)

Voici qu'est retombé le rideau cramoisi, voici que se sont fermées les lourdes portes de la Galerie Jules Salles sur les visiteurs que le désir de revoir une fois encore deux, trois, ou vingt toiles aimées attarda jusqu'au dernier moment. Monarque déchu durant un mois entier, le Silence a maintenant recouvré son royaume sous le plafond vitré, entre les quatre murs vêtus de rouge où, hier encore, s'agrafaient des gemmes précieuses ou vulgaires serties dans l'or des cadres. Déjà loin, déjà oubliés les enthousiasmes à voix haute, les rancuneuses médisances, les louanges et les moqueries dont trois cent vingt-six œuvres exposées fournirent l'aliment, sans qu'en ait paru souffrir leur modestie ou leur outrecuidance! Déjà loin, déjà enfuies, à cette heure, la plupart des toiles, celles-ci, nostalgiques un peu, en route vers l'atelier propice, celles-là, perpétuelles nomades, vers d'autres expositions où elles continueront la quête de l'acheteur improbable!

N'est-ce pas chose puérile que de s'essayer à une critique de ce qui fut le dixième Salon de Nimes? On a dit ou écrit par ailleurs tout ce qu'on pouvait en penser. Il ne fut pas de toile, si désespérée que parût sa cause, qui ne trouvât son champion. Des

Digitized by Google

jugements sans appel — condamnations ou consécrations — ont été rendus dans les salons et dans les cafés où se fait, selon Henry Becque, « l'opinion véritable, celle qui compte et celle qui reste. » Discuter certains d'entre eux, je n'y tiens guère : maintenant que les toiles ne sont plus ici, je serais tenu, pour rester dans le bon ton, d'alléguer poliment l'infidélité d'une mémoire rebelle et d'acquiescer aux raisons péremptoires qu'on ne manquerait pas de me fournir. Et si je voulais, à mon tour, imposer l'admiration pour telle ou telle œuvre, ne me faudrait-il pas penser que ma victoire est peu sûre et que je la dois seulement à une courtoisie qui ne veut pas être devancée par la mienne ?

Non, non, je ne veux pas être convaincu par vos bons arguments, mais soyez assuré qu'en retour et quoi que je dise, je ne veux pas vous convaincre. Vous retiendrez de ces notes ce qui vous agréera, sachant bien qu'il vous est loisible de tenir pour non avenu tout ce qui pourrait vous y déplaire et, surtout, que ceci, pas plus que le reste d'ailleurs, n'a d'importance.

En effet, malgré ce que nous pourrions en dire ou en écrire, rien ne saurait empêcher M. Devillario de peindre, à la manière d'un Henner pour églises pauvres, des *Christ mort* qui ne sont pas près de faire oublier celui d'Holbein ; Mlle Carpentier s'évertuera longtemps encore à placer au milieu d'ennuyeux paysages des Dianes verdissantes ; M. Daudin continuera à réduire au format des tableaux de chevalet les fresques de Puvis de Chavannes ; M. Claverie rêvera des lauriers de M. Hugo d'Alési et M. G. Charpentier de la gloire de Louise Abbéma ; et nous retrouverons hélas dans les « Christmas number » des magazines illustrés, les pêcheurs

Digitized by Google

hollandais de M. Cogen, les chancelants aïeuls de M. Descelles et les tuberculeux pitoyables de M. Delbeke qui se plaça, ô modernisme ! sous le patronage esthétique du regretté Tassaërt, peintre à morales.

Je ne pense qu'il faille gémir quand on voit ceux-là et tant d'autres encombrer les expositions de Beaux-Arts : par eux se trouve assuré le plaisir d'une majorité aussi compacte que respectable qui serait désolée de ne rencontrer à un Salon que les quelques peintres dont je vous parlerai.

Transposer en traits durables sur une toile tout ce qu'un visage contient de beauté m'apparut toujours comme devant être pour un peintre la tâche la plus tentante. Savoir que, grâce à l'œuvre accomplie, la douceur de tel sourire, la sinuosité d'une bouche impérieuse, la flamme souple et ardente d'un regard illuminant une face de méditation ou de volupté, vivront au cours des âges, n'y a-t-il pas là de quoi solliciter une application fervente ? J'ai constaté avec regret que peu de peintres, à ce dixième Salon, s'y étaient décidés, alors que le paysage et le tableau de genre, jugés moins périlleux, avaient fait de nombreux adeptes. Aussi fut-ce, sans doute, en partie pour renforcer le lot des portraitistes, en partie pour se montrer déférent envers la mémoire de Charles Jalabert que la Société des Amis des Arts, songea à réserver une bonne place sur la cimaise à quelques œuvres de celui-ci. Je n'hésiterai pas à dire qu'elles me paraissent de mérite inégal et que, quelques-unes me parurent tout à fait excellentes un peu au détriment de certaines autres. Car si j'ai trouvé un peu théâtral et guindé le portrait de *M. l'amiral G.* sur fond de ciel bleu où roulent de massifs nuages, si j'ai été contrarié par le fauteuil d'acajou et le mouchoir rouge de *M. L.* (une œuvre de jeunesse, me

Digitized by Google

dit-on), du moins le *portrait de Mme L.* et celui du *Docteur B.* sont bien pour justifier le culte que gardent à M. Jalabert les Amis des Arts et pour gagner mes sympathies à ce peintre studieux, sage et patient, que recommanda toujours une louable probité artistique. Oserai-je dire cependant que, sur la foi de respectables prosélytismes, je n'ai pas trouvé dans ses toiles le rayonnement mystérieux que je comptais y surprendre ? Oui, certes. Mais je demeure convaincu qu'il y alla de ma faute : rien n'est si malaisé à obtenir qu'une stricte impartialité en matière esthétique. Aussi je ne veux pas hésiter à déclarer que nul peintre ne mérita mieux, à cause de sa belle sincérité et d'autres qualités non moins louables, l'estime que lui gardent ses concitoyens et, pour cette raison, j'applaudirai au livre qu'un esprit judicieux lui consacre et dont un fragment paraît dans ce numéro même. Conservons jalousement intact le patrimoine de nos gloires locales qui sont un peu les nôtres et remercions ceux qui nous ont permis d'étudier dans son entier développement la belle carrière artistique de Jalabert.

Tout auprès des toiles de M. Jalabert groupées autour d'un sec et morne portrait de ce peintre par Weisz, son élève, un *portrait d'enfant* de M. Lahaye m'attire et me retient. De prime abord, il apparaît un peu terne, exécuté dans une gamme de couleurs sombres que seules viennent égayer la bigarrure d'une cravate écossaise et la robe neigeuse d'un lévrier. Mais pour l'avoir mieux et longuement regardé, j'en ai goûté le charme délicat. Ici nul apprêt, nul recours à l'accessoire. Il ne s'y manifeste pas cette exigence vétilleuse du peintre imposant au modèle une attitude figée et lassante. Mollement accoudé sur une chaise, une main caressante fouil-

Digitized by Google

lant la blanche toison du chien qui se serre calinement contre lui, un petit garçon tend vers nous un sourire hésitant et l'humide éclat de deux yeux en fleurs. Sans tapage, cette toile s'affirme excellente et, si je lui préfère l'autre *portrait d'enfant* plus joyeux et plus chantant, que M. Lahaye exposa au dernier Salon, il reste acquis cependant que cette toile fut le meilleur portrait de celui-ci.

M. Montégut envoya deux portraits qu'on goûta fort. Il y eut plaisir pour beaucoup à retrouver exactement peints, l'hermine, la croix pectorale, l'anneau et le rochet de Mgr Béguinot. Cela sans doute suffit à assurer un succès que de peindre un par un les émaux cloisonnés d'une croix ou les points d'une dentelle. Mais M. Montégut est trop averti des choses de l'art pour s'en déclarer satisfait. Je suis assuré qu'il ne manquera pas de reconnaître avec moi que, dans ses portraits, il procède trop de l'analyse et pas assez de la synthèse, et que, à mettre sur le même plan tous les détails, en attribuant à chacun, même aux plus négligeables, une égale importance, il court le risque d'amoindrir l'impression d'ensemble et d'éparpiller l'attention sollicitée, dans le même moment, par mille et une futilités. M. Montégut, à mon sens, devrait mieux utiliser ses belles qualités de dessinateur et de peintre. En laissant volontairement de côté les détails souvent peu pittoresques et qui ne sauraient rien ajouter à une œuvre, en se libérant de la quasi servitude où le tient son désir de peindre *tout* fidèlement, il gagnerait en noblesse et ses tableaux apparaîtraient, comme il convient à son talent, plus savoureux parce que plus spontanés.

Que M. Montégut prenne exemple sur M. Milner-Kite qui exposa une délicieuse petite *paysanne*

Digitized by Google

d'Assise. La fillette italienne se profile sur un rudimentaire paysage gris. Aucune mise en scène, aucun détail exagéré d'ajustement ne nous vient distraire. Au long du corselet gris et noir court un ruban rouge que tracèrent deux rudes coups de pinceau. A l'oreille brille une pendeloque turquoise et or qui, sans effort apparent met une tâche vigoureuse et éclatante dans la matité brune d'une carnation que hâla le soleil. L'œil méditatif aux âguets sous la frange des cils, la bouche doucement entr'ouverte, la petite italienne séduisante met à la cimaise la jolie note d'un art robuste et sûr que nulle recherche dans l'agencement, nul désir d'être le copiste appliqué n'entravèrent dans sa marche victorieuse.

*
* *

L'abondance des paysages exposés nous a donné le droit de nous montrer difficiles. Si nous avons jugé que M. Madeline s'essoufflait à pasticher Thaulow, que M. Sébilleau s'entêtait, on ne savait trop pourquoi, à peindre des falaises en fer battu, que M. Paul Saïn ignorait l'anatomie des pins parasols, et que M. Marcel Clément était en passe de faire tenir l'infini de la mer et du ciel dans l'exiguité d'un timbre poste, du moins leur passerons-nous condamnation : leurs toiles nous firent mieux aimer certaines œuvres voisines.

Deux toiles de M. Maurice Eliot s'imposèrent à ce Salon comme les meilleures et les plus attachantes. Ah ! qu'il me plairait de les voir acheter et placer dans notre musée où elles nous consoleraient des Moutte et des Vayson ! Deux toiles pleines de joie

Digitized by Google

et de lumière, fougueuses, peintes avec une débordante allégresse et selon le plus chantant et le plus enchantant lyrisme ! Un parc vu par un matin de soleil printanier ; le même aspect sous une lumière différente durant l'après-midi du même jour. Un jet d'eau fuse bleuâtre et irrisé pour retomber le long de la vasque moussue, jusque dans le bassin où se mire l'éclat du ciel ; des touffes de roses ivres de lumière et, par delà, toute la gamme des verts veloutés — boulingrins et tilleuls — tous les jeux du soleil sur la pelouse et au travers des arbres frissonnants à la fraîcheur du matin ou assoupis sous la tiédeur d'un après-midi épanoui.

Malgré qu'il fut une des meilleures toiles de M. Montenard, le *vieux chemin provençal* sonnait faux à côté des toiles de M. Eliot. On le sacra cependant chef-d'œuvre alors qu'on boudait à celles-ci. Chef-d'œuvre par rapport aux autres paysages de M. Montenard, je veux bien. Chef-d'œuvre, lorsqu'on le compare aux toiles blafardes et lunaires de MM. Moutte, Olive et Vayson peintres attitrés de la côte méditerranéenne, passe encore ! Mais si vous le confrontez avec certaines toiles vibrantes de Cézanne et de Lauzet, ou, plus simplement encore, avec la Nature, vous verrez bien qu'il eut mieux valu à M. Montenard d'être moins outrancier et plus sincère. On croirait, à noter certaines exagérations de cette toile, que M. Montenard voudrait réparer, même au prix de lourdes erreurs, le dédain qu'il professa longtemps pour la lumière, j'entends la lumière qui ruisselle sur nos pins, nos oliviers et nos cyprès, loin de tout atelier au jour artificiel et froid où M. Montenard paraissait peindre ses paysages. Quand il se sera un peu assagi (car, voici que

Digitized by Google

maintenant, ô surprise, il faut lui conseiller de refréner ses audaces). M. Montenard regrettera d'avoir peint pour un paysage de plein midi un ciel lavé et déteint, trop pâle pour cette lumière, et d'avoir lourdement empaté la route crayeuse par une ombre portée d'un violet irrémédiable, dure et exagérée comme à plaisir.

Avec M. Le Sidaner, nous voici dans les brûmeuses Flandres, *la fontaine*, notation mélancolique d'un soir gris et ouaté qu'éclaire à peine, en reflet sur les vitres de la maison mystérieuse, un soleil couchant. Tout au fond de la place déserte se silhouette la fontaine, noyée dans le brouillard, devinée plutôt qu'aperçue. Le Soir et le Silence ! Toute la tristesse d'un crépuscule languissant sur un coin de petite ville morte s'épand de cette toile dolente que peignit un pinceau ému et délicat. Hermétique, le tableau de M. Le Sidaner, fut tenu par beaucoup pour le résultat d'une gageure, « car, pensait le bon sens, il faudrait connaître bien peu de sites et ne savoir comment utiliser des loisirs pour perdre un temps précieux à peindre une caserne sans même quelques soldats devant... »

Une toile de M. Décanis, *vieux poste de chasse*, où tout est excellent, hormis les pins insuffisamment aérés ; *le guet* de M. Lahaye et la *rivière dans les Cévennes* de M. Béranger de Caladon, conçus dans le même esprit et exécutés dans une tonalité presqu'identique ; *un lever de lune sur le Gardon*, de M. Le Camus qui décidément réussit mieux à peindre les nuits tombantes que les pleines lumières ; de M. Gillot, un port de mer dans le brouillard — remorqueurs crachant de noires fumées et s'essoufflant à fendre une mer de vif argent — ; deux Abel

Digitized by Google

Truchet, qui vivent et grouillent — le désarroi d'un embarquement à bord d'un bâteau mouche sur la Seine et un marché aux pommes parmi des voitures peinturlurées tandis qu'au fond, au dessous des tours de Notre-Dame, s'étalent des façades bariolées d'affiches - ; un *coin du béguinage à Gand* de Trémerie ; le *Ciercy-la-Tour* de M. Milner-Kite qui demeura relégué piteusement aux frises alors que de belles qualités lui assignaient une meilleure place ; de M. Chudant, un *Moulin à Biskra* vaporeux et blond ; l'aspect tragique d'une rivière roulant, sous un ciel bas qu'ensanglante le soleil, des glaçons vers une barque où un homme godille péniblement, de M. Lagarde ; de M. Borély, une toile intéressante, l'entassement des maisonnettes et des oliviers sur la colline que dominent la Tour-Magne et les sombres pins ; l'*Etang de Souges*, *le soir*, de M. Julien Calvé, symphonie en rose et améthyste ; le *lever de lune au crépuscule* de M. Gaidan ; le *petit vallon* de M. James Spindler, d'un romantisme échevelé et inattendu, et de M. Cailliot une mer endormie, à la venue de la nuit, toute en moire bleue autour des barques ; un intérieur de M. Lahaye à la façon de ceux que vous avez précédemment admirés ; une aquarelle de Ten Cate rehaussée curieusement à l'encre de Chine ; deux beaux dessins de Hochard, des eaux fortes de M. Dauchez, un peu molles mais délicates, quelques aquarelles de M. Guitton, telles sont les œuvres à qui, sans doute, allèrent vos préférences aussi bien que les miennes.

Trois plaquettes de M. Elisée Cavaillon rappelant assez précisément certains hauts-reliefs d'Alexandre Charpentier — ceci sera tenu pour un éloge, par ceux qui eurent l'occasion d'apprécier les œuvres de

Digitized by Google

ce modeste et méconnu sculpteur — et surtout le buste magnifique de Mgr Béguinot, par M. Henri Calvet furent bien pour donner quelque allure à la section de sculpture. Je suis heureux de pouvoir dire à M. Calvet, en toute sincérité, le bien que je pense de son marbre. Vigoureuse sans être brutale, sobre et somptueuse à la fois, riche d'une vie intense, cette effigie atteste à la fois de brillants dons naturels et d'un savoir qui s'est déjà assimilé les enseignements des grands maîtres.

Entre temps on vit non sans plaisir les toiles, pastels, aquarelles et gouaches de nos concitoyens : MM. Robitaille, Clavel. Guiraud, Mme Vidal, Mlles G. M. et Deleuze, MM. Barbut, Dollet, Chardonnaud, Miaulet, Forichon, Rastoux, Courtois, Gay, Peloux et Ferrier.

Faut-il vous dire maintenant ce que fut ce dixième Salon considéré dans l'ensemble ? Je ne le pense guère. Les uns le trouvèrent médiocre ; les autres le proclamèrent supérieur aux Salons précédents. Je ne sais à qui donner raison. Une vingtaine de toiles excellentes justifia l'enthousiasme de ceux-ci ; d'innombrables œuvres sans attraits furent cause que ceux-là n'eurent pas tout à fait tort. Il m'importe peu de reconnaître si notre Salon fut brillant ou terne, maintenant que nos invités sont partis. Tout ce que j'en puis dire c'est que quelques-uns d'entre eux m'apparurent charmeurs et me dédommagèrent de la banalité des autres. Au demeurant, puisqu'il nous arrive couramment de parler des cent mille *âmes* d'une ville, pourquoi ne dirions-nous pas que trois cent *peintres* exposèrent à ce dixième Salon ?

MARIO PÉCHERAL.

Digitized by Google

POÉSIES

BELLE

Sa bouche est une fleur à peine épanouie,
Les abeilles, dit-on, se trompent quelquefois
Et viennent y cueillir la divine ambroisie;
Rien n'est aussi charmant que sa charmante voix.

Elle met dans sa marche une grâce infinie ;
Son geste impérieux semble dicter des lois.
On dirait une fée, une fille de rois
A la voir s'avancer dans sa pose hardie...

La cour de soupirants qui s'attache à ses pas,
Sans murmure se plie à ses moindres caprices
Et, pour voir seulement ses sublimes appas,

Certains feraient je crois, les plus chers sacrifices...
Pour moi, quand je la vois, je détourne la tête
Et je presse le pas en fuyant. — Elle est bête !...

MÈRE

Ecoutez-la causer, admirez son esprit,
Contemplez sa beauté, vantez aussi sa grâce,
Enivrez-vous enfin de tout ce qu'elle dit,
Louez n'importe quoi qu'elle raconte ou fasse ;

Digitized by Google

Pâmez-vous de plaisir à voir quand elle rit
La blancheur de ses dents, sa gorge nue et grasse;
Soyez fiers en songeant que votre cœur sentit
Battre son sein durant une valse qui lasse,

Jeunes gens, beaux messieurs au sourire moqueur!
— Pour moi, pendant ce temps, je pense avec douleur,
En voyant cette femme élégante et parée,

A qui l'on fait tous les honneurs de la soirée
Écouter en riant quelque beau jouvenceau,
Au pauvre enfant qui, seul, pleure dans son berceau!

Marius Paulet 1886

Digitized by Google

A TRAVERS LES REVUES

L'Européen, comme son nom le fait deviner, est un courrier international ; ajoutons qu'il est hebdomadaire, intéressant et bien informé. Son directeur est M. Charles Seignobos, et sa rédaction se recrute en grande partie dans le monde du *Mercure de France*. Ponr la ligne de conduite, le journal semblera trop radical à beaucoup de gens, mais comme d'autres le trouveront peut-être trop modéré, la compensation se fera d'elle-même. Il faut d'ailleurs avouer qu'un courrier international qui ferait du chauvinisme farouche serait d'une conception biscornue, et que l'*Européen* est dans son rôle en poussant à la roue de toutes les « Ligues pour le désarmement et l'arbitrage ». Un de ses derniers numéros contient, justement, à ce sujet un article intéressant de M. Frédéric Passy sur les efforts que fit sa Ligue de la Paix, en 1870, pour obtenir un mouvement d'opinion en Europe, et sur le refus qu'opposèrent M. et Mme Agénor de Gasparin à la proposition qui leur fut faite de signer « un document dans lequel on paraissait croire que la France ne fut pas seule coupable de la déclaration de guerre ». La lettre que leur écrivit, en réponse, M. Oswald, un sujet prussien retiré à Londres, est non seulement très noble et très sage, mais d'une perspicacité étonnante au

Digitized by Google

sujet de faits comme le truquage de la dépêche d'Ems, qui n'ont été connus que de nos jours. C'est à se demander si dans le refus des Gasparins, il n'y avait pas — les petits peuples n'ont jamais aimé leurs gros voisins, et Genève a toujours eu peu de goût pour la France - autre chose que l'amour de la paix en général.

L'*Européen* ne s'occupe pas que de politique. Dans un autre de ses numéros je trouve d'utiles détails sur « l'échange international des enfants et jeunes gens en vue de leur faciliter l'étude des langues étrangères ». Il y a là en effet une excellente idée, et les familles qui voudraient faire apprendre à fond à leurs enfants une langue autre que la leur, pourraient recourir à ce procédé qui semble bien allier toutes les garanties, vie du foyer, surveillance des enfants, bonne hygiène et saine nourriture, etc. Je crois bien faire en indiquant l'adresse (36, boulevard Magenta, Paris), du Bureau Central qui se charge de mettre les familles en rapports pour l'échange des enfants.

Ceux qui trouveraient l'*Européen* trop centre gauche, auront satisfaction à lire un périodique analogue, LA FRANCE A L'ETRANGER. M. Raoul Chélard, encore un nom connu au *Mercure*, qui en est le directeur, y maudit « l'orgie nationaliste » qui fait que tant de petits peuples d'Europe veulent continuer à ne pas ressembler à leurs voisins. « Quelle est cette folie et combien de temps cela va-t-il durer? Sommes-nous donc là, nous autres publicistes, pour conserver à la postérité des patois ignorés et des nationalités en révolte ? » Et tant pis pour les patois et les révoltés, s'ils rouspètent! Mais au fait, pourquoi diable sommes-nous là « nous autres publicistes ?» Si c'est

Digitized by Google

pour mettre un peu de logique dans les idées, M. Raoul Chélard peut mourir content, car son sort est déjà rempli. Ce contempteur des nationalités d'Europe applaudit à la naissance d'une nationalité d'Amérique ! Erreur au-delà des Océans, vérité en deçà. Et il affirme que les enfants de cette nation nouvelle « se fichent pas mal d'être d'origine, Allemands, Slaves, Français, Anglais, Chinois, Hottentots ou Zoulous». Voilà qui va enchanter les nègres et les jaunes des Etats-Unis qui, sur la foi de quelques folliculaires ignorants, s'imaginaient être en butte à des « excès, injures et sévices graves ». Heureusement, M. Raoul Chélard est là pour nous apprendre que le sol de l'Union est hospitalier aux Célestes, et que le juge Lynch est un simple croquemitaine pour négrillons.

A dire vrai, toutes les revues qui s'occupent du dehors n'ont pas la même originalité que la *France à l'Etranger*. Voici, par exemple, LA CRITIQUE INTERNATIONALE qui, elle, sait ce dont elle parle, et en parle fort bien. La *Revue* est dirigée par M. Sansot Orland, et sa rédaction comprend, elle aussi, bien des noms qu'on a coutume de voir dans les nouvelles revues d'art et de littérature. Dans le numéro que j'ai sous les yeux, je relève une étude très documentée de M. Edmond Pilon sur Octave Mirbeau, un travail de MM. Van Bewer et Sansot Orland sur un conteur florentin du XIV[e] siècle, Francisco de Barbarino, et toute une bibliographie anglaise et française fort soignée. La *Revue* qui organise une *Bibliothèque internationale d'édition* (20, rue Mazarine) annonce, pour paraître incessamment, une publication très importante, l'*Europe littéraire d'aujourd'hui*, qui promet d'être un tableau complet et précieux de tout le

Digitized by Google

mouvement des littératures européennes (jusqu'à la catalane ; espérons sans doute aussi jusqu'à la provençale, la bretonne et la basque) dans ces vingt dernières années. Le prix de l'ouvrage en souscription (15 fascicules) est de 12 fr. ; quant à l'abonnement à la *Critique internationale*, il n'est que de 6 fr.

SCRUTATOR.

P.-S. — C'est tout un lot de difficultueux problèmes que soulève la *Notule à Scrutator* de l'aimable Phœbus Jouve dans le dernier numéro de la *Revue !* En quoi consiste le patriotisme ? En quoi consiste la foi religieuse ? En quoi consistent leurs rapports ? Et y a-t-il un lien absolu entre catholicisme et France, ou entre catholique, militaire et autoritaire ? Et la patrie est-elle dans le passé ou dans l'avenir ? Et le public et la postérité ont-ils le droit d'exiger que nous leur expliquions nos convictions, et que nous les appliquions comme leurs truchements les appliqueraient à notre place ? Et M. Lucien Le Foyer a-t-il plus de grandeur d'âme que Fustel de Coulanges, ou M. Gabriel Séailles plus de génie que Taine ?

Tenons-nous en au fait. Fustel de Coulanges, incroyant, se fait enterrer à l'église. Il y a là apparence d'illogisme. Et c'est pour cela que son testament s'explique à ce sujet. L'explication est-elle convaincante ? Apparemment elle l'était pour Fustel de Coulanges. Mais elle ne l'est pas pour M. Gabriel Séailles ? Eh bien, M. Gabriel Séailles ne se fera pas enterrer de la même façon. Voilà tout. Et dans les Champs-Elysées, il vitupérera Fustel de Coulanges : « Ai-je été logique, moi ! Tandis que vous ! »

Digitized by Google

Ira-t-il jusqu'à lui dire : « Le respect des croyances que l'on ne partage pas ne peut aller jusqu'à l'obligation de se mentir à soi-même et aux autres ? » En ce cas, Fustel de Coulanges ne sursautera pas, car c'est un sage, et avec la courtoisie un peu triste qu'il avait de son vivant, il représentera à M. Gabriel Séailles qu'il n'a menti ni à lui-même, ni aux autres, puisqu'il a pris la peine de révéler ce que, sans cela, son vitupérateur, en dépit de son génie, aurait ignoré toujours. M. Gabriel Séailles objectera-t-il que les passants qui virent s'en aller le cercueil dûment goupillonné, ne connaissaient pas le testament, et que pour eux il y a eu bel et bien mensonge ? Peut-être. Alors Fustel de Coulanges regrettera amèrement de n'avoir pas adjoint à son cortège funèbre des hérauts à la voix sonore qui auraient couvert le chant du *De Profundis* par la proclamation du passage testamentaire décisif. Et ce sera bien fait pour lui.

Quant aux spectateurs, ils admireront sans doute que le souci du respect des choses saintes soit si fervent chez ceux qui n'admettent pas leur sainteté. Qu'est-ce que diable cela peut faire à M. Gabriel Séailles qu'on adhère à une religion pour tel motif plutôt que pour tel autre ? Celui-ci est chrétien parce qu'il aime le Christ, et il peut l'aimer, qu'importe, comme St-François-d'Assise, ou comme Renan. Celui-là parce qu'il a suivi toute l'enfilade des dogmes et qu'aucun ne l'a choqué. Cet autre parce que tous l'ont choqué au contraire, mais qu'il a besoin de mystères. Huysmans va à l'église parce qu'il est artiste, Brunetière parce qu'il est dialecticien, Comte parce qu'il est sociologue, Tolstoï parce qu'il est

Digitized by Google

moraliste, Verlaine parce qu'il est poète, Jules Soury parce qu'il est triste, Francis Jammes parce qu'il est joyeux, Fustel de Coulanges parce qu'il est patriote. Et j'entends certes les petites jambes de M. Séailles qui me courent après, et ses *Halte-là !* tout essoufflés. Mais je sais aussi bien que lui que Jules Soury est un athée, un désespéré athée, un athée aussi convaincu de l'inexistence de Dieu que M. Séailles de sa propre possession de la Vérité. Eh sapristi si M. Jules Soury n'en assiste pas moins aux offices, c'est son droit, et cela ne regarde que lui.

La conclusion de tout cela c'est qu'il faut prendre tout au sérieux et rien au tragique. Prendre au sérieux, ici, c'est se décider pour soi-même et pour soi seul, en connaissance de cause, avec conscience et loyauté, suivant des motifs généraux et généreux. Prendre au tragique, c'est pousser des cris de paon scandalisé parce qu'on voit partout l'Injustice, l'Hypocrisie, le Mensonge, etc. Quand on les voit chez soi, ça s'appelle de la monomanie ; quand on les voit chez les autres, ça se nomme de la cuistrerie. On peut être un cuistre, d'ailleurs, tout en étant professeur en Sorbonne.

S.

Digitized by Google

LES LIVRES

L'Amour sacré, poèmes sans nom d'auteur. Bibliothèque de l'*Occident*, 17, rue Eblé, Paris.

L'auteur n'en est pas moins facile à reconnaître. Les poètes qui sont capables d'une telle maîtrise dans le vers et d'une telle fraîcheur dans l'inspiration sont rares. Et pour mieux dire, il n'y a qu'un Francis Viélé Griffin qui puisse écrire *Sainte Julie* ou *Saint Michel du Péril.* La gloire de ce grand poète est enviable : Créer ! Trouver non seulement un frisson nouveau comme Baudelaire, ou des pensers nouveaux comme Chénier, mais une langue nouvelle, une vie rythmique qui ne ressemble à nulle autre. Refaire, quand tout semblait épuisé, l'œuvre de Ronsard en pleine fougue juvénile. Quelqu'un à qui on aurait dit il y a vingt ans : Une poésie va naître qui sera plus différente de celle de Hugo et de Lamartine que celle-ci ne le fut de sa devancière, ce quelqu'un aurait haussé les épaules. Et pourtant l'impossible a été réalisé. Et c'est Francis Viélé Griffin qui l'a réalisé, car tous les autres ouvriers de la première heure procèdent de lui, Henri de Regnier, Charles Morice, Adolphe Retté, et même cet encombrant Gustave Kahn qui voudrait être l'ouvrier de la veille. En vérité le mérite est rare, et le nom de Francis Viélé Griffin est assuré de vivre aussi longtemps qu'il y aura une poésie française.

On sait à quoi je fais illusion, au vers libre, que d'abord on déclara amorphe, invertébré, qu'on crut n'être qu'une sorte de prose poétique à la Châteaubriand (nous avons tous connu des snobs à la mode qui croyaient de très bonne foi faire du vers libre en allant à la ligne à chaque

Digitized by Google

segment de phrase) et qui n'en est pas moins un vers, réellement un vers, que cela tienne au rythme sinueux de la phrase, ou à l'assonance harmonieuse des finales, ou, ce qui est moins discernable et plus caractérisant peut-être, à la syntaxe, à la vie même de la phrase, car la vie du vers diffère de la vie de la prose. Essayez plutôt de lire à haute voix ce début d'un des poèmes de l'*Amour sacré :*

Quand ceux de Genséric.
Chef prudent, ennemi des vains ravages,
Venus de l'ouest au long des côtes,
Eurent surpris l'antique Carthage,
Nous autres
Qui trafiquions sur les vingt mers du monde,
Qui savions comme une ville se fonde
Et change de maître selon la fortune
Et change voire de nom, de langage et de dieux ;
Nous autres
Qui avions vu marcher les dunes
Au long des syrtes ténébreuses,
Des îles naître et s'abîmer au large
Devant l'étonnement qui les contemple,
La mer se retirer faisant d'un golfe une auge,
Et revenir pour engloutir dix temples ;
Nous trafiquions encore sans grand scandale,
Dans la grand' ville,
Rachetant en butin à ces Vandales
Et à prix vil
Des choses apportées sur nos vaisseaux naguère
Et vendues cher.

Il me semble impossible de n'être pas entraîné par ce large courant rythmique, par ce vers onduleux qui n'est pas le décasyllabe classique du moyen-âge ni le grand alexandrin d'épopée de Hugo, qui n'est pas non plus la liberté réglée de La Fontaine, mais qui est pourtant de la véritable poésie, et d'un art aussi résistant, et aussi difficile sous sa flottante allure que le vers parnassien. C'est ainsi, par exemple, que les deux derniers vers qui sem-

Digitized by Google

blent finir un peu dur, s'assouplissent curieusement à la lecture, quand on poursuit le poème : « Or de la sorte, etc. » si subtile est la contexture rythmique du poème qui forme un tout parfait. Il y a eu pour le vers français la même évolution que pour la phrase musicale qui de la forme italienne, à contours nets et carrés, est allée vers la mélodie continue de Wagner, pour aboutir à l'atmosphère d'harmonie de Debussy. Et le succès de *Pelléas et Mélisande* ne veut pas dire qu'on ne chantera plus d'airs à refrains, pas plus que la révélation de la poésie griffine ne signifie qu'on ne martellera plus de sonnets, mais l'une et l'autre de ces glorieuses tentatives auront montré qu'on peut toujours enrichir l'art, si riche soit-il déjà. Henri de Regnier qui est un si grand poète, serait moins grand s'il n'avait pas écrit, en outre de ses nobles alexandrins, de belles « laisses » symboliques. Et il faut se réjouir qu'à côté de sa double poésie, une autre simple, se prolonge, fidèle à elle-même, « notre voix sûre n'a pas fléchi ! » et d'autant plus précieuse qu'elle est plus pure dans sa beauté spéciale, celle de Francis Viélé Griffin, conquistador d'art et découvreur de nouveaux mondes poétiques.

*
* *

L'Unité morale dans l'Université, par Jacques Rocafort, Plon 1903.

Il n'est certes pas besoin, à la *Revue du Midi*, de faire l'éloge de notre ancien directeur. Nos lecteurs ont apprécié à de nombreuses et aujourd'hui trop rares reprises, la solidité de son fond et la finesse de sa forme. Ils se rappellent encore ce beau livre l'*Education morale au Lycée,* qui parut en partie ici même, et il suffira, pour qu'ils s'empressent de le lire, de leur signaler le nouvel ouvrage qui renforce et précise les conclusions de l'auteur, l'*Unité morale dans l'Université :* « Si j'ai écrit ces quelques pages, dit-il, c'est pour démontrer que la réalisation de l'unité morale dans le pays par l'Université exige deux conditions

Digitized by Google

indispensables : Premièrement qu'on ne cherchera cette unité morale dans aucune théorie arbitraire, mais dans les principes communs et traditionnels de moralité privée et de conservation nationale hors desquels il ne peut pas y avoir d'accord libre; secondement que l'Université avant d'entreprendre utilement de faire l'unité morale dans la nation, commencera par l'établir chez elle. » Parfait ! Je ne diffère d'avec M. Rocafort que sur les voies et moyens. L'unité morale vraiment souhaitable est celle qu'on n'a pas besoin de réaliser ni dans l'Université ni dans le pays, celle qui résulte naturellement du libre jeu des activités humaines. Or rien de plus artificiel que notre organisation scolaire ; s'il n'y avait pas là le bon contribuable, tous les lycées et collèges, vous entendez bien *tous*, feraient faillite. Si tout se passait naturellement, les professeurs seraient payés par les pères de famille qui ne confieraient pas leurs fils à des énergumènes, d'où une suffisante unité morale, et qui les confieraient à ceux dont les idées leur plairaient davantage, d'où une suffisante variété morale. Et je regrette de ne pas pouvoir développer ceci et discuter sur quelques autres nuances (car ce n'est que sur les nuances que la discussion est profitable) mais le livre de M. Rocafort et si riche, si documenté, si consciencieux, il touche à tant d'importantes questions que ce serait une série d'articles qu'il faudrait entamer. Or ceci n'est qu'un simple avertissement. Mais il n'est pas dit que je ne revienne pas sur un de ces sujets : De la nécessité d'un enseignement réaliste de l'histoire, ou la nécessité d'un dogmatisme moral, ou la Réforme de l'Enseignement secondaire. Le lecteur ne perdra donc rien, hélas, pour attendre !

*
* *

Édouard Ducoté, **En ce monde ou dans l'autre**, Paris, 1903, Librairie des Mathurins.

Poète délicat et très *up-to-date*, M. Edouard Ducoté est aussi un conteur savoureux. On avait déjà remarqué ses *Aventures* et ses *Merveilles et Moralités*. Le recueil nouveau

Digitized by Google

qu'il fait paraître est digne d'une dégustation non moins attentive. Chacune des nouvelles qui le composent a son charme ou sa couleur ; et le mérite n'est pas mince, car trop souvent la nouvelle, aujourd'hui, n'est qu'une historiette banale. Certaines sont tout à fait réussies, à mon sens, celles où M. Edouard Ducoté traite l'antique à la moderne, et obtient d'une sorte de transposition humoristique des effets réellement singuliers. Le dialogue de *Thaïs et de Serapion* ou le cauchemar d'*Alexandre le Macédonien* sont de fort plaisantes, et profondes à la fois, inventions qui satisferont les amateurs d'inattendu. Dans un genre voisin, l'auteur avait déjà obtenu un succès à la scène avec le *Barbier de Midas*, une charmante bluette où le roi Midas, à la fin, enflammé du désir de sauver l'honneur de ses oreilles, s'élevait à une éloquence bouffonne qui, hélas, nous donnait bien à réfléchir sur nous mêmes...

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

J.-B. de Lanessan : **La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés** (Paris, Alcan, 1903).

Je ne sais combien de livres ont paru sous ce titre ou sous quelque titre voisin. Il y a cent ans, il n'était si mince grimaud de lettres qui ne se crut capable de trousser un « Système de la nature et de la raison humaine. » Aujourd'hui ce sont des Théories générales de l'évolution qui requièrent l'ambition des savants ou la prétention des sous-vétérinaires.

En tant qu'agrégé de médecine, M. de Lanessan se prend pour un savant ; mais enfant que politicien, il se classe parmi les sous-vétérinaires ; de sorte qu'il était doublement indiqué pour écrire ce livre. On ne sait d'ailleurs ce qui l'emporte chez lui, de l'ambition ou de la prétention : « Parmi les moyens de résistance (des espèces) j'ai été, si je ne me trompe, le premier à signaler l'association des

Digitized by Google

individus. » Ah bah ! Vraiment ? « Je crois (encore) avoir été le premier à signaler cet antagonisme des intérêts familiaux et des intérêts sociaux chez les animaux et les végétaux. » Il est certain que cette découverte *chez les végétaux* est ce qu'on appelle une crâne découverte. et qu'elle mériterait à l'auteur un lapin blanc, mais chez les animaux elle vaut, comme nouveauté, l'autre invention, celle de l'association des individus pour la résistance. Musset, ici, sourirait : « Il faut être ignorant comme un maître d'école.... »

Tout le premier livre de l'ouvrage (La lutte pour l'existence et ses effets dans les sociétés humaines) n'est qu'une suite de généralités, exactes pour la partie biologique, banales pour la partie sociologique, avec çà et là les fanfares à couacs que vous venez d'ouïr. Avec le second livre (l'Evolution morale des sociétés et des gouvernements) nous entrons dans le vif du sujet, et on ne voit pas pourquoi un troisième chapitre rapetisse soudain le débat en traitant d'un point presque infinitésimal en comparaison « des conditions de vie auxquelles les salariés sont soumis comme conséquence de la concurrence sociale. » Ou plutôt, on le voit aisément, il s'agissait d'amener la conclusion avec d'autres fanfares dont je dirai un mot.

Va pour l'Evolution morale des sociétés et des gouvernements ! Traiter ce sujet en 150 pages, est-ce ambition ou prétention ? Trente pages pour les sociétés primitives, vlan ! A se tenir ainsi dans le domaine des manuels de certificats d'études, on ne court guère le risque de dire des âneries, c'est toujours ça. Il est vrai que, quand on en sort, le danger apparaît. Sur l'état social de la France avant et pendant la Révolution, M. de Lanessan s'étend quelque peu. Mais ce sont là matières très embrouillées et que l'étude du Sapin ou du Protoplasma végétal prépare mal à débrouiller. L'auteur, sans doute, a lu Taine, s'il continue à citer volontiers l'*Histoire* de Thiers, et il recourt aussi à deux livres techniques l'*Histoire financière de l'Assemblée constituante* de Gomot, et la *France d'après les cahiers de 1789* d'Edme Champion (ce dernier assez suspect) mais franchement, c'est peu de lectures pour porter un jugement sur une époque aussi gigantesquement tourmentée et confuse.

Digitized by Google

En somme, tout l'ouvrage, en dépit de son titre scientifique et des coups de trompette du début, donne la sensation d'un écrit hâtif et superficiel, d'une enfilade de banalités et de généralités ponctuées çà et là de lapsus qui sont peut-être des pataquès (Magnence ou Méandre, p. 158, par exemple, au lieu de Magnésie-sur-le-Méandre). L'auteur semble s'en être aperçu à la lecture des épreuves, et c'est pour donner quelque valeur à cette grise pauvreté qu'il a gonflé son texte de notes interminables reproduisant des citations de quelques auteurs (Fustel de Coulanges, Laurent, Levasseur, Alexis Monteil, Yves Guyot) bizarre macédoine qui décèle la hâte et le non sérieux de la compilation. Il est probable que M. de Lanessan n'aura pas su refuser la promesse d'un livre à Dick May, une juive insistante qui s'est piquée de diriger une collection de livres de science sociale, et le médiocre bouquin dont je parle aura été la rançon de l'imprudence. Chacun a pour sa plume le respect qu'il peut.

Le livre a-t-il été fait pour la conclusion, ou la conclusion est-elle le produit naturel de la fermentation cérébrale de l'auteur qui,incapable de se dépêtrer de délicats problèmes, s'est tiré d'affaire comme dans une vulgaire séance de la Chambre par le « coup de gueule » obligatoire, c'est ce qu'il importe peu d'éclaircir. Cette *conclusion* est,d'autre part, assez claire par elle-même. On y prend sur le vif l'outrecuidance et la niaiserie de tout politicien, fût-il « savantissimus doctor »... « C'est de là qu'est enfin sortie la troisième République, c'est-à-dire le seul gouvernement ayant prouvé qu'il avait conscience des devoirs » etc., etc. « Son rôle a consisté d'abord à instruire le peuple » que les régimes monarchiques s'étaient efforcés de maintenir dans l'ignorance. « Puis elle a fait et refait les lois militaires » dans le but d'écarter les guerres inutiles en obligeant tous les Français sans exception à risquer leur vie dans les batailles. » Enfin « elle a abordé résolument l'amélioration du sort des travailleurs. » Toutes ces belles phrases ne surprendraient pas au cours d'une réunion électorale, mais dans un livre, et dans une collection qu'ont inaugurée des Saleille et des Tarde, elles vous gênent sincèrement. Qui M. de Lanessan espère-t-il tromper ici ? Est-ce que les

Digitized by Google

autres monarchies, nos voisines, n'ont pas abordé aussi résolument que nous l'amélioration du sort des travailleurs, et croit-on que si nous avions un monarque à la place de notre président,il y aurait quelque chose de changé à notre législation sur l'hygiène publique, comme d'ailleurs il y aurait eu quelque chose de changé à la construction de nos chemins de fer si nous avions été, en 1840 ou en 1860, en république au lieu d'être en monarchie ou en empire ? Quel enfantillage de ramener tout à des styles de girouette ! Espérons, encore, que M. de Lanessan nous trompe et se trompe quand il affirme que le souci qui guide nos législateurs, quand ils font une loi sur le service militaire, est celui d'exposer au grand risque le plus de gens possible, et non de rendre le salut de la patrie plus assuré. Triste cloaque, décidément, que l'âme d'un politicien.

Il est vrai que M. de Lanessan, n'est pas autre chose. C'est par la brigue et l'intrigue que ce compilateur appliqué est arrivé à faire figure sur les grands tréteaux. Les soubresauts de sa carrière ne font que souligner la puissance du parti qu'il servit et qui le servit. Nommé Gouverneur-Général d'Indo-Chine et honteusement révoqué à la suite de perquisitions faites chez un maître-chanteur, il se trouva, par la plus surprenante aventure, rebondir au pinacle, lorsque le chef d'un ministère de concentration dut choisir dans le clan jacobin quelques représentants de garantie. Peut-être ce chef croyait-il jouer au Napoléon en s'entourant de tout un lot de personnages tarés mais finauds et studieux. Or de tout le lot, M. de Lanessan était peut-être le plus studieux, le plus finaud et le plus taré. Les chansonniers de Montmartre l'acclamèrent : « Lanessan gouverne la mer — C'est déjà presque les galères... » Le drôle, c'est qu'il est plus méprisé encore par ses amis que par ses adversaires, lesquels rendent justice du moins à son application à la besogne. Plus on le connaît et plus on avoue sa lâcheté morale. En le voyant, on pense à ces Conventionnels, nobles défroqués ou prêtres renégats, chez qui une intelligence déliée et une laboriosité bovine ne faisaient que servir un caractère capable de toutes les bassesses. M. de Freycinet est une figure de la même

Digitized by Google

espèce ; avec, en plus, de la respectabilité personnelle, et une souplesse d'esprit autrement vive, c'est un de ces hommes prêts à tous les sacrifices, même à toutes les hécatombes,car vous entendez bien que s'il s'agit du sacrifice des autres ; par bien des côtés il rappelle le marquis de Condorcet cet académicien pourvoyeur de la guillotine. Encore a-t-il toujours cherché à sauver les apparences. M. de Lanessan, lui, (Etrange ! les deux plus nets spécimens de la bassesse morale portent des noms à particule) a eu le cynisme de son attitude. Il s'est toujours posé comme le champion du sectarisme et le héraut de la franc-maçonnerie qu'il dirige avec un nommé Rançon dont la réputation morale ne laisse rien à désirer. Probablement ce qui restera de plus clair de son passage aux feux de la rampe c'est sa haine tenace, inexorable, comparable seulement à celle de Léo Taxil, pour le Crucifié. Suppression des honneurs du Vendredi-Saint, interdiction des cérémonies religieuses à bord de la flotte, punition des officiers dont les femmes ou les filles manifesteraient certains sentiments, voilà ce que l'histoire retiendra de lui. Et ceci se comprend, puisque cette figure de Jésus-Christ réunit ce qu'exècre le plus ce bas politicien, l'humanité héroïque et la sublimité divine. « Ecrasons l'Infâme, et l'Infâme, c'est Dieu ! » a dit un jour M. de Lanessan. On l'a cinglé de ce mot à la Chambre, et il n'a pas protesté. Lanessan notant Dieu d'infamie ! Lanessan ! Après ceci, il n'y a qu'à tirer l'échelle. Certaines de ces circulaires contre le nommé Dieu seront immortelles de tartufferie. Mais, sans nul doute, M. de Lanessan s'en applaudit. Il est le valet à tout faire, l'homme qu'on charge des pires besognes, de dénoncer par exemple un colonel qui a osé prononcer cette phrase : « Le soldat qui croit en Dieu et qui aime sa patrie, etc. » Et il hausse les épaules lorsque un honnête homme comme l'amiral Rieunier lui crie en pleine Chambre : « Quand il y a des hommes pareils au gouvernement on peut dire tout ce qu'on veut. Oui, M. de Lanessan a menti ! »

Mais c'est assez parlé du politicien. Revenons à l'auteur. J'ai dit combien il était médiocre de forme et de fond. On n'est pas un savant pour éditer Buffon ou pour traduire

Digitized by Google

Wunsche. M. de Lanessan est tout au plus un agrégé ; il a compilé, compilé, compilé... Ceci ne peut faire illusion qu'à un étudiant de première année. Plus tard, on demande moins de déjà vu et plus de nouveau,mais l'originalité de M. de Lanessan ne va pas plus loin qu'à mettre Confucius au-dessus de Platon. La chose doit plaire à l'Extrême-Orient et au Grand-Orient, mais nous sommes en Occident. Le propre des pédants est d'ailleurs de dire des sottises avec sérénité. Dans la préface qu'il mit en 1889 à l'*Inde britannique* de sir Richard Temple, M. de Lanessan prophétisait, par exemple, la disparition de ces « famines si meurtrières qui désolèrent autrefois périodiquement l'Hindoustan; seules quelques disettes locales sont maintenant à redouter, mais, grâce aux mesures prises par le gouvernement et à la facilité des communications, elles deviennent de plus en plus rares et de moins en moins graves. » La première édition du livre n'était pas épuisée qu'une famine épouvantable sévissait dans l'Inde, et que 4 millions de pauvres coolies mouraient de faim....

MARIUS LABAUME.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'Amour et la Mort, *Menues Proses*. — Telles sont les deux plaquettes,pleines de poésie et de mysticisme, que nous envoie Mr Alexandre Goichon, un poéte, qui a l'âme des belles choses. Ces deux gentils ouvrages se trouvent *en la maison des poètes*, 46, rue du faubourg Saint-Denis, Paris.

Du Vert au Violet, (Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul, Paris).

On n'a pas oublié l'accueil que la presse tout entière a fait aux récentes productions de Mlle Renée Vivien. Cette jeune « *authoress* », qui a déjà un retentissant passé littéraire et dans laquelle les critiques ont signalé un espoir de la poésie de demain, donne aujourd'hui au public un recueil de contes sous ce titre un peu énigmatique : *Du Vert au Violet*. Parmi les pièces qui composent ce volume, il faut citer au premier rang : *La Dogaresse, le Marchand d'Idées*, *Lilith*, *l'Ikonoclaste*. Une grande mélancolie s'exhale de ces véritables poèmes en prose. Ce prisme incomplet ne reflète que les couleurs sombres.

La Nouvelle Alsace, par Émile Straus, (bibliothèque de de la critique. 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris) avec illustrations diverses, est un petit livre qui nous fait connaître le phénomène de la Renaissance alsacienne au point de vue littéraire, artistique et théâtral, étant donné le régime politique que subit ce petit peuple. L'auteur nous montre une Alsace qui est restée une opiniâtre individualité provinciale, fusionnant par les sommets, mais participant avec un goût égal aux deux cultures de France et d'Allemagne, se les assimilant harmonieusement, en un tempérament original.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE
Sirop Henry Mure
Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.
POUR LA GUÉRISON DE :
ÉPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES
HYSTERO-EPILEPSIE | CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES
DIABÈTE SUCRÉ | INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU | EBLOUISSEMENTS
et de la Moelle Epinière | CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS | SPERMATORRHÉE
Notice très importante envoyée gratis sur demande.
HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

Digitized by Google

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

ÉCONOMIE POLITIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE ET LOCALE

POÉSIES

SCIENCES NATURELLES

Digitized by Google

PHILOSOPHIE ET SOCIOLOGIE

LITTÉRATURE ET ARTS

Digitized by Google

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Digitized by Google

L'Administrateur-Gérant : Théophile Gervais.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

Digitized by Google

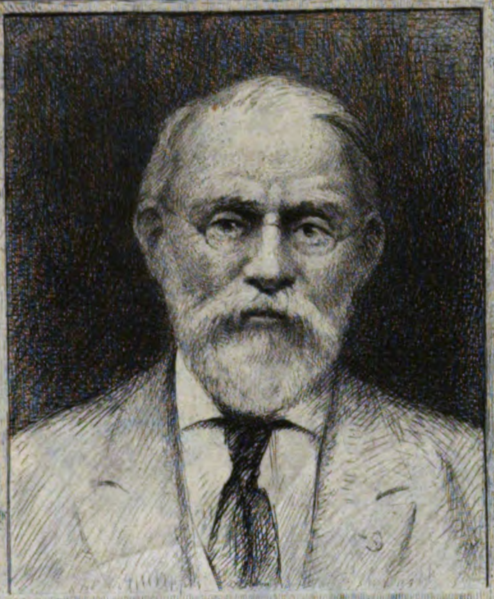
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07368 3354



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google